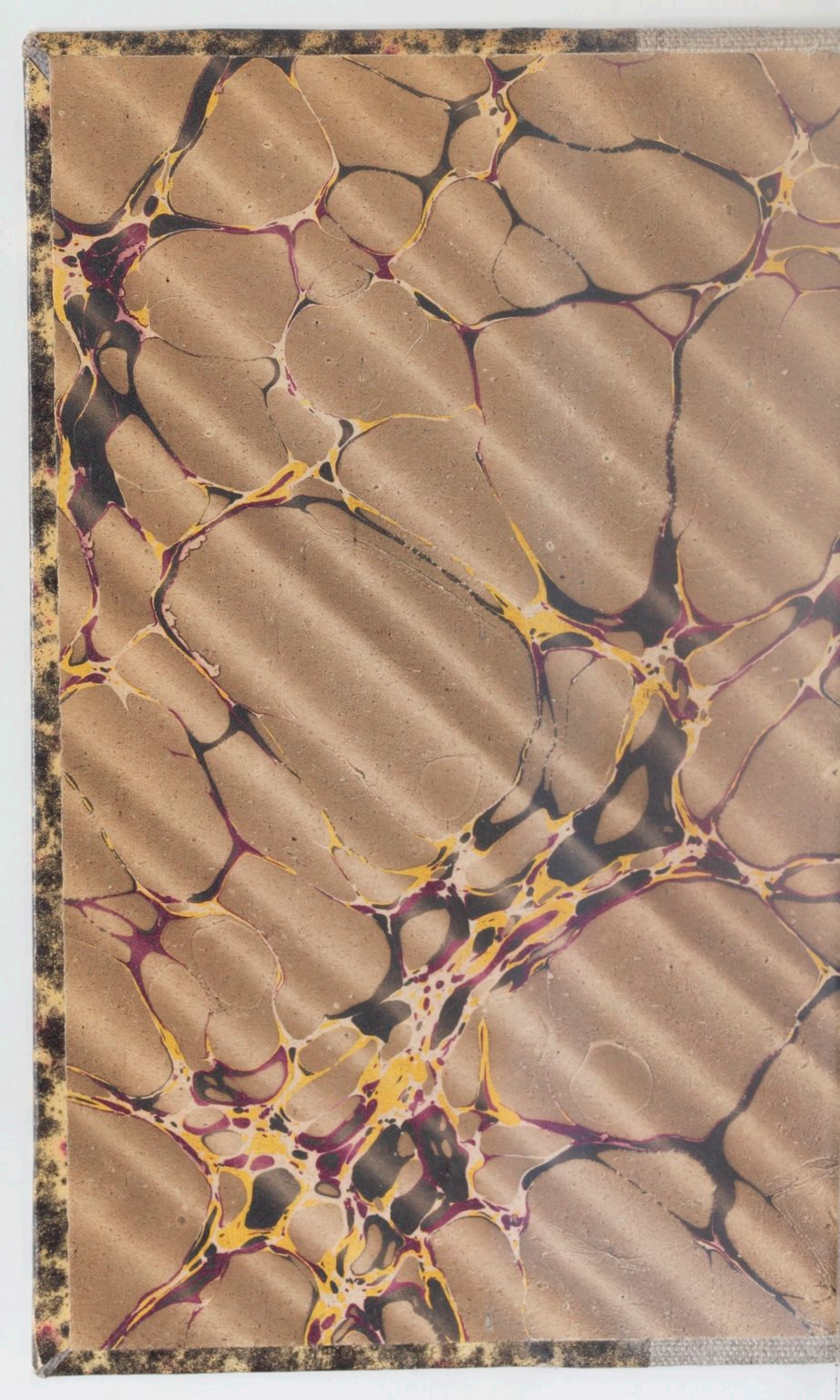
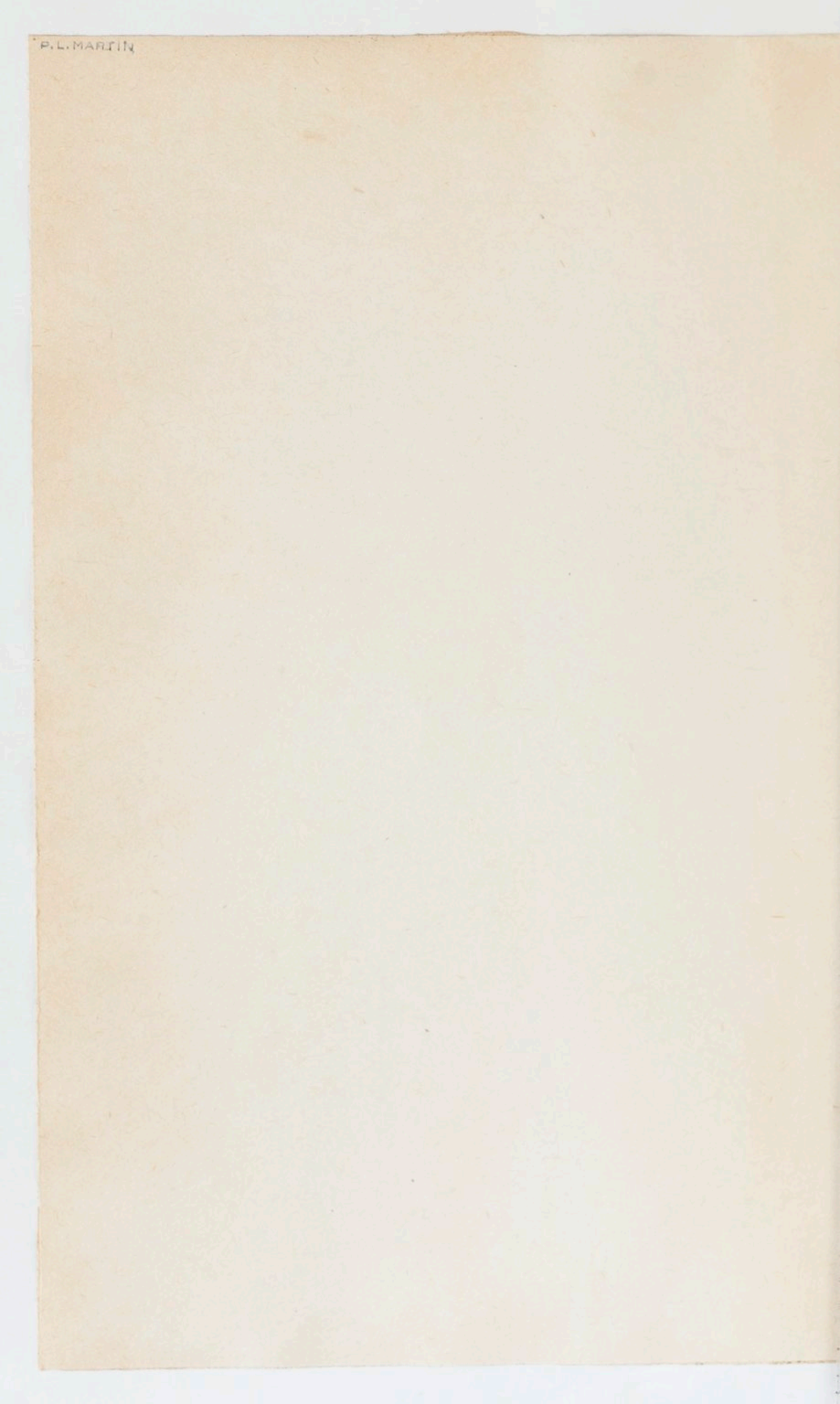
La Vertu de l'abbé Mirande, moeurs parisiennes, par Charles Mérouvel (C. Chartier)

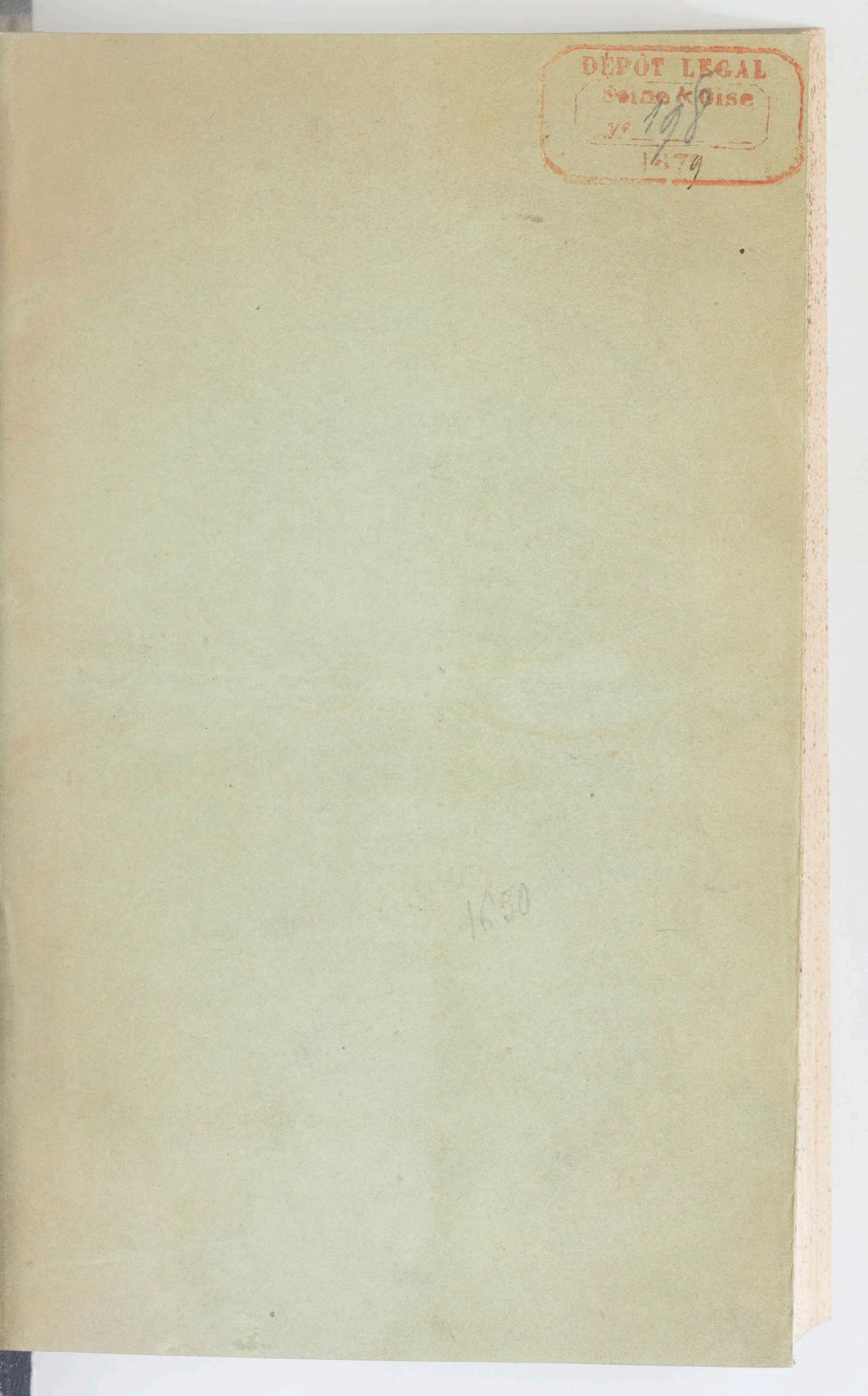









P.L. MARTIN


DÉPÔT LÉGAL
Seine & Oise
1879

LA VERTU
DE
L'ABBÉ MIRANDE

LIBRAIRIE DE E. DENTU, ÉDITEUR

DU MÊME AUTEUR :

LES CAPRICES DE LAURE

1 volume grand in-18 jésus, 3 francs

MADEMOISELLE DE LA CONDEMINE

1 volume grand in-18 jésus, 3 francs

IMPRIMERIE D. BARDIN, A SAINT-GERMAIN

LA VERTU
DE
L'ABBÉ MIRANDE

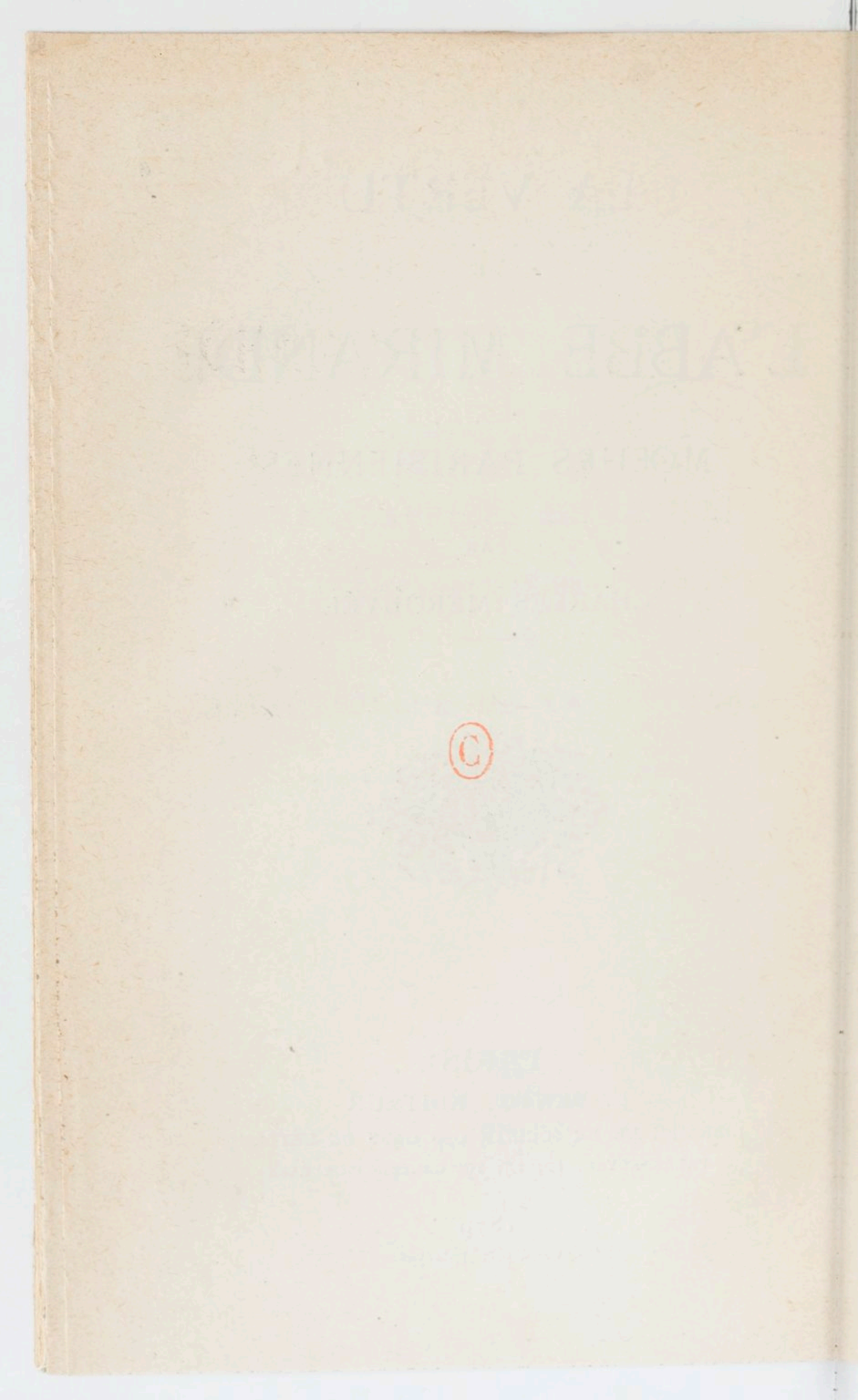
MOEURS PARISIENNES

PAR

CHARLES MÉROUVEL



PARIS
E. DENTU, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES
PALAIS-ROYAL, 15, 17, 19, GALERIE D'ORLÉANS
—
1879



LA VERTU
DE
L'ABBÉ MIRANDE

MŒURS PARISIENNES

I

C'est une vérité — est-ce une vérité ou une illusion des poëtes ? — généralement accréditée que la femme est le plus charmant, le plus joli, le plus séduisant — pour nous spécialement — des animaux de la création.

Ne froncez pas les sourcils, vos beaux sourcils olympiens, madame. Vous êtes la dernière des créatures à laquelle je me permettrais de manquer de respect. Animal, qui respire, du latin *anima :* souffle, soupir; d'où ce joli mot, l'âme, la vie.

Un monarque sur son trône est un animal un peu plus élevé que les autres. Un philosophe, un savant, un docteur comme notre ami Onésime Favert, dont il sera question plus loin, sont des animaux, il n'y a pas à s'en dédire. Et la femme, l'être qui nous captive, dont nous raffolons est un animal, mais le plus coquet, le plus gracieux, le plus poétique, le plus éthéré et le plus sculptural de tous.

Tel était du moins l'avis de Pierre Courcelles, un excellent jeune homme que je vous demande la permission de vous présenter.

Je me persuade aisément que vous le connaissez déjà. Vous l'avez rencontré dans le monde où vous allez chercher les distractions de votre existence dorée; au bois, emporté par le trot cadencé de ses carrossiers anglais ou galopant mollement sur l'échine d'un hunter qui réalise l'idéal du genre; au grand prix, perché dans les tribunes les plus confortables et calculant avec sollicitude les chances des lutteurs nationaux contre les champions britanniques; aux premières représentations des Folies ou de la Renaissance, applaudissant à outrance aux succès de la spirituelle Zulma ou de la gentille Jeanne Granier; dans les salons de la finance où la fortune lui donne ses grandes entrées et dans les hôtels de l'aristocratie où ses amitiés l'ont naturalisé.

Pierre Courcelles est le fils d'un financier célèbre à Paris dans le monde des affaires et dans quelques autres.

La situation bien connue de ce père noble de la banque, son élégance qui donne le ton aux dilettanti du sport, ses nombreuses maîtresses même, triées parmi les illustrations de l'opérette et de la danse, ses magnificences variées à l'endroit de ces étoiles de seconde grandeur lui ont donné une notoriété qui n'est pas précisément à l'abri des médisances.

Ce favori de la fortune est cependant à tout prendre un homme aimable et généreux, supportant avec vigueur le fardeau incommode de ses soixante ans sonnés, plus envié que critiqué, se souciant peu de l'opinion des jaloux, aimant le clicquot pour la gaieté qu'il donne aux autres, les femmes pour les grâces exquises de leur beauté et la vie pour les sourires dont elle ne lui fut jamais avare.

L'argent abonde dans les caisses de cet émule des fermiers généraux de l'ancien régime.

Seulement ce ne sont point les contribuables que ce maître vigneron pressure dans ses cuviers. Il fait partie de ce syndicat formidable de Juifs — il y en a de toutes les religions — qui met la Bourse en exploitation régulière, y sème le vent et la tempête et trouve moyen, à l'aide de deux ou trois traits de plume donnés de concert entre quelques privilégiés, de gagner plus d'argent en une liquidation qu'un honnête commerçant n'en amasse en dix ans de stage laborieux derrière son comptoir ou sur les maigres coussins de son bureau.

Courcelles, indépendamment des parts qu'il touche dans cette association clandestine et pourtant fameuse, pratique de temps en temps des coupes sombres pour son profit singulier dans cette immense forêt de Bondy. Ses victoires n'ont pas été sans revers, mais la balance est en sa faveur.

Il est bien renseigné par la diplomatie et son coup d'œil pénétrant est rarement en défaut.

Sous les apparences de la légèreté, il cache une volonté de fer, un calme inébranlable et une décision qui en eût fait le meilleur des généraux, s'il l'avait exercée sur les champs de bataille.

En deux heures, de neuf à onze, sa journée de travail est faite; le reste est pour le plaisir et il n'en connaît qu'un vraiment digne de ses prédilections.

Est-il besoin de le désigner ?

Du reste aussi distingué de façons qu'un prince du sang pouvait l'être jadis! Il n'y a que la richesse et ses constantes faveurs pour donner et entretenir ces apparences séduisantes.

La nuance argentée de ses cheveux lui sied comme la poudre aux marquises du dix-huitième siècle. L'éclat de ses yeux noirs en est plus vif. Les rides ont épargné

ce visage souriant et, détail remarquable qui est tout à son honneur, les femmes, celles qui ne s'occupent que de la personne et non du portefeuille, lui ont accordé souvent leurs préférences, quand il avait à lutter contre la jeunesse, les grâces de la vingtième année et les promesses que le printemps fait aux amoureuses.

Digne fils de ce père qui eût fait bonne figure aux soupers du régent, entre la duchesse de Phalaris et madame de Parabère, Pierre Courcelles, à trente ans, copie les perfections de son modèle comme les réductions de Barbedienne reproduisent les chefs-d'œuvre de la sculpture.

Il imite en tout, sans y songer, les formes et les allures de l'auteur de ses jours. Seulement il a déserté le camp de la finance. Il a horreur de la Bourse et de son vocabulaire.

Satisfait des économies paternelles, il s'est déclaré inapte à en amasser d'autres. L'utilité d'ailleurs lui en échappe. Aussi on ne le voit entrer dans les bureaux que pour y recueillir les anecdotes spéciales qu'il colporte dans le monde en les enluminant des couleurs de son esprit, ou encore pour emprunter au caissier qui se montre à son égard d'une longanimité sans bornes les sommes rondes qu'il met en circulation avec une facilité prodigieuse.

Disons qu'on a le bon goût de ne pas les lui faire acheter par des réprimandes ou des mercuriales qu'il accueillerait avec une plaisanterie ou une pirouette.

Petit, brun, alerte, spirituel, toujours affairé, et toujours content, sans être lié à une occupation précise, il mène une existence fort agitée.

Chaque jour ses chevaux qui sont vites parcourent un nombre invraisemblable de kilomètres. Il est l'ami de tous les artistes en renom, le familier de tous les boudoirs illustres et court sans cesse du boulevard Ma-

lesherbes au quartier Saint-Georges, ou des Champs-Élysées au boulevard des Italiens.

Providence des demoiselles en détresse, il répand avec délicatesse une foule d'aumônes mondaines dont il ne demande pas la récompense. Il s'estime payé par un sourire et pour baiser seulement une jolie main il ne regarde pas à la dépense.

Comme son père, on l'aime moins pour son argent que pour son esprit et plus pour sa grâce discrète que pour ses profusions.

Il dîne rarement à l'hôtel Courcelles, situé avenue Montaigne, et n'importune pas son père de visites multipliées, mais ils se comprennent et s'adorent réciproquement.

Entre ces deux hommes taillés sur le même modèle, pétris de la même argile, doués des mêmes instincts, des mêmes mérites et des mêmes défauts, il n'y a jamais eu la trace d'un froissement et rien n'est venu altérer leur camaraderie passionnée et leur amitié devenue légendaire.

II

Le vingt août mil huit cent soixante-seize, le cadran de la Bourse marquait onze heures du matin.

Les Parisiens attachés à la glèbe des affaires passaient avec soin à l'ombre étroite des maisons en s'épongeant le front sous un soleil sénégalien. Ils suaient sous leur balandras comme les baigneurs du Hammam sous leurs pagnes rayés de blanc et de bleu. Les boulevards étaient presque déserts par cette chaleur torride qui les changeait en fournaise.

Les damnés du commerce seuls pouvaient s'agiter, avec quelques Brésiliens, amis des canicules dévorantes, dans ce grouillant enfer qui leur vaudra, si le ciel est juste, quelque diminution de peines dans l'autre, dans le vrai, s'ils y vont quelque jour.

On aurait pu faire cuire un œuf d'autruche sur les fenêtres de Tortoni et l'asphalte si cher d'ordinaire aux flâneurs brûlait la semelle de leurs bottines.

A cette époque où les plus intrépides oisifs avaient déserté Paris, où pensez-vous que Pierre Courcelles, ce favorisé, ce Benjamin du sort, à qui un dieu bienfaisant permettait de choisir parmi toutes les latitudes, depuis la Norvége et les climats sibériens jusqu'aux perspectives neigeuses de la Suisse ou des Pyrénées,

eût élu domicile et cherché un abri contre les ardeurs de la saison ?

Il était où vous ne l'eussiez pas deviné, sans doute.

Non pas dans sa villa de Deauville, dans sa petite maison d'Evian, rafraîchie par les ondes du lac voisin, mais tout simplement dans son lit à l'avenue Montaigne, dans l'alcôve sombre de sa chambre à coucher, à la pointe nord-est de l'hôtel paternel, au second.

Vous voilà renseigné aussi nettement que par son concierge, si ce fonctionnaire vous avait jugé suffisamment de ses amis pour vous confier ces détails d'intérieur.

Pierre ne se décidait qu'à la dernière extrémité à quitter la ville, objet de ses préférences passionnées, et quand il s'en éloignait, c'était à la façon des lièvres qui vont folâtrer une demi journée dans les luzernes et les avoines et retournent avec délices à leur gîte favori.

Ne vous étonnez pas outre mesure si j'ose dire qu'il régnait dans cette chambre une agréable fraîcheur.

Au milieu de l'immense cabinet de toilette dont les portières en tapisserie des Gobelins étaient relevées par des torsades de soie, dans une superbe vasque de porphyre, un jet d'eau murmurante faisait entendre son gazouillement continu. D'épais rideaux interceptaient la clarté éblouissante d'un soleil qu'on accueille en avril comme une maîtresse avant le premier abandon et qu'on voudrait renvoyer en juillet comme une marchandise qui a cessé de plaire.

Si on nous accuse de plagiat pour cette similitude, nous nous renfermerons dans un silence obstiné.

Il ne dormait pas.

Il rêvait paresseusement en homme qui n'a point le souci d'un déjeuner aléatoire.

La porte de sa chambre s'ouvrit silencieusement.

Un domestique s'approcha du lit d'un pas aussi léger que celui d'un fantôme.

C'était un homme d'une soixantaine d'années, d'un aspect presque vénérable où la dignité du colonel en retraite s'alliait à l'aimable courtisanerie du préfet en disponibilité.

N'eût été sa livrée d'un bleu grisâtre à boutons d'or, on l'eût pris pour un chef de cabinet ou de bureau révoqué, sans cause sérieuse.

Et ne vous offensez pas de cette comparaison !

Il est à croire qu'il eût repoussé avec dédain une sous-préfecture de première classe si le gouvernement eût été assez osé pour la lui offrir en échange de ses fonctions lucratives, paisibles et stables, triples qualités qui font absolument défaut aux subordonnés du ministère de l'intérieur dans l'ère d'agitations que nous traversons.

— Te voilà bien matinal, Joseph, dit le jeune homme; il est très ridicule de se lever en même temps que le soleil. Si tu continues, je te ferai enfermer avec soin pour que tu me laisses tranquille.

— Je prie monsieur de remarquer, répliqua placidement Joseph, qu'il est onze heures précises et que le déjeuner va être servi dans un instant ; en outre il est arrivé une lettre de M. le comte de Fresnes, l'ami de monsieur. J'ai bien reconnu son écriture. Il y a *très-pressée* sur l'enveloppe ; mais comme monsieur est rentré fort tard cette nuit, je n'ai pas voulu le déranger plus tôt.

— Donne-moi la lettre, ô perle des officieux, et apprête mes habits.

Joseph obéit, jeta un regard paterne au seigneur du logis et se mit à fureter dans l'appartement.

III

René de Fresnes était jeune, riche et comte, trois avantages précieux, même le dernier, quoi qu'on dise de nos jours. Une couronne authentique est d'un excellent effet sur le papier à lettres, la vaisselle ou les portières d'un coupé.

Sans être d'une merveilleuse apparence, il était bien de sa personne et fort sympathique ; ni grand ni petit, ni beau ni laid, ni brun ni blond, il avait en lui un cachet de distinction et de race qui le faisait bien accueillir dans le meilleur monde et il se trouvait fort apprécié, pendant la saison de mil huit cent soixante-seize, de toute la colonie élégante de Trouville et de la plage et surtout fort recherché par les mères en quête de maris pour leurs filles.

Ce n'était point un aigle, mais il avait acquis au frottement des gens supérieurs ce vernis de bonne compagnie et cette aisance de parole qui donne du mordant et de l'éclat à l'esprit le plus vulgaire ; toutefois il n'avait que de la surface et le fonds lui manquait.

Flottant et irrésolu, incapable de prendre par lui-même une décision, il avait contracté l'habitude de ne point penser sans le secours de son ami Courcelles et de s'en rapporter à lui sur toutes les questions graves qui l'intéressaient.

Orphelin de père et de mère, il était en possession d'une fortune territoriale des mieux assises et se gardait bien de la compromettre dans les entreprises hasardeuses ou par des folies qui répugnaient à sa nature molle et sans énergie.

Il était de ces favoris du sort qui n'ont que des passions anodines et qui vivent également éloignés des grandes vertus et des grands vices. Ne leur demandez ni les dévouements sans réserve ni des efforts violents tendant à un but quelconque, bon ou mauvais ; ils n'ont ni élasticité ni vigueur. Ils ressemblent à ces chevaux de parade qui font bonne figure à la ville mais qui sont inaptes à un service utile et incapables d'une course rapide et soutenue.

Fleur sans parfum, arbre sans fruits, il était heureux que le hasard l'eût implanté dans le terrain qui l'avait vu naître. Dans un parc de grand seigneur on se contente d'un feuillage opulent et rare ; dans un champ de laboureur, si un arbre ne donne pas de récolte, il est condamné à mort et jeté au feu.

René de Fresnes n'avait pas à redouter ce désastre. Il pouvait être inutile sans que cela tirât à conséquence contre lui.

Ami de collége de Pierre Courcelles, il s'était attaché à son camarade comme une clématite ou une vigne vierge à un pan de mur et s'en était fait un soutien. Sa nature débile s'était inféodée au caractère autrement trempé de son ami.

Doux et gracieux, il avait su gagner la confiance de Pierre qui mettait une sorte de point d'honneur à le diriger et à l'étayer. Il y avait un grain de protection dans les allures du jeune financier à son égard, mais elle était dissimulée par tant de délicatesse et un tact si exquis que le comte ne s'en était jamais froissé.

Pierre brisa le cachet de la lettre, s'installa commodément sur ses oreillers et lut ce qui suit :

« Mon ami,

« Je te présente le plus perplexe des mortels. Je n'ai « aucune énergie dans le caractère, tu me l'as dit cent « fois, et je le prouve une fois de plus en foulant aux « pieds les conventions les plus sacrées.

« Je réclamerais bien ton indulgence, mais je ne m'en « crois pas digne et je préfère m'en passer.

« Je n'ai besoin que de tes conseils.

« Je jette aux orties les principes excellents qui ont « dirigé notre conduite et je mérite tous les ana- « thèmes de notre estimable compagnie du célibat par « amour.

« Nous avions juré de ne point nous enchaîner au « sexe qui a perdu le genre humain et je trahis mon « serment.

« Plains-moi cependant avant de me blâmer.

« L'amour régularisé par le code, l'amour légal con- « tre lequel nous nous étions ligués m'a vaincu non « sans combat, mais enfin, je le confesse, il m'a radi- « calement vaincu.

« Je ne suis même pas sûr d'avoir fait exactement « mon devoir et d'avoir poussé la résistance à ses der- « nières limites et, lâche que je suis, il me semble que « ma défaite n'était pas sans charme pour moi.

« Je me livre donc pieds et poings liés aux caprices « d'une femme, mais quelle femme, mon ami !

« C'est dans son irrésistible attrait que je prends mon « excuse.

« Il y a quinze jours environ je recontrai au Ca- « sino d'abord — méfie-toi de ce Casino de Trouville, « c'est une horrible souricière ! — puis à une soirée « chez ma tante, la vieille comtesse de Prévallon, que « je soupçonne d'avoir trempé dans quelqu'odieuse « machination contre ma liberté, puis partout sur

« mon chemin, — peut-être était-ce moi qui me plaçais
« sur le sien — une jeune pensionnaire libérée récem-
« ment du Sacré-Cœur.

« Elle venait d'y finir son temps.

« Tu connais son nom mais non sa personne.

« C'est la fille du marquis de Sainte-Radegonde,
« l'homme de France qui passe le moins de minutes
« par semaine dans sa maison.

« Tu en as suffisamment entendu parler dans le
« monde; le bruit public me dispense de te fournir
« d'autres renseignements. D'ailleurs, je ne veux pas
« présentement manquer de respect à mon estimable
« beau-père.

« Il en sera toujours temps plus tard.

« Ma future a un nom charmant, un nom de comé-
« die, Rosine. Je tâcherai d'être son unique Almaviva.

« Des yeux de velours noir, un teint de camélia rosé,
« une taille qu'il doit être infiniment doux de tenir
« dans ses dix doigts, une bouche mignonne grande
« comme rien du tout et meublée avec une richesse
« inouïe, le reste à souhait.

« Avec cela une simplicité vraiment ravissante et
« un regard d'une vivacité et d'une innocence — ce
« qui te paraîtra contradictoire — dont tu n'as pas
« l'idée. De l'entrain et de la grâce, du piquant et de
« l'ingénuité, tout y est.

« Je lui parlai d'abord de choses vagues et banales.
« Bientôt nos conversations se perdirent dans les
« méandres d'une agréable intimité, empreinte de
« mon côté du respect le plus religieux.

« Enfin elles dérivèrent par une pente aussi rapide
« qu'insensible vers les bas-fonds dangereux où végè-
« tent, avec une fertilité tropicale, comme les grami-
« nées dans les terres d'alluvion, les projets d'avenir,
« les confidences mutuelles, les mille attractions enfin
« qu'engendre une causerie à deux quand elle se pro-

« longe par les beaux soirs calmes et parfumés et que « les parties en contact sont de sexe différent et n'ont « pas dépassé la trentaine.

« On est tout stupéfait d'avoir semé la veille des « compliments sans importance et de voir éclore le « matin de violents désirs de possession. Il se dit alors « des phrases de toute sorte ponctuées par des pauses « et des soupirs qui varient dans la forme ou la so- « norité, mais qui n'ont qu'une signification, comme « les romances des ténors d'opéra-comique dont l'air « vaut mieux que les paroles :

« Vous êtes adorable et je suis fou ! »

« Un sourire en dit souvent plus qu'une déclara- « tion et telle pression de main équivaut à une pro- « messe de mariage.

« Ce qui s'échange de libertés à ce Casino matri- « monial entre une sonate de Beethoven — la musique « classique pousse aux engagements sérieux comme « les cascades de Lecocq aux liaisons illicites et fugi- « tives — et un menuet de Mozart, est prodigieux.

« Bref, après huit jours de flirtation je me sentais « tout prêt à franchir d'un saut la muraille de la « Chine dont j'étais effrayé jusque-là.

« Ma tante de Prévallon, qui m'avait rapproché « sournoisement de l'incendiaire Rosine, riait avec « malice sous son bonnet de linge à rubans jaunes en « me voyant choir dans le piège qu'elle m'avait « tendu.

« Elle était aux anges et je ne lui en gardais pas « rancune ; au contraire.

« J'avais enfin brûlé mes vaisseaux et lancé ma « demande solennelle, sans m'arrêter aux railleries qui « m'attendent dans notre honorable confrérie et sauf « à consigner la formidable amende que j'encourais, « quand un incident d'une nature spéciale m'arrêta

« court au bord de cette banquette irlandaise qui
« épouvante les plus hardis sauteurs.

« Je te conterai entre nous ce dont il s'agit ; ma
« plume qui est cléricale — mon père était marguillier
« de Saint-Augustin — se refuse à l'écrire.

« Ne va pas croire au moins que ce soit quelque
« monstruosité scandaleuse ; que mademoiselle Rosine
« de Sainte-Radegonde ait perpétré un méchef grave !
« Non. Seulement le cas me semble d'une extrême
« délicatesse et je tiens à te consulter avant de prendre
« un parti.

« Je t'attends demain soir et je compte que tu te
« feras un devoir de m'apporter par l'express les lu-
« mières de ton expérience.

« Malgré tout, j'aime ardemment Rosine et cet
« obstacle inattendu — est-ce un obstacle ? — n'a fait
« que redoubler la violence de mes désirs et me
« prouver à quel point je me sens épris.

« Fais un effort, j'ai besoin de toi. Domine ton
« incurable paresse quand il s'agit de quitter ton cher
« Paris, prends le train et ne te fais pas attendre.

« Toutes mes amitiés.

« René. »

IV

— Par malheur, excellent René, dit Pierre en sortant de son lit, il est onze heures et demie et l'express ne m'a pas attendu. Ce sera partie remise et il ne me déplaît pas d'avoir une excuse qui me dispense pour aujourd'hui des devoirs de l'amitié.

— Monsieur partait ? demanda Joseph avec intérêt.

— Pour Trouville, oui, mon digne Joseph !

— Pour Trouville, onze heures vingt-cinq, monsieur, sept minutes de retard sans compter le trajet d'ici à la gare.

— Quelle mémoire ! Tu es un indicateur ambulant ; C'est ta faute aussi. Pourquoi ne m'as-tu pas monté cette lettre plus tôt ?

— Monsieur sait bien que j'aurais dû ne pas la monter du tout. Ordre de laisser toute la correspondance au bureau.

— Tu as raison, ponctuel serviteur ! Rien ne doit déranger l'honnête homme qui dort. Et tout est pour le mieux. Il m'eût été impossible de contenter tout le monde et ce coureur de dots. La petite baronne d'Auteuil, autrement dite Capucine, à cause de la couleur de ses cheveux, m'a offert une audience pour ce soir. Tu la connais ?

— Oui ; la petite rousse qui joue avec le portefeuille de monsieur et qui le regarde si amoureusement ?

— Le portefeuille ?

— Oui.

— N'est-ce pas qu'elle est gentille ? Et comme la toilette lui va ! Quelle tournure ! Quelle élégance ! Quels jolis effets de queue et de balayeuse !

— Pour le prix que monsieur y met !

— Pas moi tout seul. Je n'aurais pas le moyen de l'entretenir sur ce pied-là ; nous l'avons mise en actions, c'est moins cher. Il paraît qu'elle a quelque chose de grave à me communiquer ce soir.

— La note de sa couturière sans doute !

— A moins que ce ne soit celle de sa modiste, sagace majordome !

— Peut-être toutes les deux, c'est plus probable !

— Joseph, tu es pénétrant. C'est bien possible ! Toutes les deux ! Il n'y aurait là rien de miraculeux. Donne-moi du papier pour que je réponde à ce René et que je le morigène. Il paraît qu'il veut se marier. Qu'en dis-tu, philosophe ? Ce n'est pas toi qui te précipiterais dans ces bas-fonds !

— Très-difficilement. Monsieur sait bien que j'ai toujours redouté de m'embarrasser d'une femme. Il tient donc à se marier, monsieur le comte ?

— Il paraît.

— Un ami de monsieur, cela m'étonne !

— Et un membre des plus distingués, un fondateur de notre Société du célibat, instituée comme un remède à l'épidémie du mariage ; mais les derniers mots n'en sont pas dits. Ah ! mademoiselle Rosine, vous avez affaire à forte partie et nous verrons si vos yeux de velours, puisqu'ils sont ainsi qualifiés, seront plus éloquents que nous tous. Ecoute, prudent Joseph, crois-tu qu'on épouse sans danger une jeune personne du nom de Rosine ? Rosine de Sainte-Radegonde ?

—Je crois qu'il n'est sage d'en épouser aucune, monsieur, ou il faut être sûr de soi, et si monsieur me demande mon avis, je lui dirai que son ami, monsieur le comte de Fresnes, me semble bien faible de caractère et qu'il se laissera mener par le bout du nez.

— Dis tout ce que tu voudras, Socrate; je te livre ce pauvre garçon. Il a en effet la tête faible et il était aisé de prévoir ce qui lui arrive. Pauvre René ! Encore un pour qui le temps des folies sans lendemain est passé et qui va rogner les ailes de son indépendance !

— Tiens, ajouta-t-il, après avoir écrit un moment, porte ce billet au télégraphe. Je prendrai le chemin de fer demain.

La dépêche était ainsi rédigée :

COMTE DE FRESNES, HOTEL ROCHES-NOIRES, TROUVILLE.

Impossible partir. — Trop tard reçu ta lettre !
Plus un rendez-vous pris que je ne puis remettre !
A demain. Que fais-tu de nos communs dédains
Pour le sexe, instrument du malheur des humains ?
Souvient-toi, renégat, que, censeurs intrépides,
Nous avons proclamé dans nos statuts rigides
La femme une ennemie et l'hymen un travers.
Grave dans ton esprit ces pitoyables vers!
Imite-moi; soutiens avec eux ton courage.
L'avis par télégramme est cher mais il est sage.

PIERRE.

V

Trouville était fort animé au mois d'août 1876. De Fresnes y était allé par désœuvrement avec deux ou trois de ses amis. Les autres étaient repartis depuis longtemps. Il y était resté seul, retenu par une toute-puissante attraction.

On voyait dans le jour sur la plage, de Cabourg à la Tour Malakoff, un bataillon d'élégantes de toutes les catégories, depuis la duchesse authentique jusqu'à la touriste isolée en quête d'aventures galantes.

Le soir, au Casino, un amateur rencontrait un joli stock de demoiselles à marier, confectionnant sous les yeux de leurs tantes ou de leurs aïeules des tapisseries qui tenaient de celle de Pénélope pour la durée.

Ce travail est fort utile à ces intéressantes jeunes personnes qui, sans paraître lever les yeux de leur canevas, étudient les physionomies qui leur plaisent et dont elles sont le point de mire.

Il se noue une infinité d'intrigues sérieuses à ce Casino, sans compter les autres. On est toujours tenté de se croire, devant l'orchestre de ce lieu aussi monotone que convenable, en présence de quatre amateurs de musique de chambre et on rêve, malgré soi, des plaisirs paisibles de la vie intérieure et des douceurs uniformes des vieux hôtels de famille.

C'est là qu'un soir le comte de Fresnes remarqua une toute jeune fille vêtue de blanc et dont l'air gracieux, espiègle et à la fois piquant et ingénu, le frappa dès le premier coup d'œil.

On ne pouvait pas dire qu'elle était d'une beauté académique, mais toute sa petite personne était singulièrement attachante. Il n'était pas facile d'en détourner les yeux quand une fois ils s'étaient portés de son côté. Elle avait une manière de vous dévisager avec des airs de Suzanne surprise au bain qui vous intriguait comme une énigme dont on cherche le mot; une forêt de cheveux bruns artistement disposés sur un front d'un blanc mat et ardent, des lèvres spirituelles, pleines de désirs et des dents magnifiques. Elle était loin de la perfection régulière et froide des statues grecques, mais sa physionomie alliait la vivacité des figures de Carpeaux, la vie exubérante de ses têtes féminines à une séduction d'une puissance extrême.

Sous sa réserve de fille bien élevée, on la sentait ignorante et innocente, vierge de corps, mais aspirant vers des jouissances inconnues de toute la violence de ses dix-huit ans, et on comprenait qu'il y avait dans cette brune et vive personne, toute mignonne et toute sensuelle, l'esprit qui amuse, l'intelligence qui pétille et la passion qui attire et subjugue.

Un peu trop de feu sombre dans le regard pour les moralistes du mariage, mais où est l'amant de vingt-cinq ans qui s'en effraie, surtout quand, à l'exemple du comte de Fresnes, il ne voit que la surface et ne s'occupe que du plaisir présent sans songer de trop loin aux dangers de l'avenir.

René avait donc été vaincu d'un seul coup.

Voir Naples et mourir, disent les enthousiastes des beaux sites; la posséder et vivre, s'était-il écrié intérieurement! Le moyen lui importait peu. C'était le mariage, il n'y en avait pas d'autre, au moins n'au-

rait il pas eu l'invention nécessaire pour combiner l'intrigue aboutissant par d'obscurs sentiers à ce résultat difficile. Il ouvrit donc la porte qu'on lui montrait complaisamment et il se lança tête baissée et avec entrain dans l'aventure, comme un chevreuil suivi par une meute de griffons dans le filet qui lui est tendu.

La Société du célibat par amour, dite on ne sait pourquoi *La Vadrouille*, qui le comptait parmi ses fondateurs, est une affiliation secrète qui ne menace d'aucun danger la sécurité publique.

Elle est composée d'une trentaine de fils de famille fort riches et a pour but de retenir ses membres le plus longtemps possible hors des embûches, chausse-trapes et rêts du mariage. Sous ce couvert fallacieux, elle n'est qu'un prétexte de réunions joyeuses et de banquets dont le café Anglais conservera dans ses annales le somptueux souvenir. Ses statuts, qui sont ridicules avec intention, édictent une forte amende pour le délinquant qui forfait à ses engagements en se mariant avant trente-cinq ans révolus, terme auquel chaque membre reprend sa liberté en vertu de ce principe, qu'il faut faire une fin.

Le comte de Fresnes était un des rédacteurs du code de cette intéressante compagnie, et devant un sourire ses belles résolutions s'étaient évanouies comme un brouillard de mai au lever du soleil. Toutes ses velléités de résistance disparurent au souffle de cette belle enfant avant même qu'il n'eût échangé avec elle une seule parole.

Il ne la connaissait pas.

Il s'informa.

Sa tante, la vieille comtesse de Prévallon, une des plus mauvaises langues du noble faubourg, lui apprit en riant sous cape que la jolie personne se nommait Rosine de Sainte-Radegonde; qu'elle s'abritait sous

l'aileron de sa tante, la duchesse de Villebonne, dont elle est la seule héritière; qu'elle possède du chef de sa mère une fortune personnelle considérable; qu'elle n'avait ni frères ni sœurs et que son père, le trop connu marquis de Sainte-Radegonde, dont les débordements — elle prononça ce mot avec componction — sont un sujet de scandale des plus fâcheux, lui laissait toute liberté et ne s'occupait ni de sa surveillance ni de sa façon de vivre.

Un seul point parut toucher le jeune homme dans ces renseignements sur lesquels la vieille dame s'étendit avec une rare complaisance, c'est qu'étant donnés ce nom et cette fortune, Rosine lui serait disputée par un champ nombreux de concurrents; mais il était en mesure de faire face aux éventualités et il avait de quoi se défendre.

Il jugea donc qu'il fallait au plus vite se mettre sur les rangs. Il fit part séance tenante à sa tante du désir qu'il avait de poser sa candidature et lui demanda son patronage.

La comtesse était ravie. La duchesse de Villebonne était son intime amie. Elle organisa des soirées dans le petit hôtel qu'elle louait pour la saison et se prêta de la meilleure grâce aux démarches souhaitées par son neveu.

On se vit, on s'aima, on se le dit et on marchait à grands pas vers le dénouement naturel de cette recherche, quand survint l'incident qui motiva la lettre du comte à son ami Courcelles.

VI

Le 17 août il y avait grande fête chez la duchesse de Villebonne.

Toute la gentry de la plage était invitée à une sauterie sans prétention.

C'est assez dire que les plus somptueuses toilettes avaient été arborées. Dans les salons de la villa c'était un fouillis de blanches épaules, de poitrines décolletées, de gorges ondoyantes, de bras nus, de longues traînes et de petits souliers. La chaleur extrême justifiait bien des ouvertures artistement ménagées par les couturières dans ce capharnaüm de mousseline, de fleurs, de soie, de cheveux de toutes les nuances, d'habits noirs et de visages rayonnants.

On riait, on valsait, on s'amusait enfin. L'air de la mer avait donné de la souplesse aux tailles les plus langoureuses, et tous ces Parisiens au bord de la Manche étaient joyeux et bruyants comme une volée de canards ou de collégiens en vacances.

La comtesse de Prévallon débitait ses malices au groupe de fidèles un peu mûrs qui lui formaient une petite cour. Il n'y a que les vieilles femmes qui ont vécu pour tenir la conversation et intéresser leurs auditeurs.

A soixante ans, elles peuvent tout dire, en y mettant la forme.

René causait dans un coin avec sa future qui n'avait jamais eu tant d'abandon. Elle était enivrante et le comte en perdait la tête. Cette petite fille ressemblait aux roses qui vont s'ouvrir et qui n'attendent qu'une goutte de rosée pour sortir de leur tunique verte.

Elle en était aux intimités préparatoires et aux pressions de mains éloquentes. De temps en temps les deux amoureux se lançaient dans le tourbillon de la valse, faisaient un ou deux tours, penchés l'un vers l'autre, avec ces frémissements de désir que le bonheur parfait a peine à faire oublier.

Le jeune homme était fort heureux.

Et comment ne l'eût-il pas été?

Il tenait entre ses mains la taille souple et fine d'une jolie fille qui se serrait contre lui comme pour lui demander sa protection; elle souriait de ce sourire languissant des innocentes prêtes à livrer tout ce qu'elles ont de plus précieux, leur avenir, leur beauté, leur vie.

Parmi les danseuses, d'autres pouvaient être d'une beauté plus magistrale, aucune n'était plus tentante, plus enviable et mieux faite pour flatter la vanité et la passion d'un amant. Rosine avait pour le sien des grâces caressantes et elle eût personnifié merveilleusement l'attente et la promesse de toutes les voluptés, si quelque grand artiste avait voulu la prendre pour modèle et reproduire l'expression de son visage.

Tout à coup elle s'échappa, comme un oiseau, des bras de son valseur et courut vers un nouveau venu qui promenait tranquillement son regard sur les groupes de danseurs et s'avançait vers le fauteuil de la duchesse de Villebonne.

C'était un prêtre jeune encore. Il avait à peu près quarante ans et n'en accusait pas plus de trente-cinq. Il

était de taille moyennne, plutôt petite. Déjà ses superbes cheveux noirs commençaient à s'émailler de fils argentés.

Ses yeux brillants comme deux étoiles semblaient posséder une puissance magnétique. La bouche était fine, spirituelle et sarcastique. La nuance bilieuse de son teint révélait un caractère hautain, supérieur et déterminé. En étudiant cette physionomie intelligente, on devinait une grande puissance de volonté et une rare décision cachées sous des dehors légers et sous la douceur du sourire. Il y avait en cette nature de l'inquisiteur et de l'ambitieux, avec un mélange de sensualisme.

Mais il fallait y regarder à deux fois.

Cette nuance se dissimulait sous un ensemble de grâces mondaines dominantes dans ce Pharisien de la soutane. La souplesse du drap de son habit, les boucles en or ciselé de ses souliers très-découverts, la soie grise de ses bas, le soin exquis de ses mains d'une forme aristocratique, la hardiesse calme de son regard, tout révélait en lui l'abbé éminemment parisien, peu détaché des somptuosités du monde et qui n'a renoncé que du bout des lèvres aux pompes et aux œuvres de l'esprit malin.

N'eût été la raideur de son vêtement moderne et l'absence de poudre dans ses cheveux, on l'eût pris pour un abbé de la Régence descendu de son cadre.

Mais le clergé de ce temps-ci n'a pas repris les élégantes licences du costume des abbés de ruelles. Tous nos prêtres ont dans la tenue une certaine sévérité qui est comme un souvenir de Port-Royal, et les moins austères savent voiler, sous les hypocrites formules de notre époque, les libertés de leur conversation.

L'abbé avait jeté un regard circulaire et complaisant aux appétissantes perspectives du salon de la duchesse. Il semblait chercher quelqu'un dans la multitude

d'épaules nues et de têtes curieusement tournées de son côté, et un rayon illumina ses yeux sombres quand il vit Rosine se détacher des bras de son prétendu et accourir de son côté.

La jeune fille saisit la main de l'abbé et lui dit avec empressement :

— Mon Dieu ! que vous êtes bon d'avoir quitté Paris pour venir nous voir si loin ! N'est-ce pas, ma tante, ajouta-t-elle en se tournant du côté de la duchesse, que c'est bien aimable à M. l'abbé Mirande d'être arrivé et que nous l'attendions avec impatience ?

Et plus bas elle continua :

— Je savais bien que vous viendriez et que vous ne me refuseriez pas les conseils que je vous demandais dans ma lettre. Vous l'avez reçue ?

— Ce matin.

L'abbé Mirande eut un imperceptible mouvement d'impatience et d'un geste il indiqua à la jeune fille la présence des curieux qui les observaient.

Et après avoir salué la duchesse en ami de vieille date, il prit le fauteuil que Rosine lui offrait et l'invitant à s'asseoir près de lui :

— Vous êtes un enfant, dit-il. Vous n'ignorez pas que mon expérience est toute à votre service, mais ces conseils, ce n'est pas ici que je puis vous les donner. Valsez ce soir, divertissez-vous, c'est de votre âge et à demain les entretiens sérieux. Donnez-vous du plaisir et, ajouta-t-il plus bas, donnez-en aux autres. C'est le devoir des femmes.

Et comme Rosine souriait, il termina en souriant lui-même :

— Honnêtement et avec la réserve nécessaire !

Et d'un signe il congédia la jeune fille qui retourna vers son amant.

Le comte était soucieux quand elle s'approcha de lui;

il lui donna le bras et l'entraînant dans un petit salon moins encombré que l'autre :

— Quel est ce visiteur ? demanda-t-il.

— Vous ne le connaissez pas ! Est-ce possible ? Vous n'êtes donc jamais allé à Sainte-Brigitte ?

— Rarement, à la vérité.

— C'est cependant votre paroisse.

— Vous avez raison, mais je suis de mon siècle. Il m'est arrivé de passer dans une église ; j'y ai peu séjourné. Je n'ai guère de connaissances dans le clergé. Depuis la mort de mon père je n'ai reçu personne et je ne sais ni qui vit ni qui meurt à Sainte-Brigitte. Vous savez d'ailleurs que je n'habite l'hôtel de ma grand'mère, rue Saint-Dominique, que depuis deux ans.

— C'est juste. Alors vous n'avez jamais entendu prêcher l'abbé Mirande, qui passe pour un des prédicateurs des plus distingués de ce temps-ci ?

— Jamais ! Le père Félix, le père Monsabré, le père Ubalde des Capucins, d'autres encore ne me sont pas inconnus, mais je confesse mon ignorance des talents mirifiques de l'abbé.... comment avez-vous dit ?

— Mirande.

— De l'abbé Mirande, très-bien.

— Mais, mon ami, vous avez dû le rencontrer dans le monde. Il est de toutes les fêtes ; on l'aime et on le recherche partout. C'est le prêtre le plus répandu de Paris.

— Je ne l'en félicite pas ; je le préférerais à son presbytère étudiant quelque ouvrage intéressant, la Somme de saint Thomas ou le petit Carême de Massillon, par exemple !

— Vous lui faites un crime d'être sociable et de mériter la faveur dont il est l'objet ?

— Pas le moins du monde, mais il y a des nuances. D'ailleurs, belle Rosine, pardonnez-moi cette légère

critique. Votre abbé... comment dites-vous son nom ?

— Mirande. Vous êtes taquin.

— Votre abbé Mirande considère trop attentivement les belles choses qui sont exhibées dans cette réunion un peu..... légère pour un homme de sa robe. Celui qui s'expose à la tentation y périra et ce n'est pas pour rien que les Trappistes interdisent aux femmes l'entrée de leurs couvents. J'ai encore un autre grief contre votre abbé... ?

— Mirande.

— Merci ; je lui trouve un extérieur qui ne sent en rien la sacristie. Qu'est-ce par exemple que ce mouchoir de soie blanche avec lequel il s'essuyait le front et qui doit contenir des odeurs à donner le vertige, si j'en juge par la volupté avec laquelle il les respire ?

— Vous voulez le condamner au cilice et à la discipline ?

— Non.

— Entendez-vous qu'il se contente des mouchoirs à carreaux bleus ou rouges d'un curé de village, lui, le vicaire de la paroisse la plus élégante de Paris ?

— Le bon Dieu est le même partout et il y a un juste milieu. Lui, je le trouve à l'extrémité, à la mauvaise. Que voulez-vous, je ne l'ai pas entendu prêcher. Il faut m'excuser ; je ne me suis pas encore pris à la glu de son éloquence et de ses belles manières et puis, entre nous, je ne suis pas une jeune fille.

Une visible mauvaise humeur perçait dans les explications de René. Rosine s'en aperçut.

— Allons, dit-elle, taisez-vous ; vos reproches ne sont pas sérieux. Vous êtes jaloux de ce pauvre abbé Mirande et vous jugez tout ce qu'il fait ridicule et malséant. Vous êtes injuste. C'est un vieil ami de notre famille, le conseiller intime de ma tante et elle a

désiré prendre son avis dans la circonstance où nous sommes.

— Ah ! fit le jeune homme, c'est lui que vous consultez sur ce que vous avez à faire ?

— Certainement.

— Et votre père ?

— Mon père ! exclama la jeune fille. Mon père ! Où avez-vous donc la tête ? Il a bien d'autres besognes ! Et son cercle, et ses écuries, et ses jockeys ? Et le Derby, le grand prix, la coupe, Ascott, Chantilly et le reste ! Nous ne serions pas près d'avoir une réponse. Si vous pouviez seulement nous apprendre où il est en ce moment, vous nous rendriez service. Mon père ? Vous me la donnez belle ! Est-ce que je le vois ? S'il nous faut son consentement, nous aurons quelque peine à le découvrir. Le mieux sera probablement de se passer de lui ou nous serons rejetés aux calendes grecques.

— S'il en est ainsi, ma chère Rosine, dit le comte en lui serrant les mains dans les siennes, permettez-moi d'espérer que vous ne consulterez que votre cœur.

Elle regarda son futur en face, avec des yeux pleins d'une douceur infinie :

— C'est impossible, mon ami, il manque d'expérience, pensez donc, un cœur de dix-huit ans ! Et puis, ajouta-t-elle avec un adorable sourire, il vous est trop favorable. N'est-ce pas un juge vendu ?

René réfléchit. Il contempla Mlle de Sainte-Radegonde avec attention. Elle ne baissa pas les yeux. Une simplicité maligne se reflétait sur ses traits. Il y avait bien de la candeur dans ce visage expressif et mobile, mais aussi bien de l'esprit.

Le comte crut pouvoir hasarder une insistance.

— Rosine, dit-il à voix basse, je n'ai ni aversion ni sympathie pour l'abbé Mirande ; je ne le connais pas,

mais en effet je suis jaloux de l'affection que vous montrez pour lui, et de la liberté avec laquelle il vous parle. Promettez-moi de ne lui rien dire de nos projets, de ne lui demander aucun conseil à ce sujet. N'écoutez que vous seule. Interrogez votre cœur et ayez confiance en moi quand je vous jure que je vous aime et que je serai digne de vos préférences.

— Et la raison de cette volonté? demanda-t-elle, en s'animant légèrement.

— Vous voulez la connaître? La voici. Je désire que la femme que j'épouserai n'ait pour confident que moi seul, qu'elle n'ait aucune intimité avec un autre homme, quel que soit son caractère. Il ne me plaît pas de voir observer par un étranger, de trop près, les trésors qu'elle m'apportera. Il reste dans un cœur, quelles que soient ses renonciations apparentes aux passions du monde, un ferment humain, et je crois impossible de ne pas vous désirer, quand on vous considère et qu'on entend votre voix pénétrante. En un mot les yeux de l'abbé Mirande sont beaucoup trop éclatants quand ils se dirigent de votre côté, pour lui permettre de vous donner des conseils désintéressés. C'est là, si vous voulez, une illusion de ma jalousie, le résultat d'un sentiment étrange et peu explicable, mais vous ne pouvez m'en vouloir d'une répulsion instinctive qui prouve l'étendue de mon amour pour vous et la crainte que j'ai qu'on ne me vole une parcelle de vous-même. Voilà ce que je voulais vous dire, et j'espère que vous comprendrez les susceptibilités de mon affection.

Il avait pris un ton presque suppliant en prononçant ces dernières paroles. M[lle] de Sainte-Radegonde l'écoutait avec attention et sans que son visage laissât présager sa réponse.

Peu à peu cependant elle se rembrunissait et ses lèvres se serraient. Elle devenait grave comme si elle

avait senti que cette explication pouvait décider de l'avenir de sa liaison avec le comte.

Elle eut une minute d'indécision, mais elle avait l'entêtement des enfants gâtés et elle s'obstina.

Lorsque le comte eut fini de parler, elle leva la tête et d'un ton sec :

— Je ne vous ferai pas ce sacrifice, dit-elle, parce que je le juge inutile et injuste. M. l'abbé Mirande est l'ami de ma tante et le mien et il le restera.

Elle avait mis dans cette réponse une énergie tranchante qui n'annonçait pas de concessions. En sentant la main de René qui laissait retomber la sienne, elle devina qu'elle perdait son amant et elle ajouta :

— Vous réfléchirez, mon ami ; la nuit porte conseil ; demain vous aurez renoncé à cet enfantillage.

Elle fit un pas pour s'éloigner et comme René prenait silencieusement congé d'elle :

— Que voilà bien nos libres penseurs, s'écria-t-elle plaisamment, mes fortes têtes qui voudraient chasser la religion du monde entier ou la confiner, par tolérance, aux quatre murs d'un cloître ou d'une sacristie !

— Non, ma chère Rosine, répliqua le comte, je n'ai rien des esprits dont vous parlez et ce n'est pas de religion qu'il s'agit. Méditez mes paroles. Vous êtes trop grande fille pour n'en pas comprendre le sens et ensuite pour ne pas me les pardonner.

Il sortit brusquement sans que la jeune fille fît un mouvement pour le retenir.

Elle resta accoudée une minute sur la cheminée dans la pose de la célèbre statue de Polymnie ; puis un danseur ayant remarqué sa solitude vint l'en tirer en lui proposant un tour de valse qu'elle accepta sans se faire prier.

VII

Il était plus de minuit quand le comte quitta le salon de la duchesse.

Il se sentait plein de dépit contre lui-même et contre Mlle de Sainte-Radegonde.

Pour la première fois il comprit à quel point la passion qu'il avait pour elle était entrée violemment dans son cœur. Le sentiment qui l'agitait se résumait en une crainte terrible de perdre cette jeune fille dont il ne soupçonnait pas l'existence un mois auparavant. Tout en se révoltant contre sa ténacité, il lui cherchait des excuses et se disait qu'après tout il avait montré lui-même une exigence peu justifiable. Rien ne légitimait l'aversion instinctive que la première vue de l'abbé Mirande lui avait inspirée. Quel reproche pouvait-il lui adresser ? En quoi le prêtre lui avait-il causé un préjudice ? Pourquoi n'aurait-il pas parlé familièrement à une petite fille qu'il avait connue dès sa première jeunesse ? Rosine n'avait donc résisté qu'à un caprice.

Et dehors, le front rafraîchi par les brises de la mer, sous le ciel étoilé, en face des falaises baignées dans une lumière transparente et calme, il se rappelait les regards chatoyants, les sourires malicieux et pleins de séductions de l'attrayante pensionnaire ; les moites

pressions de sa main, la flexibilité de sa taille et toutes les préférences dont elle n'avait pas fait mystère pour lui pendant la soirée ; enfin la franchise avec laquelle elle lui avait parlé de son amitié pour l'abbé Mirande.

Quels torts graves avait-il donc à lui reprocher ?

Il est vrai qu'elle lui refusait la première grâce sérieuse qu'il lui eût demandée, mais de quelle part venait l'obstination, du côté de la sollicitation ou du côté du refus ?

Il n'était pas éloigné de s'accuser lui-même et les beautés de Rosine plaidaient victorieusement en faveur de la jeune fille.

Si l'amour-propre ne l'avait retenu, il serait revenu sur ses pas et rentré dans l'hôtel de la duchesse, tant il éprouvait un impérieux besoin de revoir sa future et de se soumettre, au moins jusqu'à l'heure où il pourrait prendre sa revanche, mais ce mobile de nos actions bonnes ou mauvaises, la vanité, le retint éloigné du salon.

Indécis, il allait et venait sur la plage; la nuit était d'une incomparable sérénité. Deux ou trois nuages d'argent, d'une fluidité nacrée, escortaient la lune dont la blancheur diaphane se reflétait en mille paillettes étincelantes à la pointe des lames expirant sur le sable doré. On n'entendait dans ce silence que le clapotement des eaux et les accords lointains de l'orchestre du bal; seules les fenêtres des salons où l'on dansait resplendissaient de lumières au milieu des maisons endormies.

René se sentait attiré malgré lui du côté de cette villa qu'il se repentait d'avoir quittée.

Il se demandait avec inquiétude ce qu'on y faisait.

Le désir de revoir Rosine l'emporta enfin.

Il refit une seconde fois en sens inverse le chemin qu'il avait parcouru et, presque involontairement, il se

retrouva près de l'hôtel au milieu du rayonnement extérieur de la fête.

La rue était déserte.

Il s'approcha de la grande fenêtre du salon et regarda à l'intérieur.

Dans un angle, l'abbé Mirande était négligemment installé dans un excellent fauteuil.

Autour de lui s'était formé un cercle d'auditeurs qui paraissaient fort aises de l'écouter. Il causait avec entrain. Sa figure fine avait des expressions plaisantes et on voyait qu'il racontait à un entourage sympathique, quelque anecdote intéressante. Les demoiselles surtout s'épanouissaient.

La plus rapprochée du fauteuil du vicaire était Rosine, Rosine suspendue aux lèvres de son ami et le dévorant des yeux, sans, il faut le reconnaître, que l'abbé semblât attacher la moindre importance aux attentions dont il était l'objet de ce côté.

Le comte fut pris d'un accès de colère.

C'était là le cas que sa future faisait de ses recommandations, de ses désirs, avant le mariage; que serait-ce donc après ? Jusqu'où irait cette personne si entière dans ses volontés, cette enfant gâtée opiniâtre qui ne pouvait se contraindre un instant dans ces jours mêmes où elles se donnent d'ordinaire les apparences les mieux faites pour satisfaire tous les caprices de leurs amants et s'assurer leur possession ?

Les sarcasmes de ses amis, les plaisanteries banales qu'il avait répétées avec eux et qu'on répétera tant que le monde existera contre le mariage, sans empêcher un seul célibataire de tomber dans les filets de la plus naïve des filles, toutes les dissertations contre cette institution vénérable au moins par son antiquité, lui vinrent à l'esprit. Il les repassa dans un éclair et se jura à lui-même de rester fidèle aux statuts de la bizarre société dont il était membre. Il se promit d'aban-

donner M[lle] de Sainte-Radegonde aux hasards de l'avenir, de se venger de sa résistance par quelque phrase bien aiguisée et de la laisser libre de choisir parmi les nombreux prétendants que lui assuraient son origine, sa fortune et tous les agréments de son opiniâtre personne.

Son esprit était envahi par un dépit profond. Il semblait qu'il eût passé sur lui un de ces mauvais vents qui au printemps brûlent les feuilles naissantes des arbres et font tomber les fruits à peines noués. L'air satisfait et calme de l'abbé redoublait la jalousie du comte en présence de l'espèce d'engouement que l'auditoire féminin du vicaire éprouvait pour lui. Les visages ridés des vieilles douairières groupées autour du conteur, exprimaient une sincère et naïve béatitude, une sorte d'extase toute à la louange de l'adorable parleur.

A l'exception de la comtesse de Prévallon qui lui donnait la réplique, les autres dames, jeunes ou vieilles, prêtaient avec délices leurs oreilles au gracieux homme d'église, la duchesse de Villebonne surtout, toute aux petits soins pour celui qu'elle appelait son excellent ami.

Une seconde, le comte fut près de céder à la tentation de rentrer au salon et de disputer à l'abbé Mirande l'attention de ses admiratrices en soutenant quelque paradoxe opposé aux idées nécessaires du vicaire, mais il recula devant cette lutte inégale et, emportant de la vue de son adorée un redoublement de fièvre, il retourna aux Roches-Noires et se mit à écrire.

C'est à ce moment qu'il perpétra la lettre dont nous avons trouvé l'original à l'avenue Montaigne.

Puis il s'endormit d'un sommeil agité dans lequel l'image de la ravissante Rosine, escortée de quelques Baziles étranges, passa plusieurs fois devant les yeux de son imagination troublée.

VIII

Le lendemain il se tint à l'hôtel de la duchesse d'où les traces de la fête nocturne avaient disparu sous les brosses et le plumeau d'excellents domestiques, un conciliabule dont la présidence revint de droit au vicaire de Sainte-Brigitte.

C'était vers la fin du déjeuner, le café était servi et l'abbé dégustait le sien avec religion, dans une tasse de vermeil aux armes des Villebonne.

— Mon excellent ami, dit la duchesse, je vous ai prié de venir à Trouville pour vous demander un conseil. Vous n'ignorez pas qu'en fait de bons avis, il n'y a rien à attendre de mon frère de Sainte-Radegonde. Quand on a besoin de lui, il faut le chercher pendant quinze jours ; et enfin, sans médisance, nous pouvons dire qu'il n'a pas, peut-être, des idées très-mûres et très-saines sur les choses les plus sérieuses et les plus dignes de respect. Il a respiré le mauvais air de la Babylone moderne et la vie de dissipation qu'il mène est loin d'être un sujet d'édification pour nous. — Ici la bonne dame poussa un soupir à fendre une roche. — Vous, l'abbé, vous êtes notre meilleur ami et notre conseiller intime ; vous avez vu élever cette petite et vous avez tenu sa conscience en lisière pendant des années. C'est de son bonheur qu'il s'agit.

— J'ai deviné hier, ma respectable amie, interrompit l'abbé, qu'il est question d'un mariage pour cette chère enfant.

— D'un mariage, oui, et, ajouta la duchesse, avec un second soupir arraché des profondeurs de sa poitrine qui, par parenthèse, avait été fort belle quelque trente ans auparavant, vous savez à quel point les résolutions qu'on prend en pareil cas sont graves.

— Parfaitement. Le futur est sans doute ce jeune homme d'un extérieur fort distingué qui a quitté le bal quelques instants après mon arrivée ?

— C'est cela. Beaucoup de frivolité dans l'apparence et peu de bons principes, je le crains ; un jeune homme tout à fait de ce temps-ci, un peu trop.

— Mais vous ne voudriez pas, je le suppose, fit l'abbé, qu'il remontât aux Croisades autrement que par ses ancêtres ?

— Non pas, certes.

— Cette belle enfant épouserait avec répugnance un mari du temps des Pharaons ?

— Sans doute, mais un peu plus de sévérité, un atome de gravité dans la tenue et dans l'esprit ne me seraient pas déplaisants ; enfin il faut le prendre tel qu'il est et on ne peut exiger la perfection.

— Il se nomme?

— René de Fresnes.

Le vicaire fit un signe imperceptible à Rosine, qui l'avait mis parfaitement au courant, en adressant cette question à la duchesse, et il reprit :

— Ce René est le fils du comte de Fresnes qui faisait partie de la fabrique de Saint-Augustin il y a quelques années?

— Lui-même.

— Pieuse famille, madame la duchesse! excellente origine! Tous mes compliments, mademoiselle! Et l'abbé adressa à Rosine un petit salut protecteur en

tirant de sa poche un foulard d'où se répandit une vague odeur d'essence de violettes.

— Il n'y a rien à dire de la naissance, de la fortune non plus, mon excellent ami, mais j'ai cru remarquer dans la conversation du comte des plaisanteries assez risquées, quelque légèreté et une excessive indifférence en matière de religion.

— Cela est fâcheux sans doute, madame la duchesse, cela est certainement fâcheux; mais enfin, dans le monde, nos jeunes gens ne sauraient penser comme des anachorètes, et il faut leur pardonner d'avoir d'autres vues et un autre langage qu'un saint Pacôme quelconque. Pourvu qu'ils ne disent systématiquement du mal ni de la religion, ni du clergé, ni de l'Eglise, ni de son pouvoir spirituel ou même temporel, à la rigueur discutable, il leur sera beaucoup pardonné, surtout s'ils ont beaucoup aimé dans le but louable d'un mariage bien assorti.

Rosine applaudit d'un geste; la vieille duchesse reprit avec une bonhomie aimable :

— Mon pauvre abbé, je crois que vous vous êtes ligué avec cette petite pour favoriser son mariage; vous me semblez bien coulant sur le chapitre des principes, et vous donnez à la morale de ces jeunes fous une latitude que je ne saurais approuver.

— Que voulez-vous, ma vénérable amie! Il faut marcher avec son temps et ne pas se heurter à des impossibilités. Il y a, en effet, un incroyable relâchement, à ce qu'on dit, car je ne suis pas bien sûr que nos prédécesseurs aient mieux valu que nous, mais il faut savoir gré aux jeunes gens qui, malgré les difficultés du siècle, veulent bien encore affronter les mauvaises chances du mariage. Il vous plaît d'avoir mon avis, je vous le donne. Il ne faut pas exiger du prétendu plus qu'il ne peut vous accorder, autrement adieu le mariage, et on paraît y tenir de plus d'un

côté. Pourvu que M. de Fresnes soit un homm du monde, un homme d'honneur, un galant homm et qu'il plaise, c'est tout ce que vous pouvez réclamer Sur les trois premiers points, son nom répond de lui sur le dernier, questionnez votre nièce. Ce n'est pas u libre penseur, il consent à se marier partout où vou voudrez, à l'église et ailleurs. Il ne collabore à aucun œuvre anti-religieuse; où trouverez-vous mieux Pour nous, nous ne voyons guère ces messieurs que l jour de leur mariage, quand ils héritent ou aux confé rences de Notre-Dame, les érudits seulement. Il fau se résigner.

— Ainsi vous approuvez ce mariage ?

— De tout point, madame la duchesse.

— Il ne reste donc plus que l'avis de Rosine à prendre, car on m'a fait, il y a deux jours, la demande de sa main en me priant de la transmettre à mon frère. Ni l'un ni l'autre n'y font d'objection, je présume, si j'en juge à de certains indices qui ne mettent pas en défaut mes vieilles lunettes.

— Amen, fit l'abbé en savourant les dernières cuillerées de son café, auquel il avait additionné quelques gouttes d'une fine champagne de louable ancienneté.

Pendant cette conversation, Mlle de Sainte-Radegonde s'était tenue dans un angle de la cheminée, écoutant comme une musique délicieuse la voix de l'abbé qui soutenait sa cause avec tant de bienveillance, et elle comparait son aisance extrême et la placidité obligeante de ses explications à la prévention injuste de son fiancé envers cet homme qu'elle s'était fait une douce habitude d'accueillir et d'aimer comme un familier de sa maison.

On venait d'entrer au salon quand le valet de chambre annonça le comte de Fresnes.

Le jeune homme retrouva, par un hasard facile à

expliquer, la duchesse, sa nièce et l'abbé Mirande dans la situation où il les avait quittés la nuit précédente.

Le vicaire, étendu nonchalamment sur une chaise longue, digérait avec béatitude un succulent déjeuner. L'arrivée du comte le réveilla de l'agréable somnolence où il était plongé. Il dévisagea celui qui devait être le possesseur de l'héritière de Sainte-Radegonde avec curiosité et son examen fut sans doute satisfaisant, car il déploya pour lui plaire toutes les ressources de son esprit. Il n'avait pas eu de peine à reconnaître que le futur n'était pas un phénix, mais dans la famille de Villebonne on n'en couvait pas d'ordinaire, et la supériorité se maintenait du côté des femmes. Le nouveau venu ne rompait pas les traditions, et la suprématie du vicaire en serait plus facile à conserver.

En une heure de conversation, il anéantit tous les préjugés que le jeune homme avait contre lui.

Il avait du reste beau jeu, car René était venu avec des idées de capitulation. La nuit avait en effet porté conseil. Le fiancé était décidé à tout, pourvu qu'un autre n'entrât pas dans la place qu'il voulait occuper.

Il était épris, mais à la façon des promeneurs des Champs-Élysées qui, après avoir vu huit jours de suite une belle fille assise sur la même chaise, se sont enivrés des parfums qui s'exhalent de sa toilette et de ses cheveux, grisés de son élégance et de ses sourires, et s'exaltent jusqu'à un violent désir de possession pour lequel ils sacrifieraient leurs maîtresses, leurs habitudes invétérées et six mois de leurs rentes.

Plus d'un mariage se fait sous ces auspices vulgaires, et c'est une des causes pour lesquelles tant de maris sont prédestinés à de fâcheuses aventures. Au lieu de traiter leur femme avec le respect affectueux dû

à la gardienne de l'honneur du foyer domestique, ils lui apportent la passion fugitive et libertine d'un amant pour une courtisane, ils en font une maîtresse pareille à celles de la jeunesse et des soirées d'orgie ou de bal masqué, et elles ne tardent pas, révoltées par cette similitude qui ne leur échappe guère, à devenir la maîtresse des autres après avoir été quelques mois celle de l'homme dont elle ont pris le nom.

A deux heures trois quarts, le comte et l'abbé étaient de la meilleure intelligence et quand ils sortirent ensemble pour faire une promenade sur les hauteurs qui dominent les Roches Noires et la Tour Malakoff, Rosine, prenant son futur à part, lui dit tout bas :

— N'avais-je pas raison cette nuit de ne pas vous écouter quand vous médisiez de mon abbé Mirande ?

Le comte s'inclina en baisant la main de la jeune fille :

— C'est vrai, répliqua-t-il. Convenez toutefois qu'il a manqué sa vocation.

— Comment l'entendez-vous ?

— Il parle avec une extrême élégance.

— Vous l'avouez !

— C'est une source qui ne tarit pas et qui coule d'abondance. Il a plaidé ma cause avec un talent hors ligne et je dois reconnaître qu'il était né pour la robe.

— Allons donc !

— Mais pas pour celle qu'il porte.

— Ah !

— Pour celle de l'avocat plutôt ; elle eût bien mieux fait son affaire.

— Pourquoi ?

— Les autres ne lui auraient pas été interdites.

— Encore une méchanceté ; vous êtes incorrigible !

— Que voulez-vous ? avec des mouchoirs qui sentent si bon !

— Mauvaise langue !

— Et des bas de soie! Il doit avoir des jarretières d'azur : Nous voilà loin de l'étable de Bethléem !

Rosine ne put s'empêcher de sourire, le comte aussi.

Toute trace de division était effacée, mais la future comtesse avait fait prévaloir sa volonté et posé la première pierre de sa domination.

IX

Après avoir lu la lettre de son ami de Fresnes, Courcelles avait fait une de ces toilettes qui n'ont rien de saillant, mais où se révèle l'homme du monde qui a pour chemisier, pour tailleur et pour bottier de véritables artistes.

Il déjeuna légèrement, et sans bien se rendre compte du motif qui l'entraînait de ce côté plutôt que d'un autre, il s'achemina tout doucement vers les boulevards ; au-dessous de la Madeleine, il prit la rue Neuve des Capucines et, arrivé rue de la Paix, il s'arrêta en face du numéro 19.

Sur la porte cochère et sur le balcon du premier étage, en lettres d'or, s'étale le nom d'une modiste qui jouit d'une réputation européenne.

Émule de Mme Virot, elle envoie ses chapeaux aux quatre coins du monde civilisé. De St-Pétersbourg à Londres et de Bucharest à Madrid ses inventions — on dit dans la langue spéciale ses créations — courent les chemins de fer ou la poste dans leurs enveloppes de carton. Les princesses russes s'en parent à la Perspective Newsky et les senoritas castillanes au Prado. Paris a le privilége de ces futiles mais charmantes œuvres où il ne se commet point de fautes d'orthographe

contre le bon goût, où formes, couleurs, fleurs et rubans se fondent dans un harmonieux ensemble.

Parmi ces faiseuses qui en remontreraient à Carolus Duran ou à Baudry, à Stevens ou à Chaplin sur les ajustements de leurs modèles, Fanny Claude est une véritable célébrité. Jeune encore, elle a des doigts de fée et personne ne sait mieux qu'elle tourner la forme d'une toque ou chiffonner la faille, le velours ou la gaze.

Elle n'a pas d'employées, elle n'a que des élèves, et ses ateliers, comme ceux des grands peintres ou des sculpteurs en renom, sont une pépinière d'artistes hors ligne qui s'en échappent par volées et vont maintenir ailleurs la suprématie parisienne dans cette branche spéciale pour laquelle personne chez nos voisins n'aurait l'audace de nous disputer la palme.

Son appartement, spacieux et magnifique, est encombré de meubles rares, d'objets précieux.

Il se compose, pour la partie ouverte aux élégantes de tous les mondes, d'un atelier dont les murs lambrissés de palissandre sont couverts dans quelques panneaux de tapisseries de Neuilly, d'un vaste salon aux tentures de soie bouton d'or et de deux autres plus petits et plus intimes où Fanny se tient ordinairement avec ses élèves de prédilection et où elle reçoit certaines clientes qui aiment à verser dans le sein de leurs modistes leurs confidences les plus secrètes.

Ce qui se dit parfois entre les quatre murs de ce boudoir mystérieux est inimaginable et plus d'un amant ou d'un mari paierait cher l'anneau de Gygès pour assister invisible à quelqu'une de ces conférences accusatrices.

Et ils ne perdraient pas leur argent.

Une quinzaine de jeunes filles, presque toutes belles, toutes élégantes, toutes artistes, si l'artiste est celui qui possède à un degré éminent la science de la forme

et de la couleur, travaillent dans l'atelier et ne manipulent avec leurs jolies mains que de jolies choses : fleurs d'une imitation parfaite, velours du tissu le plus souple et des nuances les plus délicates, rubans de prix ou formes en paille d'une finesse incomparable.

Là, tout est frais, tout est coquet, tout est soigné et à de rares exceptions près, comme nous l'avons fait entendre, les jeunes filles qui se livrent à ces confections sont d'une beauté fort appréciable et qui, dans un autre milieu, produirait et produit parfois une grande sensation.

Même à défaut de la beauté, elles possèdent l'art de la toilette et toutes les sciences de la coquetterie qui dans une certaine mesure peuvent y suppléer, aujourd'hui surtout qu'on préfère par vanité un joli chapeau à une jolie tête, un collier de diamants à un cou sculptural et une robe bien portée à une femme bien faite.

Aussi n'est-il pas rare d'entendre parler dans ce petit monde comme d'un accident naturel de quelque enlèvement soudain, d'une disparition mystérieuse, d'une fuite de quelques jours ou d'un congé illimité pris ou demandé par une de ces prêtresses du chiffon.

Souvent aussi dans les allées du bois, par les belles soirées d'avril ou de septembre, on aperçoit sur les coussins d'une rapide victoria la modiste qui la veille se rendait à son atelier à pied ou en omnibus, mais toujours finement chaussée de bottines ou de petits souliers du bon faiseur avec des bas bleus, blancs ou roses.

Et comment leur en voudrait-on ?

N'ont-elles pas à chaque instant des tentations presque irrésistibles ? Ne peuvent-elles pas se livrer à chaque minute du jour à des comparaisons où, l'amour-propre aidant, elles sentent tout à leur avantage au triple point de vue de la jeunesse, de l'esprit et de la beauté

et à leur préjudice au point de vue des jouissances et du charme de la vie?

Les clientes de ces maisons de premier ordre appartiennent au monde de la finance ou de la noblesse, à la grande bourgeoisie ou à ces régions galantes où l'argent se dépense aussi facilement qu'il s'obtient.

Plus d'une jeune modiste, entrée à l'atelier avec la volonté très-fermement conçue de ne devoir qu'à son travail et à son talent le pain quotidien, finit par savoir qu'il est d'autres moyens infiniment plus courts et plus faciles de le gagner avec ses accessoires.

Elle voit entrer et parler haut des femmes splendidement parées que leur voiture attend au seuil de la maison, dont on ne tarde pas à lui révéler le nom et les moyens d'existence et qu'elle juge intérieurement ne pas la valoir.

Remarquée bientôt par un mari qui accompagne sa femme ou par un amant à la suite d'une maîtresse dont il commence à se fatiguer, elle reçoit des propositions qu'elle accueille d'abord avec indifférence, mais qui peu à peu font leur chemin dans son esprit et y lèvent avec la même rapidité qu'une mauvaise graine dans un carré de jardin, et parfois il suffit d'un mot dur, du regard humiliant d'une femme pour la précipiter dans le gouffre — capitonné de soyeuses étoffes — en lui donnant l'envie de se venger et d'afficher à son tour un luxe avec lequel d'autres l'ont écrasée.

Aussi la modiste, chez qui l'élégance est une vertu native, — la plus saillante de celles qu'on leur attribue, — qui n'a choisi ce métier de luxe que par suite de ses goûts, fournit-elle à la civilisation, — nous devrions dire à la corruption, mais c'est un vilain mot, — parisienne une grande partie des mondaines de haute lignée, des impures illustres par leur distinction et leur train de maison, et bon nombre d'entre ces dames ont commencé par confectionner les parures des autres qui

s'en sont fatiguées vite et achètent les leurs dans les plus célèbres magasins de la rue de la Paix, longtemps arpentée par elles en modeste équipage.

Il leur sera beaucoup pardonné parce qu'elles ont beaucoup aimé... le luxe, la toilette et les diamants.

Pierre Courcelles était arrêté depuis une minute devant le numéro 19 quand une fenêtre du premier s'ouvrit.

Une jeune fille aux formes d'une grâce adorable, aux cheveux abondants d'un blond ardent, au teint d'une blancheur lumineuse apparut dans l'embrasure, au-dessus des lettres dorées indiquant le nom de Fanny Claude.

A la vue de son adorateur, qu'elle reconnut pour en avoir été suivie depuis quelques jours et qui demeurait cloué sur l'asphalte par son éblouissement, elle ne put réprimer un éclat de rire qui mit en évidence deux rangées de dents étincelantes et lui attira une télégraphie de baisers à laquelle elle se déroba en regagnant sa place que le hasard seul lui avait fait abandonner.

Le richissime jeune homme, pris comme un simple bachelier en flagrant délit de sérénade sans guitare, resta une ou deux minutes en extase devant la fenêtre, cadre vide du portrait qu'elle avait contenu, et, n'apercevant plus rien, se décida à se relever lui-même d'une faction ridicule et reprit le chemin de l'avenue Montaigne.

Le but qu'il s'était proposé sans bien se l'avouer était atteint.

Il avait revu la figure dont les traits étaient imprimés aussi profondément qu'ils pouvaient l'être sur cette planche mobile où tant d'autres s'étaient gravés auparavant.

Comment s'appelait cette blanche inconnue ? Où demeurait-elle ?

Il ne le savait pas et n'avait pu arracher d'elle aucun renseignement à ce sujet.

Depuis huit jours il la poursuivait de ses prévenances et il avait mis en usage toutes les banales stratégies de la galanterie pour entrer en conversation. Il n'avait obtenu que des réponses vagues, soulignées par un rire moqueur ou des prières empreintes d'une exquise politesse mais qui tendaient nettement à repousser cette agression amoureuse.

Il aurait pu traduire toutes les phrases de la modiste par celle-ci :

— Monsieur, vous seriez bien aimable si vous me laissiez suivre mon chemin en paix.

Cette résistance l'étonnait.

Rien ne l'y avait habitué jusque-là.

Son nom lui-même qu'il avait employé en dernier ressort comme un général lance sa meilleure cavalerie sur l'ennemi en déroute, ce nom magique, qui signifiait millions, équipages, toilettes et bijoux, n'avait pas produit plus d'effet qu'un obus dans un fleuve. Il avait raté comme un projectile ridicule dont la poudre est mouillée.

Et pourtant jamais Pierre n'avait rencontré un objet plus digne de soins empressés et dont la conquête fût plus enviable.

Cette jeune plébéienne était vraiment ravissante. De plus son genre de beauté était éminemment aristocratique. Elle avait des attaches d'une suprême distinction, de grands yeux d'un bleu sombre à la fois doux et vifs et qui regardaient avec des mines de gazelle effarouchée, une bouche rose dessinée avec une perfection de lignes que Bouguereau, le peintre des Grâces, envierait pour ses Psyché, un front élevé et ombragé par des cheveux dont la teinte vénitienne fait rêver aux grandes amoureuses de la Renaissance italienne.

Souple, admirablement faite, elle portait des robes dont la simplicité n'excluait pas l'élégance et qui dessinaient des formes d'une sveltesse et en même temps d'une opulence pleine de promesses.

Était-ce une beauté accomplie?

Nous n'oserions pas l'affirmer, mais elle approchait de la perfection si la perfection consiste dans cette qualité précieuse ou funeste, — comme on voudra, — qui, à notre sens, est la plus grande et la véritable suprématie d'une femme : être désirable. Il était impossible de la voir passer sur le boulevard sans se détourner et de l'oublier quand on l'avait une fois contemplée.

Pierre l'avait rencontrée par hasard en flânant avec un ami dans les environs de l'Opéra, et, dès le premier moment il avait reçu comme une commotion violente, et il avait conçu pour elle un sentiment dans lequel il entrait autant de sympathie que d'amour, autant d'intérêt que de désir.

Tout ce qu'il avait appris jusque-là, c'est qu'elle passait chaque matin sur le boulevard des Italiens vers neuf heures et demie et qu'elle se rendait à son magasin, rue de la Paix.

Le jour où nous avons fait sa connaissance, il était dans le premier feu de cette passion naissante et il songeait aux moyens de mener à bonne fin la conquête de ce petit monde inconnu.

Il combinait son plan et se promettait de ne rien négliger pour assurer le succès de ses armes dans cette expédition, dût-il enchâsser dans l'or cette pierre précieuse qui éclipsait de son éclat toutes celles qu'il lui avait été donné de connaître.

Disons qu'il ne doutait pas de la victoire finale et qu'habitué par l'expérience du passé à puiser dans la caisse paternelle les subsides de la guerre contre ces vertus chancelantes, il comptait vaincre sans difficulté,

sinon sans quelque délai, les résistances toutes gracieuses d'ailleurs que la jeune fille lui avait opposées et dont il lui était presque reconnaissant.

Nos lectrices, si nous avons l'heur d'en posséder, nous comprendront aisément.

Courcelles n'était point de ceux pour qui l'amitié est un vain mot.

Quelles que fussent ses préoccupations personnelles, il se promit d'y faire trêve et de partir le lendemain pour Trouville, mais en attendant, comme il avait de l'ordre, il voulut régler ses promesses arriérées, fit atteler et se rendit au bois vers cinq heures.

Le ciel était voilé de nuages et une chaleur lourde pesait sur les promeneurs; néanmoins l'avenue des Champs-Élysées était couverte d'équipages.

Il n'y en avait pas de plus splendide que celui de Courcelles, une victoria attelée de deux superbes juments alezanes d'une vitesse et d'une légèreté remarquables, deux vraies merveilles nées dans les pittoresques herbages qui avoisinent le haras du Pin.

En arrivant à la cascade, il croisa un duc attelé de deux poneys de Tarbes qui piaffaient énergiquement sous la main gantée de gris perle qui les conduisait. Cette main attenait à l'aide d'un bras rond et potelé à un corps enveloppé dans une robe de batiste rose pâle, à petits carreaux, et surmonté d'une jolie tête brune, vive, alerte à jouer de la prunelle et fort appétissante en vérité.

C'était Capucine.

Pierre fit arrêter sa victoria et descendit pour prendre la main qu'on lui tendait.

La petite dame, baronne par la grâce de son graveur, jeta les rênes de ses poneys — un gouvernement difficile — à son groom et les deux jeunes gens se perdirent dans une allée étroite :

— Tu vois, dit Pierre, que je suis comme tou-

jours fidèle au rendez-vous et que je ne me fais pas attendre.

— L'exactitude est la politesse des gants', riposta Capucine.

— Evite les insanités, mon enfant, et conte-moi tout de suite ce que tu as de grave à me confier.

— Tu es donc bien pressé de quitter ta Ninie ? fit la baronne avec un petit air câlin qui aurait attendri un caillou.

— Pas le moins du monde ; je te demanderai même de dîner avec moi. Papa est à Vichy, ma solitude me pèse et je sens, ce soir, un vague besoin d'intimités.

Capucine rayonna. Elle était vraiment à la hauteur de sa réputation. Sa physionomie plus spirituelle que ses paroles, moins que ses actes, exprimait avec un pli, une grimace, un rien, tout ce qu'elle voulait dire.

— Justement, ajouta Pierre, je pars demain pour Trouville que je déteste et je désire emporter un dernier souvenir de ce Paris que je préfère à tous les lacs, pics, villas, plages, cabines, chalets et galets de l'univers.

La jolie fille eut un de ces sourires avec lesquels Circé dut métamorphoser les compagnons d'Ulysse en ce qu'on sait. Il n'y a que ces grandes voluptueuses pour tout mettre en un geste et tout promettre avec un frémissement des cils.

— Puisque tu détestes Trouville, dit-elle, pourquoi y vas-tu ?

— Par dévouement, je suis un caniche pour le dévouement : il s'agit de donner un bon conseil à un ami dans l'embarras.

— Et c'est à toi qu'on le demande ?

— Oui ; c'est d'ailleurs un sujet que j'ai creusé et sur lequel j'ai acquis quelque compétence.

— Lequel ?

— Mon ami veut se marier.

— Pourquoi faire ?

— Par respect pour les lois fondamentales de la société.

— Je ne comprends pas.

— Naturellement ; si tu comprenais, je ne t'inviterais pas à dîner ce soir.

— Où ça ?

— Où tu voudras.

— Au Moulin-Rouge ?

— C'est convenu.

— Vous voyez, monsieur, fit la baronne en hésitant un peu, que je ne vous refuse rien ; de votre côté vous pourriez me rendre un service.

— Léger ?

— Pour vous, oui, pour d'autres, non.

— Flatteuse ! voyons le service.

— Celui de payer ma couturière.

— Tiens, j'y songeais ; seulement je pensais qu'il s'agissait de ta modiste.

— Qu'à cela ne tienne, dit Capucine en baissant timidement les yeux, il y a la modiste aussi. Elle est bien ennuyeuse, va !

— La modiste ?

— Non, sa note.

— Elle est grosse ?

— La modiste ?

— Non, la note. Tu es évidemment troublée ; remets-toi, mon enfant ; n'avons-nous pas des trésors... d'indulgence inépuisables ?

— Ah ! tu es bon, toi ! s'écria Capucine en se jetant à son cou.

— Puisque l'auteur de mes jours me le permet, répliqua philosophiquement Pierre, je n'y ai pas grand mérite, mais afin d'être bien sûr que vos dettes seront

dûment soldées, mademoiselle, je vais les acquitter moi-même. Où perchent ces rongeurs, la couturière d'abord ?

— Rue de la Paix, nº 19, au premier, la porte à gauche.

— Tiens, tiens, tiens, pensa le jeune homme, cela me donnera l'occasion d'entrer dans cette maison mystérieuse.

— Et la modiste ?

— Rue de la Paix.

— Numéro ?

— 19, au premier, la porte à droite.

— Fanny Claude ?

— Elle-même.

— Un bienfait n'est jamais perdu, s'écria Pierre, tu es une providence !

— Oh ! oui, tu as raison, répondit machinalement Capucine qui ne comprenait rien à cette satisfaction d'un bailleur de fonds qui a deux notes à solder dans la même maison. Ton bienfait ne sera pas perdu, sois-en sûr.

— Venons aux chiffres ; le plus menaçant d'abord, celui de la couturière ; combien ?

— Cinq mille trois cents francs.

— Bigre ! pensa le jeune homme, j'aurais mieux fait de donner cinq louis à la concierge et d'acheter une demi-douzaine de chapeaux.

Et il ajouta en plaisantant :

— Il n'y a pas de centimes ?

— Ne te moque pas. Je suis bien ennuyée de te demander tant à la fois.

— Bah ! je te trouve encore bien modeste : c'est joli les toilettes, mais c'est raide ; cinq mille trois cents francs, sans compter les chapeaux, la lingère, les bottines et le reste ! Pour quatre mois ! Pauvre enfant, tu dois te donner une peine pour mettre ton budget en équi libre ! Et la modiste ?

— Presque rien, cent louis au plus.

— Je respire.

— Que tu es aimable !

— Heureux ceux qui peuvent l'être à ce prix !

La petite baronne pendant cette confession avait une tenue tout à fait pitoyable et repentante. Elle tenait à se faire pardonner ses folles dépenses et une modeste rougeur lui donnait l'apparence d'une ingénue avant sa première faute.

Pierre serra le bras rond qui tremblait sous le sien.

— Tu n'es pas fâché ? dit la jeune femme, avec un air de contrition parfaite.

— Pas du tout, au contraire. Pour des raison à moi connues, il ne me déplaît pas de me montrer prodigue au premier étage du numéro 19 que tu m'as signalé.

— Ainsi tu payeras ces vilaines dettes ?

— De ma propre main, mais tu vas me rendre un service en échange.

— Tous ceux que tu voudras, tu n'as qu'un signe à faire.

— Il ne s'agit que d'un simple renseignement.

— C'est trop peu, fit Capucine avec une moue significative.

— Tu es entrée souvent chez ta modiste ?

— Hélas !

— Tu connais son personnel ?

— A peu près.

— Quelle est chez elle cette blonde qui brille comme une planète au milieu des nébuleuses de la voie lactée ?

— Mlle Valentine ?

— Valentine comment ?

— Je ne sais pas.

— Tu es sûr qu'elle se nomme Valentine ?

— Il n'y a pas à s'y tromper. Elle n'a pas son pendant à l'atelier et toutes les clientes la connaissent.

Elle est à la vente, et quand on veut faire paraître un chapeau ravissant, on le met sur sa tête, c'est un truc.

— Tu dis?

— C'est un truc! un chapeau sur sa tête vaut deux louis de plus que sur une autre.

— Mlle Valentine est la plus jolie fille de la maison?

— Sans contredit, et des maisons voisines, sois-en sûr.

— Alors, ce doit être celle dont je parle; et la dit-on vertueuse?

— Oui.

— C'est donc un phénomène?

— Mais on ne le croit pas. Elle est trop élégante et on ne gagne pas tant d'argent dans un magasin. Une note de couturière n'est pas une paille.

— A qui le dis-tu?

— Mais pour me questionner de la sorte, monsieur, vous avez donc des intentions perverses au sujet de cette jeune et belle personne?

— Des intentions? oui; perverses? non, tu sais que je n'en ai à l'égard de qui que ce soit. Je suis le porte-monnaie de l'amitié, la caisse d'épargne des jeunes filles, le trésorier des grâces, mais je n'ai jamais été un don Juan redoutable pour les innocentes. J'admire la vertu, mais je la respecte et me tiens à distance. Le siége d'une place forte n'est pas dans mes cordes et j'aime à passer par les portes ouvertes. Voici le mystère. Un de mes amis a remarqué cette blonde adorable; il l'a suivie; je l'ai accompagné par esprit de sacrifice, comme toujours. Il a tenté de l'aborder, il a été repoussé avec les égards qui lui étaient dus et s'est replié en désordre. Il a renouvelé ses attaques et ouvert des tranchées savantes mais qui n'ont pas réussi. Chaque ois l'ennemi, — je veux dire cette superbe apparition

— s'est régulièrement engouffré sous le portail du numéro 19 de la rue de la Paix. Parfois nous l'avons entrevue aux fenêtres de la modiste. Or, à la longue, cette tentatrice, inexpugnable comme Gibraltar ou Malte et qu'on aperçoit chaque jour entre Tortoni et l'Opéra, nous a intrigués. C'est un sphinx qui nous propose une charade et il nous plaît de la déchiffrer; voilà tout; es-tu satisfaite?

— Bref, vous voulez lui faire une cour collective et la séduire en chœur!

— On le tente pour d'autres qui ne la valent pas.

— C'est vrai, dit simplement Capucine; les femmes mêmes la déclarent splendide, il faut donc qu'elle le soit deux fois.

Il était sept heures.

Pierre et la charmante impure avaient regagné leurs voitures.

La victoria et le duc s'arrêtèrent vingt minutes après devant le cabaret du Moulin-Rouge; les deux dîneurs y étaient connus; les valets s'empressèrent autour d'eux avec la gravité silencieuse des serviteurs de bonne maison.

Pendant le dîner la baronne fit étinceler aux yeux de son libéral ami l'esprit et les grâces qui lui ont valu son universelle et légère réputation. Débarrassée du lest de ses dettes elle s'élevait comme les ballons, à des régions inaccessibles au vulgaire, et elle emportait avec elle son partenaire à des sommités inconnues de ses pareilles.

Et le lendemain Courcelles put aller à Trouville sans craindre les séductions des demoiselles du quartier de l'Europe en villégiature au bord de la Manche.

X

En arrivant à la gare vers cinq heures, le voyageu
trouva le sire de Fresnes qui l'attendait. Les deux ami
se rendirent à l'hôtel des Roches-Noires. Pierre se livr
à une toilette nécessaire après une course aussi longu
par la poussière et le soleil brûlant du mois d'août, e
avant dîner il alla sur la plage respirer les brises de l
mer en compagnie de l'amant de Rosine.

Un revirement soudain s'était fait dans les idées du
comte.

L'abbé Mirande, en se prêtant si aisément à l'unior
follement désirée par le jeune homme et en en faisan
ressortir tous les avantages aux yeux de la duchesse de
Villebonne dont il combattait les scrupules, avait
enlevé d'assaut les bonnes grâces de René.

Les préjugés que l'abord du vicaire de Sainte-Brigitte avaient soulevés dans son esprit s'étaient envolés devant les complaisances que le prêtre avait montrées pour lui.

Il était bien question maintenant de conseils et d'avis, de délibérations et de doutes ; tout était résolu ; la seule chose à faire, c'était de hâter ce mariage ardemment souhaité.

Rosine avait les plus beaux yeux du monde, des cheveux sans rivaux, de l'esprit jusqu'au bout des

ongles, une distinction, une grâce, un cœur que René dépeignit à son ami avec tout le lyrisme des amoureux; et il se penchait à son oreille pour lui dévoiler mystérieusement les mille perfections secrètes qu'il avait devinées et toutes les ivresses qu'il puisait dans l'intimité de l'attrayante pensionnaire.

En cheminant sur le sable fin du rivage, Pierre constata sans étonnement que son ami était littéralement fou, fou d'amour, fou de désir, et il se fit une idée de l'esprit précoce de l'ingénue qui tournait si facilement une tête que l'expérience aurait dû prémunir contre de si prompts entraînements.

Il parla peu; comme tous les hommes forts, il écoutait volontiers, pesait les circonstances et ne se lançait pas dans des entreprises impossibles.

Il sentit que rien n'entraverait le cours de ce torrent impétueux et que le mariage était décidé.

Lorsque le comte entama le chapitre de ses défiances, — qu'il qualifia modestement de stupides, — au sujet de l'abbé Mirande; quand il raconta ses allures trop libres au milieu du bal, l'ascendant qu'il possédait sur l'esprit de la duchesse dont il dirigeait toutes les résolutions et les affaires, l'autorité familière et paternelle qu'elle lui accordait sur sa nièce, Mlle de Sainte-Radegonde, les recherches de la mise du vicaire, ses licences avec la jeune fille et toutes ses façons si éloignées de l'austérité qu'on se figure indispensable aux successeurs des pauvres pêcheurs du lac de Tibériade, Pierre n'eut pas la peine de donner son sentiment; le comte alla lui-même au-devant des objections, fit l'apologie des habitudes du vicaire et mit en lumière, — sans vanité, — l'ineptie de ses préventions disparues.

Courcelles se contenta de ses réflexions personnelles et les garda pour lui.

— Le moyen âge est loin, dit René, en manière de

conclusion, il faut être de son siècle ; nous n'en sommes plus aux robes de bure et aux disciplines du temps passé ; je ne sais où j'avais la tête en me formalisant pour si peu de chose.

— Je suis ravi que la paix soit faite, répliqua Pierre, et puisque je ne te suis désormais utile à rien, tu me permettras de repartir demain par le premier train ; moi aussi j'ai mes affaires et je serai content d'y vaquer à loisir.

— Tu vas te marier?

Pierre considéra son ami avec une légitime stupéfaction.

— Il faut venir à Trouville pour avoir de ces idées-là, dit-il. De peur que cela ne me gagne, je vais m'enfuir au plus vite.

— Pas avant que je ne t'aie présenté à ma future. Elle nous attend ; tu jugeras si j'ai raison d'en être épris et si ses mérites ne sont pas mon excuse.

— Volontiers, dînons d'abord, il n'y a rien qui donne de l'appétit comme le voisinage des ondes vertes, l'air salé qu'on respire avec le sable humide sous les pieds et les mouettes grises sur la tête. Je perdrais mon temps à te sermonner et j'aime mieux te souhaiter simplement le bonheur que je te désire. Les sages propos que je te tiendrais me feraient prendre en pitié pour l'aveuglement ignare dont tu ne manquerais pas de me croire frappé. La passion ne raisonne pas ; tu en seras quitte pour payer l'amende convenue au caissier de la Vadrouille, et tu pourras t'enrôler, la conscience pure, dans la formidable armée des maris. Tu n'es pas à plaindre, tu auras toujours au moins, avec l'enthousiasme que je te connais, huit jours de félicité parfaite ; il y a bien des pauvres diables qui n'en ont pas autant dans quatre-vingts ans de vie, et si tu te repens plus tard de tes actes, il te restera toujours le moyen de t'en consoler.

Dans la soirée, Courcelles et de Fresnes furent annoncés dans le salon de la duchesse.

La bonne vieille était seule.

Elle reçut son neveu, en perspective, avec cette admirable gracieuseté des grand'mères. Elle aimait Rosine, sa Rosine, presque sa fille, avec idolâtrie. Elle remplaçait tous les bambins roses et blancs qu'elle aurait voulu avoir. Son frère en la lui confiant,—pour s'en débarrasser, — l'avait comblée de joie. Elle lui en était reconnaissante au dernier point. Cette libéralité effaçait tous les travers que le marquis de Sainte-Radegonde affichait sans vergogne. Beaucoup plus âgée que son frère, la duchesse le traitait en enfant prodigue. Elle avait des mots caressants pour lui, et quand elle l'appelait libertin, dissipé, coureur de ruelles, c'était avec des inflexions de voix si tendres que le marquis en souriait et l'embrassait, pour ces invectives, sur les deux joues.

Elle le voyait d'ailleurs rarement, entendait peu parler de lui, mais l'adorait toujours et quand même.

Elle excusa Rosine de son absence en expliquant qu'elle était sortie en voiture découverte avec l'abbé pour prendre le frais avant de s'enfermer au salon.

Pierre se mordit les lèvres, mais le comte, habitué déjà à ces privautés, attendit patiemment le retour de la jeune fille.

La duchesse pour passer le temps s'extasia sur les qualités de son abbé. Elle était, dit-elle, bien heureuse de l'avoir à sa discrétion. Il dirigeait sa maison, ordonnait, en l'absence du marquis, les dépenses nécessaires à Mlle de Sainte-Radegonde, lui prodiguait des conseils d'une extrême sagesse. Elle avait pris l'habitude de ne rien décider sans lui en référer et n'avait qu'à se louer de sa direction ; le temps leur semblait bien long en son absence ; elle lui avait voué une éternelle reconnaissance pour ses bons offices ; son

couvert était constamment mis à l'hôtel de Villebonne et son cher neveu apprécierait plus tard la valeur de cet homme d'une rare vertu et d'un talent si remarquable.

Sur ce sujet, la bonne dame aurait parlé des heures entières sans tarir et l'arrivée de sa nièce seule pouvait l'interrompre et l'interrompit en effet.

Elle ne tarda pas à rentrer, suivie de son directeur et animée par une course au grand air.

René lança un coup d'œil triomphant à son ami :

— Admire, dit-il à voix basse, et reconnais, si tu n'es un profane, que si j'abdique ma liberté, c'est à un prix qui doit m'enlever tous mes remords. Confesse que tu envies mon bonheur et que les trappeurs qui découvrent une mine d'or inépuisable dans la Sonora n'ont pas plus de chance que moi.

Pierre s'inclina sans répondre et d'un air convaincu.

La vérité est que Rosine lui parut extrêmement séduisante. Au bout d'une heure, il n'était pas éloigné de partager le fanatisme de René pour cette belle fille aux allures franches, déterminées et pleines de vivacité et d'entraînement.

Rosine, qui comprit toute l'importance qu'il y avait pour elle à plaire à ce visiteur si intimement lié à son fiancé, déploya pour lui toutes les grâces de ses dix-huit ans et le gagna à sa cause dans l'espace d'une soirée.

Elle chanta pour lui ou plutôt soupira, — les femmes d'esprit disent et ne roucoulent pas — la chanson de Mignon avec une passion contenue qui alla au cœur du jeune homme. Elle mit une sourdine à sa pétulance ordinaire, étouffa sur ses lèvres les petites méchancetés qui étaient sur le point d'y éclore, donna une nuance de rêverie à sa conversation et, le désir de plaire l'aiguillonnant, elle prit des attitudes d'in-

génue irrésistibles et dirigea du côté de Courcelles quelques-uns de ces regards persuasifs qui triomphent des dernières résistances.

L'abbé s'effaça et eut le bon goût de ne se mêler à la conversation qu'avec une extrême sobriété et un parfait à propos. Accoudé familièrement sur le fauteuil de son excellente amie, la bonne duchesse, il jouissait avec une débonnaireté paterne de la joie qui éclatait sur le visage de la chère enfant qu'il avait presque vue naître et de bonne heure il se retira dans sa chambre.

Quand vers minuit Courcelles et son ami prirent congé de la tante et de la nièce, l'amour du comte était arrivé à son plus haut degré d'exaltation. Il se répandit en éloges hyperboliques sur l'excellence des qualités de la jeune fille. Il avait obtenu tous les consentements de la duchesse qui n'avait réservé que pour la forme celui du marquis. On attendait le lendemain la réponse officielle à la demande qui lui avait été adressée par lettre.

En se donnant la main sur le palier de leurs chambres les deux amis se regardèrent et René, qui n'avait pas dit un mot de l'abbé Mirande, hasarda cette question :

— Que penses-tu du vicaire ?

— Qu'il est bien élégant, bien spirituel, bien gracieux, bien parfumé, et qu'il a des yeux bien vifs pour être aussi vertueux qu'on le dit.

— Bah ! répliqua le comte, il y a des grâces d'état !

— Ainsi soit-il, dit Pierre.

Et il alla se mettre au lit paisiblement.

XI

Le marquis n'avait pas le moindre esprit d'opposition aux volontés de sa sœur, mais il ne fut pas facile d'obtenir son consentement au mariage de sa fille.

Deux jours s'étaient passés sans qu'il donnât signe de vie depuis la lettre qu'on lui avait adressée ; on se décida à envoyer un télégramme à ce père silencieux.

La réponse de Paris ne se fit pas attendre.

Le concierge de son hôtel répondit :

« M. le marquis absent ; ignorons sa résidence. »

La duchesse pensa qu'il pouvait être dans quelqu'un de ses châteaux ou à son haras de Villeneuve.

La réponse fut invariablement la même.

Il allait souvent à Nice ; le télégraphe ne l'y découvrit point.

Une soixantaine de dépêches furent expédiées à ses amis, et l'on commençait à désespérer de le retrouver quand il débarqua à Trouville au moment où on s'y attendait le moins. Il arrivait par cas fortuit d'Angleterre où il était allé assister à un combat de coqs, spectacle rare et de valeur, en compagnie de deux ou trois amateurs de sports de sa sorte.

La duchesse lui parla mariage.

Il répondit par l'énumération des qualités que doit avoir un bon coq de combat.

On lui présenta son gendre.

Il l'accueillit avec une courtoisie parfaite, lui dit qu'il avait bien connu son père, un gentilhomme regrettable , et le questionna sur ses connaissances hippiques.

Réné ayant répondu d'une façon honorable et s'étant montré homme de cheval consommé, le marquis se déclara satisfait et lui octroya sa bénédiction.

Dès que le futur connaissait les performances de Chamant et la généalogie de Saint-Christophe — le cheval, pas le saint! le marquis se souciait du martyrologe comme de la reine Pomaré ! — c'était un homme accompli et sa fille ne pouvait manquer d'être heureuse.

M. de Sainte-Radegonde n'en entendit pas davantage. Il chargea sa sœur de prendre sa place, lui donnant carte blanche pour tout ce qui concernait le contrat, promit de se représenter, sans sommations plus ou moins respectueuses, le jour que l'on choisirait, pour peu qu'on l'avertît trois semaines d'avance, embrassa tendrement sa fille, baisa la duchesse sur les deux joues, donna le bout des doigts à son gendre, et partit incontinent pour son haras où il allait installer un crack de la plus haute espérance, dont un maquignon de Newmarket l'avait enrossé en profitant de la distraction que lui causait le triomphe de son coq favori.

Et il regagna en toute hâte l'Olympe de ses rêves , c'est-à-dire son cercle, son whist, ses jockeys, ses chevaux et sa meute, sans compter quelques accessoires dont nous éviterons de parler.

Un mois après , le mariage fut célébré à Sainte-Brigitte, en grande pompe.

Tout le faubourg y assista.

La mariée était belle comme un ange.

Dans l'assistance on eût compté bon nombre de jaloux des splendeurs de cette union.

Jeunesse, beauté, fortune, titres, tout était jeté pêle-mêle dans la corbeille de mariage de la fiancée.

L'abbé Mirande officiait.

Dans les derniers jours, René avait bien repris quelques préventions contre ce familier qui régnait en souverain à l'hôtel de Villebonne, mais le moyen de résister aux volontés d'une épouse si douce, si résignée, et surtout si jolie !

Elle avait désiré, et s'en était expliquée nettement, que l'ami de ses jeunes années, son père spirituel, consacrât son union, et ce désir avait été un ordre pour tout le monde, même pour le vénérable curé de la paroisse.

Pierre Courcelles avait servi de témoin à son ami.

Enfin il avait été convenu que le jeune ménage s'installerait à l'hôtel de Villebonne, spacieuse habitation entourée d'un véritable parc, un peu triste peut-être dans son grandiose isolement, mais superbe et enrichie intérieurement de toutes les délicates beautés du temps de Louis XV, rue Barbet de Jouy, au bout du monde.

C'est là que René savoura, après un voyage de six semaines en Italie pendant lequel, reconnaissons-le, il fut en possession d'un bonheur sans mélange, deux mois d'une félicité entrecoupée de quelques dissentiments avec sa jeune épouse.

Nous les passerons d'un trait et nous arriverons au mois de février de cette année, époque où éclatèrent — au figuré — les orages qui devaient troubler violemment l'union dont nous avons vu les préliminaires.

XII

L'Avent de mil huit cent soixante-seize avait été une source de satisfactions pour l'abbé Mirande.

Il l'avait prêché avec un succès tapageur dans une de ces paroisses dont la clientèle se compose des femmes les plus mondaines de Paris, où tout est coquet, tiède, lustré, brillant, parfumé, éclairé à giorno, où la musique même donne un avant-goût des concerts Pasdeloup et des harmonies de l'Opéra ou du Théâtre-Lyrique, Gounod et Sébastien Bach, Massé et Palestrina, Lecocq et Stradella mélangés. On entend dans ces boudoirs religieux des accompagnements d'orgue qui frissonnent et des solos de voix célestes ou de violes de gambe qui agitent les nerfs faciles à ébranler des assistantes.

L'abbé Mirande était bien le prédicateur obligé de ces saints lieux, où l'on sent à la fois le bouquet impérial et l'encens, la myrrhe et l'ylang-ylang, la cire et l'essence de violettes de Parme, l'encensoir et la cassolette.

Il était délicieux à entendre avec sa voix mélodieuse et gazouillante, ses périodes arrondies et sa phrase toujours correcte et facile qui coulait avec l'abondance des sources à l'époque de la fonte des neiges; attrayant à voir avec ses airs onctueux et penchés, son surplis

orné aux manchettes de dentelles de Malines ou d'Angleterre, son mouchoir de batiste posé sur le bord de la chaire, ses regards séraphiques et toutes les caresses d'un geste dont l'angle aigu était sévèrement banni.

Parfois il s'animait, et sa voix roulait en ondes sonores sous les voûtes à caissons dorés pareils aux plafonds de la salle de bal de Henry II, mais ce n'était que pour exalter les mérites de la femme relevée par le christianisme et devenue, par son émancipation, la reine d'un monde dont elle est la plus merveilleuse parure et le véritable ornement.

Il y a, pour ces exaltations d'un sexe à qui nous devons nos mères et nos maîtresses, des comparaisons traditionnelles dont le succès est certain comme celui de certaines habiletés théâtrales.

La flatterie la plus accentuée est fort à la mode aujourd'hui chez la plupart des prédicateurs en vogue, et on comprend du reste leur tactique qui consiste à attirer, avec le miel de leurs adulations, l'auditoire suspendu d'ordinaire à leurs lèvres élogieuses.

Il leur serait moins facile de le retenir en fustigeant vertement ses vices ou ses imperfections. Toutes les femmes ne ressemblent pas à celle de Sganarelle qui voulait être battue, et certains orateurs sacrés ont atteint de ce côté les dernières limites de l'adresse et du savoir faire.

L'abbé Mirande les surpassait tous.

Il devait en grande partie sa réputation de beau diseur et ses triomphes oratoires à cette science de caresses féminines dans laquelle il était passé maître. La douceur melliflue de sa parole lui avait conquis parmi ses paroissiennes bien des ferventes et lui avait valu dans le clergé bon nombre d'envieux.

D'une autre part, sa tenue, pleine de coquetterie et de recherches et si différente de la réserve et de la sévérité obligatoires de ses pareils, était fort commentée,

mais elle s'arrêtait à la limite où elle eût donné prise à la censure de ses supérieurs.

On avait beau chercher, on ne découvrait aucune lézarde dans le mur de sa vie privée, mais en somme il était vu d'un œil peu favorable à la rue de Grenelle.

A chaque réception au palais où se décident les destinées des vicaires parisiens, il avait eu à supporter quelques critiques acerbes sur la frivolité de ses habitudes, et on lui avait laissé entendre que malgré son incontestable talent, vicaire il était et vicaire il resterait.

Sa carrière s'arrêtait à ce degré comme les ascensions des montagnes à de certaines limites qu'on juge infranchissables.

Il en prenait philosophiquement son parti, répondait dignement, mais sans rompre, aux semonces archiépiscopales et s'en consolait dans les cercles sans nombre de ses belles partisanes appartenant presque toutes aux sommités de l'art, de la finance ou de la plus haute noblesse.

Il avait su aussi se ménager des amis dans la presse, et si quelque rédacteur de feuilles ascétiques — il supprimait une *s* quand il écrivait ce mot — le déchirait non sans raison , mais sans charité dans ses pieuses colonnes, le *Figaro*, le *Gaulois* et quelques autres journaux très-répandus dans le monde où il se plaisait lui consacraient de temps à autre quelques lignes laudatives que ses fidèles se passaient de main en main avec toutes sortes d'exclamations satisfaites.

En un mot il était arrivé, sur les échasses de son mérite, à ce qu'on ambitionne tant aujourd'hui : il était quelqu'un. L'abbé Mirande était un parvenu de la chaire. On parlait de lui, on le discutait, on le recevait avec empressement et il comptait avec complaisance ses adeptes, sans pouvoir dénombrer, à cause de leur multitude, ses détracteurs. Il se contentait des

premiers et ne songeait point ou rarement aux autres ; hautain, opiniâtre dans ses volontés et doué de cette froideur calme qui est une grande supériorité dans ces jours de lutte et de confusion où tout, principes et personnes, est abandonné à la controverse et aux discussions.

Un point le caractérisait : il avait le respect de sa robe et se gardait de la compromettre. Comme l'hermine légendaire, il aurait préféré le martyre à une souillure publique. Pour rien au monde il n'aurait jeté la soutane aux orties et tenait en un mépris profond les apostats sans caractère et sans dignité, qui renient publiquement ce qu'ils ont adoré et que la langue populaire range sous l'ignominieuse rubrique de défroqués.

Il s'était arrangé une vie de luxe et de bien-être telle qu'on la lui pardonnait difficilement dans le monde clérical ; il se riait des suspicions dont il se savait l'objet et tournait en plaisanterie les reproches qu'on lui adressait en haut lieu, mais il aurait eu l'orgueil de souffrir jusqu'à la mort les ennuis et le suicide du cloître s'il y était entré, les tortures de Mazas s'il avait eu l'honneur d'être un otage et les sacrifices que son habit lui imposait s'il n'avait eu à sa portée un moyen de s'en affranchir par des voies détournées et des allures qui dépistaient la surveillance dont il était l'objet, si en un mot il avait dû, pour satisfaire d'invincibles passions, recourir à un aveu public de sa faiblesse.

C'était un caractère.

Ses ennemis et il n'en manquait pas, surtout parmi ses pairs, avaient employé toute leur sagacité à le surprendre en défaut, mais il tenait de son origine un esprit de ruses supérieur et il avait découragé toutes leurs tentatives et dépisté la meute saintement attachée à sa suite.

On s'étonnait de le trouver sans reproche. Il y avait dans l'air autour de lui, comme un amoncellement de soupçons vagues et d'accusations dépourvues de précision, mais qui n'en subsistaient pas moins, comme ces vapeurs lumineuses, auréole ou nimbe, dont on entoure le front des saints. Seulement le nuage restait flottant, obscur, impalpable, ne crevait pas et l'abbé riait des efforts inutiles de ces pygmées inquisiteurs et jaloux.

Cependant les plus forts, ceux qui ne se laissent pas prendre aux apparences et vont au fond des choses, ne pouvaient croire sérieusement à une vertu sans accrocs et à une robe d'innocence intacte chez un homme de mœurs si raffinées et en apparence si voluptueuses.

Ils se glissaient dévotement à l'oreille les axiomes de l'Ecriture : Celui qui se sert de l'épée périra par l'épée. — L'esprit est prompt et la chair est faible. — Ne nous induisez pas en tentation, — et tant d'autres. Son curé notamment, homme d'une simplicité évangélique mais secrètement inquiet — nous n'oserions dire jaloux — de l'influence de son inférieur dans les meilleures familles de sa paroisse, se demandait comment un abbé de l'âge de son vicaire pouvait vivre au milieu des plus jolies femmes de Paris dans une sorte de familiarité qui devait ouvrir la porte à bien des convoitises, sans faillir et sans pécher, au moins par pensée, une dizaine de fois par jour ; il prêtait l'oreille aux rumeurs qui lui parvenaient en redoutant d'y apprendre la nouvelle d'une chute qu'il considérait comme inévitable. Il prononçait d'avance avec amertume le : Malheur à celui par qui le scandale arrive ! de rigueur dans les grandes défaillances d'un membre du clergé.

Mais l'abbé ne lui donnant pas l'occasion de placer sa malédiction, il se fâchait presque qu'il restât invul-

nérable et sans prise pour la médisance, et il s'en irritait comme d'une effroyable contradiction.

Cependant, au milieu des animosités qu'il suscitait, et que lui attiraient ses succès oratoires et les préférences dont il était l'objet, entouré des défiances qui pesaient sur lui et qu'il devinait malgré l'ombre dont elles s'enveloppaient, l'abbé Mirande marchait le front serein, et la tranquillité souriante qu'il affichait avec une sorte d'affectation déconcertait les plus clairvoyants de ses supérieurs et leur donnait à penser qu'il ne faut pas toujours juger les hommes sur les apparences.

XIII

L'abbé Mirande est né dans un village de la Mayenne de parents plongés dans la plus complète indigence.

Dans la masure où il a vu son premier rayon de soleil à travers des carreaux vert bouteille de dix centimètres carrés, ornés de loupes énormes, on a rarement posé du pain blanc sur la table en bois vermoulu qui sert aux repas de famille. Le blé noir était le plat de résistance inscrit au menu de chaque jour qui, j'ose le dire, n'était pas imprimé sur du vélin satiné avec filets dorés et armes en tête, comme ceux des dîners qui sont servis au vicaire chaque soir dans les salles à manger somptueuses où son couvert est mis.

D'une figure intelligente et futée, ce petit gars en guenilles et en sabots fut remarqué par le curé de son village, homme simple et craignant Dieu, qui eut pitié de lui et crut bien faire en préparant pour les autels un néophyte par ce temps de stérilité où ils deviennent de plus en plus rares.

Le jeune polisson, qui s'appelait Barnabé Célestin, passa sous l'égide de cet honnête desservant quatre ans à dénicher des nids, à vider les burettes, à courir pieds nus dans les landes en posant un collet par-ci par-là — c'était un talent de famille — et à décliner

rosa, la rose, sous les yeux débonnaires de son professeur inhabile à lire couramment dans Tacite ou Tite-Live ou même dans son bréviaire.

Il entrait aussi dans ses fonctions de sonner la cloche et de servir la messe, emploi auquel il ne se dérobait point à cause d'un certain vin blanc aigrelet qui le changeait et lui rendait l'eau de la bicoque paternelle moins amère et plus substantielle. Seulement le mélange se combinait à des heures différentes.

Après ces années de vagabondage, de misère et de rudiment, Barnabé-Célestin entra au petit séminaire de Laval où il ne tarda pas à se faire remarquer ; il est vrai que ce fut surtout par son indiscipline et les aspérités de son caractère. Ce petit sauvage rugueux et mal nippé était d'une rare insolence avec ses maîtres, auxquels il devint rapidement odieux. Il collait des quatrains satiriques sur leurs chaires ; ils étaient souvent mal rimés — au début, car dans la suite il leur donnait une forme des plus correctes — mais toujours drôles et piquants. Il lâchait des hannetons dans les études, apportait des couleuvres de la promenade et les déposait sournoisement dans le réfectoire ou sur le lit des abbés, gardiens de l'ordre public.

A moins de flagrant délit, il niait énergiquement ces forfaits et se moquait de la courte vue de ses supérieurs. Néanmoins, avec une mesure qu'il ne dépassait point et l'astuce qui le distingue encore, il ne disait que ce qu'il fallait pour vexer ses maîtres ou ses camades et ne se livrait point à ces rébellions extrêmes qui entraînent l'exclusion ou les grandes punitions du collége.

Deux ou trois cents vers à copier pendant les récréations, des retenues le jeudi, c'était tout ce que Barnabé-Célestin encourait ; il ressemblait à ces adroits voleurs qui prennent tout ce qu'ils peuvent, mais en évitant l'effraction à cause des conséquences.

On pensait généralement que son recteur aurait été bien inspiré en ne cédant pas trop vite à un excès de zèle, et en laissant le drôle à ses nids de pie et à ses excursions dans les taillis et les bruyères à la suite des lapins et des perdrix.

Le père Mirande était braconnier de profession, ce qui explique peut-être un des côtés du caractère de son fils. Depuis trois ou quatre générations les Mirande n'avaient fait autre chose. C'est un métier dont on vit maigrement et qui n'enrichit guère ses fanatiques.

Quand le séminariste entra en rhétorique après des études ornées de quelques succès mélangés d'interminables pensums, il se transforma avec la soudaineté d'une chenille qui devient papillon. Il se fit remarquer par une facilité d'élocution extraordinaire et devint en quelques mois une des curiosités de la maison sans cesser d'être insupportable à tout ce qui l'approchait.

Ce n'était point qu'il exprimât des idées merveilleuses ou que son esprit parût prédestiné aux œuvres qui ont besoin d'être fortement méditées ou conçues.

Son genre de talent consistait dans une aisance vraiment prodigieuse à délayer en phrases harmonieuses et cadencées des idées vulgaires; à disserter pendant trois quarts d'heure sans se répéter sur un sujet qu'on pouvait épuiser en cinq minutes. Il écrivait avec une facilité excessive des vers de tous les rhythmes sur n'importe quoi et sans courir après la rime qui se trouvait ordinairement d'une richesse extrême. La supériorité de son génie restreint s'affirmait par la correction et la mélodie.

Sa voix même, rude et brève jusque-là, prit un timbre sympathique et presque touchant et sa figure au teint mat rehaussé par des cheveux noirs magnifiques lui donna un aspect d'une sauvage poésie.

L'harmonie régnait dans sa personne comme dans

ses écrits ou ses discours. C'était bien là, en germe, le modèle accompli de ces prédicateurs de second ordre prédestinés à pérorer sur n'importe quel texte aussi longtemps qu'on voudra devant un auditoire féminin pour lequel la musique de la voix et la grâce de l'orateur sont tout, et qui n'ont d'autre règle pour la fin de leurs variations sur un thème connu que l'aiguille de leur montre arrivée à un certain point qu'ils se sont fixé d'avance.

Et avec ces transcendantes qualités, Barnabé-Célestin, l'orgueil et l'ornement du séminaire, restait toujours aussi peu avancé dans les bonnes grâces de son entourage. L'aversion de vieille date qu'on avait pour lui avait ranci et s'était compliquée d'une certaine dose de jalousie. Sa vanité qui avait grandi avec ses succès ne se donnait pas la peine de se dissimuler. Sûr de sa supériorité, il l'affichait sans vergogne, sachant bien qu'aucun de ses concurrents n'était en état de la lui disputer. Ce paysan du Danube, à moitié dégrossi, affectait des airs tout à fait ridicules. Aussi ses qualités, au lieu de le servir dans l'esprit de ses directeurs, ne l'avaient rendu que plus haïssable par l'insupportable enflure dont elles étaient la cause.

Pendant les vacances, le jeune homme, au lieu de rester chez son père dont il dédaignait la rusticité sauvage, s'était fait octroyer une chambre au presbytère. Le bon curé avait toujours conservé un faible pour l'enfant dont il avait dirigé les premiers pas dans le jardin des humanités. Il était fasciné par les surprenantes facultés que son paroissien avait déployées, fier de ses triomphes aux distributions de prix, et se félicitait d'avoir découvert cette perle dans le fumier de son village. Toutefois il entrait dans son admiration une parcelle de la crainte qu'éprouverait une poule en s'apercevant qu'elle a couvé un aigle parmi ses poussins.

Le pauvre desservant gardait des illusions. Dans son aveuglement, il prenait pour du recueillement ce qui n'était que de la sauvagerie, pour de la dignité ce qui n'était que de l'orgueil! Ce fut bien pis, quand, au sortir du petit séminaire, Barnabé-Célestin entra au grand et endossa la soutane. Ce ne fut plus de l'amitié seulement, mais de la déférence que le bonhomme témoigna à celui dont il admirait de confiance les talents superbes, la tenue d'Éminence et les vertus qui le poussaient à faire abnégation des grands succès qui l'attendaient dans le monde s'il avait daigné y choisir sa place.

L'honnête curé supposait que son élève obéissait à une irrésistible vocation.

Hélas! Ce n'était pas la vertu, ce n'était pas la voix de Dieu — elle est difficile à discerner — qui poussaient Barnabé dans ce chemin, c'était un tout autre sentiment: l'ambition doublée d'un immense appétit de jouissances de toutes sortes. Le jeune lévite sentait bien que le monde est envahi par une foule de supériorités de son genre qui ont quelque peine à s'y caser, même modestement. Il avait lu : *Fort en thème* et tant d'autres exemples du peu de place qu'il y a dans les carrières soi-disant libérales pour les génies de vingt ans qui ont remporté au collége toutes les couronnes scolaires.

Une route s'ouvrait devant lui, moins encombrée que les autres, et il s'y engageait avec ses vues, ses plans et une volonté inflexible d'arriver là où il entendait se hisser finalement.

Peu à peu, il avait joint à ses autres talents celui de la dissimulation. Il était devenu secret, réservé, impénétrable. On ne l'en aimait pas davantage, mais il ne s'en occupait pas et laissait dire sans s'écarter d'une ligne du sentier qu'il s'était tracé.

Ce Machiavel en soutanelle avait marqué d'avance

sa place et ne s'était point, pour grimper aux sommets, embarrassé d'un bagage de scrupules qui pût l'arrêter et lui servir d'impédiment.

On se serait cependant grossièrement trompé en le jugeant froid et impassible sur la foi de son visage railleur et indifférent. Sous cette enveloppe calme et habile à cacher les sensations d'une âme orageuse et agitée par de tyranniques passions, se dissimulaient de violentes aspirations vers les plaisirs, les ambitions et les voluptés entrevus dans des rêves intimes et capables, si elles étaient trop énergiquement comprimées, de faire éclater la prison qui les renfermait, comme les laves d'un volcan longtemps maintenues qui au jour de l'éruption brisent leur cratère et se répandent en torrents incendiaires sur les campagnes épouvantées.

Quand il fut ordonné, cérémonie qui lui laissa le cœur sec et les yeux sans larmes, il fut nommé d'emblée vicaire dans un petit hameau de quatre cents âmes dont le curé, impotent, avait besoin d'un subordonné et d'un coadjuteur.

C'était une effroyable disgrâce et le renversement de ses plans.

Le lauréat incontesté avait obtenu la place la plus infime que l'évêque eût à distribuer.

Le prélat avait jugé, non sans discernement, les vanités et les imperfections de ce néophyte et il lui donnait une leçon d'humilité en même temps qu'un surveillant incommode, car si le vieux desservant était trop peu ingambe pour visiter ses ouailles en danger de mort, il avait d'assez bons yeux pour observer son substitut et la goutte ne l'aurait pas empêché d'adresser des rapports en forme à qui de droit.

Barnabé-Célestin sentit le coup, mais ne se désarçonna pas pour si peu.

Il alla d'un pas tranquille et lent au palais de Sa Grandeur et lui demanda sans forfanterie comme

sans bassesse la permission de se rendre à Paris où l'on venait de créer la chapellenie de Sainte-Geneviève.

Le titre de chapelain se donnait au concours.

L'évêque n'avait pas prévu cette requête.

Il questionna le lévite récalcitrant sur ses projets; celui-ci ne lui cacha pas qu'il se croyait appelé à des fonctions modestes, mais plus en rapport avec ses aptitudes que la mission d'évangéliser les indigènes des confins de la Bretagne.

Barnabé-Célestin eut des aperçus ingénieux sur les talents nécessaires à l'apôtre de la paroisse à laquelle Sa Grandeur avait eu la bonté de le destiner et s'en déclara tout à fait dépourvu.

La conversation tournait à l'aigre quand le prélat, embarrassé par le ton glacial et ferme du jeune homme, dans un moment où les objections ne lui venaient pas triomphantes aux arguments de son subordonné, prit une feuille de papier et non sans colère y inscrivit rapidement l'*Exeat* sollicité par l'abbé Mirande.

Peut-être aussi n'était-il pas fâché de débarrasser son diocèse d'une brebis qui avait quelques tendances à devenir galeuse et d'en transmettre la responsabilité à d'autres.

L'abbé Mirande fut reçu des premiers à cette école d'éloquence qui fut désignée sous le nom de chapellenie de Sainte Geneviève.

Créée pour utiliser une église dont on ne savait que faire à cause de sa proximité de Saint-Étienne-du-Mont, superfétation véritable, car l'éloquence ne s'apprend pas dans un gymnase plutôt que dans un autre, cette institution ne nous semble pas viable.

Si nous ne craignions de soulever un murmure de désapprobation autour de notre proposition, nous dirions que l'éloquence est un don naturel et inné et qu'à cette école de Sainte-Geneviève on ne prend guère

que des leçons de vaniteuse prétention et de sonorités aussi vides que redondantes.

Du reste, à de rares et magnifiques exceptions près, tout l'art de la chaire n'est-il pas là ?

L'abbé Mirande y apporta ses qualités et ses défauts, mais ses défauts allaient en s'accentuant et se doublèrent d'une afféterie singulière dans les ajustements et d'un amour excessif de ce confortable intérieur que la vue de Paris et des richesses infinies qui s'y entassent surexcita chez lui.

Jusque-là, ses moyens pécuniaires ne lui avaient permis aucune dépense somptuaire, mais à Sainte-Geneviève il commença à entrevoir les perspectives dorées qui avaient miroité dans ses rêves.

Heureusement pour lui qu'à cette époque il fit une connaissance qui lui devint extrêmement utile et l'arrêta sur la pente fatale où il déroulait, négligeant le sérieux des ambitions pour les futilités de la coquetterie et du bien-être, et cachant trop peu les désirs effrénés que lui causait le voisinage des séductions dont il était enveloppé.

Il rencontra à la bibliothèque un jeune homme qui y entrait dès l'ouverture des portes, travaillant avec acharnement, lisant, écrivant, analysant, et n'en sortait qu'à la dernière heure quand le dernier bec de gaz allait s'éteindre au-dessus de sa tête.

Ce piocheur opiniâtre, toujours vêtu du même paletot par le soleil et la neige, toujours d'humeur égale, toujours complaisant, fournit quelques renseignements à l'abbé Célestin — Mirande avait biffé de son état civil le prénom de Barnabé — nouvel arrivé dans ce sanctuaire des sciences et des lettres, puis peu à peu se lia avec lui d'amitié et lui ouvrit des horizons nouveaux que le chapelain n'avait pas devinés.

Onésime Favert demeurait au boulevard Saint-Michel qu'on venait de percer, dans un petit appartement au

cinquième, sous les toits. L'abbé Mirande prit une chambre à côté de son nouvel ami et une vie commune où ils se servaient l'un à l'autre de soutien et de réconfort commença pour eux.

Dans cette association, Favert jouait le rôle du chêne et le chapelain celui des plantes parasites qui s'y attachent. A cette époque, Onésime Favert, Auvergnat d'origine, venu à Paris avec une modeste rente de huit cents francs, sans parents ni protecteurs, était déjà docteur en droit, docteur en médecine, docteur ès sciences, docteur ès lettres, et n'avait pas trente ans. Il était sur le point d'obtenir le diplôme de docteur en théologie. Il suivait sa route avec la fermeté et la patience du bœuf de labourage sorti de ses montagnes.

Malgré la dissemblance de leurs goûts et de leurs natures — peut-être à cause de cette dissemblance — il prit Mirande sous sa protection. Il le soigna comme une nourrice soigne l'enfant délicat et frêle qui lui est confié. Célestin fut le seul rayon de soleil de cette existence solide et sérieuse, la fleur de ce jardin potager où l'on ne cultivait que des plantes utiles.

A ce contact, son esprit s'éleva et ses sentiments s'ennoblirent. Sans perdre ses goûts frivoles, il les atténua et comprit, en voyant cette existence qui se passait calme et grave à la lueur d'une lampe près d'une table de travail, qu'il y a d'autres jouissances au monde que celles du luxe et des sens ou de la vanité.

Il s'éprit d'une affection profonde et presque passionnée pour Favert et conçut pour lui une amitié respectueuse qui ne se démentit jamais.

Sa transformation n'échappa à personne.

Son éloquence, qui ressemblait à une prise d'eau dont il suffit d'ouvrir le robinet pour arroser un jardin ou alimenter une cuisine, se passionna et s'agrandit.

A force d'études, elle s'éleva aux régions de la poésie

mystique et emprunta aux grands orateurs sacrés quelque chose de leur profondeur, de leur persuasion et de leur logique.

Sa renommée s'étendit et en peu de temps il devint le prédicateur le plus recherché des églises aristocratiques, et souleva un véritable fanatisme chez les bonnes âmes faciles à gagner du quartier de l'Europe et du faubourg Saint-Honoré.

Grâce à Favert, on le prit pour un Lacordaire en espérance; sans lui il eût été un Hyacinthe, moins la robe et avant l'âge.

Après un passage de quelques années à Sainte-Geneviève, l'abbé Mirande était sinon célèbre, du moins en possession d'une certaine notoriété. Il brillait d'un éclat aussi vif parmi les personnalités un peu effacées du clergé de Paris que la lumière électrique parmi les becs de gaz de la place de l'Opéra. Il y jouait le rôle d'un brick en bois des îles au milieu d'une foule de jonques chinoises.

Ne pouvant guerroyer éternellement dans une escouade de francs-tireurs sacrés, ce qui pourtant convenait infiniment à son caractère peu partisan des disciplines exactes, l'abbé, qui ne se sentait pas de goût pour son campement sauvage de la Mayenne, s'engagea dans l'armée régulière du diocèse de Paris, qu'il n'aurait pas quitté pour le trône de l'Empire du Milieu.

Il fut nommé vicaire à Issy ou Vanves, je ne sais plus l'endroit précis, mais au milieu de cette population de maraîchers et de cultivateurs de luzernes, il était aussi mal à l'aise qu'un poisson rouge dans un aquarium de six francs.

Son esprit se sentait rapetissé par le voisinage de ces chrétiens d'une tiédeur phénoménale dont l'intelligence est absorbée par les questions pratiques du jar-

dinage et qui attachent plus de prix à un cantaloup de haut bord qu'à une période cicéronienne.

Malgré ses fréquentes visites à son ami Favert, dans le sein duquel il allait verser ses amertumes, le vicaire de ces régions horticoles fut pris d'une nostalgie mélancolique comme s'il avait été, lui, le virtuose de la parole, relégué parmi les naturels de la Terre-de-Feu ou de l'île de Vancouver.

Vainement il essayait de chasser sa tristesse par des plaisanteries plus ou moins risquées, disant que c'était une paroisse à desservir par les Missions étrangères, la moquerie expirait sur ses lèvres et il se sentait intérieurement désespéré de son éloignement.

La Madeleine, la Trinité, Saint-Augustin passaient devant ses yeux comme des mirages enchanteurs, et il appelait de tous ses vœux l'heure fortunée où il pourrait y transférer autre chose que ses discours.

Il souffrait, mais il fut patient et ne brusqua pas les solutions du cabinet qui gouverne despotiquement le monde de rabats et de petits manteaux soumis à sa juridiction.

De temps en temps il se consolait en allant déployer les ressources de sa faconde dans les temples somptueux qui l'attiraient comme un aimant, à Saint-Roch où il avait des intelligences, à Notre-Dame de Lorette où il avait laissé des souvenirs vivaces, à Saint-Philippe du Roule où il entretenait de puissantes relations.

Là, il aspirait à pleins poumons l'atmosphère parfumée de ses prédilections et il étendait avec volupté, en semant un grain qui n'était pas perdu pour tout le monde, son mouchoir de batiste ou de soie sur le rebord capitonné des chaires artistiques.

Enfin le jour tant désiré arriva.

Grâce à une irrésistible influence féminine, il fut tiré de son marais et libéré du ponton de l'extrême Vaugirard où il était incarcéré. Le plus cher de ses

vœux fut rempli. On l'appela au vicariat de Sainte-Brigitte, l'une des églises les plus noblement mondaines de Paris.

C'est là que nous l'avons pris au début de cette histoire et c'est là qu'il devait, selon toutes les apparences, finir sa carrière, si des changements notables n'advenaient dans le haut personnel de l'administration diocésaine. Dans le monde où il était accueilli à bras ouverts, l'abbé Mirande, depuis son entrée à Sainte-Geneviève jusqu'à l'année 1874, à part le moment de satisfaction sans bornes qu'il éprouva lors de sa nomination à Sainte-Brigitte, s'était montré plutôt sombre que communicatif, plus souvent triste que satisfait, inquiet comme une âme égarée à la recherche d'une félicité inconnue.

Vers le commencement de 1874, il devint tout à coup joyeux et comme illuminé d'une joie immense dont il laissait déborder sur son visage le rayonnement impossible à éteindre.

Il ressemblait à ces salles de bal dont les lustres intérieurs projettent au dehors, à travers les fenêtres, malgré les rideaux qui les étouffent, une part de la lumière et de l'harmonie dont elles sont pleines.

Sous l'irradiation de cette joie mystérieuse il était vraiment beau et en tout cas méconnaissable.

Ce fut le moment de ses plus grands triomphes oratoires.

Il fut doué pendant quelques semaines d'une chaleur intense et d'une éloquence partie du cœur qui inspira bien des passions — et toutes ne se continrent pas — dans le cœur des habituées de Sainte-Brigitte.

Ce ne fut pas sans quelque jalousie amère que ses collègues constatèrent la désertion de certaines patriciennes dont ils dirigeaient auparavant la conscience.

Généralement, dans ces prédications qui n'eurent qu'un temps et ne dépassèrent pas la floraison des

pivoines, l'abbé Célestin — on ne le désignait pas autrement dans sa paroisse — paraphrasait certains passages des livres saints qui nous laissent incrédules touchant les similitudes et les allégories dont les Pères de l'Église les honorent. Le Cantique des cantiques surtout lui servait de texte et il inventait des mots heureux et des tournures de phrases pittoresques et passionnées pour en expliquer les rares passages qui peuvent se traduire en chaire avec quelques ménagements.

Sa réputation s'en accrut.

Mais le printemps passé, ce feu de paille s'éteignit et sa ferveur imprudente tomba juste au moment précis où son curé, dont l'attention était éveillée par de malveillants rapports, recherchait les origines de la métamorphose de son inflammable vicaire sans du reste en découvrir un filament ou une racine.

Et tout rentra dans l'ordre accoutumé pour n'en plus sortir.

XIV

Les vicaires de Sainte-Brigitte n'ont pas besoin d'un nombreux personnel pour administrer leur fortune; cependant ils ne sont pas à plaindre et leur médiocrité est assez richement dorée.

Ils ont leurs appartements dans un magnifique presbytère qui ne rappelle à aucun point de vue à l'abbé Célestin sa misérable bicoque de la Mayenne.

Un fils de famille serait à l'aise dans le *buen retiro* que le vicaire occupe au troisième étage et qui donne sur un escalier monumental.

Le vestibule, assez exigu, est meublé avec une sobriété du meilleur goût. Deux banquettes en chêne sculpté, deux tableaux d'écoles anciennes, une lanterne gothique suspendue à la rosace du plafond et un petit nègre, — ce dernier, plein de vie et vêtu d'une culotte courte et d'une veste couleur marron à lisérés d'or, — voilà ce que le visiteur peut y voir. Ce jeune moricaud est l'unique serviteur du maître du logis et sa besogne ne le fatigue pas.

La salle à manger est superflue pour un locataire qui ne déjeune ni ne dîne chez lui et dont le couvert est mis trois cent soixante-cinq jours par an — trois cent soixante-six dans les années bissextiles — chez les autres. Elle existe néanmoins avec ses dressoirs

renaissance chargés de vaisselle plate, présent de ses pieuses amies.

Le salon Louis XV de l'époque la plus charmante, avec ses fauteuils en bois doré et ses tapisseries aux personnages de Watteau ou de Lancret, fait suite à la salle à manger. Tout y est œuvre d'art, meuble de prix, objets précieux. L'ensemble éveille des idées de luxe efféminé très-avancées. Cependant les tableaux — de choix s'il vous plaît — sont religieux, si on veut.

Il y a notamment une sainte Thérèse extatique dans une pose qui donne la chair de poule et fait frémir, si on songe aux pensées profanes qu'elle doit inspirer dans un tête-à-tête indéfini.

Un autre est la réduction de cette admirable *Charité* d'Andréa del Sarte que nous avons tous contemplée au Louvre et dont les formes magnifiques résument la perfection féminine dans ce qu'elle a de plus sensuellement attrayant.

Il vous est arrivé certainement de pénétrer dans le boudoir d'une jolie femme et de respirer les mille senteurs dont l'air est imprégné. Vous avez admiré ce capharnaüm de riens artistiques, de siéges moelleux, d'épais rideaux, de coussins qui se prêtent aux conversations intimes, de vases aux teintes tendres et de miroirs où la divinité du logis peut se contempler sous tous ses aspects.

L'homme le plus maître de lui-même, le plus sévèrement attaché à ses devoirs — si on osait parler de devoirs dans un temps où la vertu a d'autant plus de prix qu'elle est plus rare — est frappé de vertige dans ces milieux mondains où tout parle de plaisir et où la volupté règne en souveraine.

La chambre de l'abbé Mirande, où on n'entre jamais à moins d'être admis dans sa plus étroite intimité, touche aux confins de ce luxe dangereux.

Il y a pourtant un détail qui décèle son caractère.

Tout y est rangé. Pas la moindre trace de fouillis. Chaque chose est à sa place et prouve l'homme qui hait le désordre, chez qui tout est calculé et qui n'abandonne rien au hasard.

A cela près, aucune différence entre le sanctuaire de ses rêves nocturnes et le boudoir des Aspasies du siècle.

Le lit de milieu, en bois d'ébène, est couvert de courtes-pointes en satin gris d'acier. Les rideaux de la même étoffe avec des bandes cerise tombent en harmonieuses draperies sur un tapis épais d'un gris plus clair à fleurs rose pâle.

Au plafond, une lampe d'acier poli avec son globe sombre éclaire d'une demi-clarté propice aux songes venus par la porte d'ivoire les nuits de cet épicurien égaré dans un cloître.

La vieille duchesse de Villebonne a pris soin de meubler elle-même le réduit de son cher abbé, et n'eût été la discrétion du vicaire, elle aurait capitonné les murailles pour lui épargner le plus léger froissement.

Parmi ces teintes douces, le seul objet qui attire les yeux dans ce réduit étrangement luxueux est un tableau placé à droite de la cheminée juste en face du chevet du lit d'où on peut le contempler à l'aise.

Il représente le profil perdu d'une Madeleine repentante, vue de dos et presque pâmée aux pieds d'un Christ imperceptible suspendu sur sa tête.

On pourrait, sans erreur manifeste, prendre cette Madeleine pour une demoiselle, retour du Bois, échouée sur un prie-Dieu et demandant avec ferveur le pardon d'un péché mortel commis à l'instant même. Les cheveux et la toilette en désordre, — un désordre évidemment produit par une main trop hardie, — elle exhibe des épaules d'une blancheur éblouissante et d'un dessin merveilleux.

Du visage on ne distingue que des traits perdus dans l'ombre et d'une grâce touchante.

Cette peinture est certainement d'un maître, bien qu'elle ne soit pas signée. Les meilleurs portraits de Chaplin ou de Pérignon n'ont ni plus de couleur, ni plus de poésie.

Elle ne remonte qu'à un ou deux ans et le modèle qui l'a inspirée doit être un chef-d'œuvre de grâce et de jeunesse.

Plus on regarde cette adorable Madeleine, moins on peut s'en distraire et, malgré soi, on y retourne après l'avoir quittée.

Le soir, à la lueur douteuse de la lanterne, on jurerait qu'elle s'anime et que la chair palpite. L'hôte de ce séjour tentateur doit fatalement devenir amoureux de cette compagne funeste à sa vertu dont il montre peu de souci.

Ajoutons qu'il est prodigieusement jaloux de cette Madeleine et qu'il ne la laisse voir que rarement et à des amis dont il croit la discrétion certaine.

Le douze février, l'abbé Célestin rentra dans sa chambre vers une heure du matin.

Pour un homme du monde, cette heure n'a rien d'étrange, pour un homme d'église elle est assez tardive, mais comment aurait-on pu s'en étonner de la part d'un abbé qui ne manquait à aucune fête aristocratique et que les douairières du noble faubourg s'arrachaient?

Le négrillon avait déposé sur son bureau,— un bijou de marqueterie — une demi-douzaine de lettres d'invitation timbrées de couronnes et d'armoiries et dont quelques-unes étaient conçues en termes d'une grâce flatteuse, mais il leur accorda à peine quelque attention, les parcourut rapidement, et les jetant pêle-mêle dans une coupe de malachite, se mit à écrire lui-même.

Il resta une demi-heure en méditation sur cette let-

tre, à laquelle il semblait prendre un plaisir extrême; parfois il s'arrêtait et jetait un long regard à la Madeleine que nous avons décrite.

Quand il eut fini, il inséra son épître dans une épaisse enveloppe sur laquelle il mit une suscription rapide et enferma le tout dans un tiroir dont il retira soigneusement la clef.

Un instant après, il était enfoncé sous les moelleuses courtines de son lit et dormait profondément du sommeil des justes et des gens épuisés par de longues heures de travail ou... de plaisir.

XV

Le lendemain vers huit heures du soir quatre convives étaient réunis dans la haute salle à manger de l'hôtel de Villebonne.

Dans une vaste cheminée brûlait lentement un de ces beaux feux de bois d'orme, luxe des maisons opulentes, qui aurait suffi pour le foyer d'un théâtre.

Le lustre chargé de bougies éclairait la table et mettait des étincelles à toutes les saillies des pièces d'argenterie massive.

Le dîner finissait et les domestiques avaient quitté la salle.

Au dehors le vent sifflait du nord et un froid piquant obligeait les rares passants à se garantir de la bise avec leurs foulards ou le collet de leurs habits. C'était une de ces soirées glaciales et sèches que fuient au fond des galeries souterraines qu'ils ont creusées l'été les insectes nuisibles s'ils ne veulent périr par tribus entières.

La vieille duchesse regardait à la dérobée d'un œil presque sévère, elle, la bienveillance personnifiée, son neveu, le comte de Fresnes qui, la mine boudeuse, se tenait sur la réserve et semblait attendre quelque attaque mordante de sa jeune femme.

Il y avait du froid dans le ménage comme dans la rue.

Pourtant Rosine était plus merveilleuse que jamais. Le mariage l'avait embellie. Le bouton de rose s'était ouvert et s'épanouissait dans la première splendeur de son développement. Il y avait en elle je ne sais quelle flamme latente qui s'échappait de ses yeux et donnait une chaude coloration à son visage, mais, les lèvres serrées et tremblantes de colère, elle affectait de ne pas se tourner du côté de son mari.

Il régnait un silence qui devenait embarrassant, comme aux heures qui précèdent l'explosion d'un grand orage.

Tout à coup la jeune comtesse, s'adressant à Pierre Courcelles qui contemplait cette scène de famille du haut de son imperturbable placidité :

— Est-ce que vous partagez les opinions de M. de Fresnes, vous son ami ? demanda-t-elle.

Pierre, mis au pied du mur, passa la main sur son front de l'air d'un homme qui se livre à quelques réflexions et médite sa réponse.

— Voyons, répondez-moi, fit la comtesse avec impatience ; nous ne pouvons vivre plus longtemps avec ces divisions. Il faut en finir.

— Ce n'est pas trop de tourner sept fois sa langue, chère madame, répliqua Pierre, avant de répondre à cette insidieuse question.

— Mais enfin, quel est votre avis ?

— Sur l'abbé Mirande ?

— Oui.

— Oserais-je en avoir sur un si brûlant sujet, sur ce *casus belli* qui divise ce que ce pauvre abbé a cru joindre d'une façon indissoluble ?

— Osez toujours. Imitez M. de Fresnes. Ne vous gênez pas. Ne faites aucun cas de l'opinion de ma tante et de la mienne. Nous ne sommes que des femmes, nous, peu de chose ; des êtres frivoles et sans consé-

quence. Ne sommes-nous pas obligées de tout entendre, et, ajouta-t-elle d'un ton sec, de tout supporter

Pierre laissa tomber ce caillou dans le jardin de son frère d'armes et répliqua après une pause savamment calculée :

— Vous êtes dure , madame , pour de pauvres pécheurs comme nous. L'abbé Mirande, que je considère comme un galant homme, — veuillez ne pas prendre le mot en mauvaise part — a dû pourtant, avant tout, vous donner des leçons de charité. Mais pour vous obéir, puisque vous tenez à connaître mon pauvre sentiment, le voici : l'abbé Célestin, contre qui je n'ai pas de griefs, — on m'assure qu'il s'appelait jadis Barnabé, ce qui n'est pas un crime; il aurait renoncé à ce vocable par élégance, — l'abbé Célestin me paraît avoir manqué sa vocation. Au lieu d'entrer dans les ordres, il aurait dû entrer...

— Au Vaudeville pour y jouer les gommeux, interrompit de Fresnes.

Rosine lança un regard dédaigneux à son mari qui ne sourcilla pas.

— Je voulais dire, reprit tranquillement Courcelles, que l'abbé aurait dû choisir une autre profession.

— Celle de parfumeur, à l'entre-sol, uneconcurrence au nommé Martial, interrompit de nouveau le mari de Mlle de Sainte-Radegonde.

— Mon neveu, dit sévèrement la duchesse, prenez garde ; vous devenez positivement intolérable.

Le comte ne répondit pas, mais un ferment de révolte bouillonnait en lui et l'explosion était proche.

Pierre, avec la même sérénité, poursuivit :

— L'abbé Mirande, avec sa facilité d'élocution et la vivacité de son esprit vraiment supérieur, aurait été, j'en suis convaincu, un avocat hors ligne...

—Et pour dames, murmura le comte de façon qu'on l'entendît d'un bout à l'autre de la salle.

Rosine l'écrasa d'un mot :

— Insolent, dit-elle.

La vieille dame jeta au plafond un soupir désespéré.

Courcelles glissa avec rapidité sur l'incident et reprit:

— Il n'est pas non plus invraisemblable qu'avec de l'étude et quelques années d'hôpital l'abbé Mirande ne fût devenu un très-convenable médecin.

L'interrupteur se préparait à quelque sortie intempestive, mais d'un geste plein de dignité Courcelles lui ferma la bouche :

— Vous n'êtes pas à la Chambre, dit-il doucement, laissez donc parler le préopinant.

— Je pense encore, poursuivit-il, mais mon opinion n'a qu'une valeur très-relative, que l'abbé Mirande était propre à une foule de professions où on fait rapidement fortune. Il eût excellé, — et c'est un mérite que je lui reconnais — dans toutes celles où la clientèle féminine est plus spéciale. J'ose dire que c'est là le secret de sa réussite dans celle qu'il a préférée. Dans sa paroisse comme dans les autres les femmes sont en majorité, et ce sont elles qui ont mis le sceau à sa réputation.

— Voyez plutôt Mme de la Brétèche, insinua perfidement René.

Mme de la Brétèche était une veuve de trente-cinq ans dont on avait parlé du vivant de son mari et qui avait jugé à propos de s'évanouir à un sermon de l'abbé Célestin. L'affaire avait fait quelque bruit, mais le vicaire avait été moins content qu'humilié de cette conquête supplémentaire.

— Je ne me livre point à des personnalités, riposta Courcelles, et l'accident de cette belle et honnête dame peut avoir eu des causes toutes naturelles.

— Une femme pâmée aux pieds d'un orateur qui se livre à des dissertations sur l'amour ?

— Divin ! fit Courcelles toujours conciliant. D'ail-

leurs, où voyez-vous qu'il soit défendu à une jeune et estimable veuve d'éprouver quelque incommodité dans une église sous peine de se voir jetée en pâture aux médisants? Des vapeurs ne prouvent rien, et pour mon compte personnel je n'en saurais tirer aucune conséquence fâcheuse. Si vous n'en pouvez faire autant, ami René, il vous est du moins loisible de garder vos observations pour vous.

Je continue. M[me] de Fresnes m'a fait l'honneur de désirer mes impressions, je les lui communique en toute sincérité. L'abbé Mirande était donc, selon moi, un sujet distingué et dont la place était marquée dans le monde brillant qu'il traverse comme un météore...

— Incendiaire, dit René.

— Je retire le mot météore auquel je ne tiens pas puisqu'il prête à l'équivoque, grâce au mauvais esprit dont tu fais preuve. Je dirai seulement sans fleurs de langage et par forme de conclusion que peut-être l'abbé Mirande aurait agi judicieusement en se couvrant d'un habit autre que la soutane. Il me paraît, mais je hasarde timidement cette critique bienveillante, un peu léger, trop attaché à ce qu'on est convenu d'appeler les vanités du monde, bien qu'elles me semblent tout à fait indispensables, trop porté vers les fêtes où les femmes se montrent avec le moins de parcimonie, les festins éloignés de l'austérité monacale, les eaux de senteur et les étoffes confortables et veloutées. Peut-être encore son intérieur dont j'ai entendu toucher quelques mots, — il faut être indulgent pour votre mari, belle comtesse, il n'est pas le seul à parler du vicaire de Sainte-Brigitte sans éloges marqués, — peut-être, disais-je, son intérieur est-il encombré de trop de superfluités. Il semble difficile qu'un abbé ne pense qu'à son bréviaire au milieu d'un luxe qui rappelle, dit-on, les boudoirs fameux et leur fait concurrence. Ce ne sont évidemment que des faiblesses de

détail, mais pour un prêtre qui doit offrir le résumé de toutes les vertus, elles s'enchaînent. L'abandon de l'une, l'austérité dans les habitudes, fait trop supposer le relâchement des autres, et pour rendre d'un mot le sentiment des gens affligés d'un déplorable scepticisme, — et ils sont nombreux comme les grains de sable de la mer, — au sujet des abbés du bel air et de galantes façons, l'amour du luxe conduit trop aisément et par une pente insensible au luxe de l'amour.

Vous avez exigé mon avis, je vous le donne pour ce qu'il vaut, mais je vous déclare que je n'y tiens pas et que je suis tout prêt à en changer, pour peu que mes variations puissent vous être agréables. J'ai dit.

Le comte de Fresnes rayonnait. La conclusion était de son goût.

— Voilà un excellent discours, dit-il, quoiqu'un peu filandreux. Je doute qu'il plaise autant à madame la comtesse.

— Pourquoi non ? dit Rosine en se levant pour se rendre au salon. Ce ne sont là que des mots. Pas un fait, pas une preuve. Beaucoup ont critiqué l'abbé Mirande, par plaisir, je ne dis pas cela pour vous, monsieur, — et elle sourit à Courcelles, — mais aucun n'a pu le prendre en défaut. Est-ce un si grand crime pour un abbé d'être aimable, et doit-on s'habiller de froc ou de serge parce qu'on dit la messe ? Que ne le condamnez-vous aux racines et à l'eau tout de suite ? Paris n'est pas une Thébaïde.

Mme de Villebonne donna le bras à Courcelles et fit un tour dans l'immense salon en s'appuyant sur lui avec une grâce toute familière :

— Vous me trahissez, lui dit-elle tout bas, et vous allez redoubler les hardiesses de mon neveu avec vos théories inadmissibles et vos critiques malheureuses. Je vous les pardonne seulement en raison de votre éducation et du milieu dans lequel vous avez vécu.

— Déplorable, madame la duchesse, je vous l'accorde, mais le siècle est pourri jusqu'aux moelles et vous pouvez le dire hardiment. Je ne m'en offenserai pas. J'ajouterai même, et ceci plus spécialement pour Mme de Fresnes, qu'étant donné le sentiment à peu près universel que je vous expose, il n'est pas étonnant que certains maris, — celui de Mme de la Brétèche par exemple, si elle en avait un, — trop susceptibles, et jaloux peut-être, — où est la femme qui s'offense de cet excès d'amour? — redoutent les familiarités d'un commensal dans lequel ils ne sauraient avoir toute la confiance que son habit commande. L'amant est doublement dangereux quand il a le moyen de déployer publiquement son éloquence en déclarations ardentes toujours trop vite, comprises de la personne à laquelle elles sont destinées et quand, sous le couvert de l'amour divin, il peut laisser tomber des flammèches sur les meules de paille dorées qu'il domine et mettre le feu aux passions si faciles à agiter quand, médecin des âmes, il en connaît le ressort particulier qui en fait jouer les faiblesses mises à nu dans les mystérieux entretiens du confessionnal.

Je reste, bien entendu, dans les généralités et n'applique ces théories, toutes spécieuses, j'en conviens, à personne. Je parle en fanfaron du vice, sans l'être, je vous jure, et je vous sers la monnaie courante des conversations entre jeunes gens du siècle.

L'abbé Mirande, qui est le plus charmant vicaire que je connaisse, — êtes-vous satisfaite, madame la duchesse? — et que je ne me permettrais pas de juger sur des apparences futiles, me fait pourtant un peu l'effet de ces lions dont il parle quelquefois à l'église. Il tourne dans les salons autour des belles sans défiance ou sans défense, cherchant sa proie, et si je ne craignais de passer pour un déplorable pédant, je citerais son texte: — « *Quærens quem devoret!* » – Pardon si

je parle latin. C'est le sujet qui m'entraîne; et je comprends, sans l'excuser, l'aversion instinctive ou plutôt la terreur de ces maris contrariés autant que contrariants dont nous parlions tout à l'heure.

— Nommez tout de suite M. de Fresnes, dit Rosine qui avait furtivement manœuvré de façon à se trouver en face des promeneurs.

— Je n'y vois aucun inconvénient, madame.

— Et cette aversion, vous la partagez ?

— Je suis célibataire, comtesse, et à ce titre je n'ai aucune raison d'y réfléchir.

— C'est à ce privilége que vous devez le calme avec lequel vous discutez cette question, qui a sa gravité.

— Le célibat n'est pas un privilége, madame, mais une erreur, dit galamment Pierre, à ajouter à celles de notre époque. Mais il est tard, et je vous demande la permission de me retirer.

Il conduisit la comtesse à un fauteuil où elle demeura absorbée par ses réflexions et sans doute par son mécontentement, et causa une minute à voix basse avec elle.

Cette discussion, suscitée par les sarcasmes dont le comte ne cessait de poursuivre l'abbé Mirande en sa présence, l'énervait et l'attristait.

René avait peu à peu pris en aversion le pauvre abbé à cause de son autorité dans la maison. Il s'irritait de voir sa femme n'adopter aucune détermination sans avoir demandé le conseil de celui qu'elle appelait presque tendrement son ami.

Le vicaire, à la vérité, avait l'attitude la plus correcte ; avec une exquise politesse il renvoyait la comtesse à son mari et lui disait hautement que désormais elle avait un conseiller naturel qui lui suffisait ; mais plus il montrait d'aménité et de bonne grâce, plus le comte, humilié de se sentir l'inférieur, malgré sa naissance et sa fortune, de ce petit prestolet sorti

d'une masure, sentait redoubler sa mauvaise humeur et son antipathie contre lui.

Intérieurement Courcelles, plus juste envers l'abbé Mirande, donnait tort à son ami, mais fidèle avant tout à ses anciennes amours, il voyait avec peine la scission imminente du ménage du comte, et il ne pardonnait pas au malheureux vicaire d'en être la cause, même involontaire. Il redoutait pour l'avenir de fâcheuses complications à l'hôtel de Villebonne. Rosine était un instrument délicat et mélodieux dont on pouvait tirer d'admirables effets, mais René n'était pas un artiste de taille à s'en servir et le jeune financier avait l'œil trop pénétrant pour ne pas l'apprécier à sa valeur. Il avait plus d'amitié pour le comte que d'estime pour ses mérites.

La duchesse, au moment où Courcelles quitta le salon, ne donna pas signe de vie. Elle s'endormait près du feu et, toute troublée par les théories extraordinaires qu'elle avait entendues, elle s'étonnait que les voûtes de sa maison n'eussent pas eu le sort des murailles de Jéricho.

Le comte fumait un cigare dans un appartement à l'écart, maussade et mécontent.

Rosine se leva seule et reconduisit Pierre en souriant jusqu'à l'antichambre :

— Puis-je penser, chère madame, dit-il en sortant, que vous ne m'en voulez pas si j'ai brûlé quelques pastilles du sérail sur le divan de l'Amitié ?

— Pas du tout, répondit-elle, mais vous êtes inique. L'abbé Mirande est un cœur d'or et un ami dévoué. Ma tante et moi, nous ne nous séparerons jamais de lui ; jamais, entendez-vous ? Vous le jugez avec des yeux obscurcis par des préventions.

— Vous croyez ?

— Oui.

— Je n'essayerai pas de vous convaincre. Pour moi,

je serais fâché d'avoir raison. Mais j'ai peu de confiance dans la solidité des vertus humaines. Je juge les autres d'après moi. Il y a des tentations avec lesquelles il ne faut pas jouer. Tenez, il me vient une idée bizarre. Je ne sais quel excentrique Anglais avait parié qu'un dompteur célèbre serait croqué par ses lions Il le fut. Je ne suis pas porté vers les jeux de hasard, mais je parierais bien avec vous qu'avant trois mois l'abbé brûlera ses ailes aux flammes autour desquelles il papillonne.

— Que parions-nous? demanda la jeune femme.

— Une discrétion.

— Je tiens le pari, dit-elle avec dépit. Mais je veux qu'il soit convenu que ces trois mois passés on ne reviendra plus sur ces discussions. La discrétion sera une somme à verser par vous ou moi pour les pauvres. Je la prendrai sur mes toilettes et vous, ajouta-t-elle finement, sur celles des autres ; mais je vous préviens que je ne vous ménagerai pas. En outre, je ne vous croirai que sur une preuve.

— C'est entendu.

— Très-bien.

— Mais comment saurai-je si j'ai perdu ou gagné mon pari ?

— L'abbé Mirande vient ici tous les deux jours?

— A peu près.

— S'il reste un mois sans vous rendre visite, vous aurez perdu.

— Excepté le cas de force majeure?

— C'est trop juste; la guerre, les inondations et le reste.

— Je ne suis pas inquiète de la fin.

— Tant mieux.

— Je vous jure que je serai rigoureuse.

— Vous ne le serez jamais trop pour le motif convenu.

— Vous êtes galant et bon, vous !

— Je fais ce que je peux. Un dernier mot : Je désire que cette gageure reste entre vous et moi.

— Je le désire également.

— Voulez-vous me permettre une prière à cause de la bonne affection que je vous porte ? Soyez donc gracieuse pour votre mari.

— Avec cela que c'est facile ?

— S'il se fâche, c'est qu'il vous aime.

— Hélas, soupira Rosine , que n'a-t-il votre inaltérable bonne humeur !

— Je ne veux pas vous dire une méchanceté, mais il l'avait.

— Quand ?

— Avant de se marier.

— Vous êtes décidément trop son ami , allez-vous-en !

Elle donna sa main à baiser à Pierre qui se disait en sortant :

— Si j'avais cette petite Rosine pour femme, il me semble que je n'aurais pas tant de peur de ce pauvre abbé Mirande.

XVI

La duchesse de Villebonne avait reçu de la nature une admirable dose de bonté. Elle avait accaparé de ce côté la légitime de deux ou trois femmes ordinaires.

Il est vrai que d'autre part il y avait compensation.

D'autres, sa nièce par exemple, avaient usurpé une parcelle de l'esprit qu'elle aurait dû avoir.

Enfin elle était douée d'un entêtement breton d'une trempe assez rare. Cet entêtement extrêmement inoffensif ne se révélait qu'en un cas spécial. D'une simplicité évangélique, de celles auxquelles le royaume des cieux appartient, le mal n'existait pas pour elle.

Elle s'était créé un petit univers à part, blanc et rose, moutonnier et bêlant, où le blé poussait tout seul, où tout le monde mangeait des fraises en avril et du raisin en juin. Elle voyait les gens à travers un prisme qui les enluminait des plus riantes couleurs de l'arc-en-ciel, et si on l'épouvantait avec le récit de quelque scélératesse ou de quelque méchant tour, elle fermait les yeux et refusait d'y croire; ou bien elle imaginait de bonnes excuses au flagrant délit et se persuadait qu'elle était la dupe d'une illusion ou d'une chimère.

Elle avait vécu dix ans avec un mari, le duc de Villebonne, volage comme un pigeon voyageur. Seule-

ment il avait le bon sens de ne quitter son colombier qu'avec un prudent esprit de retour.

Elle ne s'était jamais doutée des migrations et des erreurs de ce volatile qui avait gardé dans le mariage les libertés du célibat, et quand longtemps après la mort du duc, amenée par des excès de tout genre, une amie mal inspirée et jalouse de sa sérénité lui raconta les débordements de ce mari, débordements qu'elle connaissait mieux que personne pour y avoir coopéré, la duchesse opposa l'incrédulité la plus sincère à ces affirmations. La bonne amie, pour ne pas s'en dédire, lui apporta des liasses de lettres trouvées dans les tiroirs du secrétaire intime, accompagnées d'une multitude de portraits, de miniatures et dessins accusateurs, mais elle en fut pour sa courte honte.

Mme de Villebonne les jeta dédaigneusement au feu sans même avoir la curiosité d'en rien lire ou d'en rien regarder.

Belle, généreuse et noblement sotte, — ce dernier terme dépasse le but et rend mal l'idée de cette débonnaire et inaltérable faiblesse d'esprit, — elle était de cette race à peu près disparue avec laquelle les intendants avaient beau jeu et qui, dans ses châteaux de campagne, voyait tout par les yeux du pasteur du village.

Continuant cette tradition, elle avait pris l'habitude de ne rien faire sans recourir à la sapience de l'abbé Mirande, son commensal et son ami.

Elle avait une foi aveugle en lui, jugeait tout de lui raisonnable et juste et, faite au langage précieux et spirituel du vicaire, elle lui reconnaissait une infinité de mérites à un degré qu'ils n'atteignaient point chez ses pareils.

Douce et inoffensive liaison du reste, et dont le monde eût médit à tort, s'il n'y avait eu dans l'hôtel

de Villebonne que la digne, solennelle et sexagénaire duchesse.

Aussi était-ce avec un chagrin indéfinissable que depuis le mariage de sa nièce, ou, pour mieux rendre son sentiment, de sa fille adoptive, elle avait vu l'antipathie du comte pour l'abbé grandir tous les jours, sourde d'abord et secrète, et plus tard ne prenant plus la peine de se déguiser; se révélant à l'origine par des sarcasmes vulgaires dont il criblait les soutanes en général, avec des formes polies et mesurées, puis passant à l'aigreur pour finir dans une violence qu'atténuaient trop peu ses habitudes d'homme de la meilleure compagnie.

Rosine, de son côté, qui sentait le mal fait à sa tante, ne supportait pas sans ripostes les attaques de son mari contre un abbé qu'elle avait toujours considéré comme étant de la famille et qui avait eu pour elle toutes les prévenances, toutes les adulations délicates auxquelles la plupart des femmes sont plus sensibles qu'aux grandes marques d'attachement et même d'amour.

Quand le comte et son ami, intéressés à la chute de ce directeur qui dominait l'hôtel avaient, avec le flair des incrédules en matière de vertu, découvert ses pieds d'argile, les coups qu'ils avaient frappés avaient retenti douloureusement dans le cœur des deux femmes, seulement le résultat avait été différent en raison des deux natures. Ils avaient produit chez la duchesse l'abattement et chez Rosine la révolte.

La petite comtesse se prépara secrètement à la guerre.

Elle n'était pas fâchée, d'ailleurs, d'avoir des motifs de rébellion contre son mari qui n'avait réalisé que très-imparfaitement l'idéal qu'elle s'était plu à caresser avant son mariage.

Elle se lança dans un système de comparaisons défavorables au comte.

Bien des détails auxquels elle n'avait jamais attaché la moindre importance furent relevés par elle et contribuèrent à abaisser son mari dans son esprit et à exalter l'abbé Mirande.

Les défauts mêmes du prêtre ne lui apparurent que comme l'exagération de ses qualités.

Elle admirait son aisance prodigieuse dans la conversation qu'il savait rendre intéressante et qu'il soutenait en laissant une large place à l'esprit des autres.

Le soin qu'il prenait de lui-même lui semblait un signe de race, et elle ne se trompait pas. Son amour des belles choses n'était à ses yeux que le complément naturel d'un esprit élevé et porté vers le beau et le bon.

Sûre que jamais l'abbé n'avait dépassé dans ses relations avec elle les limites les plus strictes des convenances, elle regardait comme souverainement injuste la répulsion de son mari et la tenait pour une preuve d'esprit étroit et de mesquinerie dans le caractère.

Enfin elle était frappée, au milieu de scènes intimes qui ne dépassaient pas un cercle restreint de familiers, de l'infatigable patience du prêtre, qui affectait de ne pas s'apercevoir des piqûres d'aiguille dont le comte tentait maladroitement de cribler son amour-propre, ou lui retournait le trait avec une agilité et une finesse qui redoublaient l'engouement de Rosine pour lui.

Depuis bien des semaines, on en était là.

Il fallait une fin.

L'incident de Mme de la Bretèche en fut la cause.

Le dimanche précédent, l'abbé Mirande prêchait à une réunion de charité et comptait dans son auditoire la fine fleur de ses paroissiennes. Charité, c'est amour. Il s'était emparé de ce texte banal, l'avait retourné dans tous les sens avec son aisance ordinaire et s'était livré à de si harmonieuses variations qu'en somme il

était malaisé de savoir de quel amour il voulait parler. Et, cependant, pas un mot à critiquer ou à supprimer. Les femmes d'esprit s'intéressent à ces jeux pleins de péril et pour lesquels il faut à l'orateur la dextérité d'un danseur de corde suspendu à trente mètres sur un simple fil ; mais les âmes tendres en sont affectées et s'y perdent.

Or, une femme de trente-cinq ans, connue par l'emportement qu'elle avait mis aux plaisirs du siècle, la tête affaiblie depuis quelques mois par un grand chagrin qu'elle avait éprouvé avant de se jeter dans l'excessive dévotion, avait été prise, au moment le plus passionné du discours, d'une attaque de nerfs et avait été emportée délirante de la place où elle s'était mise en évidence, en face du prédicateur.

L'abbé Mirande avait paru à peine s'apercevoir de ce fâcheux accident, mais la médisance n'en était pas moins allée son train.

Le comte, à la piste des occasions, avait saisi celle-là par les cheveux, — elle en avait autant qu'une Andalouse pur sang, — et redoublé de verve contre le malheureux et, disons-le, fort innocent vicaire.

Il l'avait tourné en ridicule lui et les femmes qui l'exaltaient outre mesure, et il s'était lancé à fond de train dans un système d'insinuations personnelles dont Rosine était blessée au cœur.

Ce soir-là, à l'hôtel de Villebonne, la présence de Pierre Courcelles, sa gaieté qui divertissait toujours les deux dames, son désir de conciliation avaient tenu quelque temps les parties contraires en respect. Il y avait eu une sorte d'armistice tacitement conclu, mais sitôt qu'il fut sorti, la duchesse ne put résister à son mécontentement et lança imprudemment cette torche dans une grange pleine de fourrages :

— Mon neveu, dit elle solennellement, — elle appelait d'ordinaire le comte par son petit nom, — je suis

très-froissée des attaques passionnées, injustes, j'ose le dire, révoltantes même, que vous menez contre un homme qui a toute mon affection, que j'estime et dont je respecte le caractère.

Il fallait qu'elle fût bien exaspérée, la pauvre dame, pour en dire si long sur un pareil sujet.

— Il vous sera facile de ne pas les entendre, ma tante, riposta aigrement le comte.

Ce boulet produisit un certain effet dans la demi-lune de la duchesse.

Elle se tut, mais Rosine se montra immédiatement sur le parapet.

— Et comment cela, s'il vous plaît? lui demanda-t-elle.

— Il nous suffira de vivre isolément. L'hôtel de Fresnes vous attend.

La duchesse n'avait pas prévu cette résolution. Quitter Rosine? Autant se retirer dans un couvent.

La brèche était faite dans ses ouvrages avancés.

Elle leva les bras au ciel avec découragement.

Le comte poursuivit, sans prendre garde à la douloureuse émotion de sa tante :

— De cette façon vous recevrez qui bon vous semblera sans que j'aie moi-même à souffrir de la présence de gens qui me sont tout simplement odieux.

Autre décharge à boulets rouges !

— Je sais que cette séparation pourra dès l'abord, continua l'imprudent artilleur, vous être douloureuse, mais je la crois nécessaire, et après quelques jours de regrets vous retrouverez votre tranquillité en me rendant la mienne.

Ces batteries de position avaient complétement éteint le feu de la place dont les bastions n'étaient pas solides.

La duchesse, très-pâle, était penchée sur le bras de

son fauteuil et une larme coulait, claire et lente, dans les sillons de ses joues amaigries.

Peut-être en elle-même, incapable de répondre, songeait-elle déjà à quelque lâche capitulation, mais la petite comtesse, enragée, veillait au salut de la défense, et, se campant derrière le fauteuil de sa tante dont elle se fit une sorte de redoute :

— Si c'est là ce que vous vouliez, dit-elle, il eût été loyal de nous en prévenir il y a six mois. Il n'y a rien de nouveau ici depuis ce temps-là, si ce n'est notre mariage qui ne se fût pas fait. Jamais, entendez-moi bien, jamais ! — et quand une Sainte-Radegonde a donné sa parole, elle s'en souvient, — je ne consentirai à quitter ma tante que j'aime par-dessus tout au monde. Elle m'a servi de mère, et le sacrifice que vous vous imposez en restant ici est bien léger, s'il ne s'agit que d'y voir de temps en temps un ami aussi inoffensif que l'abbé Mirande.

La petite comtesse était rouge de colère, rouge aussi de plaisir. Elle était taillée pour la lutte et il ne lui déplaisait pas d'avoir un motif de jeter à son mari quelques-uns des projectiles qu'elle avait entassés dans ses casemates.

Elle embrassa tendrement Mme de Villebonne.

Le comte fut un moment aveuglé par cette pluie d'obus lancés par la garnison ennemie.

Il fit quelques pas dans le salon les mains derrière le dos.

— Inoffensif, murmura-t-il, cela vous plaît à dire.

— Quelle raison avez-vous de croire le mal que vous supposez ?

— Que vous importe ?

— Mais enfin ?

— Quand ce ne serait que cette sotte histoire de Mme de la Bretèche ! la voilà la fable de Paris, et il est fort heureux qu'elle n'ait pas de mari. Au diable ces prédicateurs

qui jettent leur auditoire en pâmoison ! Quelle interprétation voulez-vous que le monde donne à un pareil fait ! Supposez qu'il vous fût arrivé ! Oseriez-vous seulement retourner au Bois et n'entendrais-je pas tinter à mes oreilles, si j'avais l'audace de m'y montrer, une foule de chuchotements plus désagréables les uns que les autres ?

— Quand on en peut entendre, on leur impose silence.

— Sans doute, mais...

— Vous savez bien que vous n'avez pas de pareils inconvénients à redouter.

— Assurément, mais Mme de la Bretèche aussi a dû se croire à l'abri de ces surprises.

— Vous ne me comparez pas à cette linotte, je pense, et vous me croyez la tête plus solide !

Le comte eut un mot malheureux. Emporté par son mécontentement, il se retourna et laissa échapper cette exclamation :

— Qui sait ?

— Voilà, riposta la jeune femme frémissante de colère, un doute dont vous vous souviendrez. A dater de ce jour vous subirez l'épreuve de cette force de caractère à laquelle vous ne m'avez pas fait l'honneur de croire. Bonsoir, ma pauvre tante, ajouta-t-elle en baisant au front la duchesse anéantie dans sa bergère par cette explosion finale.

Comme elle sortait :

— Rosine, dit le comte, écoutez-moi.

La jeune femme entendit très-nettement cet appel conciliant, mais elle ne se retourna même pas et sortit sans jeter un coup d'œil à René changé en statue de sel.

Cette apostrophe lui montrait le caractère de sa femme sous un aspect qu'il n'avait pas prévu.

Il attendit un instant que Mme de Villebonne rompît un silence qui lui pesait, mais la vieille dame était momifiée et ne desserra pas les lèvres.

Ce que voyant, le comte prit son chapeau et sortit à son tour.

XVII

En quittant l'hôtel de Villebonne, Pierre s'était jeté dans un fiacre qui passait.

— File promptement, dit-il au cocher, et dix francs pour toi si nous sommes place de l'Opéra dans un quart d'heure.

L'automédon fouetta vigoureusement son coursier qui par bonheur se trouva doué d'une certaine élasticité, et quelques instants après il déposa le jeune homme sur l'un des refuges de la place à l'entrée de la rue de la Paix.

Pierre s'orienta rapidement et se rendit du côté des numéros pairs en face du numéro 19.

Les bienheureuses fenêtres du premier étage étaient encore illuminées.

Il respira.

L'atelier de Fanny n'était pas évacué par ses pensionnaires. Courcelles allait donc revoir, ne fût-ce qu'un moment, l'objet de ses attentions.

Il se promena vingt minutes sur le trottoir sans perdre de vue les fenêtres lumineuses, en attendant la sortie des modistes qui ne pouvait tarder beaucoup.

Il commençait à aimer véritablement. Pour la première fois de sa vie il se sentait envahi par une sérieuse

passion. Après s'être fait un jeu de courtiser la jeune fille qu'il avait rencontrée par hasard et qui avait eu l'heur de lui plaire, après quelques-unes de ces conversations et de ces rencontres en apparence fortuites auxquelles sont exposées les ouvrières qui le soir regagnent le gîte de la famille ou plus souvent la chambre isolée où elles vivent dans une solitude propice aux tentations qui les assaillent, entrevues dans lesquelles Valentine, sans faire parade d'une vertu farouche, avait opposé un refus sans réplique aux séduisantes propositions du séduisant amoureux, Pierre s'était laissé prendre au charme pénétrant de cette jeune et magnifique nature. Toujours vêtue avec une discrète élégance et soigneusement gantée, Valentine s'en allait d'un pas léger, rasant les devantures des magasins étincelants de la rue de la Paix ou du boulevard, jetant un coup d'œil rapide aux diamants corrupteurs et ne paraissant pas attacher d'importance aux curiosités qu'elle excitait sur son chemin.

Peu d'hommes passaient auprès d'elle sans se retourner pour saluer d'un regard cette blanche apparition.

Ce qu'elle entendait de : — *Jolie personne!* ou de : *Very pretty!* de : *hübsches Mædchen!* ou de : *Bella donna!* est incalculable. On l'avait complimentée dans tous les idiomes du globe, mais ces témoignages d'admiration ne produisaient qu'un effet : elle marchait plus vite et filait comme une perdrix qui voit dans le ciel un point mobile qui l'inquiète.

Presque toujours elle s'en allait seule tandis que ses camarades se tenaient, flânant, par bandes de trois ou quatre sur les trottoirs, riant et causant entre elles et répondant par des phrases impertinentes aux exclamations des promeneurs qui les dévisageaient.

Il y avait sur les traits de Valentine une teinte de mélancolie douce qui en augmentait le charme. A quoi songeaient ces grands yeux rêveurs fixés sur les

profondeurs du ciel et sondant l'inconnu? C'est ce qu'on ne pouvait deviner et ce qu'elle ne disait pas quand on le lui demandait.

La femme est une énigme vivante, même quand elle parle, à plus forte raison quand elle se tait.

Pierre, qui l'avait souvent abordée, n'avait rien appris, si ce n'est qu'elle descendait le boulevard jusqu'à la rue Drouot et qu'elle demeurait au milieu de cette rue dans un petit appartement au quatrième.

Ce détail lui avait coûté quelques louis donnés à la concierge avec laquelle le jeune financier avait lié, comme Cabrion avec Pipelet, un commerce d'amitié.

Il savait encore que cet appartement se composait d'une cuisine, d'un vestibule, d'une salle à manger et d'une chambre à coucher, le tout meublé confortablement et avec une certaine distinction, et enfin, — détail plus précieux que les autres, mais attristant, — qu'une fois par semaine environ, vers dix heures du soir, un visiteur d'une quarantaine d'années, d'aspect gracieux, d'une mise toujours sévère, se rendait chez Mlle Valentine et était reçu par elle; que ses conversations d'une durée uniforme se terminaient d'ordinaire vers minuit et demi et qu'on ne l'apercevait jamais dans le jour, Mlle Valentine n'étant chez elle que le soir; qu'à l'exception de cet ami, — la concierge insistait sur ce mot d'une certaine façon, — Mlle Valentine, dont elle ne parlait qu'avec déférence et sympathie, ne voyait personne; qu'on ne lui connaissait pas de parents et qu'elle recevait peu de lettres, et presque toujours écrites de la même main sur un papier timbré d'un casque de chevalier.

Courcelles savait donc seulement que la vie de la jeune fille était d'une régularité monotone ; qu'elle avait un ami, tranchons le mot, un amant qui ne lui donnait pas le nécessaire puisqu'elle était obligée de travailler pour vivre et que, selon toutes les apparences,

elle l'aimait puisqu'elle ne le trompait pas, ce qui eût été pour elle la chose la plus facile du monde.

Résultat singulier ! Cette circonstance qui aurait dû l'éloigner ne fit qu'augmenter son penchant pour la belle modiste. Il y avait une lutte en perspective et comme une odeur de poudre dans l'air. Un autre possédait ce trésor, le seul qui lui eût paru vraiment désirable jusque-là et il l'enfermait dans ce petit appartement où elle se cachait comme la lumière sous le boisseau. Il la tenait en chartre privée, l'égoïste, comme si elle n'eût pas été faite pour en éclipser tant d'autres qui avaient équipage, valets et perles fines et qui ne la valaient pas.

Ce ladre achetait à vil prix la possession de cette Golconde de volupté, comme un juif alsacien qui payerait cinquante francs à un ignorant un Van Dyck ou un Miéris authentiques. Il y avait là un tort à redresser, un malandrin à pourfendre, une entreprise chevaleresque à tenter.

Courcelles s'efforçait de tourner la chose en raillerie, mais il n'y parvenait pas. Il était pris ; il aimait, et il aimait plus et mieux qu'il ne consentait à se l'avouer.

Il était toujours joyeux et bon compagnon, obligeant et gracieux, mais on sentait qu'il avait une idée qui l'occupait et dont il faisait mystère.

Tout à coup, brusquement, il quittait son cercle, s'absentait une demi-heure et revenait sans dire la cause de sa disparition.

Il était allé tout simplement regarder les fenêtres qui avaient l'honneur d'abriter Valentine ou se poster sur son chemin pour la voir passer, de loin, car il aurait craint de l'importuner en la poursuivant trop assidûment.

Quand on lui racontait une bonne histoire, quelque scandale de boudoir, il riait comme les autres et sans savoir pourquoi, parce qu'on riait autour de lui, car

il n'avait rien entendu que distraitement. Il avait songé à Valentine.

Un soir, la petite baronne lui avait dit :

— Qu'est-ce que tu as depuis quelque temps ? Tu es inquiet.

— Non.

— Alors tu as un chagrin ?

— Pas davantage.

— Tu veux te marier ?

— Me prends-tu pour de Fresnes ? Son exemple n'est pas fait pour m'entraîner dans le même chemin.

— Tu es donc amoureux ?

— C'est vrai.

— Est-ce une raison pour soupirer comme tu le fais ?

— Oui.

— Pourquoi ?

— J'aime une jeune fille qui ne veut pas de moi.

— Ce n'est pas possible.

— C'est comme je te le dis.

L'affaire parut monstrueuse à Capucine.

Pour elle l'amour d'une femme s'achetait au moyen d'un certain nombre de louis superposés en colonnes, plus ou moins hautes selon l'exigence de la dame. Il ne s'agissait que d'y mettre le prix. Or, Courcelles... Donc !...

Sa morale n'allait pas au delà de ce raisonnement.

Et combien de ses pareilles n'ont pas d'autre règle de conduite.

Le fait est que Courcelles se montrait de plus en plus préoccupé.

Il se demandait avec curiosité quel était ce mystérieux inconnu dont il enviait le bonheur.

Toutefois il ne lui accordait pas l'honneur d'une haute déférence pour son habileté ou ses libéralités. Il le taxait dans son for intérieur d'imprudence et de courte vue, pour la rare faute qu'il commettait en lais-

sant cette étoile de beauté errer sur les boulevards parmi les connaisseurs et les lapidaires de la galanterie en quête d'objets précieux pour leurs collections et pourvus de toutes les ressources utiles pour y mettre la dernière enchère ; de blasé enfin et de sans cœur, lui qui se contentait d'une heure fugitive quand il aurait dû passer sa vie aux genoux de cette divine créature qui lui abandonnait la sienne.

Pierre aimait donc, puisqu'il était incessamment occupé de la pensée de cette proie qu'il convoitait et qu'elle le détachait de tout ce qu'il avait préféré avant de la connaître.

Au fond, il se sentait sûr d'arriver à ses fins, mais quand et comment? Il l'ignorait. Sans avoir jamais méprisé le don que la fortune lui avait octroyé en le faisant naître sous un astre d'or, il l'appréciait davantage à sa valeur vraie. Toutes les folies que cause l'amour et qu'il avait si souvent et si spirituellement critiquées chez les autres, il se sentait prêt à les commettre, une seule exceptée, se marier.

Depuis l'aventure de son ami René, il s'était fortifié dans sa détermination d'éviter ce précipice, mais apparemment Valentine, plus modeste dans ses appétits, n'exigerait pas cette grande et folle preuve d'aveuglement et d'abnégation. Quant à tout le reste, que pourrait-elle souhaiter qu'il ne lui fût permis de mettre à ses pieds ?

De ce côté la lutte avec quiconque ne l'étonnait pas. Les profondeurs de la caisse paternelle et ses inépuisables générosités lui rendaient la guerre facile. Il n'aurait pas hésité à la déclarer à un principicule de l'almanach de Gotha ou à quelque nabab des Indes. Et l'amant de Valentine n'avait point les apparences d'un satrape.

Mais tous ses hardis projets, les escalades de balcons imaginaires, les sérénades nocturnes, les enlèvements

à main armée, toutes les conceptions plaisantes ou téméraires de son imagination exaltée se heurtaient à une impossibilité. Valentine refusait tout, se déclarait satisfaite de sa condition et de sa vie paisible et obscure. L'ennemi refusait le combat et se riait des béliers d'or et des catapultes d'argent derrière ses ponts-levis et l'eau dormante de ses fossés.

Non-seulement Valentine ne lui promettait pas d'amour, mais elle lui avait accordé une sorte d'amitié qui fermait la porte à un sentiment plus tendre. Elle ne lui faisait même pas l'honneur de paraître le redouter. Cette amitié renvoyait aux calendes grecques l'espoir d'une concession.

Voici comment il l'avait obtenue.

Sa présentation, qu'il avait opérée lui-même, avait été bizarre.

Pierre avait été ravi de l'occasion que la baronne d'Auteuil, — une des mille et une baronnies pour rire de Paris où il se crée tant de blasons que d'Hozier n'aurait pas légalisés, — lui avait offerte d'entrer, dans toute sa gloire d'homme à considérer parce qu'il payait généreusement les dettes des autres, au magasin où florissait son adorée.

Aussitôt après son excursion de Trouville, il s'était rendu rue de la Paix, et avec cette assurance des gens dont le portefeuille regorge de papier Joseph, il avait demandé la patronne de l'établissement.

Fanny Claude est une femme de trente-cinq ans, grande, maigre, longue, fluette, mais malgré l'absence absolue de quelques dons naturels, fort présentable après dix heures du matin. Elle a surtout cette qualité suprême qui dispense presque des autres, la distinction.

Artiste jusqu'au bout de ses doigts de fée, elle sait mieux que personne disposer les plis de l'étoffe autour d'elle et mettre en relief les grâces particulières qu'on

ne lui dénie pas. Son excellence dans son art est incontestable. Elle a de l'imagination, du caprice et de la verve, et ses inventions se copient à Londres, à Berlin ou à Saint-Pétersbourg, comme dans les musées les élèves copient des Rubens ou des Paul Potter. Mais les tableaux de ses imitateurs valent toujours moins que les originaux. La pesanteur ou l'inexpérience des doigts se reconnaissent à quelque impair commis dans la disposition d'un nœud ou d'une fleur mal placée.

Elle a des rivales, mais elle n'en redoute pas la concurrence et peut sans jalousie applaudir aux succès des autres.

Avec la réputation elle a conquis la fortune, mais elle a été lente à venir. Sa caissière n'a point d'anxiétés la veille des échéances ou le matin du terme. L'argent abonde au coffre-fort revêtu d'une enveloppe de bois des Iles, car tout est élégant dans ce temple de la frivolité.

Fanny a une maison à Asnières, un coupé doublé de satin noir et des serviteurs comme une princesse de race. Après des commencements d'une dureté inouïe, après avoir trotté des cartons au bras dès l'âge de douze ans, elle est parvenue par un chemin montant, sablonneux, malaisé, à des hauteurs où peu de privilégiées arrivent.

Beaucoup de ses pareilles restent en route et meurent jeunes, désespérées et flétries par les ardeurs de ce soleil qui, à Paris, ce Minotaure moderne, dévore les jeunes filles pauvres et livrées à elles-mêmes.

On croit dans son entourage qu'un organe lui manque : le cœur.

C'est une erreur, seulement il s'est endurci et comme atrophié à la suite de certaines fautes de jeunesse et de l'égoïsme qu'elle a rencontré sur sa route, les jours où elle aurait eu besoin qu'on lui tendît la main pour

l'empêcher de tomber ou la retirer du fossé dont elle voulait sortir.

Elle raconte volontiers qu'elle croit en avoir eu un comme les autres, mais qu'elle se sent heureuse de l'avoir perdu. Elle ne veut pas dire où.

Après un premier amour dont le bénéficiaire la quitta parce que, aveu triste à faire, il se plaignait que la fortune ne lui vînt pas assez vite et crut à tort que, comme tant d'autres, elle n'arriverait à rien, elle rencontra, — les modistes finissent toujours par là quand elles passent rue de la Paix, — un vieux monsieur chauve, bien vêtu, décoré, qui s'insinua dans sa confiance, offrit sa protection et en échange de son patronage obtint le reste — enviable ! — du courtaud de boutique qui n'avait pas cru à l'étoile de la pauvre fille et n'avait pas voulu associer plus longtemps ses dix-huit cents francs d'appointements à des espérances qui tardaient à se réaliser.

Ce protecteur, au crâne dénudé, fut le commanditaire libéral et le véritable fondateur de cette maison en passe de devenir célèbre.

Presque tous les soirs on voit son coupé sombre, attelé d'un cheval de deux mille écus, attendre la maîtresse de la maison et l'emporter froide et taciturne vers les sommets de l'avenue Joséphine.

Les soins de l'industrie cèdent, passé dix heures du soir, à d'autres pour lesquels autant de stage n'est pas indispensable.

On assure que Fanny préfère la compagnie de ses élèves et qu'elle aimerait mieux chiffonner en leur société deux heures de plus, mais la reconnaissance a ses exigences, et elle se fait un devoir de prouver la sienne à son bailleur de fonds jusqu'au jour où elle aura conquis la possession de rentes suffisant à lui garantir une médiocrité dorée.

Pour une femme seule, elle en fixe le chiffre à cinquante mille francs.

Selon toute probabilité, le bonheur du septuagénaire de l'avenue Joséphine prendra fin au 31 décembre 1878.

L'année de l'Exposition, dans les prévisions de Fanny, l'abrégera de moitié, car elle comptera pour deux sur les registres de la caissière, et à cette perspective la patronne de Valentine pousse de profonds soupirs de soulagement.

Pauvres amoureux! Seriez-vous assez à plaindre si l'illusion n'était pas tout dans la vie!

XVIII.

En entrant au salon, Fanny reconnut du premier coup d'œil le visiteur. Habituée des premières représentations et des promenades matinales du Bois, elle avait cent fois croisé Pierre Courcelles et n'ignorait ni son nom, ni sa fortune, ni sa demeure, ni même ses goûts et son caractère.

Elle sourit en le voyant et il s'en aperçut.

— Je viens, madame, lui dit-il, vous acquitter la dette d'une de vos plus jolies clientes.

— Elle se nomme ?

— La baronne d'Auteuil. Je ne vous garantis pas l'authenticité de son titre.

— Fort bien, monsieur. Elle est heureuse d'avoir un caissier comme vous.

— Ah! fit Pierre négligemment, je me suis simplement chargé de cette mission par complaisance. Il s'agit d'ailleurs d'une vétille. Les petits gâteaux entretiennent l'amitié et je tiens par-dessus tout à celle des femmes; je dis amitié, madame, et non davantage.

Fanny regarda Courcelles en dessous en se mordant les lèvres d'une façon tout à fait spirituelle. Ce regard fut un lien entre les parties et comme une invi-

tation pour le jeune homme à continuer ses confidences.

Il ne s'en fit point faute :

— Il y a des gens, poursuivit-il, qui mettent leur joie à s'offrir de somptueux dîners, à se pavaner dans de magnifiques carrosses, à payer des chevaux de course des prix fabuleux ou à se procurer des émotions en pariant des sommes considérables qu'ils perdent avec une infatigable constance, je ne les imiterais pas, quand même je le pourrais, car je ne connais qu'une étude véritablement séduisante à faire, celle des femmes. Il n'y en a pas deux qui se ressemblent et on n'a jamais fini; on arrive à les aimer pour leur babil, pour leurs grâces, pour leur beauté, pour leurs défauts et surtout pour leurs faiblesses. C'est ma fantaisie et, sans blâmer celles des autres, elle les vaut toutes.

Si elle se paye par quelques louis, je ne les regrette pas et je fais un meilleur marché que celles qui les reçoivent et à qui en général ils profitent peu. La note s'élève à...?

— Deux mille cent dix francs.

— Les voici.

— Je vais vous quittancer la facture et je reviens.

Fanny sortit en laissant la porte du salon entr'ouverte.

Pierre se leva et regarda curieusement les jeunes filles assises au travail dans l'atelier. Il y en avait de toutes les nuances, depuis le blond ardent jusqu'au noir bleu, mais il ne reconnut pas les cheveux dorés qu'il cherchait.

En recevant la facture dûment timbrée des mains de la gardienne de ce harem, il se rassit et Fanny en fit autant pour attendre une question qu'elle voyait voltiger sur les lèvres de son visiteur.

Les deux parties étaient de nature à se comprendre à demi-mot.

— Madame, fit le jeune homme, voulez-vous me rendre un service?

— A charge de revanche, oui, monsieur.

— C'est ainsi que je l'entends.

— De quoi s'agit-il?

— D'un simple renseignement.

— Je le pensais. Dans votre situation, on ne saurait guère vous prêter autre chose.

— Vous me connaissez, madame? dit Courcelles étonné.

— Parfaitement. On ne représente pas tant de lingots sans jeter un certain éclat, et vous n'êtes pas de ceux dont le Paris qui se promène ignore la figure. Je me promène quelquefois aussi, monsieur.

— En effet, je vous ai certainement rencontrée... Où donc, madame?

— Mais partout où vous allez vous-même, au théâtre, aux alentours de la cascade...

— Excusez mon défaut de mémoire. C'est le monde renversé. J'aurais dû me souvenir le premier. Vous me pardonnez, madame?

— Vous êtes excusable, monsieur.

— Pourquoi?

— Vous êtes occupé ailleurs.

— Pas où vous croyez.

— Ah!

— Ce renseignement que je sollicite concerne l'objet de mes attentions... infructueuses, je dois le dire.

— Vous me surprenez! Et je puis quelque chose pour vous?

— Beaucoup. Vous avez parmi vos aides une jeune fille blonde comme les blés.

— Il y en a plusieurs.

— Blanche comme un lis.

— Pas tout à fait, heureusement pour elle.

— C'est une simple façon de parler. Et d'une distinction qui se remarque tout d'abord.

— Je sais ce que vous voulez dire. Il s'agit de Valentine.

— Je crois l'avoir entendu appeler ainsi.

— Eh bien, cher monsieur, dit Fanny, je présume que vous perdrez votre temps.

— Elle est donc inabordable?

— Je l'ignore, mais je puis vous dire en confidence que plusieurs fois déjà des messieurs riches, entreprenants, entichés de sa personne qui en vaut la peine, et fort acceptables ont, — à ma connaissance, — risqué des propositions avantageuses avec toute la délicatesse et l'art imaginables. Ils ont été obligés de battre en retraite dès le premier engagement.

— Tant mieux.

— Si les obstacles vous attirent, vous en avez à espérer.

— A vaincre sans difficulté on triomphe sans plaisir. Pouvez-vous sans indiscrétion me donner quelques détails sur cette jeune fille au cœur de rocher, phénomène bien invraisemblable dans les modes?

— Ne vous gênez pas, vos moyens vous le permettent. Vous lui portez un grand intérêt?

— Immense, vaste comme le monde.

— Sincère?

Pierre fit un geste attendri :

— Plus que je ne puis vous le dire.

— Je vous confierai donc le peu que j'en connais. Valentine n'a pas de parents que je sache. Au moins elle vit seule et ne parle jamais de sa famille. Elle est très-régulière, arrive exactement à l'heure et ne demande aucune permission de s'absenter. Point de voyages ni de vacances. Elle est d'une adresse et d'une intelligence hors ligne. Elle gagne une somme relative-

ment élevée, cinq cents francs par mois, mais elle les vaut et je lui suis presque attachée, moi qui ai pour loi de ne m'attacher à qui que ce soit. C'est une faiblesse. Toutes ses camarades l'aiment. Elle est d'une grande douceur, se plaît à rire, mais ne froisse personne par ses plaisanteries toujours marquées au coin du meilleur goût.

Voilà pour ses habitudes chez moi, où elle est depuis deux ans.

Elle ne se plaint de rien, semble toujours contente, et, malgré le luxe relatif de sa mise, trouve moyen de faire des économies.

Pour sa figure, vous la connaissez. Bien des millionnaires seraient fiers d'une fille pareille. Beaucoup la désirent pour maîtresse, mais rien ne la tente et elle a repoussé les plus magnifiques offres sans raideur comme sans faire parade d'une fausse vertu.

Je ne veux pas donner dans le sentiment, mais si elle était née dans une autre condition, elle eût été la meilleure et la plus charmante des femmes, et si les maris me font rire en général, le sien aurait à mes yeux formé une exception. Mais nous sommes des feuilles jetées au vent et nous allons où il nous emporte, elle comme les autres et moi comme elle.

Fanny s'était levée et elle avait dit ces dernières phrases avec une grande vivacité.

Pierre lui prit une main qu'elle ne retira pas.

— Parlez-moi en amie, lui dit-il, et je serai le vôtre si vous me le permettez. N'avez-vous pas deviné la cause de cette résistance?

— Je le crains. Valentine doit avoir un amant. Elle reçoit souvent ici des lettres de quatre pages. Elle ne les lit pas, elle les dévore. Donc elle est fort attachée à celui qui les écrit.

— Vous ne soupçonnez pas quel peut en être l'auteur?

— Non. C'est un être invisible pour nous. Personne

ici ne l'a aperçu et Valentine n'en laisse rien entendre. Assez causeuse de son naturel, elle garde un secret absolu sur ses amours et craindrait de les flétrir en les laissant traîner sous les meubles ; ou plutôt, — car je ne lui crois pas de ces pruderies, — elle conserve dans un coin de son cœur jeune encore,—il cessera de l'être comme les autres, — son secret avec un soin jaloux et le cache comme un bien dont elle est avare et qu'elle a peur de perdre.

— Et vous supposez qu'on ne peut lutter avec avantage contre l'heureux possesseur de cette merveille ?

— Je n'en sais rien. Mais elle a fait preuve d'une grande fermeté. Une femme comme elle est un objet de prix et je confesse qu'à son âge j'aurais eu quelque peine à l'imiter. Vous en savez maintenant autant que moi. Je retourne à mes chiffons. Je vous souhaite bonne chance et je fais des vœux pour vous, car je ne sais pourquoi, mais sans raison et instinctivement je déteste ce nébuleux ravisseur. Si j'avais été homme, je me serais paré de ma maîtresse comme d'un brillant au doigt, et je hais cet amoureux hypocrite et clandestin. Je redoute quelque désillusion plus tard pour cette enfant que j'aime, autant que je suis capable d'aimer quelque chose, et qui mérite plus de couronnes que nombre de rosières ; car si elle a failli une fois, elle a triomphé de bien des séductions et sa résistance est d'autant plus méritoire qu'elle a été plus énergiquement attaquée.

— Mille remercîments, madame, pour cette grâce et pour celle que je vais vous demander. Voulez-vous m'envoyer Mlle Valentine. J'ai besoin d'un chapeau et je désire le choisir avec elle.

Fanny haussa les épaules, fit un salut à Courcelles avec une expression railleuse et sortit en balayant le tapis avec la queue ondoyante de sa robe.

Quand Valentine apparut dans l'encadrement de la

porte, le jeune homme demeura immobile à l'aspect de cette fée qui l'impressionnait si violemment.

Elle était vêtue d'une robe de laine gris-perle avec des ornements de soie noire d'une grande simplicité, mais cette robe ajustée merveilleusement à sa taille dessinait des formes d'une exquise pureté de contours. Ses longs cheveux dorés retombaient sur ses épaules en torsades négligemment nouées. Ses petits souliers à boucles ciselées laissaient à découvert un pied chaussé de bas de fil azurés, fins comme une toile d'araignée.

Elle était à se mettre à genoux devant elle, et Pierre en avait grande envie, mais il fit cette réflexion qu'il n'en serait que plus ridicule et qu'il l'était déjà suffisamment en achetant un chapeau dont il n'avait pas l'emploi.

Valentine ne put s'empêcher de rire en reconnaissant son persécuteur ordinaire, mais elle réprima son hilarité naissante et d'une voix qui ne trahissait aucune émotion elle demanda quel genre de chapeaux désirait ce client d'une nouvelle espèce.

— Monsieur est commissionnaire? dit-elle. Ce sont sans doute des modèles que monsieur veut expédier? Pour quel pays, s'il vous plaît? La Russie achète beaucoup de Rembrandt cette saison.

— Mais ce n'est pas pour la Russie, mademoiselle!

— Pour l'Espagne? Pour Londres? Non? Pour qui alors?

— Pour moi, mademoiselle.

— Vous êtes marié, monsieur?

— Mais pas du tout, pas du tout, gardez-vous de le croire; je suis célibataire, tout ce qu'il y a de plus célibataire. C'est une commission, une simple commission.

— Je vous le disais bien.

— Mais pas comme vous l'entendez, mademoiselle ; je suis chargé d'acheter des chapeaux pour une dame, pour une cousine éloignée.

— Elle demeure en province ?

— Oui, c'est cela, elle demeure en province, très-loin, très-loin.

— Disons donc, répéta malignement Valentine, que c'est pour madame votre cousine.

— Si vous voulez guider mon choix, mademoiselle, vous me rendrez service.

— De quelle couleur sera la robe que portera madame? Est-ce pour soirée ou pour le jour ? Quel âge a la personne ? Il serait bon aussi de savoir de quelle nuance sont ses cheveux, et les étoffes qu'elle préfère ? Comment elle s'habille d'ordinaire ? Si elle aime mieux les toques ou les chapeaux fermés ?

Courcelles s'était remis. Il se sentait entré dans la place. Le plus fort était fait. Il s'excusa d'avoir accepté cette mission avec si peu de renseignements et promit de revenir armé de pied en cap pour une acquisition convenable. Il se promena un moment dans le dédale de champignons du salon, admira la forme des chefs-d'œuvre que lui montra Valentine, et au bout de dix minutes d'entretien et de distractions pendant lesquelles la jeune fille avait constamment ramené son attention qui s'égarait vers l'objet de sa visite, il se réveilla propriétaire de cinq chapeaux, dont deux noirs, un bleu-ciel, un rose pâle et un superbe couvre-chef à rubans jaune bouton d'or, pour quoi il était débiteur de la somme de cinq cent cinquante francs qu'il solda en bonnes espèces d'or et d'argent ayant cours.

Valentine lui demanda à quelle adresse il faudrait remettre les chapeaux.

Il répondit qu'il viendrait les prendre le lendemain avec sa voiture.

Puis, au moment de sortir, faisant un effort sur lui-même, il s'écria en s'approchant de la jeune fille :

— Mais vous ne devinez donc pas que ce ne sont pas les chapeaux qui m'intéressent, que je ne regarde que vous, que je vous admire et que je vous aime ?

— Si, dit Valentine sérieuse et sans colère, je le voyais bien, mais je ne pensais pas que vous oseriez me l'avouer. Et cependant je devais me tromper, car nous autres, pauvres filles, ne sommes-nous pas nées pour ces sortes d'insultes? N'est-ce pas que j'avais tort, monsieur Courcelles ?

— Pardonnez-moi, mademoiselle, dit respectueusement Pierre, je ne voulais pas vous faire de la peine. Je vous aime comme un fou, mais je vous aime autrement que vous ne pensez. Je veux vous en convaincre et j'y réussirai.

Il sortit et resta quelques jours sans reparaître à la rue de la Paix.

La semaine suivante, il reçut un billet du magasin. Il était ainsi conçu :

« Monsieur,

« Vous seriez bien aimable de venir enlever les cinq « chapeaux qui vous ont été vendus par mademoiselle « Valentine.

« Ils encombrent le salon inutilement et je vous « serai obligée de nous en débarrasser.

« Agréez, etc.

« Fanny. »

« P.-S. Je ne serais pas fâchée d'avoir une minute « d'entretien avec vous.

« F. »

Il courut à la rue de la Paix et causa longuement avec la supérieure de ce couvent d'un ordre assez relâché.

— Et les chapeaux, qu'en faites-vous? demanda-t-elle en terminant.

Il se promenait dans la forêt de champignons avec Fanny.

Il coupa une rose-thé au chapeau bleu-ciel et la mit à sa boutonnière.

— Voilà tout ce que j'en veux, dit-il, ce sera un souvenir; vous comprenez bien que j'étais déjà assez ridicule en les achetant, que serait-ce si je les emportais! Faites du prix ce que bon vous semblera et donnez ce billet de mille francs à vos pauvres. Quand on entreprend quelque chose, c'est la meilleure manière de se rendre Dieu favorable.

Il avait achevé la conquête de la patronne; celle de l'élève était toujours à faire, mais il avait une alliée dans la place.

XIX

Le comte de Fresnes était atterré par la révolte de Rosine. Pour se distraire, il se rendit au Jockey.

Par un miraculeux hasard il y rencontra son beau-père qu'il n'avait pas aperçu depuis plus de deux mois.

Le marquis, la cigarette aux lèvres, toujours jeune et papillonnant, donnait à un de ses amis la nomenclature de ses produits de l'année et détaillait leurs espérances dans la langue des gentlemen hippiques.

Il donna gracieusement la main à son gendre et poursuivit ses démonstrations :

— Restez ici, René, dit-il, vous allez me donner votre avis sur mes cracks et me dire celui que vous préférez. Tiens, fit-il en arrêtant ses yeux sur la figure bouleversée de son gendre, qu'est-ce que vous avez donc ? On jurerait qu'il vous est arrivé une catastrophe. Vous n'avez pas joué à la Bourse ? Vous êtes trop prudent pour dégringoler dans ce cratère. Vous n'avez tué personne ? Vous êtes trop placide pour ces extrémités. Vous n'êtes point révoqué de vos fonctions, puisque vous n'en remplissez, Dieu merci, point. C'est donc quelque misère. Imitez-moi, soyez philosophe. Il ne s'en est fallu que d'un rien que Villeneuve, mon favori,

mon élève, ne gagnât le Derby, et je n'ai pas sourcillé. Si c'est une querelle de ménage, méfiez-vous.

Le comte rougit.

Le marquis de Sainte-Radegonde comprit qu'il avait deviné juste.

— Méfiez-vous, reprit-il, c'est grave. Quand je dis, c'est grave, c'est parce que Rosine a tout le caractère de sa mère. Vous ne m'en voulez pas de vous l'avoir accordée, n'est-ce pas, puisque vous ne m'avez pas demandé mon avis ? Tenez, mon enfant, je veux vous éclairer pour vous mettre sur vos gardes ; mon ami Patrice ici présent connaît les détails de mon histoire. Je puis donc vous la raconter devant lui.

Quand je me suis marié avec Mlle de Rudelande, j'étais un homme comme un autre, ni pire ni meilleur, disposé à bien vivre dans ma maison et à ne pas commettre plus de folies que le premier venu. J'aimais Mlle de Rudelande, mais là, sincèrement, profondément. Elle avait tout ce qu'il faut pour tourner une tête de vingt-cinq ans ; grande, bien faite, une peau magnifique, des cheveux superbes, enfin tout, sans exception. Il n'y avait qu'une légère imperfection dans son caractère, mais avant le oui définitif, je ne la soupçonnais pas. Je l'ai connue après ; c'est l'histoire de tout le monde.

Ce qu'elle voulait, elle le voulait. Le pape et les cardinaux ne l'y auraient pas fait renoncer. Toute mignonne et confite en douceur, elle avait une volonté de fer, pour les petites choses surtout.

Dans le commencement, je pliai, je pliai constamment. Je dois même confesser à ma honte qu'au début ses caprices me divertissaient. Elle m'aurait demandé de lui apporter le mont Saint-Michel comme un gâteau de Savoie sur une assiette en terre de pipe que je me serais mis en quatre pour la satisfaire. J'étais récompensé de mes efforts par les plus attrayantes libéralités,

par les abadonns les plus complets ; elle était charmante.

Au bout de six mois de mariage, sans cyclone, il lui vint une idée bizarre.

Nous étions au mois de janvier. Il y avait deux pieds de neige, de bonne neige blanche, argentée, à la surface solide. Le vent du nord ornait de stalactites la barbe des promeneurs du boulevard. Quelques originaux avaient profité de cette température australe pour inaugurer les traîneaux aux Champs-Élysées, et les patineurs étaient plongés depuis un mois dans un ravissement sans bornes. Un soir, dans un moment d'épanchements intimes, la marquise, avec mille chatteries agréables, m'insinua qu'elle avait formé un projet qu'il fallait mettre à exécution au plus vite.

Je pensai immédiatement qu'il s'agissait d'un bal, d'une fête extraordinaire ou d'une acquisition de fourrures.

Pas du tout. Mme de Sainte-Radegonde exigeait notre départ sur l'heure pour Saint-Pétersbourg.

J'ai un travers énorme! Le froid m'horripile. Le froid est mon ennemi juré. J'ai passé ma vie à le combattre. Je fais du feu, et quel feu! jusqu'en juillet et je recommence à la fin d'août. La perspective d'un voyage dans les régions arctiques ne me souriait pas. Les troïkas ne sont pas de mon goût et je me défie énormément du confortable des traktirs moscovites. En outre, j'ose dire que cette expédition était impraticable. A moins de nous faire escorter par un régiment, nous aurions été, dès la Pologne, infailliblement dévorés, hommes, chevaux et voitures.

J'objectai la longueur du chemin, les montagnes de neige, les fluxions de poitrine, les fatigues, les ours blancs et les loups affamés.

Rien ne me réussit.

Alors je pris un grand parti. Je fis appel à l'obéis-

sance qui m'était due et je refusai nettement de me mettre en route.

Ma femme s'inclina.

J'eus l'avantage de n'être pas forcé à courir le monde par cette saison sibérienne; mais, pour cette légère et sage contrariété, vengeance imprévue de la marquise! Elle me ferma la porte du gynécée et... ne la rouvrit jamais!

Quatre mois après, remarquez bien cette circonstance, Rosine vit le jour. Heureusement sa mère m'en fit présent à cette époque. Plus tard il m'eût été matériellement impossible de l'obtenir.

Je dois ajouter qu'à part cette légère privation, nous avons vécu dans les meilleurs termes, Mme de Sainte-Radegonde et moi. La marquise ne fut point une femme gênante. Nous nous voyions aux heures des repas, qu'elle avait le soin d'exiger excellents, ou à l'Opéra quand c'était son jour. J'ai constamment eu ma place dans sa loge et j'y étais fort courtoisement accueilli.

Au bout de deux lustres, Dieu l'a rappelée à lui, et je l'ai sincèrement regrettée. C'était une maîtresse de maison accomplie.

Je crois que Rosine lui ressemble de tout point.

Vous serez sans doute fort heureux avec une certaine dose de philosophie. Le tout est de s'y faire. Les premiers jours sont durs à passer, mais ensuite le régime paraît supportable à la condition de s'arranger pour n'en pas trop souffrir.

Sur cette narration, invraisemblable mais vraie jusqu'à la dernière virgule, le marquis serra la main de son gendre avec une certaine compassion, et reprit le mouvement perpétuel qu'il avait par hasard interrompu.

René, qui aimait sa femme, regagna l'hôtel de Villebonne, très-soucieux et le cœur serré par une vague inquiétude.

Il ne croyait pas à la ténacité de Rosine, et mettait l'histoire de sa défunte belle-mère sur le compte de l'imagination du marquis, mais il ne pouvait se défendre d'une étrange anxiété et il lui tardait d'en avoir le cœur net.

Minuit sonnait à sa pendule quand il rentra dans sa chambre.

Elle communiquait avec celle de Rosine par une double porte ordinairement ouverte.

Il essaya de la pousser ; elle était fermée au verrou.

Il frappa discrètement.

On ne lui répondit pas.

Il frappa un peu plus fort. Même silence.

Alors il appela doucement :

— Rosine !

La comtesse dormait sans doute profondément, car son mari, l'oreille collée à la porte, n'entendit même pas le bruit de sa respiration.

— Rosine ! répéta-t-il, je voudrais vous parler.

Même silence.

Le malheureux attendit un instant, la tête dans ses mains, et sûr enfin de n'être pas écouté, il prit le parti de se mettre au lit, mais il ne put clore l'œil de toute la nuit ; il eut, comme un cauchemar, présente à l'esprit la terrible histoire si légèrement racontée par le marquis.

Cette phrase : Les premiers jours sont durs à passer ! lui résonnait aux oreilles.

Il était au premier jour et il adorait Rosine.

Toutes ses perfections lui revinrent à la pensée, et saisi d'une rage d'amour pour la femme qui lui appartenait, il se promit de la ramener à lui et de l'arracher à cette perdition originelle que le marquis lui avait fait pressentir.

Après une nuit sans sommeil, il se leva et frappa de nouveau à la porte de sa femme.

Il était sept heures.

La femme de chambre ouvrit.

— Madame la comtesse est sortie il y a un instant, dit-elle ; elle ne tardera sans doute pas à rentrer.

— Et où est-elle?

— Madame n'a rien dit.

— Vous ne devinez pas où elle peut être allée de si bonne heure ?

— Non ; à moins que ce ne soit à l'église. Madame la comtesse était toute vêtue de noir. Il est probable qu'elle est à la messe ; c'est l'heure de M. l'abbé Mirande.

Le comte s'habilla à la hâte, fit atteler et monta en voiture :

— Avenue Montaigne, dit-il au cocher.

XX

Depuis son entrevue avec Fanny Claude, Courcelles avait pris l'agréable habitude d'aller causer avec elle. Il avait fait de grands progrès dans son intimité. La modiste s'amusait de sa conversation légère et piquante, et il y avait un vide dans son atelier quand le jeune homme passait deux jours sans y entrer.

Fanny savait bien ce qui l'amenait, mais elle n'était pas jalouse de sa préférence et se contentait de l'amitié prévenante et spirituelle qu'il lui témoignait. Presque toujours Valentine travaillait dans le petit salon que Fanny se réservait pour elle. Ce petit salon tendu de satin mauve était le tabernacle où la divinité s'exposait, tortillant la délicate charpente des fleurs, nouant élégamment les rubans de faille ou donnant, en un tour de main, le fini aux œuvres de ses élèves.

C'est là aussi qu'elle recevait ses intimes en quête d'historiettes légères et de petits scandales.

On ignore peu de chose dans ces cénacles où tous les partis, toutes les coteries se rencontrent comme sur un terrain neutre. La bonne faiseuse est indifférente aux opinions ou aux rivalités. Elle a une considération égale et une politesse uniforme pour toutes celles qui la payent, et se ménage des relations et des amitiés dans tous les mondes.

Courcelles avait un grand plaisir à s'asseoir dans un angle sur le canapé moelleux, s'appuyant le menton sur le bout de sa canne, babillant et écoutant pendant des heures entières.

Pour ne pas effaroucher Valentine, il ne la regardait qu'à la dérobée, mais la jeune fille comprenait bien que ce n'était pas pour une autre qu'il se montrait si assidu. Elle devinait la portée de tous les mots à double entente que dans le cours des conversations ou des anecdotes Pierre lui décochait comme autant de flèches destinées à entamer la cuirasse de froideur et d'indifférence derrière laquelle elle s'abritait.

Rarement elle se mêlait à la causerie, mais toujours avec un à-propos et un tact qui surélevaient d'un degré l'enthousiasme tout fait que Courcelles avait pour elle.

A cette fréquentation les deux femmes avaient gagné une vraie sympathie pour le visiteur amical qu'elles jugeaient tel qu'il était : bon, amusant et généreux sans ostentation.

Valentine avait été mise au courant de la situation de Pierre. Elle le savait libre. Elle le jugeait droit et franc.

Lui, avec une grâce toute juvénile et mondaine, évitait tout ce qui aurait pu lui paraître de la galanterie trop hardie et ne lui parlait qu'avec les formes de respect qu'il aurait employées vis-à-vis d'une comtesse.

Et en vérité, quelle différence y avait-il entre elle et une grande dame?

Elle confectionnait des chapeaux que les autres portaient. Voilà tout; mais elle savait à la fois les faire et les porter, ce qui est une supériorité; mais la finesse de ses mains, la blancheur de son teint, le soin extrême qu'elle avait d'elle-même et des moindres détails de sa toilette, son élégance et sa distinction suprêmes, — et combien de duchesses auraient pu de ce côté rivaliser avec elle? — la classaient au rang des femmes de race,

des privilégiées de la haute vie, et si elle avait obtenu la faveur d'une admission aux réceptions de l'Elysée, plus d'un connaisseur, plus d'un personnage contemporain se seraient étonnés de ne pouvoir mettre un nom célèbre sur la figure de cette princesse mystérieuse.

Toutefois, à mesure que la sympathie grandissait dans le cœur de la jeune fille, cette intrigue la troublait et lui donnait comme une vague inquiétude.

Elle aurait voulu une explication franche et décisive avec Courcelles.

Elle recherchait avidement une occasion pour le supplier de lui laisser sa paix et son repos déjà trop compromis, mais elle n'osait parler devant Fanny qui, en l'absence du jeune homme, faisait miroiter à ses yeux toutes les splendeurs qui lui étaient offertes et la chance inouïe qu'elle avait d'être recherchée par ce phénix des millionnaires.

La plupart du temps les clientes de la maison supportaient les frais des entretiens et payaient, sans le savoir, de malices inouïes débitées sur leur compte, les malices qu'elles décochaient à leurs bonnes amies dans cet antre de la médisance.

Plus d'une n'aurait jamais remis les pieds dans le magasin, si elle avait soupçonné la façon légère et le sans gêne avec lesquels on l'accommodait dans ces menus propos.

Courcelles se passionnait de plus en plus à la vue de cette belle jeune fille; et en effet le moyen de ne pas arriver au comble de la folie du désir en respirant à chaque instant ses parfums de violette ou se grisant de la vue, de la contemplation incessante de ces cheveux blonds, de cette taille souple, de ces yeux alanguis par le combat qui se livrait dans le cœur de Valentine?

Quand on est sous l'empire d'une passion violente,

il n'y a qu'un moyen d'y résister, c'est de fuir et de chercher une diversion dans les mille distractions d'un voyage ou d'aventures imprévues. Mais Pierre ne voulait pas fuir le danger, il s'y complaisait. Cette émotion violente qu'il éprouvait était du bonheur. Armé du sang-froid de l'homme qui a vécu, il envisageait l'avenir avec calme et ne doutait pas d'un succès final.

Au lieu de s'éloigner de cet abîme d'amour, il tournait autour avec la satisfaction d'un touriste qui considère une fondrière étrange sous tous ses aspects.

Il se penchait au-dessus sans crainte d'être pris de vertige et d'y tomber; il ressemblait aux vautours des Alpes qui planent les ailes immobiles, en dominant les nuages, sur d'effrayants précipices pour endormir au fond la proie qu'ils convoitent.

Valentine, elle, aurait voulu partir, mais ne le pouvait pas. Elle n'avait pas d'autre asile où elle pût se réfugier, et d'ailleurs elle était clouée à sa place, à son insu, par un charme dont elle n'osait mesurer l'étendue. Elle se reprochait amèrement, comme une sorte d'infidélité à celui qu'elle aimait, ces relations forcées auxquelles elle ne pouvait se soustraire et l'attention involontaire qu'elle accordait à un autre. Si elle avait pu, elle se serait bouché les yeux et les oreilles, et se faisait un crime de la sympathie qu'elle ressentait malgré elle pour cet adorateur qu'elle aurait voulu conjurer de disparaître, si elle en avait été la maîtresse.

Elle ne ressemblait pas à ces vierges folles de la mode qui passent aisément des bras d'un amant à ceux de dix autres; qui entretiennent sans efforts et sans remords une demi-douzaine de liaisons plus ou moins dangereuses et qui sacrifient tout, même l'honneur, surtout l'honneur, aux attractions d'un souper chez Bignon ou d'un canotage à Asnières.

Il y avait entre elle et ces écervelées, souvent charmantes, autant de distance que de Paris à Pékin, et il fallait à Courcelles, malgré les forces dont il disposait, plus de jours et plus de peine pour gagner ses préférences que pour entreprendre le tour du monde.

Quant à lui, il en arrivait à vouloir connaître et combattre le rival obscur, l'ennemi caché, par tous les moyens possibles.

Pour le présent, c'était de ce côté qu'il tournait ses vues, et si la gageure qu'il venait de faire avec la comtesse de Fresnes n'avait opéré une diversion à ce dessein urgent, il aurait mis à exécution un plan qu'il avait conçu depuis quelques jours pour déchirer le voile mystérieux sous lequel s'abritait ce conquérant, bandit plutôt que soldat, qui ne voulait que le profit et non la gloire de la conquête.

Les choses en étaient là le soir de la rupture de la comtesse de Fresnes avec son mari.

XXI

Bientôt Courcelles eut le plaisir de voir les lumières s'éteindre et la façade de la maison rentrer dans les ténèbres, une seule fenêtre de l'étage resta éclairée, c'était celle de la chambre de Fanny.

Les ouvrières passèrent sous le portail sombre par petits groupes de deux ou trois et se répandirent dans toutes les directions en se tenant par le bras et causant entre elles.

Valentine sortit enfin la dernière.

Elle était seule, en arrière de ses camarades, et se dirigea vers le boulevard des Italiens selon son habitude.

Place de l'Opéra, elle se retourna brusquement en entendant derrière elle un pas pressé qui résonnait, clair et net, sur l'asphalte.

En reconnaissant à la lueur des girandoles d'un refuge Pierre Courcelles, elle tressaillit. Ils étaient tout près l'un de l'autre et se touchaient presque :

— Je vous en prie, dit-elle à voix basse, laissez-moi seule; vous finirez par me compromettre et je ne veux pas l'être.

— Il faut que je vous parle, répondit-il; il le faut. Je ne puis plus vivre ainsi. J'ai besoin d'une expli-

cation. Donnez-moi votre bras et accordez-moi un instant.

Et comme elle hésitait, désirant aussi en finir de son incertitude et de son trouble :

— Vous savez bien, ajouta-t-il doucement, que vous n'avez rien à craindre; je ne suis pas un Fra Diavolo.

— Soit, mais c'est pour la première et la dernière fois.

— Vous en déciderez.

— J'y consens donc. J'espère qu'après une sincère explication vous me laisserez vivre en paix.

Pierre ne répondit pas.

Son cœur s'était contracté à cette phrase dite presque sèchement et d'un ton qui fermait la porte à toute espérance. Cependant en sentant le bras de la jeune fille sous le sien, il se remit et après quelques pas faits sur le boulevard, il reprit :

— Oui, je veux vous parler, Valentine. J'aime mieux vous perdre, s'il le faut, sans vous avoir jamais obtenue, que de douter davantage.

Ils arrivaient en face de Bignon, à l'angle de la Chaussée-d'Antin.

Un coupé, attelé de deux chevaux noirs, stationnait à la porte du restaurant.

Avant que la jeune fille ait eu le temps de réfléchir, elle se trouva installée sur les coussins soyeux de la voiture et les chevaux filèrent lestement du côté des Champs-Élysées.

— Mais je ne veux pas, laissez-moi descendre, dit-elle doucement; c'est un abus de confiance, un enlèvement et je n'y donne pas mon consentement.

— Vous êtes aussi en sûreté dans ce coupé que dans une église, ma chère enfant, et vous n'avez pas besoin d'autre gardien que moi-même. Je vous aime

beaucoup, c'est vrai, mais je vous estime encore davantage.

— Où allons-nous?

— Où vous voudrez! Chez moi, dit-il en riant, si vous y consentez, et je vous engage ma parole que vous y serez, à moins d'une volonté contraire de vous, traitée comme une sœur.

— Non, c'est trop dangereux.

— Au Bois, si vous le préférez; que nous importe d'ailleurs, pourvu que nous causions. La nuit est claire et froide, mais bercée dans ce coupé, vous n'en souffrirez pas.

— Allons donc, puisqu'aussi bien je suis à votre discrétion et que je ne puis faire autrement.

— Je veux vous faire ma confession afin d'obtenir vos indulgences. Les premiers jours où je vous ai vue, je n'étais attiré que par votre beauté. Je ne regardais rien au delà et je vous jugeais pareille aux autres femmes. Il me semblait, pardonnez-moi cette erreur, que vous céderiez aisément à ce que toutes les jeunes filles recherchent : un luxe tentateur, une amitié aussi intime que légère, les fêtes et les amusements chers aux âmes fatiguées de leur isolement.

N'allez pas conclure de là que je vous aurais offert un pacte d'alliance que nous aurions de notre commun consentement déchiré le lendemain; non, j'ai meilleure opinion de vous et de moi. Je pense que nous aurions été éternellement liés l'un à l'autre, mais par un de ces tissus soyeux et élastiques, liens fragiles de la plupart des intrigues mondaines. Je serais toujours resté votre ami et j'aurais eu le soin de votre avenir et le souci de votre bien-être sans exiger le sacrifice de votre indépendance.

Je me trompais sur votre caractère et sur mes sentiments, et, s'il faut tout vous avouer, j'ai été bien heureux de mon erreur.

Jusque-là je n'avais eu sous la main aucune branche solide à laquelle j'aie voulu me rattacher dans cette chute de tous les jours qui est la vie des oisifs de ce temps-ci. Grâce à mon père, ma jeunesse s'est passée dans un rayon de soleil; j'ai joui de tous les plaisirs, je me suis amusé de toutes les fantaisies, j'ai foulé aux pieds, en en conservant religieusement les restes fanés dans le fond de mon secrétaire, toutes les fleurs qui naissent spontanément sous les pas des gens heureux, mais je n'avais rien aimé. C'est vous qui la première avez fait jaillir un son des cordes de mon cœur. Auparavant, je savais bien que j'en avais un, mais je l'avais à peine senti battre dans son enveloppe. Maintenant il vous est consacré tout entier. Je me suis juré, écoutez bien ce serment, qu'il n'appartiendrait qu'à vous, mais que vous m'appartiendriez aussi.

Il y a un obstacle, je ne l'ignore pas.

Mais j'attendrai patiemment, sinon sans souffrir, que vous veniez à moi, de vous-même, librement, et vous y consentirez, j'en ai la certitude, le jour où vous aurez reconnu que je vous aime mieux, avec moins d'égoïsme et plus de sincérité que tout autre.

L'instant n'est pas loin où vous vous fatiguerez d'un amour qui se cache comme s'il avait honte de vous. Tout ce qui est ténèbres est danger. Il faut s'en défier. Quel est cet amant qui vient à vous mystérieusement, dans la nuit, fait de rares apparitions, comme ces flammes qui sortent des marécages, vous vole une de ces heures où le sommeil est un bienfait après un travail qu'il ne vous épargne pas, et s'enfuit comme un larron qui a détroussé un voyageur dans une forêt? Il vous prend à vous un bien plus précieux qu'une bourse pleine d'or, votre jeunesse, la fleur de votre beauté, les belles années de votre vie.

Que vous donne-t-il en échange? Son temps? Vous voyez combien il en est avare! S'il vous aimait, pour-

rait-il se passer de vous voir, d'être à vos genoux, de vous baiser les mains et de plonger ses regards dans les vôtres pendant l'éternité qui s'écoule entre ses visites et vos rendez-vous? Est-ce vivre que d'être loin de ce qu'on désire ardemment, et n'est-ce pas se condamner soi-même au supplice de Tantale que de maintenir volontairement une si grande distance de sa coupe à ses lèvres ? Sa fortune ? Ma pauvre enfant, je ne vous demande par vos secrets, mais il se fait la part belle, je le crains. Il a dû diviser vos biens communs en deux portions : l'une de luxe, d'abondance et d'oisiveté; l'autre, de simplicité, de privations et de travail. Il a pris la première, vous a laissé la seconde et vous vous en contentez ! De plus, l'amour n'existe pas sans un atome de jalousie. Or, Paris est plein d'embûches. Comment votre amant ne redoute-t-il pas pour lui et pour vous toutes les obsessions qui peuvent vous assaillir, lorsque le matin et le soir vous passez dans cette fourmilière humaine qui s'appelle le boulevard, séduisante au point que tous les passants se retournent pour vous admirer et qu'il en est plus d'un qui ne vous oublie pas et vous cherche encore après vous avoir entrevue ?

Est-ce qu'il ne devrait pas, s'il avait le souci de votre conservation, vous dérober à toutes les provocations et vous éloigner de ces passes dangereuses où son bonheur peut sombrer au premier jour?

Si vous m'aimiez, Valentine, et vous m'aimerez un jour, je ne l'imiterais pas dans son indifférence. Jaloux de votre possession, je vous enfermerais dans un paradis où rien ne vous manquerait, où tous vos désirs, à peine conçus, seraient réalisés. Je tâcherais d'en faire un Eden plein de fleurs, de soleil et de lumière. Vous n'en sortiriez qu'à mon bras, car je serais orgueilleux de votre beauté comme un roi de sa couronne. Une femme qui vous ressemble est le plus magnifique luxe

des princes de ce monde, qu'ils le soient devenus par la grâce de leur naissance ou par la puissance de l'or. Je me parerais de vos perfections comme les coquettes de diamants sans prix et si vous en manifestiez l'envie, comme les enfants volontaires, je tâcherais de décrocher les étoiles du ciel pour les déposer à vos pieds.

Je crois vous aimer mieux qu'on ne vous aime. Je serai pour vous un ami affectueux et dévoué, plein de déférence pour vos volontés, même si elles doivent me condamner à la perte de mes espérances. Je vous aimerai comme le plus tendre des amants quand vous voudrez.

Valentine allait parler; il lui mit la main sur la bouche.

— Ne me donnez pas de réponse, dit-il. Vous réfléchirez à loisir et vous comparerez.

Il s'agit d'une passion durable et non d'un caprice passager. Ne vous pressez pas. J'ai le temps d'attendre que votre choix se fixe. Nous sommes jeunes tous les deux et nous aurons de longs jours pour jouir de la vie et,— ajouta-t-il en serrant la main de la jeune fille, — pour oublier le présent et les peines qu'il me cause.

Je mettais une sotte vanité à les cacher à tous les yeux et même aux vôtres. Ce soir je vous ai tout avoué. Vous me jugerez.

Pierre s'était animé peu à peu. Son émotion se trahissait par le tremblement de sa voix et l'ardeur de ses regards en désaccord avec sa parole qu'il s'efforçait de rendre grave et mesurée.

Valentine était troublée; son sein battait violemment, une larme fugitive glissa entre ses paupières et tomba sur la main de Pierre.

La voiture roulait sans bruit sur le sable de l'avenue.

— Vous pleurez, dit le jeune homme, vous voyez

bien que j'ai deviné juste et n'ai fait que vous dire ce que vous pensiez déjà.

— Non, répondit-elle en faisant un effort pour reprendre possession d'elle-même. Seulement vous êtes né libre et vous faites un crime à d'autres d'avoir été moins favorisés. Ont-ils le droit d'agir selon leurs désirs?

Il comprit et ses doigts se crispèrent de colère. Elle défendait l'absent.

Un silence se fit, embarrassant pour tous deux. Elle le rompit la première.

— Je vous remercie, dit-elle d'une voix douce, de l'intérêt que vous me témoignez. Je vous avoue même qu'il me fait du bien. Afin de vous convaincre que mes résolutions ne sont pas le résultat d'un caprice, je veux vous confier mon histoire dont vous ne savez rien.

Elle est triste.

J'ai perdu mes parents avant de les connaître. Le peu de bien qu'ils avaient s'est englouti dans des entreprises malheureuses. A sa mort, mon père était chef d'une petite gare du centre. Une vieille tante m'a recueillie et m'a élevée. Après quelques années de couvent, à l'Adoration de Limoges, j'ai appris que subitement je venais de perdre mon dernier appui.

Ses enfants, dans un accès d'avarice, lui avaient reproché les dépenses qu'elle faisait avec bonté pour mon éducation. Je restai sans ressources. J'avais quinze ans et demi. On voulait me garder au couvent, avec la perspective que je consentirais à y rester toujours, mais malgré la bienveillance dont j'y étais entourée, je ne pus me résoudre à m'y enfermer. Je vins à Paris; j'étais grande et forte comme je le suis. Pendant quatre ans, j'ai travaillé avec ardeur et je puis le dire, sans céder aux violentes tentations de la misère dans laquelle je végétais.

Enfin je me suis créé une position qui me suffisait.

A dix-neuf ans, je gagnais cent cinquante francs par mois. Je me jugeais plus riche qu'une comtesse. Du côté de l'argent, il me semblait que je n'avais plus rien à désirer.

Mais les jeunes filles ont deux terribles ennemis à combattre : l'isolement et l'ennui.

Vous ne savez pas ce que c'est que de rentrer le soir dans une petite chambre froide et inhabitée, morne, où l'on n'a personne à qui parler, un cabanon de Mazas !

Tant que j'étais à l'atelier, je ne perdais ni ma gaieté, ni mon courage.

Quand la porte de ma cellule se refermait, — nous décorions nos résidences entre nous de ce joli nom, — je me mettais à pleurer, sans y réfléchir, sans cause apparente.

Elle n'était cependant pas laide, ma chambre. Elle était au faîte d'une maison de la rue Bergère, haute comme une caserne, et j'apercevais un coin du boulevard par une échappée entre deux cheminées vers le Gymnase. Je l'avais meublée soigneusement. Je le pouvais, jugez donc ! Je faisais des économies. Cent cinquante francs par mois et nourrie ; il n'en faut pas tant pour être à son aise.

Je pleurais tout de même. Être seule, c'est si triste !

Ah ! si je vous avais rencontré en ce temps-là ! Je me demandais si ma vie se passerait sans que Dieu m'envoyât quelque ami véritable qui pût me servir de refuge contre ma solitude. J'avais, comme les prisonniers, le besoin de m'attacher à quelque chose, ne fût-ce qu'un rosier ou une pariétaire grimpant le long de ma fenêtre.

J'essayais bien d'élever des fleurs, des bruyères roses ou des géraniums, mais je n'étais là que le soir et dans le jour elles étouffaient, faute d'air, ou elles étaient tuées par un rayon de soleil.

Je cherchais dans la foule, sur les boulevards, par-

tout où j'allais, cet ami que mon désir appelait. Il me semblait qu'on devait lire dans mes traits, dans mes yeux les aspirations de tendresse et d'affection qui me desséchaient. Ne riez pas! Un bossu, un être disgracié de la nature m'aurait fait entendre le langage que je ne sais quel être mystérieux me tenait dans les rêves de mes nuits, que je me serais donnée à lui sans souci de ses difformités et que je l'aurais accueilli comme une félicité du ciel et j'allais dire comme un sauveur, si les hommes ne s'acharnaient à nous perdre et non à nous retirer des abîmes.

Un soir, désespérée, je tentai de me jeter dans la dévotion. Dans ma jeunesse on me l'avait dépeinte comme la consolation des tristes. J'allai dans les ténèbres d'une église me mettre à genoux au pied d'un pilier. A quelques pas de là, il y avait un confessionnal; plusieurs femmes y étaient entrées et en sortirent. Quand la dernière s'en alla, le prêtre sortit aussi. Je ne distinguais pas ses traits et à la vérité je n'osais le regarder.

Il vit que je m'approchais et rentra dans son confessionnal.

Je m'agenouillai près de lui.

Pendant une heure, je lui racontai ma vie, mes tentations, mon désespoir. Je lui criai les douleurs de mon isolement.

Il essaya de me consoler et sa voix lente et mélodieuse me faisait du bien. C'était comme une musique vague et douce qui me berçait; elle me produisait la sensation de ces chansons avec lesquelles les nourrices endorment les enfants. C'était un baume sur mes blessures. Je les crus guéries.

Mais elles se ravivèrent quand je me retrouvai à ma porte et je reconnus que je n'étais pas faite pour cette vie mystique, dont je n'avais pas voulu au couvent de Limoges.

Vous êtes bon, je le sais. Je ne vous cacherai donc pas ce qui m'est arrivé, et vous me plaindrez au lieu de me mépriser.

Quelques jours après ma tentative de dévotion, l'amant que j'attendais est venu. Comment et d'où? Je ne m'en occupai pas. Tous les hommes qui m'avaient abordée pendant quatre ans m'avaient fait des propositions obscènes qui me soulevaient le cœur. Allez, leurs offres n'étaient pas variées et ils ne se mettaient pas en peine ni en frais d'imagination. Tantôt ils me regardaient de tout près à la lueur d'un bec de gaz et ils posaient une pièce d'or à la place de leur lorgnon. Tantôt, plus précisément encore, ils me demandaient si je voulais deux louis; quelquefois ils m'offraient à souper en me tutoyant, comme si nous sortions du même bouge. J'en passe et des pires. Je m'échappais et je courais à ma chambre où je criais de rage toute seule en mordant mon oreiller.

Voulez-vous un dernier aveu? Eh bien! d'écœurement j'ai été tentée quelquefois d'accepter ces honteuses propositions. La solitude engendre la folie, et c'est le mal des enfants abandonnés.

Au milieu de ces chagrins dont vous ne pouvez comprendre la vivacité, vous qui avez toujours eu des compagnons de plaisir, je m'aperçus, il y a deux ans, pendant l'hiver de mil huit cent soixante-quatorze, qu'un homme au maintien grave, toujours bien vêtu, d'un âge moyen et d'une physionomie fort intelligente, se plaçait souvent sur mon passage à l'heure où je sortais de l'atelier.

J'étais en ce temps-là dans une autre maison. Il ne me disait rien. Une ou deux fois je me tournai involontairement de son côté. Il se recula et me fit un salut respectueux. Il semblait triste et au bout de quelques jours je pensai qu'il était comme moi isolé et sans ami et qu'il cherchait ce qui me manquait à

moi-même. Il allait seul. Un soir seulement, je le vis au bras d'un autre monsieur un peu plus âgé que lui et qui parlait avec véhémence. Ce soir-là, il passa près de moi et ne parut pas me remarquer.

Je voyais bien que je lui inspirais un sentiment indéfinissable, mais qui ressemblait à de la sympathie.

Après quelques rencontres silencieuses, j'en étais arrivée à m'étonner de sa réserve et je m'en irritais presque. Il me faisait l'effet d'une connaissance qui vous tient rigueur et se garde en froid avec vous. J'aurais voulu qu'il se décidât à parler. Sa poursuite m'intriguait, quand un jour, comme je rentrais plus tard que d'habitude, le concierge me remit une lettre de lui, une longue lettre.

Il y avait bien huit pages d'écriture fine et serrée.

Je la pris en tremblant. Je ne sais quel frisson me passa dans les veines. Cet inconnu qui m'avait traitée avec plus de respect que les autres, moins séduisant que quelques-uns, moins libre dans ses allures, presque timide devant moi, ne me semblait déjà plus un étranger.

Rentrée dans ma chambre, je posai cette lettre sur ma cheminée. J'allumai toutes les bougies, je fis un grand feu de joie et prestement je me déshabillai. Puis je me mis au lit et là, bien à mon aise, tranquille, n'entendant que le bruit sourd des voitures qui passaient sur le boulevard, je commençai à lire cette lettre qui, je le sentais, m'apportait une destinée nouvelle.

Vous vous figurez bien ce que c'était, n'est-ce pas?

Mon inconnu me dépeignait l'amour exalté qu'il avait pour moi. Il se mettait à mes pieds; il m'assurait que toute sa vie m'appartenait, qu'il était une chose à moi dont je ferais ce que je voudrais; qu'il vivait isolé comme je paraissais l'être, sans famille et sans amis.

Il me connaissait presque mieux que moi-même et

il me traçait une peinture de l'état de mon âme que je n'aurais pas faite plus ressemblante. Il me disait que par suite de circonstances qu'il me révèlerait plus tard et qui sont demeurées un mystère pour moi, il n'était pas libre et ne pourrait me voir qu'à de certaines heures, mais que le reste de son temps serait rempli de ma pensée ; qu'il avait une fortune modeste, mais indépendante, et qu'il assurerait mon avenir.

C'était ce dont je me souciais le moins.

N'étais-je pas presque riche moi-même, puisque j'avais plus qu'il ne me fallait?

Un ami, un confident, voilà ce que je demandais aux échos de Paris et la semence qu'il jetait tombait dans un terrain merveilleusement préparé.

Après quelques jours de résistance facilement vaincue, je le vis. Il avait une éloquence entraînante qui me sembla celle de l'amour sincère et je l'écoutai.

Je ne crois pas m'être trompée.

Deux ans se sont passés depuis le jour où je l'ai reçu pour la première fois. Rien n'a altéré notre liaison. De mon côté, ce n'est pas de l'amour peut-être, c'est une profonde reconnaissance pour l'intérêt passionné qu'il m'a témoigné, pour les consolations tendres qu'il m'a apportées, pour les bontés inaltérables qu'il a pour moi. C'est une sincère et vive amitié, une grande joie de le sentir heureux.

Je le vois peu, mais il m'écrit tous les jours quand il ne peut venir.

Il est, je crois, secrétaire d'un très-puissant personnage qu'il est obligé de suivre dans ses voyages et qui lui laisse peu de liberté. Il m'a juré de ne jamais se marier et de m'aimer constamment. Je ne crois pas qu'il manque à sa promesse. Il a le cœur trop haut pour la duplicité.

Pour moi, je ne le tromperai pas. Tant que son affection pour moi persistera — et j'espère qu'elle ne

s'éteindra pas — je ne serai jamais à un autre. Après, qu'aurais-je besoin d'un nouvel amour ?

Voilà ce que je puis vous dire. Si je vous fais quelque peine en vous révélant l'état de mon cœur, pardonnez-la moi. Au moins trouverez-vous dans cet aveu la preuve de ma reconnaissance pour l'amitié que vous m'offrez.

Que n'êtes-vous venu dans mon isolement me parler comme vous le faites?

Je ne vous aurais pas repoussé. Je vous aurais reçu comme une providence contre l'ennui et contre le désespoir qui tue les pauvres filles dans l'état où j'étais.

L'argent? Je n'en ai pas besoin et à vrai dire j'y tiens peu. A quoi pourrais-je l'employer? Je suis jeune et mon travail assez chèrement payé me rend indépendante et sans inquiétude. Dieu merci ! Il n'est jamais entré pour rien dans mes calculs, dans mes désirs et je dois le dire, dans ma chute.

Je ne sais si je vous aurais aimé en vous voyant le premier sur mon chemin.

Peut-être oui.

Maintenant je ne veux même pas m'interroger sur ce point. J'ai de la sympathie pour vous. Vous êtes le second qui m'ayez traité avec quelques égards et non comme une chose à vendre.

Je vous en saurai éternellement gré.

Je vous demande un service qui me prouvera la réalité de ce que vous appelez votre passion pour moi. C'est de ne plus m'en parler. Ne troublez pas la paix — le seul bien que j'aie — dans laquelle je vis depuis deux ans. Je ne sais ce que l'avenir me réserve, mais le présent n'a rien de cruel pour moi et je suis au moins comme le condamné à mort dont la peine est remise et qui respire après les anxiétés dans lesquelles il attendait sa fin.

Je ne vous ai rien dissimulé. Je serai votre amie,

si vous voulez, sous les yeux — ajouta-t-elle avec une innocente malice — de Mme Claude. La porte passée, nous ne nous connaîtrons plus. Pour ce soir, reconduisez-moi où vous m'avez prise. C'est la première fois que j'aurai fait une promenade en huit-ressorts et c'est probablement la dernière. Mes moyens ne me permettent pas cet extra. Je n'ai pas d'ambitions si hautes et bien que je me sente très à l'aise en carrosse, je n'ai pas encore réfléchi aux moyens à l'aide desquels je pourrais m'en procurer un.

Les deux promeneurs étaient dans une demi-obscurité.

Il était tard et les Champs-Élysées, qu'ils descendaient au pas, n'étaient éclairés que par quelques becs de gaz éloignés les uns des autres. Pierre distinguait à peine la jeune fille, mais il écoutait avec une émotion extraordinaire cette voix grave qui lui racontait avec tant de simplicité toutes les âpretés d'une vie où les fleurs étaient rares. Il était comme engourdi ou plutôt endolori par cette mélopée harmonieuse si différente des chansons folâtres sorties des bouches roses auxquelles il avait jusque-là demandé des baisers rarement refusés.

Lorsque Valentine se tut, il fut jeté hors de sa rêverie par le silence soudain, comme un voyageur endormi s'éveille en sursaut à l'arrêt du train qui l'emportait:

— Pardonnez-moi, dit-il, en mettant sa main à son front comme pour en écarter une pensée importune, je suis tellement étourdi par ces révélations que je ne sais plus bien où j'en suis. Tout ce que j'ai retenu de ce que vous m'avez confié, Valentine, c'est que vous en aimez un autre.

— Je ne vous l'ai pas dit. Je n'en sais rien. Mais on m'a offert un amour que j'ai accepté. Je tiendrai la promesse que j'ai faite en me gardant pour celui à qui

je me suis donnée volontairement. Le monde, ajouta-t-elle tristement, m'en saura peu de gré. Je n'en serai pas moins ce qu'on appelle une fille perdue. Avoir un amant ou en prendre dix, c'est à peu près l'équivalent au sens des femmes qui n'ont pas fait de chute, n'ayant jamais éprouvé de lassitude, mais je tiens avant tout à ne pas me condamner moi-même et je ne me pardonnerais pas de tromper celui qui a mis sa confiance en moi. Pour lui du moins, je veux rester une honnête fille et me conserver mon estime à moi-même. Celle du monde ne m'importe guère ; que suis-je pour lui ? Un brin de mousse qu'un passant peut cueillir à son gré ou écraser sous ses pieds, sans qu'on y prenne garde.

Mais nous parlons là bien sérieusement et il faut laisser ces sujets à traiter aux gens qui en font leur métier.

— Valentine, dit le jeune homme, une dernière question ! Connaissez-vous bien celui que vous aimez ?

— Je le crois.

— Comment se nomme-t-il ? Je vous jure de ne jamais prononcer le nom que vous m'aurez confié.

— Je ne puis vous le dire. Il m'a fait promettre le secret. D'ailleurs, que vous importe qu'il s'appelle d'un nom ou d'un autre ?

— Je vous demande pardon. Il se peut qu'il soit indigne de vous, autrement à quoi bon tout ce mystère ? Et pourquoi ne pas vous aimer à la face du soleil ?

— Vous ne pouvez le juger, vous le haïssez.

— C'est vrai. Je le hais pour la réclusion à laquelle il vous condamne, pour le mépris qu'il fait de vous en vous tenant à l'écart d'un monde où vous devriez briller.

— Je n'ambitionne rien.

— Écoutez, Valentine, nous allons nous quitter.

Vos paroles de tout à l'heure m'ont fait mal; j'ai éprouvé pendant un instant une souffrance infinie, maintenant je pense autrement. Il me semble que le poids qui m'écrasait se soulève de lui-même et je respire comme un noyé qui revient à lui. Vous serez à moi un jour qui, peut-être, n'est pas éloigné. J'en ai la certitude.

— Je vous ai dit le contraire.

— Vous avez tort. Vous reviendrez de votre erreur. C'est un pressentiment que j'ai.

— Ce sera long.

— J'attendrai. D'ici là je me contenterai de l'amitié que vous m'avez offerte. Mais promettez-moi que le jour où vous cesserez d'être à votre amant, vous serez à moi.

— A quoi bon prendre des engagements pour un temps aussi lointain ?

— Faites-le tout de même.

— Contentez-vous de mon amitié, dit Valentine, je ne veux pas vous tromper en vous promettant davantage.

— Soit, répondit Pierre, mais ce sera la guerre avec votre amant.

— Avec un inconnu ?

— Je le découvrirai; je lui enlèverai son masque et je vous prouverai, à force de soins et de dévouement, qu'il ne me vaut pas, parce qu'il vous aime moins que moi.

Votre amitié et la guerre d'un autre côté. Je préfère cette solution, elle est plus nette. Souvenez-vous de cet entretien et vous verrez si ma jeune expérience nous trompe l'un et l'autre.

Les chevaux emportaient le coupé sur les boulevards.

A la hauteur de la Chaussée-d'Antin, Valentine descendit.

Pierre lui serra la main à la briser, en lui disant ces seuls mots :

— Je vous aimerai toujours.

Elle haussa les épaules et disparut.

XXII

Le comte de Fresnes, en se rendant à l'avenue Montaigne, se livrait aux plus amères réflexions sur le chemin qu'il avait parcouru depuis les soirées de Trouville, où le mariage se présentait à lui sous les aspects les plus radieux, jusqu'à la nuit fiévreuse qu'il venait de passer.

Il se demandait s'il n'avait pas de reproches à s'adresser et s'il avait usé du délicat instrument qu'il avait entre les mains avec l'habileté de virtuose qui était indispensable, étant donnée la nature nerveuse et presque maladive de Rosine.

Il sentait en lui une colère contenue, mélangée du désir furieux de reprendre l'empire auquel il avait droit dans la chambre de sa femme et dont cette révolution de boudoir l'avait dépossédé.

Il était facile d'en analyser les origines.

Rosine était plus belle que jamais. Depuis son mariage, elle était comme entourée d'une auréole lumineuse qui appelait l'amour. Ses formes s'étaient développées et avaient acquis l'ampleur qui leur manquait. Son teint s'était poli; son regard était plus profond et plus vif.

Le comte l'avait traitée à la façon des maîtresses

auxquelles on ne demande que le plaisir des sens.

Divisé de la comtesse par la contrariété venue de l'abbé Mirande et dont il n'osait s'expliquer avec elle, il lui parlait peu, la laissait seule dans le jour et se confinait à son cercle ou dans la société de ses anciens amis.

Le soir, pris d'une sorte de fièvre passionnée que d'un seul coup d'œil elle savait exciter en lui, il lui montrait moins de tendresse vraie que d'élégante brutalité, et au lieu d'obtenir ses faveurs gracieusement et de son propre aveu, il les emportait de vive force. Ignorante, comme toutes les femmes de son âge, Mlle de Sainte-Radegonde avait rêvé dans le mariage une communion d'idées et de sentiments, l'alliance de deux âmes, l'échange de pensées intimes, une sorte de poésie mystique et elle n'y avait goûté qu'une volupté courte, sauvage et matérielle qui la froissait et qui, si elle eût été préparée par ces prières d'une séduction entraînante que soupire un amant tendre et délicat, lui eût paru délirante et céleste.

Aussi pour des raisons qu'il ne soupçonnait pas, la jalousie du comte avait sa raison d'être.

Par la faute du mari, l'abbé Mirande, sans s'en douter, faisait de rapides progrès dans l'esprit de la comtesse. Il s'en était emparé depuis longtemps dans ses conversation journalières. Par tous les chemins, dans ces entretiens familiers, on en arrive à parler du seul sujet intéressant, l'amour sous toutes les formes et dans toutes ses incarnations. Réunissez deux hommes d'esprit pendant une heure; ils parleront dix minutes politique et cinquante libertinage. Deux femmes jeunes ou vieilles? Elles s'entretiendront cinq minutes de chiffons et cinquante-cinq d'amour au passé, au présent ou au futur. Un homme et plusieurs femmes? On ne parlera que du dieu malin avec ou sans précautions de langage, selon la race, la condition

ou la moralité des interlocuteurs. Tout le reste sera incident, lieux communs et digression et ne produira que l'ennui.

L'abbé Mirande connaissait mieux que personne les routes qu'il faut suivre pour arriver à ce but de tous les entretiens. Il avait une souplesse d'esprit remarquable et mille moyens détournés pour parvenir à ce qu'il savait être par excellence le point de mire de toutes les jeunes femmes et la distraction préférée de toutes les vieilles.

C'était là un des secrets, le seul peut-être de sa rare réussite dans le monde.

On recherchait son intimité à cause de la légèreté railleuse de ses propos. Causer du fruit défendu avec un homme du monde est un régal que l'on s'offre partout; en disserter avec un prêtre est un délice raffiné et supérieur. Le prêtre a mille anecdotes où l'on se plaît, même quand elles sont de pure invention, à reconnaître un cachet de vérité que lui seul peut leur imprimer. On s'imagine que, confident des consciences faibles et surexcitées, il pénètre une foule de détails que les autres ignorent et que, médecin des âmes, il a pu ausculter leurs murmures les plus inconnus et sonder leurs plaies les plus cachées.

Le vicaire de Sainte-Brigitte était un artiste de talent, nous n'oserions pas dire un adroit charlatan dans ce genre.

Il exploitait avec une verve étonnante l'attention et la curiosité des oreilles aristocratiques de sa paroisse. Il avait des tournures de phrase à lui pour dire les choses les plus difficiles et toucher aux points les plus inaccessibles sans froisser la délicatesse de ses admiratrices.

Il y a dans ces conversations périlleuses une limite où le scandale est en jeu et que la hardiesse la mieux exercée ne peut franchir. L'abbé Célestin arrivait au

galop de course sur la ligne séparative et s'y arrêtait court, ne la dépassant point. Il dansait, sans perdre l'équilibre, sur la corde raide de la gravelure, comme l'Océana du Cirque sur son fil d'acier, jonglant avec les mots à double entente et les contes gaulois comme cette belle fille avec ses oranges ou ses faïences sans en laisser tomber une et sans casser les vitres.

Il était passé maître dans cette science de bien dire les choses scabreuses. On reconnaissait qu'il avait lu avec plus de fruit Brantôme, Rabelais ou Boccace que son bréviaire; mais il quintessenciait la forme et l'accommodait avec mille raffinements au goût des civilisés qui assistaient à ses décamérons.

Somme toute, il était fort innocent des visées que le mari de Rosine lui attribuait.

Le comte ne devait s'en prendre qu'à sa maladresse des inclinations de sa femme pour le vicaire.

Quant au sortir du couvent la jeune fille avait vécu à l'hôtel de sa tante, dans l'intimité du prêtre, elle n'avait pas songé à mal.

Avant l'heure où René l'avait demandée en mariage, c'est à peine si elle avait réfléchi à ce fait certain : qu'il y avait un homme dans cette soutane. Pour elle, jusque-là, un prêtre était un homme à part, étranger aux passions qui sévissent sur l'humanité au-dessus de laquelle sa nature supérieure devait planer. Elle s'était créé de ces idées bizarres que le comte avait promptement anéanties avec une exemplaire témérité. Ses défiances s'étaient manifestées trop naïvement. Il n'avait rien caché de ses craintes et la comtesse les avait, à juste raison, considérées comme insultantes pour elle, mais elles lui avaient élargi l'entendement, ce qui n'était pas difficile. Le comte se figurait que sa femme ouvrait des yeux ardents aussitôt que l'élégant vicaire entrait au salon; qu'elle écoutait avec une avidité accusatrice les paroles onctueuses qui sortaient de cette

bouche d'or; qu'elle était trop joyeuse quand l'abbé était présent, et plus que mélancolique, presque taciturne et maussade quand ses visites se faisaient trop attendre.

La vérité est qu'elle s'ennuyait comme la reine de *Ruy Blas* et qu'elle accueillait l'abbé comme la plus chère et la meilleure de ses distractions.

Ces idées du comte, qui étaient l'effet d'une imagination égarée au début, finirent bientôt par remonter à une source réelle. Si elles restèrent singulièrement exagérées, il faut convenir qu'à force d'attaquer l'abbé Mirande et de le harceler de propos blessants, le comte avait obtenu ce résultat contraire à ses intentions de le rendre plus intéressant, en l'érigeant en martyr de la jalousie. Il le fit remarquer à sa femme qui, sans cet acharnement, ne lui eût accordé que l'affection enfantine des anciens jours. La persécution injuste élève la victime, et les épigrammes du mari avaient mis en relief les supériorités si réelles de l'abbé qui s'occupait fort peu de ces attaques et, à vrai dire, les dédaignait. Il avait soulevé dans sa vie des haines bien autrement dangereuses et il avait attendu, avec un front d'airain, les coups qui devaient l'anéantir et dont il avait su annuler les effets.

Batailleur par tempérament, à la condition de rester sur une prudente défensive, il était incapable de faire un pas en arrière devant une menace quelconque; mais il savait profiter habilement des fautes de l'ennemi et se donner les avantages d'une résistance basée sur le bon droit et la raison.

En présence de l'hostilité systématique du comte, il aborda discrètement la question en tête-à-tête avec la duchesse et Rosine. Il insinua qu'il croyait voir dans les incessantes plaisanteries de M. de Fresnes un secret désir de lui fermer l'hôtel, et il offrit d'aller au-devant de ce souhait et de se sacrifier au repos de

la famille, quelque dure que fût pour lui la privation d'une si ancienne et si douce habitude.

Sa respectable amie jeta des cris de paon à la seule supposition d'un cataclysme pareil. Elle soutint qu'elle ne pouvait se passer de visites dont elle s'était fait une indispensable récréation; que la suppression de cette intimité si profitable pour elle leur serait à toutes deux une amertume sans remède; que mieux éclairé, son neveu, — et c'était sans doute une calamité de l'avoir introduit dans la famille, — reviendrait à de plus équitables sentiments; qu'enfin, s'il devait mourir dans l'impénitence finale, elle se séparerait de lui, laissant à sa chère Rosine toute liberté de le suivre.

On a vu comment Rosine entendait profiter de cette liberté. L'abbé Mirande se résignait donc.

Les femmes de chambre, moins confites en dévotion que leurs maîtresses, affirmaient entr'elles que la beauté croissante de la comtesse n'était pas étrangère à cette persévérance de l'abbé. Elles se permettaient de claires allusions à certains regards surpris à la dérobée les jours où Rosine, qui ne détestait pas, malgré la sévérité de son éducation, les robes ouvertes et fort décolletées, se mettait à table avec des toilettes qui eussent fait la joie d'un amoureux dans son boudoir. Elles se répétaient à l'oreille les propos empreints d'une galanterie tout à fait régence que lui tenait de sa voix suave et musicale le spirituel vicaire aux dîners exquis d'où le mari se bannissait lorsqu'il allait chercher, — ce qui lui arrivait souvent, — chez son ami Courcelles une société moins fastidieuse que celle de sa tante de Villebonne.

La conclusion de ces prémisses ne s'était pas fait attendre.

Après six mois d'union, René ne possédait plus guère que le corps de sa femme. L'âme, l'esprit au moins de Rosine étaient aux mains d'un autre. La

jeune femme aurait eu à choisir entre une séparation avec son mari d'une part, sa tante et le vicaire de l'autre, qu'elle n'eût point hésité, mise au pied du mur, à se prononcer en faveur des derniers, ce qui était la condamnation du comte et de son savoir-faire.

Que pensait l'abbé Mirande et quels desseins formait-il sous ce masque impénétrable sur lequel les soucis, les craintes et les ambitions ne creusaient pas un pli révélateur et que les plus grandes jouissances de la vanité ou de la passion laissaient froid et uni comme un marbre insensible?

La comtesse, le matin, était allée à Sainte-Brigitte, à l'issue de sa messe, lui demander conseil. Il l'avait reçue avec ces phrases d'une banalité consolante qu'il avait toujours à sa disposition. Il soupira quelques périodes dolentes sur les traverses de la vie et les instants de félicité troublée qu'on peut en attendre, sur l'union des âmes et les célestes effusions de leurs immatérielles rencontres.

Il s'accusa d'avoir contribué à ce déplorable mariage et promit son assistance, son dévouement à toute épreuve. Il protesta de son affectueux attachement dont les liens se resserraient de jour en jour, et, tout en engageant mollement la jeune femme au rigoureux accomplissement de ses devoirs, il sût être caressant comme un amant qui essuie sous ses baisers les pleurs de sa maîtresse.

Rien de plus dangereux, de plus énervant pour un cœur blessé que ces langoureuses consolations qui présentent un perpétuel contraste entre le consolateur pourvu de toutes les tendresses et le tyran intime, qui semble d'autant plus haïssable qu'il n'est que le repoussoir et l'ombre à l'aide desquels le conseiller perfide fait prévaloir ses supériorités personnelles.

Un instant plus tard, le comte, désespéré, racontait ses chagrins à son ami.

Il s'emporta en reproches amers contre l'abbé Mirande, contre la duchesse et contre lui-même.

Pierre l'arrêta court dans ses invectives arrachées à une douleur vraie :

— Viens déjeuner au *Café Anglais,* dit-il. Sois calme au moins à la surface. Regarde-moi. Je suis aussi agité que toi. Tu ne t'en doutes seulement pas? Non. Je me fais honneur de mon impassibilité apparente. Imite-moi. Nous allons causer. Je te débarrasserai de ton abbé Mirande. Mais ne médis pas des autres ou je te lâche. Pauvre duchesse! Elle n'a pas inventé la poudre, mais la bonté même! Pauvre Rosine! La grâce en personne!

Est-ce qu'il ne suffit pas d'un ver dans la plus belle pêche pour la réduire en pourriture? Mirande est le ver de ta maison; nous l'extirperons délicatement et sans douleur. Viens déjeuner.

Ce mois-ci sera le mois des exécutions.

Cinq minutes après, les deux jeunes gens, emportés dans le splendide coupé qui gardait encore pour l'un d'eux le vague parfum du passage de Valentine, s'arrêtaient à la porte du *Café Anglais.*

Nous saurons bientôt le résultat de leurs résolutions.

Voici, cependant, un fragment de leur conversation :

Vers les latitudes du roquefort et de la cressane, Pierre qui souriait des lamentations tragiques du comte sur son mariage, lui dit brusquement :

— Pourquoi te fourrais-tu dans cette galère?

— Avec la comtesse, ce serait à recommencer que je n'hésiterais pas. Je l'aime.

— Mon cher, dit Pierre, il faudrait te mener aux incurables. Je ne t'imiterai pas. Il y a cette différence entre une femme et une maîtresse, qu'avec son lien, — indissoluble! — la femme, même quand elle nous

aime encore, ne se gêne pas pour nous le prouver. — Juge de ce qui arrive quand elle nous déteste! — et que la maîtresse, même quand elle ne nous aime pas, se met en quatre pour nous prouver le contraire. De là ces agréables illusions qui sont tout dans la vie. Enfin, avec sa maîtresse, on a la ressource de la quitter quand elle a des vices rédhibitoires. Que de maris paieraient cher cette faculté!

— Pas moi, répliqua René. Je veux reconquérir Rosine et ne demande rien de plus.

— Alors, écoute ceci : quoi qu'elle dise, veuille ou fasse, sois patient et gracieux et si tu as une bonne étoile, Dieu aidant, je me charge du reste.

En attendant, bois, mange, dors et promène-toi, et si tu manques de philosophie, je t'enseignerai où elle s'achète. Nous avons le moyen d'en prendre une leçon.

XXIII

Si je me permettais de vous dire que Valentine rentra chez elle, calme et sans fièvre, après sa promenade et les aveux de Courcelles, vous ne me croiriez pas.

Et vous auriez raison.

La modiste n'ignorait pas la fortune énorme du banquier. Les Courcelles sont connus comme les Rothschild, les Torlonia, les Pereire ou les Camondo.

C'était donc une pluie d'or qui la tentait avec ses miroitements fauves et ses paillettes lumineuses. L'âme la plus désintéressée, la plus détachée des splendeurs de la terre, a besoin de se raidir pour ne pas céder à cette fascination grandiose.

En se déshabillant dans son appartement glacé, dont le parquet était recouvert d'un maigre tapis de feutre, près de son lit aux rideaux de cretonne bleue, entre ces murs froids tendus d'un simple papier de la même nuance, la pauvre enfant songea aux moelleux coussins de satin noir sur lesquels elle s'était assise, aux tapis épais dans lesquels sa bottine enfonçait, sur des boules d'eau chaude, aux chevaux superbes qui l'avaient entraînée, tantôt rapidement, tantôt en berçant le coupé de leur allure élastique et cadencée, aux valets respectueux qui lui avaient tenu la portière ouverte

et à tout cet éblouissement passager du luxe des grandes familles.

Ses yeux se gonflèrent, et une larme glissa entre ses cils et roula sur sa peau satinée.

Elle ne pouvait se mettre au lit; une agitation étrange l'empêchait de songer au sommeil.

Elle alluma le feu tout préparé dans sa chambre, un de ces feux qui donnent de la chaleur au moment où l'on s'en va et non quand on en a besoin, et s'asseyant dans l'unique fauteuil de sa chambre, elle réfléchit.

Avec le sens pratique des gens qui ont beaucoup vécu en peu d'années, Courcelles lui avait fait toucher du doigt les vices de la liaison à laquelle elle s'était laissée entraîner.

Elle se demanda si elle était réellement aimée, elle qui sacrifiait tout à cet homme qui lui cachait tant de choses et dont elle savait à peine l'histoire.

Toutes les objections de Courcelles reparurent à son esprit, claires, brillantes, plus vives qu'il ne les avait exposées lui-même.

Son amant était à Paris. Comment restait-il des jours entiers sans la voir, l'abandonnant à elle-même et aux misères de sa solitude? Auparavant, les courtes apparitions de celui qu'elle aimait la rendaient bien heureuse, mais maintenant elle se reprochait presque son peu d'exigence; sa tranquillité passée, sa confiance entière dans son ami lui semblaient une aberration et une faiblesse indignes d'elle!

Les insinuations de Courcelles levaient dans cette terre vierge de soupçons et y grandissaient à vue d'œil comme l'ivraie dans un champ de blé.

Sans doute elle était moins isolée qu'autrefois, mais ce n'était qu'un degré de franchi, et elle vit se dérouler devant elle un tableau qu'elle avait entrevu souvent : celui de la vie honorée des femmes qui ont le droit d'aimer à ciel ouvert.

Quelle puissance pouvait empêcher son amant de se faire connaître dans ses plus secrets replis ?

Devait-il avoir un point obscur pour celle qui n'en avait pas pour lui et qui s'abandonnait sans réserve ?

S'il était libre,et pourquoi ne l'eût-il pas été ? et qu'il fût véritablement épris, pourquoi ne la recevait-il pas chez lui, dans sa maison? Il n'avait pas de famille, il l'avait reconnu ; qui donc pouvait le tyranniser au point de lui interdire sa maîtresse ?

S'il était riche, et il avait parlé d'une fortune indépendante, qu'avait-il besoin de demander conseil à personne ? S'il ne l'était pas, ne pouvaient-ils unir leurs médiocrités pour en faire une aisance supportable ?

La question d'argent lui apparut pour la première fois dans sa netteté tranchante et froide comme l'acier.

Elle, la pauvre âme désintéressée et sans ambition comme sans cupidité, elle crut deviner un calcul misérable chez son amant et elle fut épouvantée de cette supposition en craignant de se voir contrainte à moins l'estimer.

Puis, par un revirement subit, après l'avoir accusé, elle se mit à le défendre contre elle-même.

Elle se représenta ses attentions, ses tendresses, ses prières toujours si douces, et enfin les assurances qu'il lui donnait chaque matin dans ses lettres quand il ne pouvait la voir, qu'il l'aimait, n'avait aimé et n'aimerait jamais qu'elle seule.

Vers une heure après minuit, pour s'arracher à ses réflexions, elle essaya de fermer les yeux, mais ce fut en vain. Malgré ses efforts de volonté, le flot amer de ses défiances bouillonnait en elle. Comme la malédiction de Balthazar sur le mur de l'orgie, elle les voyait flamboyer sur les tentures de sa chambre. Mille soupçons étaient entrés dans son esprit et ils le ravageaient comme fait le poison des entrailles de sa victime. Au lieu de regarder en arrière et de comparer le calme

heureux de ses dernières années, les jouissances de cette lune de miel tant désirée qui avait dissipé de sa clarté sereine les ténèbres de son passé, aux tourments qui avaient assailli sa jeunesse, elle envisageait l'avenir qu'elle avait oublié et dont la jalousie de Pierre lui avait fait entrevoir les incertitudes et le vide.

Si encore son amant avait été là pour effacer sous ses baisers et ses ardentes protestations ses appréhensions et ses terreurs, pour l'endormir comme un enfant rose dans sa bercelonnette avec la musique de ses caresses, peut-être le souvenir de cet entretien fatal eût-il glissé sur elle comme un feu follet sur les eaux sombres, les joncs et les nénuphars d'un étang pour disparaître et se noyer dans les profondeurs du marais, mais, comme toujours, il n'était pas auprès d'elle et cet éloignement donnait une force nouvelle aux accusations de son rival.

Et cependant son cœur lui parlait éloquemment en faveur de l'absent.

Incapable de fermer les yeux, Valentine se leva, ouvrit un coffret dans lequel étaient enfermées les lettres de son amant et son portrait. Elle y trempa ses mains comme si ce bain dans cet amas de souvenirs précieux avait dû éteindre la fièvre qui les brûlait.

Il lui sembla qu'elle retrouvait la trace de son bonheur.

Elle parcourut quelques-uns de ces billets. Ils étaient remplis de passion et de feu. Pour un cœur naïf, accessible à ce sincère amour qui rend crédule et embellit l'objet aimé de toutes les perfections qu'on a rêvées, ces lettres étaient entraînantes et irrésistibles, enivrantes comme un haschich oriental. Une seule eût suffi à endormir comme de l'opium les résistances les plus vives d'un cœur de vingt ans. Si un juge sévère avait eu à décider entre la jeune fille séduite et le séducteur expérimenté qui les avait écrites, il aurait con-

damné l'artisan de cette œuvre mortelle, et absous son innocente victime.

Pour une femme en mal de tendresse, elles étaient sans remède. Elles chantaient à ses oreilles énamourées toutes les sérénades du désir. La tourterelle poursuivie par ce chasseur habile devait fatalement être atteinte. Il agissait avec la sûreté des milans au vol circulaire qui fascinent avant de la saisir la perdrix cachée au fond d'un sillon.

Celle qui recevait ces lettres devait croire à leur sincérité.

Pour l'observateur, armé d'expérience, elles étaient trop artistiques, ciselées avec trop de soin. On y sentait la patience des mosaïstes et des lapidaires du style épuré qu'exclut la passion. L'amour violent est moins soucieux de la forme. Il ne s'occupe que d'arriver au cœur de la personne aimée et ne songe guère au chemin qu'il prend pour y entrer.

Mais nous pouvons nous méprendre et peut-être après tout la perfection de ces lettres ne trahissait-elle que le goût exquis de l'amant et sa grande habitude des élégances littéraires.

Valentine relut longtemps la première, celle qui lui avait paru si douce au temps de son abandon, et rassurée par ces protestations passionnées, elle s'endormit de lassitude en la tenant dans sa belle main mollement retombée sur le lit.

Cette lettre résumait l'histoire de leur liaison en proposant un amour qui fut accepté comme il était offert. Le pacte avait été exécuté jusqu'alors par Valentine, sans une infraction même de pensée.

Avant sa causerie avec Pierre, ses vœux n'étaient jamais allés au delà du bonheur que cette messagère lui avait apporté.

La voici :

XXIV

Mademoiselle,

Vous êtes belle et je vous aime.

C'est une phrase vieille comme le monde. Jamais elle n'a été écrite avec plus de timidité et de passion.

Je ne vous apprends rien en vous révélant l'état d'un cœur qui ne saurait appartenir à d'autres qu'à vous. Quel que soit l'arrêt que vous rendrez : de vie, si vous écoutez la prière que je vous adresse; de mort, — car n'est-ce pas mourir lentement que de vivre loin de ce qu'on aime? — si vous la rejetez, c'en est fait et nulle femme ne vous bannira d'une âme dont vous avez pris possession pour jamais.

Mon sort a été fixé le jour où je vous ai aperçue pour la première fois.

Vous ne vous en souvenez pas. Moi, je ne l'oublierai de ma vie, quand elle durerait cent ans.

C'était un soir d'avril. Il y avait dans l'air un parfum pénétrant, celui de la terre qui se féconde et des plantes qui veulent sortir de leur léthargie de l'hiver.

Le charme de cette belle journée vous avait attirée.

Vous suiviez l'avenue des Champs-Elysées, sous les tilleuls qui verdissaient et sur le sable uni des allées ;

vous marchiez rêveuse et souriant aux pensées printanières qui voltigeaient devant vous.

Les hommes se retournaient sur votre passage, jaloux de vous revoir, et leurs visages exprimaient une admiration à laquelle vous ne preniez pas garde.

J'avais bien vu des femmes dotées par le ciel de ce présent adorable de la beauté souveraine.

Aucune ne m'avait fait cette profonde et soudaine impression.

J'avais pris à les contempler le plaisir qu'on éprouve aux galeries du Louvre ou dans les musées italiens en présence des chefs-d'œuvre de Raphaël ou du Titien.

Cinq minutes après leur disparition, elles étaient oubliées.

Vous, au contraire, dès le premier regard vous avez laissé en moi une ineffaçable empreinte; je me suis senti à vous, comme si vous m'aviez acheté parmi des esclaves dans un bazar de Constantinople ou du Caire. J'ai compris qu'à dater de cet instant fugitif qui décidait de mon avenir je vous appartenais et je sentais une douceur extrême en m'abandonnant à ce sentiment et en enchaînant de mes propres mains ma liberté à vos pieds.

Je n'étais pas seul. Le maître — il y a des servitudes de tous les dégrés — à qui je dois compte de mes actions, m'accompagnait.

J'aurais voulu vous suivre, entraîné que j'étais dans le sillage que vous laissiez derrière vous comme un satellite dans l'orbe de sa planète.

Je n'osai pas et je vous perdis de vue.

Longtemps je vous cherchai sans succès, mais j'étais sûr de vous revoir, sûr que nos destinées étaient liées et que nous nous réunirions un jour. Je ne pouvais détacher mon cœur de votre souvenir et, à vrai

dire, je ne l'essayai pas. J'étais si heureux de retourner sans cesse à cette adorable figure qui m'attirait!

A dater de ce moment, tout mon être vous fut consacré! Vous auriez saisi dans chacune de mes paroles une allusion au rêve que je poursuivais. Pas un repli de ma pensée n'était exempt de votre image. J'aurais fait votre portrait les yeux fermés et j'aurais retracé fidèlement chacun de vos traits et les moindres détails de la robe que vous aviez portée devant moi.

J'ignorais votre nom. J'ignorais aussi votre demeure. A votre mise, à votre distinction éclatante, je vous avais jugée riche.

J'étais épouvanté de cette croyance.

J'aurais voulu vous savoir pauvre, afin que vous puissiez me devoir davantage et pour vous conquérir plus aisément, ayant moins de rivaux et d'envieux, et encore pour vous attacher à moi par les mille sacrifices que j'aurais souhaité vous faire.

Votre beauté magnifique me terrifiait aussi. J'étais jaloux des hommages qu'on devait jeter à vos pieds, comme un manteau sous les pieds d'une reine, jaloux de l'inconnu, de tout ce qui vous approchait quand moi je ne le pouvais pas.

Je redoutais qu'on ne vous enlevât à moi qui ne vous possédais pas. Je tremblais que quelque puissant du siècle ne vous surprît et ne vous emportât loin de Paris dans quelque solitude opulente, afin de jouir seul du trésor qu'il m'aurait soustrait, j'allais dire volé, comme si vous m'aviez déjà appartenu.

Les heures de confiance étaient toutefois plus nombreuses que les heures de défaillance.

J'errais dans Paris, cherchant attentivement et espérant vous revoir.

La Providence m'est enfin venue en aide. Je vous ai retrouvée à l'instant où je commençais à désespérer et j'ai failli en mourir de plaisir.

Il était neuf heures du soir, un samedi.

Je passais rue de la Paix. Je fus pris dans un flot de jeunes filles qui sortaient de la maison que vous habitez.

A quelques pas derrière elles vous veniez, doucement et tranquille, comme le jour où vous vous promeniez aux Champs-Elysées.

J'aurais voulu vous parler, mais l'émotion me suffoquait, elle m'étranglait et près de vous je me sentais timide comme un enfant.

Je ne sais si je me trompai pourtant. Il me sembla que vous eûtes un tressaillement en me revoyant.

Je vous suivais de loin par respect. Mon cœur battait à rompre ma poitrine.

Je vous vis rentrer chez vous seule et toujours calme, et j'obtins de votre concierge des renseignements qui me comblèrent de joie.

Vous étiez seule, vous étiez libre. Vous étiez telle enfin que je vous avais souhaitée.

Je revins chez moi inondé d'une joie sans mélange.

Je me livrai à mille extravagances. Je passai la nuit à vous écrire et je jetai au feu toutes mes lettres après les avoir terminées, les jugeant indignes de vous, n'en trouvant aucune qui pût plaider ma cause auprès de vous en termes assez vifs et sûrs d'arriver au cœur de mon juge.

Je ne suis plus un enfant.

Bien des chagrins ont semé sur mes cheveux leurs neiges prématurées. J'étais en proie à une émotion terrible et paralysé par la timidité qu'elle me causait.

Tous les soirs je vous cherchai. Je vous revis à la même heure et en rentrant chez moi, ivre du bonheur d'avoir respiré l'air où vous aviez passé, je déchirais la lettre que je perdais la nuit à écrire pour vous.

Celle-ci sera plus heureuse.

Je la confie à la poste qui n'a point ces timidités

d'amoureux. Elle passera dans vos mains blanches qui étaient si bien gantées ce soir. Vos yeux bleus la liront et peut-être y prendront-ils quelque plaisir.

Nous sommes frère et sœur par l'isolement et j'ai cru que vos regards s'arrêteraient sur moi avec une complaisante pitié.

Dites-moi que je ne me suis pas trompé.

Cette charité, que n'est-ce de l'amour? Si vous me permettiez de le penser, Valentine, vous ouvririez pour moi un ciel que les anges ne possèdent pas et qui les rendrait jaloux de ma félicité.

Quelques honneurs sont venus me récompenser de mes travaux. Je suis né comme vous pauvre et comme vous abandonné. Je n'aurais pas ambitionné dans ma jeunesse une situation pareille à celle que j'ai obtenue. Laissez-moi vous la cacher jusqu'au jour où me croyant digne de vous je vous dirai ce qu'elle est et le sommet où je veux arriver.

Je devrais m'estimer heureux et cependant je souffre parce que je n'ai pas rencontré de cœur qui ait battu à l'unisson du mien.

Dans ma chambre où les nuits je pensais à la maîtresse que j'appelais de mes vœux, je me suis créé un idéal que vous seul avez réalisé.

La femme mystérieuse que je désirais, comme les Thérèse de la légende religieuse appelaient l'élu céleste de leur cœur, avait l'auréole dorée de vos cheveux, vos grands yeux profonds et graves aux flammes mystérieuses, votre teint splendide comme je me figure celui des séraphins.

Aussi, quand je vous ai aperçue, il m'a semblé que je vous reconnaissais et je crois à la prescience et à la divination du cœur.

Il y a donc bien longtemps que je suis à vous et vous ne ferez que prendre possession d'un bien qui vous appartient et dont je vous aurai révélé l'existence.

Vous savez tout maintenant, Valentine, mon amour dans le passé et dans le présent. Pour l'avenir, mon amie, quelle éternité de joie si vous ne repoussez pas cette passion suppliante, sincère et respectueuse.

Je vous jure, et ce n'est pas un de ces vains serments qu'on ne fait que pour les fouler aux pieds et qui se prodiguent chaque jour dans un monde où le plaisir est le seul dieu à qui on dresse des autels, je vous jure de vous consacrer ma vie entière, de la passer à vos pieds et de n'accorder ni un regard ni une pensée à une autre femme.

Ce que j'ambitionne, c'est plutôt l'union de nos âmes faites pour se comprendre et se compléter que les divines voluptés de votre possession. Ce que je vous demande à genoux, c'est le droit de vous adorer comme les séraphiques madones des églises italiennes.

Que me répondrez-vous?

Je vais subir de longues heures d'anxiété terrible. C'est le bonheur de ma vie, c'est le salut de mon âme qui est en jeu. Avec l'aide de votre amour, foi divine, rayon d'en haut, je serais capable de remuer des montagnes. Sans vous, je ne me sentirai ni force ni courage et, né pour le bien, je serais capable de dériver aux abîmes où les hommes se perdent.

Il s'agit donc de mon existence même et cependant, quelle que soit ma terreur de me tromper sur vos sentiments, je me sens bien heureux en vous livrant ces aveux. Il me semble que j'étouffais sous un poids pareil à celui qui écrasait les Titans. Je respire.

Et puis pardonnez-moi, ma chère adorée, une confidence qui vous fera sourire.

J'ai confiance en vous. Je crois que vous m'aimerez, non pas de la façon dont je vous aime, c'est impossible et je ne vous en supplierais pas ; mais j'ai la foi qu'une passion loyale, tendre, absolue comme la mienne ne peut être rejetée. L'amour appelle l'amour

et vous me renverrez le mien en le réfléchissant comme un miroir renvoie les rayons du soleil. En en comprenant l'étendue, vous serez touchée et vous laisserez tomber votre main avec une larme de joie et de pitié dans celle qui vous est tendue.

Je ne puis vous offrir que ce que j'ai : toute une vie de tendresse et d'abnégation sans bornes pour le mot que j'attends de vous et que vous ne me refuserez pas.

Je ne sais ce que je viens de vous écrire. J'ai la tête en feu et les lettres dansent devant moi comme les brillants semés par le soleil sur les flots de l'Adriatique. Pardonnez à mon trouble les expressions de ce billet que je n'ose relire de peur d'en rougir et de le condamner au sort des autres. Ne voyez dans la réunion des mots qui le composent, que ceux-ci : Je vous aime follement, je vous aime à mourir, et le serment que je fais d'être à vous seule et à vous toujours.

GABRIEL.

XXV

Courcelles gardait une grande liberté d'esprit dans les rares occasions où il prenait la peine de tendre à un résultat quelconque.

Après une nuit légèrement agitée par des visions fantastiques, notamment par l'apparition d'une belle blonde, incarnation de la Marguerite de *Faust*, qui se penchait sur son lit et le caressait de sa main diaphane, il se leva, se livra aux soins de sa toilette avec ce flegme méticuleux qu'il apportait à toutes ses actions et frappa à l'huis de son père.

Le banquier, preste comme un jeune homme, frais comme une rose de mai, pimpant comme un gommeux qui part en expédition galante, parut étonné en apercevant son héritier à cette heure invraisemblable :

— Diantre, fit-il en souriant, il paraît que la maison brûle puisque tu en sors si matin.

— Non, dit Pierre, mais je désirais te voir avant que tu ne sois sorti et...

— Qu'est-ce que tu as à me demander?

— Un simple prêt.

— D'argent?

— Ce serait une donation.

— De quoi alors?

— J'ai besoin d'un employé formé à ton école.
— Pourquoi faire?
— Je te le dirai plus tard.
— Quelles qualités lui désires-tu?
— Qu'il soit patient, attentif, intelligent et dévoué.
— J'ai ton affaire, Bernard Landry.
— J'allais te le désigner.
— Tu veux te livrer à quelque spéculation?
— Pas précisément.
— Tu as des comptes à régler?
— Aucun.
— C'est ténébreux. Il s'agit d'une femme?
— Juste. D'une femme et de son amant. La femme m'intrigue et je veux savoir la figure et le nom de son amant.

— Je ne comprends pas en quoi Bernard pourra te servir pour cette petite conspiration.

— C'est inutile. Tu as confiance en moi. Je ne suis pas taillé pour les folies. Bernard est un honnête homme, discret et sûr. Tu peux donc être en repos sur nos faits et gestes. Tiens-tu à en savoir davantage? Je suis prêt à tout te confesser.

— Non; prends Bernard.

— Merci, père, dit Pierre, en embrassant le banquier.

Courcelles, Auguste-Sébastien, le grand Courcelles, deuxième du nom, avait reçu bien des baisers dans sa vie. Il avait senti plus d'une fraîche haleine, parfumée, sortant de lèvres pourpres, baigner son front d'ivoire poli; mais les baisers qui lui réchauffaient le cœur, qui lui donnaient un tressaillement délicieux étaient encore, de préférence à tous les autres, ceux que la reconnaissance, l'amitié tendre et presque admirative qu'il avait pour son père, arrachaient dans les circonstances graves à ce grand garçon barbu et tourné comme un lieutenant de hus

sards, en qui coulait son sang et se résumaient ses plus nobles et ses plus pures affections.

— Si tu as besoin de fonds secrets pour ta petite police, dit-il, ne te gêne pas et n'oublie pas le premier des principes de la diplomatie : la corruption! C'est peu moral, mais comme c'est vrai!

— Puis-je prendre Bernard ce matin?

— Tout de suite.

Le père se rapprocha de son fils et du ton dont un ami eût parlé à son ami :

— Tu l'aimes donc bien cette jeune fille? demanda-t-il.

— Je crois que oui.

— Il y a de la passion dans ce oui-là!

— C'est vrai; mais elle est si jolie! c'est une perle!

— Dans un fumier?

— Je n'irais pas l'y chercher.

— Et qu'en veux-tu faire?

— Je ne sais pas.

— Il faut savoir.

— L'aimer, d'abord.

— Et après?

— Continuer. Tu connais, papa, mes principes sur ces choses-là?

— Qui sont de n'en pas avoir.

— J'ai cru devoir t'imiter. Où aurais-je pris un meilleur modèle?

— Chut! on ne dit pas ces horreurs tout haut.

— Des horreurs? Le mot est raide. En tout cas, ce sont des horreurs locales. Ce qui mérite cette qualification en deçà des Balkans est à la mode au delà. Les législateurs manquent d'accord! Aux Indes, j'ai vu des épouses se brûler sans entrain sur le bûcher d'affreux maris! C'est cela qui est une horreur. Ici, leur deuil fini, — et quel deuil! — elles n'ont rien de plus pressé que de se remarier, quand elles peuvent appré-

hender un deuxième prisonnier. Chaque contrée a ses mœurs et le sage se tient dans une agréable moyenne. D'ailleurs, je suis célibataire, et cette situation a ses priviléges qui me la rendent chère!

— Prends Bernard; j'aime mieux m'en passer que d'entendre tes théories.

— Merci, papa!

— Ne te dérange pas. Je vais te l'envoyer.

— Le plus tôt sera le mieux.

— Il paraît qu'il n'y a pas de temps à perdre?

— Ta devise n'est-elle pas : presto!

— Et ta belle demeure?

— Rue de la Paix.

— C'est une couturière?

— A peu près; une modiste.

— Veille au grain. C'est une espèce dangereuse.

— Pas celle-là. Elle n'a pas l'habitude de se nourrir de perles, comme Cléopâtre. On ne cite personne qu'elle ait dévoré jusqu'à présent.

— Le signalement?

— Vingt-deux ans, blonde, sérieuse, gagne cinq cents francs par mois. Elégante et assidue à son travail. Appartement au quatrième, rue Drouot. Modestie dans les meubles, simplicité dans la tenue. Signe particulier : très-distinguée.

— Alors, c'est une passion.

— Peut-être bien. Une passion raisonnable!

— Il n'y en a pas. Bonne chance et je réitère ma recommandation : veille au grain.

— Merci, papa.

Une demi-heure après, un comptable, long de deux aunes, aux cheveux d'un blond pâle décelant son origine alsacienne, âgé d'une cinquantaine d'années et déjà courbé par l'habitude de son ingrat labeur, entrait respectueusement dans le cabinet de Pierre.

— Monsieur m'a fait demander? dit-il en se tenant debout près du bureau du jeune homme.

— Oui, mon cher Bernard, assieds-toi et causons. J'ai une mission délicate à te confier, une mission de confiance de toi à moi. Elle n'entre pas dans tes attributions, mais tu la rempliras par amitié pour mon père et pour son fils ici présent.

— J'attends vos instructions.

— Ecoute-moi attentivement.

La conversation dura vingt minutes.

Le lendemain Bernard Landry était installé, en camp volant, dans un petit appartement au second en face du presbytère de Sainte-Brigitte.

Esclave de sa consigne, il passait son temps à observer méticuleusement les allées et venues des abbés et des serviteurs de la maison.

Sur les sept heures et demie du soir, l'abbé Mirande sortit tranquillement, un parapluie violet à la main, car il pleuvait légèrement.

Bernard descendit avec célérité ses deux étages et en quelques enjambées se précipita dans la rue.

L'abbé Mirande tournait à un angle du carrefour.

Bernard déploya plus largement le compas de ses maigres tibias, le rejoignit et se tint à une dizaine de mètres en arrière du vicaire.

Et, modérant son allure et dominant tous les passants de la hauteur de la tête, comme les télégraphes anciens dominaient les masures de leur entourage, il se donna la trompeuse apparence d'un flâneur qui se livre, en promenade, à un exercice favorable à sa santé.

XXVI

Le comte de Fresnes avait laissé au café Anglais l'air sombre et la mine ridicule de confident de tragédie que lui donnait sa mauvaise humeur.

Aussi ce fut avec étonnement que la comtesse le vit, à l'heure du dîner, lui offrir le bras galamment, en jeune premier, sûr de sa puissance de séduction, et la conduire à la salle à manger où la duchesse l'attendait.

Le visage ridé de la bonne dame, peu désireuse de discussions et de batailles, s'élargit comme un tournesol et elle ne put retenir un compliment à son neveu :

— A la bonne heure, dit-elle, la paix est faite et vous voilà devenu un mari raisonnable. Vous avez perdu votre physionomie de tyran de Syracuse ou de Padoue. Je me réjouis de votre conversion et j'espère qu'elle sera durable.

— Vous pouvez en être sûre, ma tante. Je ne sais où j'avais l'esprit avec mes idées et je reconnais tous mes torts.

— Péché confessé, péché pardonné.

Rosine se tenait sur la réserve. Elle se défiait comme le rat de la fable. Ce bloc enfariné subitement ne lui disait rien qui vaille. Elle flairait un piége sous ces

fleurs si vite sorties de terre. Ce brusque changement de front, de l'aigre au doux, du maussade au plaisant, lui donnait des inquiétudes.

Après deux mois de luttes et d'escarmouches, elle avait besoin d'une explication pour accepter une paix solide. Elle voulait des gages avant de signer le protocole.

D'ailleurs son père l'avait dit avec vérité. Elle avait du sang de sa mère dans les veines et elle était capable de toutes les contradictions et de toutes les résistances.

Depuis quelque temps elle avait son mari en aversion. Pour le comte c'était donc une place, non pas à prendre, mais à reprendre, ce qui est plus difficile qu'un premier assaut à livrer.

Outre l'inconnu que tous les amants ont à vaincre, il avait le préjugé et il était solidement enraciné.

Il s'était ancré comme une végétation vivace et robuste dans les fentes d'un rocher.

Rosine lança une fusée dans les tranchées de l'ennemi.

— L'abbé Mirande s'est surpassé ce matin, dit-elle.

— Il a prêché?

— Merveilleusement.

— Il a beaucoup de talent. Cela ne m'étonne pas. Sur quoi?

— Sur l'amour du prochain. Vous auriez dû être là?

— Joli sujet. Si j'étais abbé, je ne voudrais pas en traiter d'autre. Il y a là matière à une vie entière de prédication. L'amour sous toutes ses formes, mine inépuisable! Il est vrai qu'il s'en tire mieux que personne. Tout en lui se prête à des succès de ce côté: voix harmonieuse, imagination fleurie, gestes arrondis, tout, jusqu'à sa tournure qui est, ma foi, fort agréable. Est-ce que vous ne l'aurez pas à dîner ce soir?

— Pourquoi le demandez-vous?

— N'est-ce pas un de ses jours, le mercredi ? Je serais vraiment désolé qu'il nous fît défaut.

— Vous m'étonnez.

— C'est à tort. J'ai eu des préventions, je ne le nie pas; mais je me suis informé.

— Ah! vous avez fait une enquête?

— Non. J'ai rencontré des amis de l'abbé qui m'en ont dit tout le bien du monde. Il est léger d'allures, mais au fond sérieux et à cheval sur les principes. Il ne hait pas les jolies femmes et les bons dîners, mais il soutient qu'il faut fêter les œuvres du Créateur et que les belles choses sont faites pour être admirées. Il a raison après tout. On ne connaît aucun défaut à sa cuirasse, aucun accroc à sa vertu. En vérité sa grâce facile vaut mieux que les hypocrites façons de quelques-uns de ses confrères. C'est un bon compagnon et je suis tout à fait revenu sur son compte. Enfin si vous l'aimez autant, n'est-ce pas la preuve la plus irréfutable de ses qualités?

La duchesse jubilait. Rosine écoutait et ne s'abandonnait pas.

— J'étais donc tout à fait ridicule, ajouta René.

— C'est vrai, affirma-t-elle.

— J'aime mieux le dire tout seul que de l'entendre de votre bouche, ma chère Rosine. Mais je comprends votre irritation et je vous prie de l'oublier. Ne me tenez pas rigueur éternelle pour un simple mouvement de fâcheuse humeur.

La comtesse regarda son mari froidement et ne répondit pas.

Ce regard produisit l'effet d'un couteau catalan qui se serait fiché dans les chairs du jeune homme. Il se souvint du pronostic du marquis et éprouva un violent serrement de cœur.

Réné n'avait ni la netteté dans les idées, ni la fer-

meté et l'esprit de conduite qui étaient l'apanage de Courcelles. Le financier éclipsait le gentilhomme.

Pierre eût séduit par son esprit et soumis par sa volonté la jeune femme. L'autre se sentait incapable de dominer ce charmant sphinx féminin et de profiter de ses imperfections et de ses qualités.

Rosine n'avait cependant pas les vices de cœur ou de caractère que son mari redoutait.

Son défaut principal, l'obstination, venait surtout de son éducation. Elle avait constamment vécu dans son indépendance, sans direction et sans autorité qui la contraignît à l'obéissance. Comme les ballons que le vent emporte au gré de sa fantaisie, elle n'avait eu d'autre boussole que ses caprices.

Enfant abandonnée s'il en fut, livrée à elle-même avec tous les avantages de l'extrême richesse, aussi dangereux que les tentations de l'extrême misère, elle aurait pu abuser autrement qu'elle ne l'avait fait de la liberté qu'on lui avait laissée.

Le comte, très-épris de sa vive et piquante beauté, n'avait pas su discerner les nuances de cette nature libre et fière qui voulait bien se soumettre à la condition qu'on ne lui fît pas sentir le joug, et tout accorder pourvu qu'elle parût se livrer de son propre mouvement.

Il était entré dans la place comme un soldat ivre après un assaut victorieux. Il avait triomphé grâce à la surprise de la garnison, mais la réflexion était venue ensuite avec son cortége de souvenirs et de comparaisons.

Rosine n'aurait pas voulu être traitée en femme vulgaire mais en souveraine, avec toutes sortes de respects et de prières, quitte à faire bon marché de sa dignité au moment opportun. Elle avait été humiliée de l'abus que son mari pratiquait de ses droits sur elle — d'autres en auraient été ravies — et prenait sa revanche à

son tour avec une joie concentrée et presque sauvage.

Courcelles, informé par les plaintes de son ami, avait tout observé avec son coup d'œil juste et il avait vu et les difficultés de la situation et les remèdes qu'on devait y apporter.

Le meilleur n'était-il pas la preuve flagrante que les inquiétudes du mari et ses préventions reposaient sur de justes fondements et que dès lors il avait été dirigé par une crainte qui, sans être aussi puérile que le soutenait la comtesse, ne prouvait que l'amour passionné de René pour sa femme et la crainte d'en perdre une parcelle ?

De même que la marquise de Sainte-Radegonde avait transmis à sa fille une partie de ses défauts avec son sang, de même le père de Courcelles lui avait donné quelques-unes de ses supériorités.

Vers huit heures les amies commencèrent à faire leurs entrées au salon. Généralement les visiteuses n'étaient pas d'une gaieté irrésistible. Presque toutes ces dames, le dessus du panier du faubourg, comptaient l'âge de la duchesse ou environ. Les plus jeunes étaient en possession incontestée de dix à douze lustres au minimum.

Elles arrivaient à la rue Barbet de Jouy dans des carrosses d'une solennité aussi confortable qu'imposante.

Par exception, ce soir-là, le parterre de douairières et de demoiselles incomprises se trouva émaillé de quelques fleurs de jeunesse qui tranchaient sur la teinte grise du salon, comme des coquelicots et des bleuets dans un champ de seigle.

Il y avait la vicomtesse de Granville, amenée par sa tante de Bonsmoulins, et la jeune demoiselle de Trélan, placée sous les auspices de sa grand'mère, la baronne de Kervern.

Elles ne s'amusaient pas follement, les deux jolies filles, dans ce clan trop empesé pour elles.

Réfugiées toutes deux dans une embrasure, elles se parlaient à voix basse, et s'entretenaient mystérieusement du récent mariage de la brune de Granville et du prochain hyménée de la petite de Trélan.

Il y a toujours à ces époques de transition des détails fort intéressants qui se confient à l'oreille avec toutes sortes de mines effarouchées entre les amies de pension.

De temps en temps, quand une voix aigrelette s'élevait au-dessus des bourdonnements du salon, elles prêtaient une attention malicieuse à la conversation générale et l'entrecoupaient de quelques réflexions de leur cru.

Dans ces cénacles, deux sujets sont à l'ordre du jour : l'église et la mode.

De politique on parle peu. L'autel a survécu au trône défunt depuis mil huit cent trente.

La religion reste la passion des cœurs racornis et ratatinés qui ont dû renoncer à en entretenir d'autres.

Les chiffons leur rappellent toutes les frivolités qui ont amusé leurs belles années et une infinité de jouissances disparues. Que de souvenirs quelquefois dans les plis d'une robe fanée depuis vingt ans !

— Ne trouvez-vous pas, disait la septuagénaire baronne de Kervern à la maîtresse du logis, que notre pauvre curé baisse? Ses sermons deviennent embarrassés et diffus et il a de la peine à nous conduire jusqu'à la vie éternelle. Un si beau talent.

— Je ne vous dis pas non, baronne, répondait l'indulgente duchesse. Il y a bien quelque chose, mais ce bon curé n'en est pas au point que vous dites. L'abbé Barrassin a encore de bons mouvements et avec une si belle tête, il n'y a guère à s'occuper de ce qu'il débite.

— C'était un des jolis hommes de son temps ! Et il en a des restes. A propos, et l'abbé Mirande ? Comment se fait-il qu'il ne soit pas là ? Lui toujours si exact ! Vous ne l'avez pas eu à dîner ?

— Non, ma bonne, il faut qu'il ait eu une migraine ou qu'on l'ait mandé à l'archevêché. Il est en froid avec la rue de Grenelle ! Croyez-vous cela ? Un homme si charmant et d'une conduite si correcte !

— La jalousie ! Où ne se niche-t-elle pas ? Son Éminence est un très-médiocre parleur et l'abbé Mirande ! Quelle différence !

— Il est peut-être à consoler Mme de la Bretèche, fit la malicieuse vicomtesse de Granville à son amie.

— Est-ce bien de Mme de la Bretèche qu'il est épris, le bel abbé, hasarda la petite Trélan ?

— De qui donc le serait-il ?

Mme de Fresnes entrait au salon, merveilleusement jolie dans sa robe de velours noir très-serrée à la taille, dessinant des formes auxquelles il ne manquait rien et balayant le tapis de se longue traîne.

Mlle de Trélan cligna de l'œil, et la désignant à sa complice :

— Et celle-ci ?

— Vraiment ?

— Tu ne vois donc rien de ce qui se passe ?

— Je ne crois pas. Ce serait trop tôt.

— Pour moi, dit Mlle de Trélan, je le déteste, leur abbé Mirande, à force d'entendre vanter ses perfections. Je comprends les Athéniens qui ont mis Aristide à la porte parce que cela les ennuyait de l'entendre appeler le Juste.

— Oh ! fit la vicomtesse, quelle érudition ! On voit que le Sacré-Cœur n'est pas loin et que tu viens de t'en évader !

Un valet annonça l'abbé Mirande.

Le comte entrait au même instant et lui serra la

main avec une affectueuse sollicitude en s'informant de sa santé.

Le vicaire, surpris d'abord, examina la comtesse à la dérobée, et, saisissant un imperceptible sourire, répondit au comte avec une mesure parfaite.

Il salua la duchesse, s'excusa de son retard, dit un mot de bienvenue à toutes les dames et s'assit au coin de la cheminée dans un excellent fauteuil qui l'attendait.

Ce fut lui dès ce moment qui tint le dé de la conversation.

— Que pensez-vous, dit la jeune Trélan à la vicomtesse, de l'aplomb de Mme de Fresnes? Elle contemple l'abbé avec délices et semble le dévorer des yeux.

— Je pense que si tous les prédicateurs de Paris lui ressemblaient, il y aurait bien des femmes qui imiteraient Mme de la Bretèche. Pourquoi, avec une voix aussi musicale, l'abbé ne s'est-il pas fait chanteur d'opérettes? Il aurait enfoncé tous les Nicolini du monde et enlevé bien des marquises, des vraies!

L'abbé Célestin venait d'entamer le chapitre de la toilette sur une critique acerbe que Mme de Kervern avait dirigée contre le corsage d'une de ses bonnes amies qui avait le tort de compter trente printemps de moins qu'elle.

— Croyez-vous, disait-elle, que cette pauvre comtesse de Lansac est venue dîner chez moi dans un costume des plus étonnants, et en carême encore! Elle portait une robe ouverte — je n'ose le dire — jusqu'au milieu du dos et aussi échancrée par-devant; c'était d'une hardiesse choquante. Ses bras nus plongeaient le chevalier de Sainte-Marthe dans une béate rêverie. On n'étale pas ainsi ses richesses, même quand on a du superflu et il n'est pas bon de jeter ce qu'on a de trop dans les fenêtres de ses voisins. J'étais scandalisée

et vous deviez en souffrir encore plus que moi, mon cher abbé !

— Certainement non! madame la baronne. Il faut de l'indulgence. Il y avait peut-être une pointe de témérité dans l'ajustement de Mme de Lansac, mais elle est si bonne, si bienveillante pour tout le monde, qu'il faut la lui passer. Qu'est-ce qu'un détail de toilette? Rien ! Ce qui doit scandaliser ce sont les réalités des fautes commises, les méchancetés nuisibles de certaines langues, de grands écarts de conduite, mais non ces caprices pardonnables de femmes dont nous connaissons tous la charité et, quoique ce soit un mot bien ambitieux aujourd'hui, les excellentes et solides vertus ! Mme de Lansac se montre libérale dans sa toilette comme dans ses aumônes ; les secondes feront pardonner la première.

Nous sommes loin de ces siècles où les arts étaient en enfance et où les yeux étaient accoutumés à des formes grotesques. Jusque dans les églises, nous avons des chefs-d'œuvre d'élégance et nous recherchons avidement les belles choses. Or, qu'y a-t-il de plus gracieux à voir qu'une jolie femme et ses accessoires et pourquoi en dérober tout ce qui peut flatter le goût et les regards ? Ce n'est pas le bon Dieu qui a inventé les étoffes.

— Voilà l'abbé qui enfourche son dada, dit la vicomtesse, nous allons en entendre de belles. Approchons-nous, ma chère.

L'abbé poursuivit.

— Mme de Lansac se sait belle. Elle veut en faire profiter les autres. Elle a raison. Une trop grande rigidité serait en ce cas hors de propos. Je me crois aussi sévère pour moi-même qu'il convient de l'être à un homme de ma robe, mais je ne suis nullement choqué de voir autour d'une table bien servie, sous les lustres étincelants, les exhibitions — limitées — de ces

merveilles que Dieu a créées pour le plaisir des yeux et non pour les enfouir dans un sépulcre, tout aussi bien qu'il a créé les vins exquis pour les palais aristocratiques.

Que celles d'entre vous qui sont sans péché jettent la première pierre à la comtesse ! Je suis sûr d'avoir toutes les femmes jeunes et jolies et toutes celles qui l'ont été, dans mon parti, et surtout Mme la duchesse de Villebonne.

— Toujours le même, mon cher abbé, fit le comte. Avec ces complaisances, je ne m'étonne plus que vous ayez tant d'amies prêtes à vous défendre en cas de besoin.

— Tant pis pour ceux qui me combattront, monsieur, répliqua l'abbé Célestin. Je leur répondrai qu'il n'y a pas un texte de l'Écriture qui nous interdise les jouissances dont je vous parle. Si Dieu n'avait pas destiné ces belles choses au régal de nos yeux, pourquoi les aurait-il créées ?

Un nouveau personnage était entré.

Après avoir présenté ses hommages à la duchesse, il s'était réfugié avec empressement dans le quartier de la jeunesse.

C'était Courcelles.

— Voilà, dit-il à la vicomtesse de Granville, un abbé de ruelles galant homme s'il en fut, mais qui me stupéfait avec sa réputation de vertu. Ne croyez-vous pas, belle dame, qu'il soit difficile de respirer l'air embaumé des salons et de plonger comme il le dit ses regards dans le corsage des jolies femmes, sans perdre la tête au milieu d'une atmosphère plus capiteuse que du champagne ? Un saint octogénaire s'y damnerait et j'avoue que toutes les grâces d'Etat ne me mettraient pas dans le cas de résister un quart d'heure à de si attrayantes fréquentations.

— Les ministres protestants se marient, répondit la

vicomtesse, mais vous êtes meilleurs juges que nous du besoin qu'ils peuvent en avoir. Je ne sais pas l'effet produit puisque nous n'en sommes que la modeste cause.

— Avez-vous remarqué, monsieur Courcelles, le chapeau de la baronne de Kervern? dit la petite Trélan.

— Des mandarines sur un fond amaranthe ?

— Oui, est-ce assez fagoté ? Où prend-elle sa modiste ?

— Ne vous étonnez pas. On mettra prochainement des ananas et des calville ou de la reinette, grandeur naturelle. A force de chercher, on tombe dans l'absurde. Après les fruits, les légumes. Tout y passera, les haricots verts et les oignons de Niort, les salsifis et les asperges.

L'abbé Mirande poursuivait sa dissertation aux applaudissements du cénacle.

Courcelles lui posa insidieusement cette question :

— Ces dames, dit-il, ne s'offenseront pas de l'objection d'un pauvre publicain comme moi. Elles sont créées depuis Eve la blonde pour nous attirer dans le piége où Adam est tombé ! — Ne vous récriez pas, madame la duchesse, vous seriez furieuse si nous pensions autrement. — Or, par quel moyen un païen comme moi ou un saint privilégié comme monsieur l'abbé, jeté tous les jours au milieu de cette fournaise où l'on aime tant à se rôtir, peut-il éviter de se griller quelque chose ? Il ne faut pas jouer avec le feu ou autrement on a des moments terribles à passer et les pompiers sont d'utilité publique.

— Bravo, dit tout bas la vicomtesse, nous verrons comment l'abbé se tirera de là.

Le vicaire se mit à rire :

— Les soldats qui vont au feu ne sont tous ni tués ni blessés, dit-il. Il y en a qui en réchappent, et ce sont

souvent les plus braves. On ne proscrit pas le vin parce qu'il y a des ivrognes ou la bonne chère pour une indigestion. Les bains sont un excellent exercice et cependant on repêche des noyés aux filets de Saint-Cloud. Je suis partisan de tous les plaisirs permis, à la condition qu'on y apporte le tempérament des sages : la modération. Enfin, ajouta-t-il en prenant un ton plus sérieux, ce n'est pas toujours sans souffrir qu'on résiste à ses penchants, mais on n'est vraiment pas un homme si on n'a la force de les subjuguer.

Mme de Fresnes contemplait l'abbé avec admiration.

Courcelles s'approcha de lui :

— Je ne vous faisais l'objection que pour vous donner la satisfaction de la résoudre. J'ai toujours un plaisir infini à vous entendre.

L'abbé sourit et ne répondit pas.

Les façons engageantes du comte et de son ami lui étaient suspectes.

Lorsque Courcelles prit congé de la duchesse, Rosine le reconduisit :

— Notre pari tient toujours, demanda-t-elle ?

— Sans doute.

— Vous perdrez. En êtes-vous convaincu ?

— Peut-être oui, peut-être non. L'avenir en décidera. Je vous le dirai à l'expiration de la dernière minute de la dernière heure. Adieu, belle Rosine, dit-il en lui baisant la main, soyez clémente et bonne. Quand on est faite comme vous, il n'est pas permis de causer du souci à qui on peut donner tant de plaisir. Que ne puis-je rencontrer votre pendant !

Et quand il fut seul dans son coupé, il ajouta mentalement :

— Que la clémence des dieux m'en préserve !

En rentrant à l'hôtel paternel, la première figure qu'il aperçut, après la tête du concierge, fut celle du fidèle Bernard.

— Eh bien! quelle nouvelle, lui demanda-t-il ?

— Peu de chose. M. l'abbé Mirande est sorti hier à sept heures quarante-deux. A sept heures cinquante-huit, il passait devant la fontaine Saint-Michel, suivait le boulevard et entrait au numéro 36. C'est une immense maison donnant sur le boulevard d'un côté, et de l'autre sur la rue Racine, avec une vaste cour au milieu.

J'ai appris qu'il allait visiter là un ami à lui fort original, un savant très-estimé dans la maison et chez qui l'abbé reste souvent des demi-journées entières. Il y avait sa chambre au temps où il était chapelain de Sainte-Geneviève et l'a conservée.

— Et il y reçoit des étrangers, des camarades ?

— J'ai bien pensé à ce détail ! M. l'abbé n'y voit personne. Il passe ses loisirs en conversations avec son ami, M. Onésime Favert, un docteur qui est à la tête de tous les diplômes connus ou peu s'en faut.

— Et Onésime Favert, le docteur, doit bien recevoir quelques visites ?

— Oui, mais pas comme vous l'entendez. Il n'y a à monter ses cinq étages que des professeurs, des libraires, des étudiants, mais...

— Dis le mot : pas de femmes.

— Jamais.

— C'est singulier. Ces gens-là sont d'une espèce particulière. Ils ont de la bière ou de l'eau claire dans les veines. Il faudra les faire disséquer pour voir.

— Attendez. Au bout de trois heures passées dans une brasserie, juste en face de la porte cochère, n'ayant pas vu sortir l'abbé, je me suis informé de nouveau. Il s'en va quelquefois par la rue Racine, vêtu fort convenablement en bourgeois.

C'est sans doute par ce côté qu'il avait quitté la maison. Je ne pouvais surveiller à la fois toutes les issues sans me faire remarquer. L'abbé va et vient dans les

escaliers comme il l'entend. On ne lui demande rien. Il est connu comme M. Favert et depuis des années.

A onze heures et quart, j'ai cru pouvoir me relever de ma faction et je suis rentré chez moi, c'est-à-dire dans l'appartement que j'ai dû louer en face du presbytère.

A minuit et demi, l'abbé Mirande sonnait à sa porte.

Ce matin, à six heures et demie, il est sorti et s'est rendu à Sainte-Brigitte ; il avait sa physionomie habituelle.

— La maison du boulevard a deux sorties ; tu en es sûr ?

— Absolument certain.

— Prends Joseph avec toi. Surveillez les deux côtés. Attachez-vous aux pas du vicaire ; ne le perdez pas de vue et ne le quittez pas d'une semelle. Tu entends, il faut que nous sachions.

— Et nous saurons, monsieur. Patience et longueur de temps...

— Patience donc. Une recommandation : ne quitte pas ton observatoire sans nécessité et envoie-moi tes renseignements par un commissionnaire ou par Joseph quand il te sera inutile.

— Je serai ponctuel.

— Tu m'as compris, il faut que nous réussissions.

Landry eut le regard d'un Terre-Neuve en arrêt devant son maître. Fils d'un concierge de l'hôtel, par son assiduité au travail il était devenu l'un des piliers de la maison de banque. Sa fortune n'était plus en cause, mais loin de se montrer plus indépendant, il semblait que chaque louis gagné fût un anneau d'or de la chaîne qui l'attachait à la fortune des Courcelles.

Pour retirer son maître, il se serait jeté à l'eau avec

la certitude d'y rester. Dans un désastre financier, il aurait sacrifié sa dernière obole pour sauver l'honneur du nom.

Curieux, naïf et admirable bipède dont la race est aussi rare que précieuse !

XXVII

Le soir venu, Valentine rentra chez elle.

La paix s'était faite peu à peu dans son esprit, paix relative, car elle ne devait plus jouir au même degré de la confiance qu'elle avait perdue.

Elle se déshabilla, alluma un feu brillant et s'assit sur sa chaise longue près de la cheminée.

Quel ravissant tableau Dubufe ou Chaplin auraient pu faire s'ils avaient eu pour modèle cette admirable blonde, enveloppée dans un peignoir blanc bordé de dentelles, et ses petits pieds chaussés de pantoufles de Péra comme les Circassiennes du sérail.

Sa figure pâle et douce, éclairée par la lueur des bougies et la clarté du feu ressortait au milieu des teintes d'un bleu sombre de la chambre comme la lune au milieu des nuits sereines du printemps. Après avoir rêvé un moment, Valentine se leva et prit un livre dont la lecture parut l'intéresser profondément.

C'était *le Songe d'une Nuit d'été*, en anglais.

La pauvre fille à qui Courcelles offrait un huit ressorts et des rentes, étudiait l'anglais pour augmenter son revenu mensuel d'une centaine de francs. Les employées qui savent répondre aux commissionnaires ou aux voyageuses exotiques dans leur langue sont mieux rétribuées que les autres.

Après avoir usé ses yeux, ses beaux yeux bleus, le jour, à chiffonner les rubans ou à étudier les formes nouvelles des toques ou des timbales, des cruches cassées ou des Van Dyck et de tant d'autres ; à placer artistement des fleurs, des feuillages ou des plumes sur le feutre, la paille ou le velours, elle les fatiguait le soir en déchiffrant péniblement des livres que d'autres lisent pour leur amusement dans la traduction, ou dont ils vont jouir pour leur argent, sans étude et sans fatigue, confortablement installés sur les fauteuils du Français ou de l'Opéra-Comique.

Tous ses instincts la portaient, elle qui n'était pas sans reproche aux yeux des puritains, vers le bien et le travail, tandis que les mauvais vents de sa vie l'entraînaient dans la direction des aventures et des passes dangereuses où chavire la renommée des jeunes filles.

Elle était là penchée sur son livre, féerique comme une apparition, fraîche comme une fiancée, quand tout à coup elle se redressa. Ses yeux se dirigèrent vers le vestibule et elle allongea le cou comme une chevrette qui entend remuer dans un fourré auprès d'elle.

Quelques jours auparavant, elle eût tressailli d'aise et son visage se fût illuminé d'un éclair de joie à ce bruit de pas qu'elle reconnaissait ; maintenant elle avait l'air inquiet et presque dur à l'arrivée de celui dont la présence autrefois remuait les fibres de son être et faisait remonter tout son sang à son cœur.

La porte s'ouvrit sans bruit et un homme jeune encore entra dans la chambre.

Valentine s'était remise sur sa chaise longue et ne quittait pas son livre des yeux.

Elle tendit distraitement la main à son visiteur :

— C'est vous, Gabriel? dit-elle. Il y a bien longtemps que je désirais vous voir.

Elle prononça ces mots d'un ton glacial et presque avec hésitation.

Il y avait de l'embarras dans son attitude et on eût dit qu'elle était agitée par une émotion profonde qui faisait trembler jusqu'à sa voix.

Celui qu'elle avait nommé Gabriel s'en aperçut et resta un moment interdit à cet accueil auquel il n'était pas accoutumé.

Il se tut, mesurant ce danger nouveau qu'il n'avait pas prévu et médita sa réponse avant de la donner.

C'était un homme d'une quarantaine d'années, soigneusement rasé, aux cheveux noirs et abondants, d'un aspect froid, mais empreint d'une extrême distinction.

En le considérant, on ne s'arrêtait guère qu'à l'éclair de ses yeux, fort beaux et d'unè expression singulière, comme au théâtre ou dans un bal on oublie les détails d'une toilette pour ne considérer qu'une magnifique pierre précieuse, émeraude ou topaze, dont le rayonnement éclipse tout ce qui l'environne et vers laquelle, malgré tous les efforts de distraction, on reporte ses regards involontairement.

Gabriel était de ceux qui, sans aspirer aux ridicules triomphes de la beauté, passent au milieu des femmes en réveillant en elles l'étincelle endormie qui sommeille au fond du cœur le plus vertueux.

Sa mise n'avait rien de remarquable, mais elle révélait l'homme du monde habitué à toutes les délicatesses de la vie.

Debout près de Valentine, sur l'épaule de laquelle il avait doucement posé la main, il ne la quittait pas des yeux et jouait, pour gagner du temps, avec les boucles des cheveux de sa maîtresse.

Après une minute de contemplation muette, il approcha un fauteuil de la chaise longue et s'asseyant en

face de la jeune fille, il retira le livre qui absorbait son attention, le ferma et le posant sur la cheminée :

— Vous êtes bien studieuse ce soir, Valentine, dit-il d'un ton qui vibrait étrangement. Est-ce ainsi qu'on reçoit un ami et quel ami ? Le meilleur que vous ayez jamais trouvé sur votre chemin! sur ton chemin, reprit-il plus bas. As-tu quelque chose ce soir contre moi? En quoi puis-je m'être attiré les foudres de ces beaux yeux ou plutôt leurs dédains, car je te ferai remarquer que tu ne m'as pas encore honoré d'un regard.

— Il y a bien longtemps que je vous attendais, répéta la jeune fille, sans paraître écouter ce que son amant lui disait. J'avais une question à vous adresser.

— Importante?

— Oui. Pourquoi n'êtes-vous pas venu depuis six jours?

— Depuis six jours? Mes lettres ont dû te le dire, ma pauvre Valentine. Ne les as-tu pas reçues ?

— Si, fit-elle avec impatience. Des ordres imprévus, des affaires comme toujours, un voyage à Lyon, que sais-je ?

— Est-ce que je suis libre d'agir comme je le voudrais?

— Ce n'est pas mon affaire. Moi, je ne vais pas à Lyon; je mène une vie monotone et je souffre de vos absences! Que voulez-vous que je devienne toute seule pendant ces longues soirées d'hiver ?

— Est-ce que moi aussi je ne suis pas seul toutes les fois que je suis loin de toi ?

— Vous le dites. Vous devriez être là pour me défendre; on vous attaque vous-même en votre absence.

— Qui donc ?

— Des adversaires que vous avez et qui — je suis franche — me font beaucoup de peine et me disent du mal de vous.

— Ici.

— Non. Vous savez bien que vous seul entrez dans cette chambre.

— Quel mal peuvent-ils imaginer à mon sujet, s'ils ne me connaissent pas?

— Précisément. Ce mystère qui les étonne me cause aussi de graves tourments. C'est à peine si je suis mieux instruite qu'eux.

— Et ce mystère, quel est-il?

La jeune fille plongea ses yeux dans ceux de son amant.

Gabriel ne put soutenir ce regard clair et interrogateur qui semblait vouloir percer jusqu'au fond de son âme.

Il se détourna avec embarras, et pour se donner une contenance il prit les pincettes et remua les tisons qui flambaient dans le foyer.

— Lequel, dites-vous, fit Valentine, enhardie et ne soutenant plus le feu des yeux qui la dominaient? Est-ce que vous ne vous doutez pas de ce que je désire apprendre?

— Mais non, je te jure que non.

— Si votre aide m'était nécessaire, Gabriel, si un homme m'insultait, par exemple; si je tombais malade subitement et que je voulusse vous voir avant de mourir; si enfin j'avais besoin de vous à une heure que je n'aurais pas prévue d'avance, où devrais-je vous chercher, moi qui ne sais jamais où vous êtes?

Gabriel se recula comme s'il avait marché sur un aspic.

Puis revenant à Valentine et lui prenant une main qu'elle ne retira pas :

— C'est de l'enfantillage, dit-il, tu sais bien que tu peux toujours m'écrire.

— Au boulevard Saint-Michel, mais vous n'y de-

meurez pas. Vous me l'avez avoué. Un ami reçoit ces lettres et vous les remet.

— C'est vrai, mais cet appartement est le seul vraiment à moi que j'aie à Paris, et Favert avec qui je le partage et qui y est constamment sait où me prendre, si tu avais besoin de moi. Quand je serais au bout du monde, j'accourrais en quittant tout pour venir à ton aide. Mais nous n'avons pas à penser à de pareils hasards!

— Si. Pourquoi d'ailleurs ne me dites-vous pas le nom de celui dont vous dépendez? ce qu'il fait? où il demeure? où vous êtes vous-même? Vous me cachez votre vie et je veux la connaître!

Elle se leva en prononçant ces derniers mots et retira sa main de celle de Gabriel. Ses lèvres étaient devenues pâles et frémissantes. Gabriel la força à se rasseoir et lui parlant avec une impatience admirablement jouée :

— C'est toi, Valentine, qui me caches quelque chose. Ces questions ne viennent pas de toi. Tu n'ignores pas à quel point tu peux avoir confiance en moi. Quelqu'un t'a inspiré ces défiances indignes de nous. Est-ce après deux ans d'un amour comme il y en a peu sous le ciel que tu peux douter de moi? Quand tu sauras que je suis le secrétaire intime d'un ministre ou d'un diplomate, en quoi seras-tu plus heureuse? Quelle plainte as-tu à formuler contre moi? N'ai-je pas été constamment bon et dévoué? Ai-je passé une seule de mes minutes sans être tout entier envahi par ton souvenir? Est-ce que je ne mourrais pas si je te perdais? Nos vies ne sont-elles pas indissolublement liées? Valentine, mon ange adoré, n'es-tu pas ma femme devant Dieu? Si je t'ai causé une seconde d'ennui, c'est involontairement, et si cet ennui t'a coûté une larme, je voudrais passer mon éternité à l'essuyer de mes lèvres. Quelle femme peut se vanter d'être aimée comme tu

l'es ? Si j'étais libre, et je le deviendrai, je mettrais mon orgueil à te promener partout, à me parer de ta beauté; mon bonheur serait de ne te quitter jamais!

Je ne le suis pas encore. Je veux conquérir mon indépendance pour assurer la tienne. Fais-moi l'aumône d'un délai de quelques années, de quelques mois peut-être! Et en attendant laisse-toi être heureuse!

Si j'avais les millions que d'autres trouvent dans leurs langes en se donnant la peine de naître, je t'en ferais un diadême et je t'écraserais de tout le luxe pour lequel tu es faite. Rien ne serait trop somptueux et trop beau pour mon idole. Dieu t'a créée reine par la beauté, il t'a faite pauvre pour t'éprouver. C'est à l'essai qu'on connaît l'or pur et le diamant à sa résistance. Moi je suis né, j'ai acquis le droit de le dire, fort par le cœur et l'intelligence, mais dépourvu de cette opulence hasardeuse que je ne désire que pour t'en accabler; nous sommes égaux de ce côté. Ton temps et le mien appartiennent aux autres.

Que nous importe si nous nous en consolons l'un l'autre et si, contents de nos deux supériorités, nous les unissons dans un lien qui suffise à notre félicité ?

Pauvre Valentine! Est-ce qu'il t'a manqué quelque chose jusque-là? Est-ce que tes lettres ne respirent pas la paix et la confiance la plus parfaite?

Si l'on me disait que tu es semblable aux autres femmes et que tu te laisseras tenter par les offres magnifiques de gens épris de ce qui est plus que de la beauté, de ta splendeur, je me détournerais en haussant les épaules!

Si on te dit que je passe une heure sans qu'elle soit occupée de ton image et consacrée à ton adoration, on te ment, on me fait une injure qui ne m'atteint pas.

Toi et toujours toi, rien que mon adorée, que ma bien-aimée Valentine, et c'est plus qu'il ne m'en faut

pour illuminer mon âme de tout l'éclat d'une félicité que l'autre monde ne nous donnera pas...

La jeune fille rêveuse et distraite laissa passer ce flot de paroles.

Les ravissements passés, quand elle écoutait cette musique céleste de l'amour, ne se renouvelaient pas.

Gabriel, qui se voyait impuissant à faire chanter comme autrefois les cordes de cette harpe divine, sentit une sueur froide perler à son front.

La jeune fille ne pouvait détourner son esprit du but qu'elle avait voulu atteindre et qui fuyait devant elle.

Cependant sa raideur se détendit à la chaleur des paroles de son amant et ce fut doucement qu'elle lui répondit :

— Ne comprenez-vous pas, mon ami, que je serais heureuse de pouvoir, en votre absence, songer à ce que vous faites, au lieu où vous êtes, de vous y suivre par la pensée et de ne vous quitter jamais, pour ainsi dire, avec un léger effort d'imagination. Que vous en coûte-t-il de m'apprendre ce que je désire savoir ? N'avez-vous pas confiance en moi ?

Gabriel lui ferma la bouche avec un baiser.

— Puisque tu le veux, dit-il, je te le dirai, mais je tiens à être délié de ma promesse par le personnage auquel je suis attaché. Qu'il te suffise de savoir aujourd'hui qu'il s'agit d'un diplomate étranger dont le nom est connu de l'Europe entière. Ce sauvage très-civilisé ne me permet pas de le quitter un moment, sauf à de très-rares intervalles. A chaque instant il s'éloigne de Paris pour quelque mission et je suis contraint de le suivre. De là mes absences, faites bien à contre cœur. M'obligeant à un secret rigoureux, il ne m'autorise à recevoir ni parents ni amis.

J'ai le bonheur d'être chèrement payé et d'ici à quelques années j'aurai conquis la seule chose que

j'ambitionne après ta possession, une médiocrité dorée qui nous permette de ne plus nous séparer; c'est le suprême bonheur qui m'est réservé, si j'en crois les augures, c'est-à-dire le sourire qui relève tes lèvres roses et mignonnes.

En effet, Valentine se déridait. La persuasion qui lui entrait par les oreilles avec cette harmonie de la parole de son amant gagnait son cœur. Elle se laissait aller. Ses défiances tombaient en ruine sous l'action dissolvante de cette pluie de supplications mélodieuses.

Un juge moins prévenu aurait compris à l'embarras de Gabriel, à ses hésitations, à la rougeur qui montait par instants à son front, aux efforts qu'il faisait pour cacher son trouble, qu'il se livrait dans son âme un combat violent entre son amour et son honneur; son amour qu'il redoutait de perdre et l'honneur qui lui commandait de dire la vérité, et qu'en un mot, il mentait!

Quelques-unes de ses phrases s'arrêtaient dans sa gorge comme si elles avaient été prêtes à l'étouffer. Gabriel était toujours un ténor de valeur chantant avec art la cavatine de l'amour, mais il avait un embarras dans le larynx et les notes avaient peine à s'envoler vers les cintres.

Heureusement pour lui que Valentine ne demandait pas mieux que d'être convaincue et qu'elle était facile à tromper.

L'éternelle vérité de l'amour avec un bandeau sur les yeux éclatait une fois de plus.

Elle hasarda cependant encore une objection :

— Si tu m'aimes, dit-elle, pourquoi ne nous marions-nous pas? Plus de doutes alors, plus de séparation! Si ton emploi t'impose tant de sacrifices, il faut le quitter! Il en est d'autres moins exigeants et qui

nous donneront avec moins de parcimonie la seule liberté qui soit enviable, celle du bonheur!

Gabriel demeura comme frappé de la foudre. Malgré sa puissance sur lui-même, il chancela comme un homme ivre et se retint à la cheminée pour ne pas tomber. Ses yeux prirent la teinte de l'acier. Il les fixa sur un point mystérieux avec une sorte d'inquiétude farouche, comme si quelque épée de Damoclès avait été suspendue sur sa tête.

Quelle fatalité mystérieuse pesait sur lui! Quel mirage chimérique passa devant ses yeux comme ces îles enchantées qu'un vaisseau qui sombre aperçoit dans la tempête, refuge défendu qu'il ne peut atteindre!

Le mariage avec cette admirable enfant, une union à l'abri des revers, la possession constante de ce bien si vivement désiré, une vie de travail libre, d'amour et de médiocrité auprès d'elle, c'était assurément son vœu le plus ardent, mais quel infranchissable fossé le séparait de cette terre promise? Y avait-il à la porte de cet Eden comme à la porte du paradis, après l'aventure de la pomme, un ange armé d'un glaive flamboyant qui en interdisait l'entrée à ce réprouvé?

Etait-ce là ce qui le rendait muet?

Il fit quelques pas dans la chambre, passa la main à plusieurs reprises sur son front pour en essuyer la sueur, et après un moment revint aux pieds de sa maîtresse, s'assit sur un coussin et prenant la taille de Valentine dans ses bras :

— Pourquoi reviens-tu sur ce sujet? lui demanda-t-il. Ne l'avons-nous pas condamné à mort et exécuté? Le mariage? La belle affaire! Le bon billet! C'est la ressource de ceux qui doutent d'eux-mêmes et qui n'ont jamais su aimer! Ces gens-là, de peur de céder à leurs désirs de vagabondage, s'enchaînent étroitement l'un à l'autre. Ce ne sont plus des amants, ce sont des forçats! Ils vont deux à deux comme les condamnés du

bagne en traînant le boulet de leur servitude! Qu'avons-nous besoin de de cette mesquine et misérable obligation! Librement unis, sincères, tu n'en doutes pas, confiants, — je le suis et tu dois l'être, — marchons tous les deux côte à côte, la main dans la main, sans nous amoindrir par ces banales précautions!

N'est-ce pas là notre contrat? Y avons-nous failli l'un ou l'autre? As-tu l'intention de le rompre?

Si par malheur pour moi, cette volonté mortelle, — car je mourrais de ton abandon, — te venait un jour dans l'âme, je ne voudrais pas devoir ta conservation à ce lien que je maudirais, puisqu'il me laisserait le corps et non le cœur! Et s'il te semblait à charge, je le briserais de mes propres mains plutôt que de t'en voir souffrir une heure. Je veux te posséder le sourire aux lèvres et non des larmes dans les yeux! Et puis qu'avons-nous besoin de nous hâter? Ne sera-t-il pas toujours temps de recourir à ce remède, si tu le juges nécessaire!

Nous n'avons pas d'enfants et c'est peut-être une grâce du Ciel!

Que ferions-nous de ces pauvres êtres que nous serions forcés de confier à des mains étrangères? Attendons, Valentine, regardons en face et sans trembler l'avenir! Le présent ne nous est pas déjà si rigoureux! Nous ne nous voyons pas à chaque instant si ce n'est avec les yeux de l'âme, mais nous nous en aimons peut-être davantage!

Suis-moi partout par un effort de ton imagination, perce les distances qui nous séparent, lis à travers cette enveloppe mortelle qui nous recouvre, tu verras ton image resplendir en moi comme un soleil, le seul auquel je demande la chaleur et la vie! Mais tu le sais bien. Tout ce que tu as dit n'est que pour m'éprouver, pour que je te répète tous les serments superflus que je t'ai faits!

Pauvre chère! tu es entourée de séductions. Ta beauté attire bien des courtisans! Ce serait là ma terreur de chaque instant si je ne croyais au désintéressement de ton âme, à la pureté de ton cœur, à la fidélité de ton affection! Mais moi qui ne peux attirer aucune adulation, qui n'ai que toi pour tout bien, où veux-tu que je me rattache si je te perdais? Où chercherai-je une consolation à la peine terrible que j'en éprouverais?

Va, tu peux être bien tranquille. Tout ce que j'ai, force, santé, talent, fortune, tout est à toi! Il n'est pas une parcelle de moi-même qui ne soit ta chose et condamnée à mourir le jour où tu la fouleras aux pieds, mais ce jour n'arrivera jamais!

Je ne le veux pas et il me semble que tu ne le voudras pas non plus!

Il lui baisait les mains en parlant, il les dévorait et les couvrait de larmes. Une émotion indicible et vraie avait fini par se faire jour en lui. Cette organisation harmonieuse et puissante était secouée par une passion frénétique, comme un chêne de cent ans par un ouragan de l'ouest.

Les sanglots couvrirent sa voix.

Il enleva la jeune fille dans ses bras et l'étreignit avec une passion sauvage.

Elle, avec ses mains douces, elle essuyait les pleurs qui ruisselaient sur les joues de son amant.

— Ne pense plus, lui dit-elle, à ces folles craintes! Quand je te vois, je suis heureuse. Quand je t'entends, j'oublie le monde entier. N'accuse que ma solitude de toutes ces misères et pardonne-lui. N'est-ce pas elle qui nous a réunis?

Sa bouche rose se ferma sous les baisers de son amant.

Il y eut sans doute dans la chambre quelque ange aux ailes repliées qui se voila la face de douleur, non à

cause de cette pauvre fille bonne, confiante et sincère, mais devant ce trompeur fourbe et félon qui abusait de sa crédulité, de sa jeunesse et de son isolement !

Et si quelque censeur austère lui jette la pierre avec plus de sévérité que n'en eut le doux Jésus dans sa bénignité pour la femme adultère, nous lui demanderons ce qu'il eût fait lui-même sans amis, sans protecteurs et sans conseils si, à vingt ans, il avait été perdu dans l'immensité de Paris, seul, pauvre et abandonné; si, au lieu d'avoir pour se défendre l'énergie et la fermeté de l'homme, il avait eu les seules ressources de la femme, c'est-à-dire la faiblesse native, les nerfs maladifs, l'entraînement des sens, le besoin d'expansion, tout ce qui les conduit au précipice avec une irrésistible puissance!

S'il nous répond avec sincérité qu'il eût puisé en lui-même des forces de résistance suffisantes, nous nous inclinerons avec une admiration mélangée d'un grain d'incrédulité. Si, fanfaron de vertu, il nous répond qu'il ne comprend pas de pareilles chutes et qu'elles ne méritent ni pardon, ni indulgence, nous l'estimerons plus coupable que la femme tombée.

L'orgueil est le premier des péchés capitaux, et l'orgueil, joint à l'hypocrisie, vaut tous les autres additionnés ensemble.

XXVIII

Il y a des gens que l'amour empêche de dormir. Il y a des privilégiés dont il ne trouble ni la digestion ni le sommeil.

Je crois qu'ils n'aiment pas. Ils n'ont que des appétits. Ils recherchent une femme comme un tableau, comme un beau livre, comme un concert magnifique, comme une primeur rare.

Ils ont du goût pour une femme, ils n'ont pas d'amour pour elle.

Eux ils disent que si.

Ce sont des organisations heureuses.

Courcelles aimait Valentine plus qu'une primeur, plus qu'un tableau, plus qu'une belle statue, mais il l'aimait moins qu'il ne fallait pour souffrir de son éloignement. Il dormait.

Il avait plus que du goût pour elle, mais il n'avait pas ce qu'à proprement parler j'appellerais de l'amour. Sa passion était calme, mesurée, tranquille et souriante. Elle nageait dans la sécurité et attendait avec sérénité l'heure de la possession.

C'était un amour de fermier général, de saturé, de blasé, de mondain, d'homme heureux en un mot.

Jamais un dramaturge n'arrachera une action émou-

vante des entrailles de ces amours tirés à quatre épingles, roses, bien nourris et grassouillets, dînant comme des chanoines, dormant comme des marmottes et tout exempts de perspectives violentes et de tragiques catastrophes.

C'est une variété bourgeoise de l'amour, la variété sereine, durable et quelque peu libertine; les femmes qui en sont l'objet sont les plus heureuses, les plus choyées et les mieux rentées des amoureuses.

L'amour de Courcelles appartenait à cette catégorie.

Il aimait, mais il dormait. Cela nous fixe sur la nature de ses sentiments.

Joseph entra dans la chambre que nous connaissons sur la pointe du pied et déposa une lettre sur la table voisine du lit de Pierre.

Elle était de Bernard.

Ces deux héros subalternes, voués au service et à la gloire de la dynastie des Courcelles, la seule qu'ils reconnussent dans l'univers, exécutaient leur besogne en conscience.

Joseph, avec moins de bruit qu'une souris dans un grenier à blé, rangea les meubles, remit les habits de son maître à leur place, les brossa dans l'antichambre et attendit, en le désirant, le réveil du jeune homme.

Affirmer qu'il n'y contribua pas légèrement en laissant retomber sa brosse, comme par mégarde, sur un meuble, serait peut-être s'écarter de la vérité. Il semblait que ce précieux valet eût le désir d'entretenir son suzerain de quelque nouvelle pressante. Il était maladroit avec intention.

Pierre à ce léger bruit ouvrit un œil et aperçut la lettre placée en évidence auprès de lui.

Il reconnut l'écriture de Bernard, — une grande écriture droite, rangée, nette, pleine d'ordre et de régularité, — et lui avidement ce qui suit :

« Monsieur,

« Je n'ai malheureusement rien de bien utile à vous « annoncer. Cependant nous avons reconnu un fait « qui vous mettra peut-être sur la trace que vous dé- « sirez et qui nous mènera à quelque découverte ulté- « rieure. Hier, vers neuf heures, monsieur l'abbé Mi- « rande qui était entré à la maison du boulevard « Saint-Michel vêtu selon son habitude, en est sorti « par le côté opposé travesti en bourgeois.

« Il était fort bien habillé d'un pantalon gris et d'un « pardessus noir d'un bon faiseur. Son chapeau m'a « paru neuf et soigné.

« Arrivé au quai il a pris un fiacre et nous l'avons « imité, Joseph et moi.

« Par précaution je m'étais campé près du cocher et « je dominais une assez vaste étendue de terrain.

« Malheureusement, dans la rue de Richelieu, vers « le carrefour du Quatre-Septembre, un embarras de « voitures nous a séparés et nous avons perdu de vue « notre gibier qui gagnait le boulevard.

« C'est un accident qui se réparera.

« Joseph est retourné au boulevard Saint-Michel.

« Il n'a pas vu rentrer l'abbé, mais il l'a vu ressortir « vers onze heures trois quarts vêtu en ecclésiastique.

« A minuit douze, il se réintégrait à son domicile « que j'observais attentivement de mon poste.

« Je compte savoir prochainement où il allait. Nous « tâcherons de prendre mieux nos mesures.

« Votre fidèle serviteur,

« BERNARD. »

Pierre relut cette lettre deux fois.
Un éclair lui traversa l'esprit.

L'itinéraire le frappait.

Il appela Joseph :

— Fais atteler et lestement, dit-il.

Il s'habilla à la hâte et descendit dans la cour de l'hôtel. Un magnifique cheval bai auquel un maquignon aurait été embarrassé de signaler des défauts, piaffait entre les brancards d'un petit coupé du matin sombre et d'une forme des plus gracieuses.

Un cocher correct était sur le siége.

Pierre ouvrit la portière :

— Rue de la Paix, dix-neuf, dit-il, et vite.

XXIX

Tout allait à souhait chez Fanny Claude.

La modiste savait gré à Valentine de lui avoir amené un client aussi précieux que Courcelles.

Les affaires étaient brillantes depuis l'entrée du jeune homme dans le magasin.

Fanny aurait en vain cherché ailleurs un courtier qui lui valût autant de clientes. Courcelles s'était promu à la dignité de commissionnaire en modes, sauf à tirer sur la caisse paternelle pour certains règlements qui se faisaient désirer.

Les étoiles des théâtres de genre, les mondaines de la banque, les demoiselles de première beauté et de vertu de dix-septième catégorie affluaient dans l'heureux atelier de la rue de la Paix. Mme Virot, dans sa superbe, en grinçait des dents, mais elle a des clientes de reste pour se consoler. Hamm et Reboux regardaient avec un grain d'envie les coupés et les landaus en permanence devant la maison de leur rivale.

Fanny, sans s'enorgueillir du résultat, encaissait de beaux bénéfices, et en outre son amour-propre était flatté des assiduités d'un fils de famille aussi répandu que Courcelles.

Pierre ne passait pas un jour sans lui rendre une visite brève ou longue.

Elle en savait du reste la cause et n'épargnait pas à son nouvel ami les allusions méchantes aux amoureux transis qui perdent leur temps et leurs soupirs sous des fenêtres absolument rebelles et réfractaires.

Le vieux monsieur chauve qui avait des droits à ses faveurs, se produisait rarement dans ses magasins ou n'y faisait que de courtes apparitions. Elle n'aimait point à l'exhiber aux regards de ses élèves qui chuchotaient entre elles dès qu'il entrait au salon particulier où elle tenait sa cour. Il eût fallu un naturaliste de la force de Cuvier pour restaurer cet adorateur dans son état primitif. C'était un débris incomplet. Les malignes bêtes le devinaient au bruit de son coupé dans la rue. Quand Fanny travaillait avec elles et qu'elle les quittait brusquement avec un air de contrariété vive, elles pouvaient être certaines qu'il était là et s'en assuraient de surcroît par le trou de la serrure.

Elle ne tirait point vanité de sa conquête, tant ce vieux faune était avarié et décrépit. Elle y tenait cependant et ne laissait point ce fagot de bois sec en communication avec les foyers incandescents de l'atelier, dans la crainte qu'il ne prît feu à son détriment.

Afin de lui éviter des préoccupations jalouses, elle l'avait mis dans la confidence.

Ce n'était pas pour elle que Courcelles, qu'il avait d'abord regardé avec inquiétude, fréquentait avec tant d'opiniâtreté la maison, c'était par attraction pour la toute gracieuse Valentine.

Sur le vu de cette pièce probante, le céladon septuagénaire s'était rendormi dans sa confiance aveugle et illusoire, fort satisfait de cette explication.

Il est vrai que Fanny la lui eût donnée tout de même si c'eût été pour elle que Pierre eût multiplié ses visites et qu'il s'en fût tout aussi aisément contenté.

Pierre avait donc acquis droit de cité dans cette mo-

narchie de la mode gouvernée par une reine moins constitutionnelle que celle de la libre Albion.

Il allait et venait sans façon comme chez lui.

Seulement il n'entrait point à l'atelier, mais il y jetait de fréquents regards par les portes entre-bâillées et se plaisait aux conversations qui s'y tiennent à mi-voix entre la façon d'un nœud et la pose d'une plume sur une toque ou une timbale.

La pendule marquait dix heures.

Le bataillon était au complet et tout le monde à son poste.

Valentine en robe de soie noire à traîne et le corsage coupé à la vierge rangeait les chapeaux dans un ordre savant, assortissant les formes et les nuances de façon à les faire valoir les unes par les autres. Elle avait aux oreilles des diamants de prix. Il est à remarquer que presque toutes les modistes des bonnes maisons en portent de vrais, pas du strass, tandis que nombre de bourgeoises de certaine envergure, en province surtout, n'en ont jamais possédé.

Explique qui pourra cette différence.

Fanny n'avait pas encore opéré son débarquement du matin.

Une liberté grande régnait donc parmi ces nonnes élégamment dissolues, pareille à la dissipation des écoliers quand le pion est à distance.

— Nous n'avons pas vu l'adorateur de Valentine, observa une forte brune, légitime épouse d'un comptable, à son grand désespoir. — Ce mari à dix-huit cents francs par an lui pesait comme un cauchemar. — C'est étrange. Il n'est pas venu hier non plus. Elle l'aura découragé.

— Ce n'est pas toi qui en ferais autant, insinua une bonne petite amie.

— Oh! non, un Courcelles! Écoutez donc! Il n'y en a pas pour tout le monde.

— En voilà une qui a de la chance ! Et dire qu'elle fait sa mijaurée ! De la tenue ! Dans les modes, n'en faut pas tant que ça !

— J'aurais du mal à résister aussi longtemps, fit une jolie blonde de dix-sept ans dont l'éducation était complète; une défense honorable et voilà tout ; je baisserais pavillon de peur de mettre l'ennemi en fuite. D'ailleurs ce ne serait pas si ennuyeux de se rendre ! Il n'est pas mal monsieur Pierre.

— Et l'autre, qu'est-ce que tu en ferais, Estelle? Car il y en a un autre, objecta la première, une femme de trente ans, qui en avait vu de toutes les couleurs avant d'arriver à cette position supérieure.

— L'autre, si c'était le mien, je lui donnerais son congé et je l'enverrais à la balançoire. Un ladre qui m'a refusé une robe de cent francs cette semaine ! Cinq louis, une misère ! Quel grigou !

— Mais êtes-vous sûre que Valentine en ait un autre? demanda une charmante jeune fille de vingt ans qui répondait au nom de Geneviève et d'une figure à donner des rêves agréables à un astronome ? Je m'en vais tous les soirs avec elle et je n'ai rencontré personne qui ressemble à un propriétaire.

— Ma petite, riposta la première tout en posant un chapeau devant elle et en se reculant pour en apprécier la forme, quand on a aux oreilles des diamants de quinze cents francs, ce n'est pas avec quinze louis par mois qu'on peut se les offrir.

— Valentine en a vingt-cinq et elle est très-économe.

— Raison de plus. Mais tu as tort de t'obstiner. Elle ne fait pas sa tête et ne s'en défend pas.

— Moi, fit l'ingénue, j'aime mieux me marier. Les amants, ça change et ils peuvent nous planter là.

— Avec cela que les maris s'en privent !

— Quelle grue que cette Geneviève, dit l'épouse rageuse ! Se marier ! Sang et tonnerre ! Si elle veut

mon époux, je le lui céderai volontiers, et monsieur Patrelle est bien conservé pour son âge !

On entendit un coupé s'arrêter devant la porte.

Mme Patrelle qui était plus rapprochée de la fenêtre, jeta un coup d'œil au dehors.

— Mes enfants, dit-elle, j'avais du flair. C'est l'amoureux de Valentine. Quel joli coupé ! Ma petite Geneviève, vois-tu bien, un amant calé comme celui-là vaut mieux que trente-six maris comme M. Patrelle qui n'est pas pire qu'un autre.

C'était Courcelles en effet.

Il entra au salon.

Valentine était seule encore.

Elle voulut le fuir, il ne lui laissa pas le temps de se retirer.

Il lui tendit une main qu'elle n'osa refuser :

— J'ai deux mots à vous dire. Voulez-vous m'écouter et me répondre sincèrement ? lui demanda-t-il.

— C'est un interrogatoire ?

— Oui, à peu près.

— Parlez.

— Vous avez reçu une visite hier soir ?

Elle rougit.

— C'est vrai, répondit-elle.

— Quelle heure était-il ?

— Qu'est-ce que cela peut vous faire ? dit-elle en souriant.

— Je tiens à le savoir. C'est pour votre intérêt et non pour le mien. Répondez donc franchement.

— Je ne demande pas mieux. Vous savez que je ne fais pas mystère de l'amitié que j'ai pour un autre.

— L'heure ? répéta Courcelles.

— Neuf heures et demie, je pense.

— C'est bien. Votre... — il hésita — Votre inconnu était en voiture ?

— Je crois que oui.

— Je vais vous sembler ridicule. Ne vous étonnez pourtant pas de ma question. Était-ce un fiacre?

— Sans doute. Il n'a pas que je sache de voiture à lui.

— Je vous remercie, Valentine.

— C'est tout?

— Absolument.

— Pourquoi vous occupez-vous ainsi de ce qui me concerne?

— Pour vous prouver que je pense à vous. Et en effet que fais-je autre chose?

— Vous savez bien que je ne puis vous écouter. Pourquoi vous obstiner à me poursuivre ainsi? Vous voyez que vous me faites de la peine. Vos assiduités ici me compromettent. Vous devriez les cesser.

— Pour rien au monde.

— Si je vous en priais bien?

— Ne le faites pas.

— Pourquoi?

— Parce que je vous refuserais.

— Vous me forcerez à quitter cette maison et je n'aurai peut-être pas les mêmes avantages dans une autre.

— Vous ne ferez pas ce coup de tête. En tout cas, je vous indemniserai. Je suis un honnête homme et je ne souffrirais pas que vous ayez un dommage à supporter par ma faute. Un Courcelles ne cause préjudice à personne.

— Excepté à la Bourse. Ce qu'ils y gagnent d'autres le perdent. Il y a toujours un perdant au jeu.

— Vilaine! Je sais bien un marché dont tout le monde bénéficierait.

— Lequel?

— Celui que je vous ai proposé. J'y gagnerais le bonheur et vous aussi, je crois.

— Il ne se fera pas, dit-elle, en retournant à ses chapeaux.

— Qui sait? belle Valentine, murmura Courcelles en la menaçant du doigt. Il ne faut pas dire : Fontaine !

Fanny entrait au même moment. Elle vit le geste et la grimace de Valentine.

— Je vous y prends! dit-elle à Pierre.

— Pour ce que cela me profite, il ne faut pas m'en vouloir.

— Vous êtes si matinal que vous finirez par venir balayer l'appartement.

— Ma chère Fanny, j'avais eu un cauchemar.

— Un cauchemar?

— J'ai rêvé que la maison brûlait et ses habitants avec. J'ai voulu savoir si elle était encore debout. Je suis rassuré.

— C'est touchant. Vous avez un bon naturel.

— N'en doutez pas!

— Ce que c'est que l'amour, dit Fanny en branlant la tête. Ne le cachez donc pas ; d'ailleurs cela ne vous sert à rien.

Et lui montrant la jeune fille qui rangeait les chapeaux :

— Toujours la même ?

— Toujours. Mais je me contente de son amitié.

— En attendant le reste.

— J'attendrai longtemps.

— C'est étrange.

— A moins que...

— A moins que quoi ?

— Je ne fasse une découverte.

— Un nouveau monde ?

— Il n'y en a plus. Un secret.

— Et vous êtes sur la trace ?

— Je le crois.

— Contez-moi cela.

— Jamais de la vie.

— Vous réservez vos confidences pour elle ?

— Je les lui ferais moins qu'à vous.

— Peuvent-elles avoir de l'influence sur sa destinée ?

— Énormément.

— Si c'est un roman, je vous conseille de l'écrire pour le *Petit Journal*. Il aura du succès. Vous intriguez les gens.

— Je m'en garderais bien. Je suis comme les femmes. Je n'aime que les romans que je vis. Et, ajouta-t-il en soupirant, j'aspire fort au dénouement du mien.

— Vous l'aimez bien, cette petite Valentine?

— C'est vrai. Je l'aime bien. Vous avez dit le mot. Je l'aime pour sa bonté, pour sa grâce, pour son désintéressement et, ne riez pas, pour son innocence. En voilà une qui aurait fait la plus charmante, la plus mignonne, la plus vertueuse et la meilleure épouse des deux mondes, si Dieu l'eût fait naître dans une autre condition. Heureux l'homme à qui serait échue cette aubaine ! Une chaumière, un cœur pareil et un million pour les menues dépenses, c'est tout ce qu'il faut pour un Eldorado dans une petite campagne, au bord de la mer, à Cabourg ou à Etretat. Vous figurez-vous bien, chère madame, ce que serait une vie avec cette belle enfant pour garde-malade et pour sœur de charité ? Oui, je l'aime et n'ai jamais rien aimé comme elle. Dût-elle me résister éternellement, je ne l'assassinerai pas du tout, mais je resterai son ami quand même. Je la suivrai partout où elle ira, en personne ou par procuration et, si elle se perd, je la mettrai à perpétuité dans les *Petites Affiches!* Je la retrouverai comme un pigeon voyageur retrouve son colombier. C'est mon colombier, cette enfant que vous

avez sous votre garde. Malheureusement la porte est close.

— Et le perchoir occupé.

— Pourquoi me rappelez-vous ce détail? Il m'est désagréable. J'en deviendrais fou, si un Courcelles pouvait l'être, mais ils ont la tête solide dans ma famille! Ce serait du nouveau. Et les affaires? Vont-elles?

— Sur des roulettes, grâce à vous.

— Vous êtes contente?

— Comment ne le serais-je pas?

— Allons, tout est bien. Dites-donc, je vous ai envoyé de jolies clientes, Rose Thé, la petite Nini, Faille première, Mme de Saint-Amand, Polkette! En voilà des farceuses qui jettent leurs chapeaux par-dessus les moulins! A la première des *Cloches de Corneville* la maison Fanny était en évidence. Fanny for ever! Enfin je me réjouis de vos succès; la vogue est là, profitez-en!

A propos, j'attends un de mes amis à qui j'ai envoyé un mot pour lui dire de me rejoindre céans. Cela ne vous indispose pas que je sois si familier? Je mange dans la main comme le premier parasite venu, mais je choisis celles où je becquète, chère belle, croyez-le.

— Et ce monsieur va être longtemps à venir?

— Rassurez-vous, non.

— Tant pis.

— Vous êtes trop bonne.

— Il se nomme?

— Le comte de Fresnes.

— Le mari de Mlle de Sainte-Radegonde?

— Oui.

— Bah!

— Vous la connaissez?

— Sans doute, c'est une de mes meilleures clientes.

Il est même étonnant que vous ne l'ayez pas encore rencontrée ici.

— Vraiment! Voyez donc le hasard.

— Il n'y a pas de hasard. Mlle Rosine... une charmante fille, n'est-ce pas?

— Oui, un peu fantasque.

— Ah!

— Un peu capricieuse.

— Bah!

— Un peu enfant gâtée. Vous étiez bien avec son père?

— Assez. Il se plaisait autrefois, comme vous, à passer une heure dans un milieu qui le divertissait. Voilà tout. Fort aimable d'ailleurs et de grandes façons. J'ai toujours adoré ces gens-là.

— Merci.

— Il n'y a pas de quoi; justement la voici, la comtesse; toute fraîche et toute pimpante. Vous parliez du hasard, saluez-le!

La comtesse de Fresnes entrait en effet. Il n'y avait pas à se replier.

Pierre, qui était brave, en prit son parti et allant au devant d'elle :

— Je suis heureux, dit-il, de vous rencontrer.

— Ici?

— Cela vous étonne?

— Oui. Avez-vous vu mon mari?

— Non, mais je l'attends.

— Alors il vous contera de singulières histoires.

— Il s'est passé du nouveau?

— Beaucoup et du joli! Vous allez me détester.

— Quand je le voudrais, je n'y parviendrais pas!

— Vous êtes galant, mais vous vous rangerez du côté de la barbe et de votre ami. C'est trop juste.

— Avez-vous confiance en moi, chère comtesse?

— Quelquefois. Mais pour ces aventures vous êtes trop partial et je suis condamnée d'avance.

— Qu'en savez-vous?

— Il ne peut en être autrement. D'un côté les femmes, de l'autre les hommes! C'est entendu. Nous sommes en nombre égal et je ne suis pas inquiète du résultat. Ma tante de Villebonne et moi d'une part, vous et le comte de l'autre! Nous verrons qui aura le dernier mot.

— Je devine ce que c'est.

— Vous avez de la sagacité.

— Il s'agit encore de l'abbé Mirande.

— Hélas!

— Dieu des batailles! Quelle pomme de discorde!

— Que voulez-vous! Chacun de nous a sa façon de penser. Nous ne sacrifierons pas le plus ancien de nos amis pour un caprice vain, pour une lubie de désœuvré, pour une fantaisie de Bartholo précoce et ridicule! C'est dit et ce sera.

— Vous avez une tête bien organisée!

— Certes.

— Contez-moi donc ce qui s'est passé et je vous jugerai.

— O Salomon, je ne crois pas à votre équité.

— Vous avez tort. Voyons, ajouta-t-il en tâchant d'être persuasif, Rosine, belle Rosine, vous savez que je vous aime comme toutes les jolies et charmantes femmes. Pardonnez-moi cette affectueuse familiarité. Vous êtes injuste à dessein, car vous n'ignorez pas que je suis toujours du parti du beau sexe! J'ai à son endroit un cœur pétri d'indulgence et de faiblesse. Dites-moi donc ce qui vous exaspère si fort. Une querelle? Où est le ménage — un mot que je déteste pour sa vulgarité — parmi les plus unis qui en soit exempt? La garde qui veille aux barrières du Louvre... J'allais dire une bêtise. Il n'y en a plus. Allons, du

courage. Confessez-vous et vous serez soulagée. Cela vous coûtera moins qu'à d'autres. Grâces au ciel, vous en avez l'habitude. Pour l'absolution, je la réserve. Voilà une phrase qui doit vous émouvoir. Vous allez croire que c'est l'abbé Séraphin...

— Non. Célestin.

— L'abbé Célestin qui vous parle!

— Vous êtes mauvais, mais vous êtes drôle et je n'ai pas d'aversion pour vous. Je suis comme Mlle... Comment l'appelez-vous?

— Cela, c'est mon secret.

— Gardez-le. Voici le fait.

— Je savais bien que vous alliez me le conter. Vous en mouriez d'envie.

— C'est possible. Depuis quelque temps nous sommes en froid, le comte et moi.

— Je le sais. C'est-à-dire qu'il y a entre vous la Sibérie et le Kamschatka réunis.

— Si vous voulez. Il y a quelques jours, il s'est montré d'une amabilité que je qualifierai d'excessive et, je dirai plus, de maladroite. Après notre rupture, cela me parut si bizarre que je voulus en avoir le cœur net et j'ai employé pour éclaircir le point en suspicion, sa sincérité, un petit subterfuge.
Je lui avais tracé des limites. Croyez-vous qu'il s'est emporté jusqu'à tenter de franchir...

— Votre muraille de la Chine?

— Oui, mon retranchement. Une simple porte en acajou, celle de ma chambre...

— Dame!

— Vous dites?

— Je dis : dame!

— J'arrive au fait; ce matin, je me croyais en sûreté derrière mes barricades, dans ce boudoir où je suis chez moi, je pense...

— Chez vous!

— Chez moi. Vous me comprenez ?

— Trop bien, hélas! ô Rosine!

— Monsieur de Fresnes, exaspéré peut-être par une nuit.. blanche.. je veux dire sans sommeil, entre sans frapper. Je n'admets pas, surtout depuis nos récentes difficultés, ces allures trop dépourvues de cérémonial. J'avais ma petite vengeance prête. J'écrivais. Il s'approche. Je ne me dérange pas. Je ne détourne même pas la tête. Je continue mon épître. Monsieur votre ami se penche d'un air câlin sur mon épaule et...

— D'un air câlin, vous en convenez! Voyons, Rosine, un peu d'indulgence!

— Attendez. Furtivement il regarde ce que j'écrivais ou plutôt à qui j'écrivais...

— Inspection aussi inconvenante que dangereuse et dont un mari doit toujours s'abstenir.

— C'est mon avis. S'éclairer était facile. Une enveloppe de dimension honnête portait cette suscription en grosses lettres — d'ordinaire je griffonne des pattes de mouches : — A monsieur l'abbé Mirande! L'air câlin disparaît, le tyran reste et l'homme du monde s'évanouit. C'est une scène indescriptible : Vous allez me livrer ce billet! — Je ne le ferai pas. — Je l'exige! — Tout ce que vous voudrez excepté cet affront!

Je résiste avec énergie. Il commande avec férocité.

J'étais fixée sur ce que j'avais voulu savoir.

Il tente de m'arracher la lettre; je la déchire en quatre morceaux d'une égalité plus parfaite que son humeur et je les lui jette à la figure.

Vous voyez d'ici le spectacle. Cela valait un public de premières. Malheureusement il n'y avait là que ma femme de chambre qui se mourait de peur. Moi je mourais d'une envie de rire qui m'étouffait. Monsieur votre ami ramasse avec beaucoup d'impétuosité les morceaux du billet doux et court à la fenêtre pour les

lire à son aise. Tableau! Sa figure de Bartholo furibond prend une expression niaise et contrite et il vient humblement réclamer un pardon que je refuse avec une dignité dont vous n'avez pas d'idée!

Je demande ma voiture et je viens chez Fanny pour me distraire de ces scènes d'horreur et de pillage et m'acheter un chapeau présentable pour aller demain à l'Opéra où j'accompagnerai ma tante. C'est notre jour et je n'y manquerais pas pour tous les maris de la terre.

— Cette petite histoire est diabolique. Vous avez tendu un piége; on y est tombé comme un dadais, mais vous convenez qu'il n'y a pas eu violence. A la place de votre mari je me serais montré moins débonnaire et nous serions du dernier bien à l'heure qu'il est.

— Insolent!

— Et pouvez-vous me dire ce qu'il y avait dans ce billet?

— Fort bien. Il y avait: Madame la duchesse de Villebonne prie monsieur l'abbé Mirande de venir dîner ce soir.

C'était gravé; l'auteur: Stern, passage des Panoramas.

— Ah! les femmes! Et vous croyez qu'elles ne sont pas haïssables!

— Que voulez-vous? On se venge comme on peut. Quand on n'a pas la force, il faut avoir...

— La finesse.

— Vous l'avez dit.

— Décidément le mariage est l'assemblage de deux êtres qui passent leur vie à se quereller.

— C'est possible.

— Même quand ils s'adorent?

— Surtout quand ils... mais ce n'est pas le cas.

— Vous voyez bien que vous vous trahissez vous-

même. Savez-vous ce que je vois de mieux à faire en tout ceci ? Supprimons l'abbé Mirande...

— Jamais.

— Supprimons-le et vous ferez le couple le mieux assorti, le plus gracieux de Paris. Vous ne voulez pas vous charger de ce soin ?

— Que me proposez-vous là ?

— Non ? Alors je m'en chargerai pour vous l'épargner.

— Comment ferez-vous ?

— Vous connaissez notre pari.

— De point en point. C'est comme si vous aviez perdu. Ce n'est qu'un cri dans le monde, côté des dames. L'homme accompli, bienveillant, c'est lui. Vous paierez l'amende. Quant à mon mari, l'être aux préventions ridicules, aux soupçons outrageants, il les expiera ou se fera pardonner.

— Expier ! malheureux René! Et par combien de réclusion ou plutôt d'exclusion, s'il vous plaît ?

— Je ne sais. L'avenir en décidera. Mais vous, pouvez-vous me dire pourquoi vous en voulez à l'abbé Mirande? Que vous a-t-il fait?

— Rien.

— Mais alors?

— C'est d'instinct. D'abord je ne le hais pas. Je ne hais personne. C'est un étranger pour moi. Je n'ai aucun sujet particulier de lui être désagréable. Soyez donc rassurée sur mes intentions. Je voudrais seulement gagner la gageure. Je ne lui souhaite aucun mal. Je suis incapable de nuire à un scarabée et je n'ai jamais versé le sang d'un moineau.

— Je vous admire. Je suis sûre que nous nous serions admirablement compris tous les deux.

Courcelles leva les yeux au plafond avec une petite moue très-réjouissante :

— Je vous demande la permission de vous laisser à

vos chapeaux, dit-il en tirant sa montre. Voici l'heure à laquelle j'ai donné rendez-vous à votre époux et il doit être exact, ayant tant de curiosités à me raconter. Je veux vous éviter l'ennui d'une entrevue avec lui. J'espère que vous en aurez de meilleures plus tard. Si par hasard il avait raison au sujet de votre vicaire, vous me promettez de reconnaître vos erreurs loyalement?

— Loyalement; vous avez ma parole.

— J'en ferai autant de mon côté, fit Courcelles avec conviction.

Il échangea avec la comtesse un salut à l'anglaise très-affectueux et sortit.

Non sans avoir jeté un long regard à Valentine, qui lui répondit par une inclinaison de tête et un léger sourire.

Dans son coin la bonne Mme Patrelle disait à sa voisine :

— La petite de Sainte-Radegonde a causé bien longtemps avec le Courcelles. C'était un rendez-vous. Mariée depuis six mois et déjà! Oh! ces femmes du monde! Quelle morale!

Dans l'antichambre, Pierre rencontra Fanny qui lui dit malignement :

— Est-ce que c'était là le monsieur que vous attendiez, Sardanapale?...

— Non, c'est le mari. Il aura vu le coupé de sa femme à la porte et m'attend dans le mien.

— Ils en sont là?

— Jusqu'à nouvel ordre. Mais je les raccommoderai ou j'y perdrai mon latin.

— Excellent ami!

— Ne vous l'ai-je pas prouvé?

— A bientôt.

XXX

Au cinquième étage de la maison du boulevard Saint-Michel, dans un appartement composé de trois chambres, sans compter celle de l'abbé Mirande, encombrées dans tous les coins et recoins de livres, de papiers, de têtes de morts, de tibias, de fragments de squelettes, de tables en bois blanc où un Suarez monumental coudoyait un volume de Demolombe, capharnaüm de toutes les sciences recouvert d'une couche de poussière qui n'avait rien de vénérable, vivait un original dont le portrait figurerait mieux dans un conte d'Hoffmann que dans une histoire parisienne.

C'était le domicile d'Onésime Dorothée Favert, docteur ès-sciences, docteur ès-lettres, docteur en médecine, docteur en droit et — s'il vous plaît — en théologie.

Favert, puits de science autrement profond que Pic de la Mirandole, est d'une modestie à toute épreuve et d'une sûreté de jugement qui n'est pas contestée. S'il vous arrive d'errer dans le quartier des Ecoles et que vous rencontriez un homme de quarante-cinq ans, déjà ridé, aux cheveux grisonnants et rares, droits comme des allumettes, le crâne couvert d'un chapeau jaunissant et usé, uniformément vêtu en été comme

en hiver d'une houppelande qui lui bat les talons ulster, robe de chambre ou souquenille de cocher, tenant à la fois de tous ces habits, et d'un pantalon noi râpé, mais vierge de taches et soigneusement brossé ayant à ses pieds, larges comme des battoirs, des souliers dont la carrure et la solidité auraient rendu de points aux chaussures légendaires de l'aîné des Dupin soyez sûr que le hasard vous met en communicatior visuelle avec ce savant universel.

Il passe ses jours et ses nuits ou partie d'icelles à de compilations et des résumés pour les libraires scientifiques, qui les lui paient assez largement pour qu'er vingt années de labeurs et d'études, en vivant avec une sobriété modèle, il ait pu amasser une cinquantaine de mille francs qu'il a mis de côté et qu'il traite avec tout le respect dû aux objets précieux et rares.

Il est content de son sort; sa physionomie vulgaire d'Auvergnat de race, porte l'empreinte d'une bonte fine et d'une grande force d'âme et de corps.

Il donne aussi quelques répétitions de droit ou de médecine fort recherchées à des jeunes gens qui se proposent d'arriver à l'agrégation ou au professorat.

Il a le plus profond dédain pour les cancres et les paresseux qu'il faudrait à prix d'or aider à doubler le cap du baccalauréat ou de la licence.

Estimé de tous, connu comme le Panthéon ou Saint-Séverin, de la rue Saint-Jacques à la rue de Rennes, le père Favert, — on le croirait octogénaire à ne considérer que ce qu'il a lu ou écrit, — n'a que des amis et ce qu'il reçoit de saluts dans une de ses courtes promenades, ferait pâmer d'aise un amant banal de la popularité.

Le père Favert est un bénédictin dans toute la rigueur du terme. Il incline vers le scepticisme à force de savoir. C'est trop souvent le résultat de la science poussée à ses dernières limites. En cherchant l'âme

avec le scalpel dans le cadavre des malheureux que lui livre la misère, le chirurgien qui ne la découvre pas finit par en nier l'existence.

Favert ne nie pas. Il doute.

Résultat fatal et faux !

L'âme existe dans la fleur qui ne vit qu'un jour comme dans le corps de l'homme qui respire cinquante ans, si on entend par l'âme le souffle de Dieu qui les anime, Dieu, c'est-à-dire l'auteur de cet infini où la terre n'est qu'un point, le Jéhovah des anciens, l'Etre par excellence, le seul vraiment vivant, éternel et puissant.

N'en pouvant comprendre la nature, ni en définir l'essence, la forme ou le lieu, Favert se contente de secouer la tête quand on lui en parle.

Il évite d'ailleurs ces controverses qu'il déclare oiseuses puisque personne, en juge compétent, ne peut trancher le débat.

Son esprit se tourne de préférence vers les sciences positives et pratiques. Ce n'est pas un rêveur, c'est une bibliothèque. On souffle dans un caoutchouc, on lui pose un problème et il rend ses oracles à l'instant, clairement, sans erreur. Il vaut mieux qu'un dictionnaire universel.

Favert aurait pu amasser une véritable fortune si, moins dédaigneux de l'argent, du luxe et des plaisirs qu'il procure, il avait voulu user de sa réputation pour recueillir une certaine quantité de ce vil métal.

Mais il souhaitait le nécessaire et rien au delà et, n'ayant pas de besoins, il s'estime assez riche.

Il n'a connu qu'une passion.

C'est une amitié inaltérable, dévouée, paternelle, bien que son ami fût à peine plus jeune que lui, pour l'abbé Mirande.

Onésime l'aimait comme le prisonnier aime la fleur, l'araignée, la souris qui lui tiennent lieu d'univers ;

comme le sabotier isolé dans une forêt aime son chien, sa seule compagnie, comme le naufragé tient au radeau sur lequel il surnage.

Cette amitié datait de longtemps.

L'abbé Mirande, chapelain de Sainte-Geneviève, Favert, pauvre étudiant, tous deux ne connaissant personne, avaient uni leurs deux solitudes et les avaient mises en participation..

Ils en avaient recueilli de jolis bénéfices : un seul appartement, resté toujours le même, des repas en commun, d'interminables causeries le soir en s'endormant, et, somme toute, avec deux caractères et deux appétits entièrement dissemblables, une liaison qu'aucun trouble n'avait agitée et qui avait conservé la limpidité de l'eau de roche.

Superficiel, élégant, harmonieux, mondain, l'abbé Mirande était le phénix de la distinction pour Favert, qui n'avait aucune de ses qualités ou de ses défauts.

Favert, avec sa persévérance de bœuf nivernais creusant un sillon, était un objet d'admiration pour l'abbé qui vivait au milieu de gens incapables de la millième partie de ce labeur titanesque.

Partis tous deux des derniers échelons, ils avaient en outre la fraternité d'une origine commune.

L'abbé Célestin avait des prévenances touchantes pour cet ami qui ne connaissait pas d'autre affection que la sienne et auquel il tenait lieu de famille et de tout.

Il fallait voir avec quelle sollicitude Célestin, doué de vrais instincts de femme, prenait soin de la pauvre garderobe de Favert, de son linge, et les recommandations presque filiales adressées par lui à la femme de ménage qui nettoyait (?) cette caverne de la doctrine et de la science.

Favert ne pensait qu'à la nourriture de son esprit et il lui eût donné des indigestions terribles, n'eût été la puissance d'absorption de cet estomac gigantesque.

L'abbé Mirande n'oubliait pas l'utile guenille de son ami et veillait à ce qu'elle ne tombât point définitivement en loques dans le ruisseau.

Il avait des vigilances et des attentions de maîtresse pour ce vieil enfant cinq fois docteur et ignorant tout des plaisirs de la vie dont il se souciait comme une baleine d'un ortolan.

Célestin avait gardé sa chambre dans l'appartement commun et en payait régulièrement le loyer.

Il ne l'avait point quittée sans esprit de retour et elle était restée telle qu'il l'habitait avant son entrée dans le clergé régulier de Paris.

Il avait là sa garde-robe séculière et bourgeoise qu'il tenait au courant de la mode, et tout le pauvre mobilier dont il eût dédaigné de se servir dans sa nouvelle condition.

Favert n'avait jamais augmenté le sien d'un barreau de chaise; ses tables, ses livres, un mauvais lit en fer, un réveil-matin de quinze francs, c'était à peu près tout son avoir en fait de meubles et il s'en contentait.

Son luxe, c'était Célestin.

Quand il entendait son ami, son Benjamin ouvrir la porte, il trouvait son appartement aussi resplendissant que la galerie d'Apollon au Louvre. Les tables de peuplier, les chaises en paille, le lit de fer dansaient une sarabande échevelée devant ses lunettes de verre azuré.

Toutes les figures grimaçantes du sabbat scientifique auquel il assistait nuit et jour dans son isolement, prenaient la fuite et s'évaporaient pour faire place aux belles et séduisantes perspectives évoquées par le gracieux abbé.

Favert jetait sa plume de Tolède, sa bonne plume d'oie qui grinçait sur le papier, il se délassait, il était vraiment heureux et se sentait vivre.

C'était en somme un touchant spectacle que celui

de ces deux hommes supérieurs chacun dans leur sphère qui s'adoraient avec cette simplicité des temps antiques, et si l'on pouvait haïr les ambitions et les hauteurs de l'abbé, excusables si l'on songe aux révoltantes duretés de ses débuts dans la vie et aux humiliations qui en avaient été la conséquence, on ne pouvait que l'admirer dans cette persévérance d'une affection honorable et pour laquelle il se serait imposé tous les sacrifices que Favert lui eût demandés.

Favert n'avait pas de secrets pour son ami.

Célestin en avait un, mais si le savant s'en doutait, il avait eu la discrétion de ne point aborder un sujet sur lequel son fraternel camarade gardait le silence.

Au moment où Courcelles causait avec Valentine chez Fanny, l'abbé arrivait chez Favert.

Le docteur écrivait.

L'éditeur Palmé lui avait commandé un résumé de toutes les opinions des pères de l'Eglise sur la question si grave du célibat des prêtres.

— Ah! povero, dit Célestin, c'est à moi qu'on devrait donner ce sujet à traiter et non à toi.

— Toi, répliqua Favert, tu donnerais tes opinions personnelles et je ne suis pas chargé de donner les miennes. Tu vois un simple compilateur.

— Et si on te demandait ton avis ?

— Je serais fort perplexe. Il y a bien les protestants qui ne me semblent pas si bêtes, mais, entends-tu, je ne suis pas chargé d'édicter des lois ecclésiastiques et je te saurais gré de ne pas me conduire à l'excommunication avec tes interrogatoires.

Et il se remit à son travail avec acharnement. Sa tête penchée sur la table était absorbée par la méditation des arguments d'autrui qu'il empilait les uns sur les autres sur cette terrible loi du célibat qui a fait tant de victimes et si peu de saints, et cependant

ses petits yeux gris examinaient à la dérobée la physionomie de l'abbé.

Le vicaire paraissait nerveux, agité, inquiet.

Les questions de Valentine avaient troublé sa tranquillité. Il savait qu'elle reviendrait sur cette volonté de savoir ce qu'il lui cachait. Il n'avait triomphé de sa résistance et de son obstination à pénétrer son secret que par un mensonge ; la réflexion devait suivre dans l'esprit de la jeune fille un oubli passager et ses exigences reparaîtraient plus vives et plus difficiles à repousser.

Il était profondément humilié de sa fourberie. Sa nature hautaine et orgueilleuse se révoltait contre la bassesse d'une tromperie qui lui répugnait. Ce n'était pas sa chute qui le désespérait, mais sa duplicité.

Il était mécontent de tout et de lui-même.

Puis la jeune fille avait insinué qu'il avait tout à redouter d'ennemis qui le poursuivaient et se déclaraient décidés à sa perte.

Elle était donc en relations avec eux ?

C'était à cette source qu'elle avait puisé les doutes qui mettaient son bonheur en péril.

Il aurait donné dix ans de vie pour les connaître ; vaguement il les redoutait du côté de la rue Barbet-de-Jouy.

Les changements inexplicables du comte de Fresnes, les prévenances de Courcelles lui semblaient des attentions et des perfidies de Judas ; il ne pouvait nier la puissance de ses adversaires et, sans être homme à les craindre plus que de raison, il aurait voulu que la guerre entre eux se fît à visage découvert, ce dont Courcelles n'avait garde.

Le pauvre abbé s'irritait donc de ces piéges qu'il sentait sans les voir, de ces embuscades qu'il devinait et ne pouvait déjouer.

Il se débattait comme un moucheron pris dans une

toile d'araignée avant l'arrivée de l'invisible ennemi qui la lui a tendue.

Son honneur de prêtre qu'il aurait défendu au prix de la torture des martyrs, son amour sans lequel il sentait qu'il ne pouvait vivre étaient en danger, et la perspective d'une catastrophe pire que la catastrophe elle-même le tenaient dans une anxiété dont il n'était plus le maître.

Pendant que le docteur poursuivait, impassible en apparence, le cours de ses élucubrations, Mirande, à cheval sur sa chaise et s'appuyant sur le dossier comme sur le rebord d'une chaire dans un coin de la cheminée, se mit à entamer la discussion du sujet que traitait Favert.

— S'il y a une barbarie au monde, disait-il, c'est bien cette sotte et féroce exclusion qui nous relègue parmi les êtres déclassés et nous condamne à un isolement contre nature. Je n'ai pas le droit d'avoir un avis sur ce sujet ni sur tout autre, c'est entendu. Les docteurs ont tranché ces points *in æternum*, pour l'éternité ; je serais mis à l'index et j'ai par-dessus toute chose l'horreur du scandale et de la désobéissance à un serment librement prononcé ; je ne serai pas un apostat ni un défroqué ! On ne me jettera point cette insulte à la figure.

Mais entre nous, ami Favert, dans le mystère de ce réduit scientifique et discret, nous pouvons répandre nos plaintes et montrer nos plaies. Tu les panseras avec le baume de ton amitié, ô Samaritain de mon cœur !

Favert prêtait, sans quitter son travail, une oreille attentive à ce plaidoyer *pro domo* de l'abbé.

Mirande poursuivit avec véhémence :

— Rien n'est despotique et inflexible comme la loi qui nous asservit à ses prescriptions effroyables.

Si le droit de révolte m'est interdit, au moins

puis-je invoquer la parole du Livre pour absoudre ces malheureux qui, cédant à des lois plus puissantes que celles de l'Église puisqu'elles émanent de Dieu, éprouvent le besoin d'aimer ce qui a été créé par lui pour nous attirer, nous séduire et nous entraîner sans résistance possible là où on veut nous défendre d'aller.

Est-ce que la Bible ne dit pas : Il n'est pas bon que l'homme soit seul ! Est-ce qu'il y a un mot, un seul qui commande cette monstruosité de la solitude ? Qu'on le cite, d'où qu'il vienne, de la Bible, des Prophètes ou de Jésus-Christ lui-même !

On se trouve en face du néant quand on prétend soutenir ces ordres insensés qui nous mènent à la folie, ou ce qui est pis, à l'hypocrisie de la virginité.

Et cependant, ô docteurs à courte vue, vous astreignez des êtres intelligents, animés, doués d'un cœur qui bat à l'unisson des autres, ayant du sang rouge dans les veines et des passions d'autant plus violentes qu'elles sont surexcitées par mille révélations des jouissances d'autrui, à passer froids, incorruptibles, sans chaleur et sans vie, au milieu des joies, des tentations, des plaisirs et des voluptés de la terre.

Autant commander à un glaçon de ne pas fondre dans une fournaise !

Et vous croyez que le véritable enfer n'est pas celui-là !

Mourir de faim autour d'une table luxueusement servie, sentir l'envie vous ronger les entrailles en regardant les favorisés enlever la part qui vous est destinée, brûler de toutes les flammes du désir sans pouvoir les éteindre dans l'onde où l'on pourrait prendre un bain salutaire !

Malheur et damnation ! Ne sont-ce pas là les supplices que l'antiquité avait rêvés comme ce qu'il y a de plus terrible pour le châtiment des grands criminels !

Et si quelque âme, trop faible pour ce combat dans lequel il faut vaincre ou périr sous les ordres de généraux ignares, succombe dans la lutte et laisse tomber, sans pouvoir le porter jusqu'au bout, le fardeau qui lui est tyranniquement imposé, le monde n'a pas assez de cailloux ni de roches pour lapider cet infâme, ce lâche qui n'a pas su accomplir une tâche au-dessus des forces humaines.

Qu'il vienne à moi, qu'il me conte ses luttes et ses faiblesses, et je lui dirai : Frère, par quelle porte es-tu entré dans cette galère, dans cette maison d'esclavage ? Par celle de la misère ? Tu étais pauvre, tu as été élevé par pitié dans un séminaire et tu as voulu payer ta dette de reconnaissance à la charité qui t'avait nourri ! Dans cet élan de cœur, tu t'es livré sans calculer la somme de sacrifices qui te serait imposée ! Plus tard tu as vu le précipice qui barrait ton chemin. Il fallait ou reculer ou tomber dans cet abîme infranchissable ! Reculer c'était la honte ! La chute silencieuse, inconnue de tous, c'était le repos, la fin de cette bataille insensée que tu te livrais à toi-même. C'était une joie immense après des souffrances indicibles. Tu as bu à cette coupe d'oubli et de rafraîchissement. A qui as-tu nui ? Quel préjudice as-tu causé ? Je ne vois pas ton crime ! Perdu dans les ténèbres, tu as regagné la lumière ; malade, tu as couru à la source de la guérison. Je t'absous et ceux qui te condamneront sont peut-être plus coupables que toi !

Voilà ce que je lui dirais à ce pauvre gladiateur tombé dans l'arène et qui me supplierait, *pollice verso !* et toi, ami Favert, tu en ferais autant. Dis-moi, si tu en as le courage, que ce n'est pas vrai !

Le docteur avait relevé la tête et posé sa plume avec soin sur le bord de son écritoire, une écritoire vaste comme un océan et d'où une encyclopédie aurait pu émerger !

Interloqué par cet énergique mouvement oratoire de son intime, il le considérait avec curiosité et croyait avoir déchiffré le mot de l'énigme qu'il s'était depuis longtemps soumise à lui-même :

— Mon fils, dit-il, tu prends beaucoup d'intérêt à la question.

— En connais-tu de plus intéressantes pour nous ?

— Peuh ! les femmes, ne peut-on vraiment s'en passer ?

Favert ne se moquait pas. La femme était à ses yeux un objet de luxe, comme un bronze de Barbedienne ou un tableau de Cabanel.

Il n'en éprouvait pas le besoin.

Hors des chiffres, des articles de loi, des arguments théologiques, des syllogismes nébuleux de la philosophie ou de la structure des corps de toute nature, ce savant ne voyait rien d'intéressant. L'amour, le plus puissant mobile des actions de l'humanité tout entière, n'était à ses yeux qu'un appétit naturel facile à satisfaire, si on l'éprouve, comme on apaise sa faim avec un aliment quelconque ou sa soif aussi vite et mieux éteinte avec de l'eau claire qu'avec du johannisberg ou du château-margaux.

Il était de ceux qui n'ont jamais lu un roman et les méprisent, comme si la vie ne s'apprenait pas tout aussi bien dans l'histoire des passions de l'homme que dans la dissection de son cadavre.

A cette interrogation bizarre, Mirande s'emporta comme si, prêtre de Bouddha, il avait vu des fanatiques briser son idole dans la grande pagode de Lahore ou de Delhi.

— Mais, blasphémateur que tu es, s'écria-t-il, tu mériterais, si par malheur pour toi tu n'étais de bonne foi, qu'on te brûlât tout vif en place de Grève, comme le plus criminel des hérétiques ! Qu'est-ce que la vie ? Un désert ! Est-ce qu'on le peut traverser sans

rafraîchir ses lèvres brûlées à cette source de bénédiction qui se nomme l'amour? Est-ce que tout dans la création ne te prouve pas cette loi supérieure? Les oiseaux des champs, les plantes qui se cherchent, qui s'abaissent l'une vers l'autre pour se féconder dans un baiser printanier? La brise elle-même qui leur sert d'intermédiaire et favorise leurs intimités mystérieuses? Est-ce qu'il n'y a pas des jours, en mai par exemple, où, si tu te promènes, tout savant endurci que tu sois, dans cet immense jardin de Dieu qui se nomme la terre, tu sens comme une fermentation universelle et vivifiante qui nous enivre de ses parfums? Est-ce qu'à ces heures fécondes, ton âme ne brise pas son enveloppe afin de se perdre dans l'espace à la recherche d'une autre âme pour se fondre avec elle dans un embrassement suprême, comme le pollen des roses, emporté par la brise, cherche la corolle enamourée où il va se déposer?

L'amour, pitoyable docteur, mais c'est la loi première du monde! Supprime-le et du même coup tu supprimes la vie!

Et il y a des êtres à qui tu l'interdirais!

Et tu parles de végéter dans ta solitude!

Mais la femme n'est-ce pas le rayon sans lequel nous serions plongés dans une nuit monotone et mortelle! N'est-ce pas l'ombrage bienfaisant sous lequel nous nous reposons des ardeurs de l'été? Mais, misérable sophiste que tu es, si avec toute ta science tu devais me condamner à cent ans de jouissances d'orgueil, de luxe, d'ambitions satisfaites, de bien-être sans limites, de trésors accumulés, et me priver de cette unique félicité, je te crierais : Garde tout, ton or, ta santé, tes honneurs et le reste, et je te les jetterais à la tête en échange d'un quart d'heure, d'une minute fugitive du seul bonheur vraiment enviable sans lequel les autres ne sont que détresse et misère!

Onésime reprit sa plume et se remit à l'œuvre sans réplique.

Il courba même sa tête si près de ses paperasses qu'il semblait devenu myope subitement. Il était fort ému. L'exaltation de son ami l'avait éclairé sur un point demeuré pour lui douteux jusque-là. La lumière était faite.

L'abbé poursuivit sans s'étonner de cette inattention de Favert à laquelle il était habitué :

— Est-ce que Faust ne sacrifie pas tout à sa divine Marguerite! Est-ce qu'il ne vend pas son âme au diable pour l'obtenir après l'avoir seulement entrevue dans un miroir! Juste allégorie de l'état du cœur de tous les hommes. Il vient une heure où l'amour prend en maître absolu possession de notre âme! Hypocrite qui le nie, lépreux qui ne le ressent pas et se tient piteusement à l'écart! Faust était un docteur cependant, une âme racornie au contact des parchemins, un cœur enveloppé de la vénérable poussière des bouquins et des laboratoires! Cet amour tardif le conduit à toutes les lâchetés, à toutes les infamies! Qui sait si quelque jour aussi ton épiderme grossier ne sera pas effleuré par une de ces mille flèches du désir dont l'air de Paris est traversé? Je t'accorde que dans le fond d'un village, dans les tristes hameaux aux chaumières couvertes au faîte pour tout ornement de joubarbe et d'iris où nous sommes nés, nous, les parias intelligents, nos sens, où l'image du beau se reflète auraient pu rester endormis comme un foyer qui demeure glacé faute de sarments pour l'alimenter! Ce ne sont pas les pauvres vachères de la Mayenne ou les maritornes de l'Auvergne qui nous auraient inspiré de tyranniques amours, et encore je n'en jurerais pas! Il s'en trouve de gracieuses et de célestes, perdues là comme les sorbiers des bois au milieu des végétaux sans fleurs qui les entourent!

Mais à Paris, au sein de cette Capoue moderne, célèbre par ses délices dans l'univers entier, là où toutes les merveilles de la France s'accumulent et se pressent, où tous les parfums de la tentation nous montent à la tête, quand à chaque pas tu croises dans la rue quelqu'une de ces filles superbes, chefs-d'œuvre de Dieu perfectionnés par notre civilisation, dans ce milieu où toute séduction abonde et t'obsède, va donc résister, philosophe! tourne le dos, cynique! mange dans la nudité de ta chambre le pain noir de la virginité quand tu es invité à tous les festins des voluptés terrestres! Courbe-toi, sans trêve ni repos, le front pensif et ridé par les veilles, sur tes arides grimoires, quand de belles Èves, aux gestes provoquants, t'offrent la pomme qui peut bien perdre un savant puisqu'elle a perdu le monde entier! Laisse ton manteau, Joseph, aux mains de ces femmes de Putiphar dont tu entendras les rires moqueurs et que tu reverras dans tes rêves, blanches et échevelées, danser autour de ton chevet. Ah! tu nies, vaniteux incrédule, la puissance de la femme! Je ne désespère pas de te voir, toi aussi, soumis à ce joug sous lequel nous sommes tous destinés à passer, comme des vaincus liés au char du triomphateur. Tu payeras ta rançon un jour ou l'autre et tu la payeras d'autant plus forte que tu auras davantage exaspéré l'ennemi par ta résistance.

Onésime avait déposé de nouveau sa plume.

Aux derniers mots, il se leva doucement et touchant de la main l'épaule de son ami :

— Et toi ? lui dit-il simplement.

L'abbé eut un soubresaut, un tressaillement soudain qui l'ébranla tout entier comme un mât de navire secoué par un ras de marée.

Il baissa la tête.

Une sueur froide lui vint au front.

Il s'était trahi pour la première fois.

Heureusement c'était devant son autre lui-même. Il avait trop parlé, mais dans le désert.

— Et moi? dit-il en répétant la question de Favert et en le regardant. Je l'ai payée.

Et il baissa la tête et la couvrit de ses mains.

— Mon pauvre Célestin, tu avais donc un secret pour moi ?

— C'est vrai, mais que veux-tu? j'avais honte de l'avouer.

— Il était deviné.

— Eh bien, que m'importe?

Et mettant la main sur le cœur du savant et ensuite la reportant sur le sien, il ajouta :

— Il mourra là et là!

Et tout à coup, comme d'un nuage déchiré par un éclair, une pluie de larmes tomba de ses yeux et l'aveugla.

XXXI

On frappa à la porte.

C'était le concierge qui montait une lettre. Elle était adressée à M. Onésime Favert pour son ami.

L'abbé la prit et la lut avidement. Elle était courte, mais sans doute consolante, car il sourit parmi ses larmes et ce fut une éclaircie au milieu de la tempête qui l'agitait.

— Main de femme, dit le savant, main qui flatte en attendant qu'elle égratigne.

— Tais-toi, profane, répliqua Mirande, ne calomnie pas ce que tu ignores. Ces quatre lignes me comblent de joie.

— Combien durera-t-elle ? dit philosophiquement Favert.

Puis il rangea ses papiers méthodiquement, ferma son écritoire moins belle mais non moins célèbre que celle de l'auteur du *Prince Caniche*, remit une bûche dans l'âtre, sur les autres, à la place qu'elle devait occuper pour donner une chaleur convenable, s'assit en face de son ami et lui prenant la main :

— Maintenant, dit-il, soyons sérieux et daigne m'écouter cinq minutes, attentivement, comme j'ai fait sans que tu t'en doutes.

— C'est inutile, répliqua Mirande ; je sais ce que tu vas me dire. Penses-tu que je ne me le sois pas répété cent fois pendant des années ? Est-ce que je n'entends pas deux voix en moi : l'une qui m'a crié que mon devoir m'ordonnait la résistance ; que je n'étais pas un homme, si je cédais ; que c'était plus qu'un crime que je commettais, un sacrilége ! l'autre douce et insinuante qui me chante toutes les mélodies de l'amour dont je suis troublé et à laquelle je ne puis ni ne veux fermer mes oreilles, tant elle a de charmes et d'enivrement ! Ah ! mon ami, je n'accuse personne et je ne m'excuse pas ! Je me blâme plus durement que les juges les plus décidés à ma perte n'auraient le courage de le faire ; et pourtant je suis volontairement et doublement coupable. Ce n'est pas le sentiment de mon devoir qui me touche, ce n'est pas la profondeur de la chute que j'envisage, ce n'est pas dans ma justice que je suis humilié, c'est dans mon orgueil ! Savoir à quels abîmes je suis tombé ; mentir chaque jour à la face de tous en affichant un visage calme et rigidement vertueux ; redouter par dessus tout qu'on ne m'arrache mon voile et l'humiliation d'un aveu ; vivre de fraude et de duplicité, en avoir horreur et ne pouvoir sortir de l'ornière de honte où je m'enfonce de plus en plus, voilà ce que je ne puis souffrir et cependant si je publiais ma faute en jetant le froc aux orties je commettrais un crime plus grand que le premier ! L'Écriture n'a-t-elle pas dit : Malheur à celui par qui le scandale entre dans le monde ! Moi ! l'abbé Mirande, un renégat ! Je mourrais de honte le jour où dans la rue un homme détournerait la tête à mon approche. Cela ne sera pas !

— Mais alors, mon ami, renonce à cette passion !

— Voilà bien mon désespoir. Le remords ? Niaiserie à laquelle je ne crois pas ! Le monde et ses mépris ? je les fuirais, mais elle ? Je n'aurais pas besoin de m'en détacher. Elle me quitterait d'elle-même. Je l'ai trompée.

Elle ignore qui je suis et ne me pardonnerait pas un mensonge. Va, tu ne sais pas le supplice que j'endure depuis longtemps. Les vautours qui me rongent le foie sont plus terribles que celui de Prométhée. Je ne pense plus, je ne dors plus, je ne vis plus. Figure-toi — mais je crains que tu ne me comprennes pas, toi qui n'as pas de faiblesses, toi le sceptique — figure--toi que j'ai rencontré la plus adorable, la meilleure des femmes, je ne veux pas dire la plus belle, tu m'accuserais d'aveuglement et d'orgueil; cependant il en est peu qui égalent ce chef-d'œuvre du créateur ou du hasard, car à force de douleur je deviens incroyant.

Tu sais que je les connais bien, les femmes! J'ai entendu leurs confessions, j'ai sondé leurs vertus et leurs vices; donc, quand je t'affirme que celle-là est aussi parfaite qu'une créature mortelle puisse l'être, tu dois me croire et c'est la vérité.

J'avais mis en elle l'espoir de mon existence. Elle et toi, l'amour et l'amitié, me faisaient tout oublier, tout mépriser, blessures d'amour-propre, déceptions, ennuis et regrets.

Avant-elle je n'avais rien aimé excepté toi, mon compagnon de jeunesse et de luttes, de misère et d'abandon, toi le simple et le sage, pétri d'abnégation et de désintéressement, être de l'âge d'or perdu dans le nôtre! A qui me serais-je attaché? A mon père qui n'a jamais eu un mot d'affection pour moi, ni, je le crains, pour personne! Je lui ai assuré une fin tranquille, je suis en repos de ce côté. A ma mère? Je l'ai à peine entrevue. A mes maîtres qui m'accablaient de châtiments et d'humiliations quand avec un mot affectueux ils auraient étouffé mes rébellions de sauvage? A mon évêque qui se vengeait de mon inutile supériorité en la réléguant dans un village désert et perdu dans les landes? A mes camarades, espions de tous mes actes et de mes démarches les plus inoffensives?

J'allai donc à elle, ravissante et isolée comme nous, avec un cœur neuf et qu'aucune passion n'avait envahi.

Nos situations semblables nous réunirent; une sympathie mutuelle nous entraîna l'un vers l'autre.

Pendant deux ans, ce fut un enchantement. Ah! tu parles de ces jouissances et tu les méconnais ou les dédaignes? Après une pareille expérience, tu te soumettrais et tu avouerais que toutes les autres ne les valent pas! Seulement tu ne rencontreras pas de source où l'on en puise d'aussi parfaites.

Appuyé sur cette affection je ne sais pas ce que j'aurais bravé!

Ce temps heureux a été l'époque de mes plus grands succès de parole. J'étais électrisé. Il y avait en moi une force qui m'élevait vers les sphères idéales. J'avais l'éloquence des gens heureux. Je rayonnais et je devais réchauffer à mon approche tout ce qui se trouvait en communication avec moi. J'étais entouré d'envieux; je le sentais, mais ma bonté me sauvait. Il m'aurait été impossible de laisser échapper un mot acerbe, une épigramme blessante. J'accueillais avec un sourire les sarcasmes les plus offensants et on ne me les épargnait pas. Je me souviens qu'un jour à la rue de Grenelle, au palais d'où nos destins dépendent, le potentat qui nous régit m'adressa une semonce sur mes allures mondaines et mes airs évaporés. Il fut raide et hautain; il me menaça de ses rigueurs; je ne sais trop ce qu'il me dit. C'était un simple bourdonnement de duretés à mon oreille, mais il avait l'intention évidente de m'irriter et de me provoquer à une résistance dont il eût tiré parti contre moi. Je lui répondis avec une douceur angélique et il resta convaincu que je valais mieux qu'on ne lui disait. L'humilité m'était facile, je n'entendais pas une syllabe de ses reproches. J'étais distrait et j'écoutais en moi une voix mélodieuse

qui chantait l'hymne extatique de l'amour satisfait.

Aujourd'hui les jours de paix et de confiance sont passés.

Mon bonheur m'échappe, je le sens. Il est perdu et je suis contraint d'avouer que mon abandon est tout à l'honneur de la femme que j'aime.

Je rougis de cet aveu plus que du sacrilége et des fautes qu'on me reprocherait si durement si on les connaissait.

Il y a une chose que cet ange du ciel ne me pardonnera jamais, c'est de ne pas lui avoir dit la vérité. Pour l'obtenir, j'ai été obligé de la tromper odieusement. Elle ne sait pas qui je suis ou plutôt elle croit aimer un homme tout autre que moi. Pour rien au monde je n'aurais eu la hardiesse de lui révéler ma condition. Elle m'aurait repoussé avec indignation.

Mais les femmes ont en elles un instinct d'une finesse extrême qui les avertit et les met en garde contre les surprises.

A la longue, les précautions que j'étais contraint de prendre, les difficultés qu'il me fallait surmonter pour correspondre avec elle, les mille détails de notre liaison ont éveillé sa défiance.

Elle me croit libre et s'étonne de ne pas me voir à ses genoux plus souvent. Elle se demande la raison de l'inexplicable éloignement de mon intérieur où je la tiens. Enfin je sens que des conseils intéressés lui sont donnés par des rivaux puissants qui convoitent sa possession.

Bref, elle m'échappe et je ne puis me défendre contre ce malheur, le plus grand de tous ceux que j'ai à redouter.

Elle m'aime toujours, je le crois, mais où est l'amour qui puisse résister à des défiances persévérantes qu'il m'est défendu de dissiper ? Elle finira toujours par apprendre que je l'ai trompée et par pénétrer mon secret.

Peut-être excuserait-elle mon amour, mais non la lâcheté de mes mensonges.

Et puis il y a dans l'air autour de moi comme une odeur de conspiration ; sans savoir sur quel fondement asseoir ces pressentiments, il me semble que je suis surveillé, gardé à vue ; que des ennemis invisibles travaillent à ma perte. Je suis pris dans un réseau imperceptible comme les gladiateurs tombés dans le cirque sous le filet des rétiaires.

Qu'adviendra-t-il de tout cela ? Je n'en sais rien, mais je me sens perdu, car ce que j'aime m'échappera et je ne survivrai pas à son abandon.

Favert avait écouté religieusement son ami. Il fut effrayé en le voyant si abattu :

— Veux-tu faire un acte d'homme courageux ? lui demanda-t-il.

— Lequel ?

— Sauver l'honneur de ton habit.

— Le moyen ?

— Il n'y en a qu'un.

— Je le connais.

— Alors mets-le à exécution et sans délai. Ecris à ta maîtresse — c'est ainsi qu'il faut dire, n'est-ce pas ?— que tu pars pour un lointain voyage, que tu ne reviendras jamais, que sais-je ? tout ce que tu voudras. Envoie-lui ce que tu possèdes en souvenir des deux ans de bonheur qu'elle t'a donnés, mais quitte-la. Ne la revois jamais. C'est un sacrifice nécessaire.

— Si tu la connaissais, tu ne me donnerais pas ce conseil. Je n'aurais pas le courage de le suivre. La quitter ? La céder à d'autres ? Ne jamais la revoir ? Tu n'y songes point.

— Tu n'y consens pas ?

— Je le voudrais.

— Alors ?

— C'est au-dessus de mes forces !

Favert secoua la tête :

— Je vais t'indiquer un deuxième moyen, dit-il ; mais c'est le seul qui nous reste.

— Parle.

— Elle t'aime sincèrement?

— J'en suis sûr.

— Elle te suivrait au bout du monde?

— Oui.

— Partez tous deux, silencieusement, sans avertir personne; emporte ton argent et prends le mien. Je n'en ai pas besoin. Il y a cinquante mille francs et quelque chose, cela te fera une aisance dans un coin de la Suisse ou de l'Italie. D'ailleurs j'en gagnerai d'autre. J'inventerai un conte plausible, on me croira ; on ne se défie pas d'un original comme moi : un voyage, une maladie en pays étranger, une mort dont personne ne demandera compte sérieusement. L'honneur sera sauf.

— L'honneur serait perdu. Tu ne soupçonnes pas jusqu'où s'étend le pouvoir de ceux à qui je dois obéissance. Une heure après mon départ, on saurait tout, et le chemin que j'aurais pris, et ma destination, et la raison de ma fuite ; je ne donnerai pas cette satisfaction à mes ennemis et d'ailleurs tu ne m'en blâmeras pas, cher et bon ami ; je te l'ai dit, j'aime mieux la mort que la honte.

— Choisis donc le premier parti ; si tu en meurs, tu seras satisfait et en vérité, qu'est-ce que la vie ? Une fumée, un éclair. Combien l'as-tu répété de fois en chaire !

— Attendons.

— C'est le mot des faibles et des irrésolus, le mot des gens qui veulent se perdre.

— Peut-être je me suis trompé et j'exagère mes craintes. Dans quelques jours je serai fixé et nous prendrons une résolution.

— Va donc te promener, laisse-moi achever ma compilation et gagner mes vingt-cinq louis ; nous en aurons peut-être besoin. Et tu m'assures qu'elle est bonne fille ?

— Adorable !

— De quelle couleur ses cheveux ?

— Blonds.

— Blonds! Je la connais.

— Tu ne l'as jamais vue.

— Je te demande pardon, c'est la Madeleine de ta chambre à coucher.

Mirande haussa les épaules.

— Ne nie pas, dit le savant. Eh bien ! vrai, moi, Onésime Dorothée Favert qui ne suis pas un grand clerc ès arts d'amour, je l'avais deviné, imprudent, juge des autres !

XXXII

L'abbé Mirande avait dit la vérité. Il avait l'esprit frappé comme ceux qui arrivent au bord du précipice où ils doivent s'engloutir.

Dès les premiers mots que la défiance avait inspirés à Valentine, il avait vu chanceler l'édifice de bonheur qu'il avait si laborieusement élevé dans l'ombre. Il s'était senti perdu et du premier choc de cette adversité, la seule à laquelle il fût vraiment sensible, il avait été troublé au point de ne plus juger sainement sa situation, et, n'eût-il pas été aveuglé, qu'il n'aurait pas eu l'énergie de prendre l'unique résolution qui dût le sauver.

Rien qu'à la pensée de renoncer à son idole, un flot de sang montait à ses yeux et l'éblouissait; ses tempes battaient, sa poitrine haletait enserrée dans un cercle de fer qui le brûlait.

Il avait ignoré la surveillance discrète dont il était l'objet et cependant par une sorte de double vue et de pénétration que la terreur de perdre Valentine lui donnait, il discernait les fils de la trame qui l'enveloppait; il flairait dans l'air comme une odeur de guerre et de conspiration menaçantes.

Et il ne se trompait pas.

Les deux seïdes de Courcelles, collés à sa piste, comme une meute de bassets au train d'un lièvre, ne le perdaient pas une minute de vue.

Il n'y a que les puissantes maisons financières où sans cesse et sans relâche on s'acharne à la poursuite des grandes affaires qu'on accapare à force d'intrigues de toute sorte basées en général, il faut l'avouer, sur un profond mépris de la nature humaine, qui possèdent des limiers de cette finesse et de cette persévérance.

C'est par la merveilleuse et patiente organisation de leur personnel, par le choix minutieux qu'on en fait et l'application des aptitudes de chacun, qu'on obtient des prodiges d'exactitude et de sagacité.

Les fils de ces grandes maisons n'ont pas besoin de génie pour suivre des errements tout tracés ; le mouvement et le mécanisme de leurs établissements est prévu et arrêté comme ceux des corps célestes calculés vingt ans d'avance par une commission d'astronomes.

Ils trouvent des principes à suivre et des habitudes qui suffisent à leur prospérité.

Ils n'ont qu'à mettre en pratique le code rédigé par les fondateurs de leurs dynasties plus inébranlables que les lignées royales, code qu'on pourrait intituler : tablettes du mépris des hommes.

Les dévouements qu'ils inspirent semblent en proportion des dimensions de leurs caisses. Ils sont prodigieux comme les respects qu'on a pour eux. Tant de millions superposés, objet d'envie universel, donnent de la considération à ceux qui les possèdent. Ils forment le piédestal de ces statues vénérées. On s'incline d'autant plus profondément devant eux et les hommes paraissent d'autant plus petits à leur base, que ces piédestaux ont plus d'élévation.

Bernard Landry et Joseph étaient admirablement

choisis pour la besogne qu'on leur avait tracée. Infatigable au travail, comptable méticuleux, capable de recommencer vingt fois, en y passant jours et nuits, un compte de millions pour redresser une erreur de dix centimes, Bernard Landry était l'homme qu'il fallait pour suivre, sans se ralentir et à distance respectueuse, le vicaire de Sainte-Brigitte dans le dédale de ses promenades.

Joseph, l'homme des confidences, le valet de chambre pour qui les secrets n'existaient pas, savait qu'il s'agissait d'une femme pour laquelle son maître avait — ce qui ne se comprenait pas — une passion malheureuse.

Tout financier tient du Juif et pour un Juif tout peut se vendre. Le valet stupéfait de la résistance était plus ardent au succès que son maître. Il lui semblait que toute la maison était humiliée dans la personne de son chef, comme une armée est compromise par l'insuccès de son général et souffre de sa défaite. Jour de Dieu! Un Courcelles rebuté comme un simple passementier du quartier du Temple ou un clerc de la bazoche! Montjoie et Saint-Denis! L'oriflamme de la finance affronté comme un pauvre drapeau de pompiers de village qu'on cache dans une armoire à l'approche de l'ennemi! Cela était insupportable et ne se verrait pas. Joseph aurait plutôt sacrifié tout, ascendants et collatéraux, que de souffrir cette vexation.

Aussi l'abbé Mirande n'avait qu'à se bien tenir.

Les deux sentinelles toutefois n'étaient pas avancées, et ce qu'elles avaient surpris jusque-là ne leur profitait guère.

Ils savaient que le vicaire possédait un cabinet de toilette en ville et qu'il échangeait parfois sa soutane et son rabat contre un pardessus et une cravate.

Mais d'autres l'imitent qui n'ont assassiné personne

et n'en sont pas moins dignes des respects de leurs ouailles et de la miséricorde divine. L'habit ne fait pas le moine.

Ils l'avaient suivi jusqu'à l'angle de la rue du Quatre-Septembre.

Qu'est-ce que cela prouvait?

Depuis il était retourné souvent au boulevard Saint-Michel, mais visiter un savant, n'est pas, même pour un prêtre, un cas pendable!

Onésime Favert n'était ni un conspirateur ni un homme dangereux pour la sécurité publique.

Le fidèle Bernard attendait patiemment; il n'était pas homme à jeter, pour une déception, le manche après la cognée; mais le bouillant Joseph commençait à désespérer.

Le 6 mars, ils en surent un peu plus long et ce fut avec un empressement mêlé de joie que le fidèle comptable rédigea son rapport à cette date et que le valet de chambre le porta, au pas de course, à son gracieux et libéral suzerain.

XXXIII

Il était neuf heures du soir. Il avait fait une de ces belles journées tièdes et radieuses qu'on accueille avec un plaisir indicible parce qu'elles annoncent le prochain retour du printemps, comme la colombe de l'arche annonça la fin du déluge.

Le pavé était sec et résonnait gaiement sous les bottines des passants.

Les boulevards, la rue de la Paix et toutes les grandes voies étaient encombrées de promeneurs avides de respirer plus librement après les longs mois de réclusion forcée. C'était presque le renouveau et Paris avait un air de fête.

Un homme jeune encore, élégamment vêtu et la canne à la main, allait et venait dans la rue de la Paix en face des fenêtres du numéro 19.

Elles étaient éclairées et le promeneur semblait s'impatienter de cette lueur qui lui signifiait que Fanny ne donnait pas la volée aux tourterelles enfermées dans son pigeonnier.

Vers neuf heures et demie un certain frémissement se produisit dans l'atelier. Les rideaux s'agitèrent et s'entr'ouvrirent. On vit des silhouettes aller et venir entre la lumière et les fenêtres. On eût dit une ruche

qu'un visiteur imprudent vient de mettre en désordre, puis tout à coup le lustre s'éteignit et le premier étage demeura plongé dans l'obscurité.

Quelques instants après, un flot de jeunes filles sortit par la porte cochère et s'éparpilla dans toutes les directions.

L'homme, qui arrivait à la place de l'Opéra, retourna sur ses pas et, portant la main à sa poitrine comme pour en étouffer les palpitations, devint plus agité encore qu'il ne l'était avant.

Il venait d'apercevoir une jeune femme enveloppée dans une longue rotonde de soie garnie de fourrures ; une toque de velours noir ornée d'une plume et d'une aile d'oiseau aux reflets bronzés couvrait sa tête et laissait passer une épaisse torsade de cheveux dorés.

La modiste donnait le bras à une de ses camarades et suivait le trottoir en causant avec abandon.

Les passants se détournaient frappés de sa tournure et de la blancheur éclatante de son teint.

Arrivée à un des refuges de la place, elle se sépara de son amie et se mit à marcher très-vite dans la direction de la rue Drouot.

L'homme la suivit à distance.

Lorsqu'il se fut assuré qu'elle rentrait chez elle, il reprit le chemin du boulevard et, après une promenade d'un quart d'heure environ, au hasard, il se dirigea de nouveau vers la rue Drouot et entra dans la maison où demeurait cette jeune fille.

C'était l'abbé Mirande.

Valentine venait de se déshabiller ; elle était simplement enveloppée d'un peignoir en cachemire bleu, avec des nœuds et une aumonière de velours noir.

Ses cheveux étaient noués sur sa tête dans un désordre calculé — il y a toujours du calcul dans l'ajus-

tement d'une jolie femme. — Elle avait aux pieds de petites pantoufles de velours bleu, et venait de se mettre à étudier à la clarté d'une lampe à globe dépoli placée sur une table auprès d'elle.

La lueur tombait sur son front et éclairait de teintes douces les traits de ce visage parfait.

En entendant les pas du visiteur, dont le bruit était étouffé par le tapis, elle releva la tête.

— C'est vous, Gabriel? dit-elle, sans se déranger. Je ne vous attendais pas. Voilà bien longtemps que vous n'êtes venu. Une éternité de solitude.

— Pour moi, Valentine, dit-il vivement; pour moi qui souffre tant de ne pas vous voir, mais pour vous?

— Est-ce que je ne vous aime pas, Gabriel, et pensez-vous être seul à souffrir de notre séparation ?

Celui qu'elle avait appelé Gabriel avec une voix si tendre qu'elle allait au plus profond de son cœur, s'approcha, prit ses petites mains satinées dans les siennes et s'assit auprès d'elle; puis se penchant assez pour effleurer son cou de ses lèvres :

— C'est bien vrai, ce que tu dis là, ma chérie ? lui demanda-t-il.

— En doutez-vous?

— Ainsi tu m'aimes réellement?

— Oui.

— Répète-le encore une fois.

Valentine regarda son amant et se mit à rire.

— Si tu veux, dit-elle, mais tu es singulier ce soir. Pourquoi cette question ?

— Parce que j'aurai peut-être à mettre ton affection à l'épreuve.

— Comment?

— En te demandant un sacrifice.

— Un sacrifice ? En ai-je d'autres à vous faire, monsieur, que ceux que vous avez obtenus?

Et elle ajouta en baissant malicieusement les yeux :

— Quand on a tout donné, que reste-t-il à prendre ?

— S'il nous fallait nous éloigner, par exemple ? Si je projetais d'aller vivre ailleurs, dans un coin isolé, dans un pays calme, sauvage, où nous serions presque seuls !

— Pourquoi faire ? Où serons-nous plus seuls, plus libres qu'à Paris ? Qui a le droit ici de nous demander compte de nos actions et qui s'en occupe seulement ? Ailleurs, dans une petite ville, dans la dernière des bourgades, ce ne sera plus la même chose. La vie est à claires voies ; on regarde à travers les murs qui sont de verre ! Si nous avons quelque mystère à cacher, n'est-il pas plus en sûreté ici qu'ailleurs ?

— Écoute, dit Gabriel en lui parlant aussi bas que s'il avait craint d'être entendu par des oreilles invisibles ! Il y a un point que tu ne comprends pas, toi la sérénité en personne, la confiance la plus admirable que j'aie connue. C'est le trouble, l'inquiétude où je suis, en te sachant, toi si belle, si séduisante, exposée aux convoitises, aux admirations de ceux qui t'environnent, aux tentations même que peut faire naître dans ton esprit une heure d'ennui ou de désœuvrement. Quand tu es rentrée, je te suivais sur le boulevard ; j'étais à la fois fier et furieux des distractions que tu donnais sur ton passage. Il n'y a pas un homme qui ne se soit penché vers toi pour te considérer de près, surpris, ébloui de ton éclat si merveilleux ! Est-ce que l'avare expose son pécule à tous les yeux ? Ne le cache-t-il pas avec mille précautions pour qu'on ne le lui ravisse pas ? Tu es ma richesse et je ne me suis pas montré assez soucieux de ta beauté. Je veux tout abandonner, espoir d'avenir, triomphes de vanité, économies inutiles et me consacrer à ta garde et à ton bonheur que j'ai trop négligé. Tes réflexions

ont fait leur chemin dans mon esprit. Combien tu es plus sensée que je ne l'étais !

— Pas de folies, Gabriel! Dormez en repos, Harpagon! On ne vous volera pas votre bien et vous exagérez le nombre et la qualité de mes adorateurs! Il ne manque pas de jolies femmes à Paris pour les satisfaire et m'éclipser. Ils prendront ailleurs ce que je ne pourrais leur accorder. Leurs regards ne m'offensent pas, ils me font rire. Où en serait-on, grand Dieu! s'il fallait se fâcher de toutes les exclamations qu'on entend ou les prendre au sérieux! Mais vous êtes triste ce soir, monseigneur; sur quoi avez-vous marché? Qu'est-ce que vous avez?

Et le regardant avec une tendresse angélique, elle répéta :

— Qu'est-ce que tu as?

— Un mal inexplicable, une crainte vague de te perdre.

— A quel propos?

— Que sais-je? J'ai peur de tout quand il s'agit de toi. Tu es la perle de mon écrin, la fleur de ma vie, la seule, je te le jure! Dans tout le reste je ne vois que des épines et des tourments. Les heures si rares que e passe près de toi sont des secondes. Ailleurs les ours me paraissent des siècles. Si tu venais à m'abandonner, mon sang se glacerait comme celui des vieillards et, rien qu'en y songeant, il me remonte au cœur et m'étouffe.

— Vous êtes exalté ce soir, Gabriel; vous avez entendu de la musique d'enterrement ou vu passer trois capucins à gauche. C'est un mauvais présage. Vous avez la fièvre. Voulez-vous que je vous fasse une tasse de tilleul ou de thé, ou quelque tisane rafraîchissante? Ou plutôt, pour parler sérieusement, veux-tu me dire d'où te viennent ces tristesses invraisemblables et sans rime ni raison? N'es-tu pas heureux

ici? As-tu des chagrins? Ce n'est pas de moi qu'ils viennent. Conte-les moi ; nous les oublierons ensemble! Tu sais bien que je n'ai pas envie de te tromper et vraiment je n'ai aucun mérite à cette fidélité canine. Je ne me sens aucun goût pour les volages et incertaines jouissances du changement et, contente de mon existence modeste, je n'en ai jamais désiré d'autre.

— Tu es un ange divin, tu es une bonté céleste et, au fait, je suis un misérable et un insensé de douter de toi.

— Voilà de bien grands mots et que je n'aime pas. Je suis trop terre-à-terre et trop pot-au-feu pour en comprendre le sens. Je ne sais comment nous avons fait pour nous entendre, car nous ne sommes pas pétris de la même matière. J'étais née pour être une bonne femme de ménage, simple et attachée au foyer domestique. Vous, monsieur, vous avez je ne sais quoi d'audacieux dans la pensée, de tragique dans les allures, de poétique dans les discours, d'échevelé dans la passion qui me semble fort extraordinaire! Mais j'en serais encore plus étonnée si je ne savais qu'il vous plaît de jouer souvent la comédie.

Ainsi, en ce moment, vous ne pensez pas un mot de ce que vous dites. Vous vous faites un jeu de me tourmenter. Vous me connaissez bien et vous savez que je ne songe à rien qu'à aller à mon magasin le matin, à chiffonner dans la journée, à revenir tout doucement le soir et à dormir ensuite quand vous n'êtes pas là. Et vous vous lancez néanmoins dans vos tirades passionnées et parfaitement superflues et hors de raison!

En vérité, tu as manqué ta vocation, Gabriel!

Que ne te faisais-tu acteur? Tu as du talent; on jurerait que tu penses ce que tu exprimes. Tu serais peut-être aujourd'hui sociétaire aux Français, ce qui

est le bâton de maréchal d'un artiste, entre Coquelin et Delaunay.

J'aurais adoré être comédienne dans la maison de Molière et jouer les ingénues. Pourquoi ne m'y conduis-tu jamais? Je raffole du théâtre, je voudrais y aller avec toi, me promener à ton bras, devant tout le monde. As-tu honte de ta Valentine? Je ne suis pas plus laide qu'une autre. J'ai des toilettes qui peuvent passer partout. Il m'arrive quelquefois d'y aller avec une de mes camarades; avant-hier, par exemple, je savais que tu ne viendrais pas, tu me l'avais écrit. On jouait le *marquis de Villemer*. Il y avait un vieux monsieur à l'orchestre qui n'a cessé de me lorgner. Il a dû me croire passablement sotte — je pleure comme une source aux passages un peu tendres — et désagréable! Figure-toi, qu'impatientée de sa persistance, je lui ai fait involontairement — c'était plus fort que moi — une effroyable grimace; lui, s'est mis à rire. Il était très-bien du reste, un beau vieillard et décoré. Si je te trompe jamais, je crois que ce sera avec un vieux qui lui ressemble. Je n'aimerais pas un jeune homme. Ils croient nous faire trop d'honneur en nous courtisant et ne nous savent gré de rien. Avec eux il il y a tout à perdre et rien à gagner; avec les bons vieux c'est différent; voilà les principes qu'on a dans les modes!

— Je vous en fais compliment.

— Tu sais que je dis ces folies pour t'égayer et tu prends des airs de tyran. Allons, sois donc raisonnable et gracieux; ne te fais pas plus farouche que tu ne l'es.

Malgré les caresses de cette ravissante enfant, Gabriel ne se déridait pas. Il restait sombre et inquiet.

Il était venu avec l'intention de risquer une grosse partie; le moment lui parut favorable pour tenter l'aventure.

Une sueur froide perlait à son front. C'était son bonheur dont il jouait le gain ou la perte. S'il échouait, sa condamnation serait sans appel. Il tira son mouchoir de sa poche, en essuya son front et ses mains et le porta à sa bouche comme un patient qui souffre une opération mortelle et veut dissimuler une rage de douleur.

Valentine remarqua cette émotion étrange et avec une affection impérieuse saisissant le bras de son amant :

— Tu me caches quelque chose, dit-elle; parle, je veux tout savoir !

Les appréhensions que les propos de Courcelles avaient soulevées dans son âme se représentèrent à elle; elle entrevit quelque criminel secret dans le passé de Gabriel.

Et comme il gardait le silence :

— Si tu te tais, s'écria-t-elle, tu donnes raison à tes ennemis et je croirai tout ce dont ils voudront t'accuser.

Gabriel eut un pâle sourire, contraint et faux. On voyait qu'il se faisait violence et ne pouvait se résoudre à un aveu qui lui brûlait les lèvres.

A la fin, ne pouvant reculer davantage :

— Valentine, pardonne-moi, murmura-t-il. Je suis sous le coup d'une émotion que je ne puis maîtriser. Je suis encore épouvanté du spectacle que j'ai eu sous les yeux ce matin.

— Un accident? s'écria la jeune fille.

— Terrible! Une aventure que je ne voulais pas te confier, parce qu'elle ne saurait que te tourmenter inutilement, mais qui me préoccupe et m'a frappé au cœur de telle façon que je ne l'oublierai pas de sitôt. Un drame, — le mot n'est pas trop fort — dans lequel j'ai joué le rôle de spectateur bien malgré moi, je t'assure. Le voici : un de mes amis, décoré comme ton

vieil amateur de l'orchestre, ancien aumônier de l'armée, aujourd'hui dignitaire du clergé de Paris, avait..... tu m'écoutes bien, n'est-ce pas?

— Oui.

— Avait — je ne l'absous pas — une liaison secrète et réellement condamnable au point de vue des obligations de son état. Il m'en avait entretenu quelque fois, bien qu'il aimât peu à aborder ce sujet délicat, mais l'intimité dans laquelle nous vivions, anciens camarades d'enfance, l'autorisait à me confier ses secrets les plus cachés. J'avais essayé de le détourner de cette passion qui devait lui causer tant de malheurs et produire un grand scandale si elle venait à être révélée, mais toutes mes remontrances avaient été inutiles. Il était profondément épris et pour rien au monde, pas même pour son salut éternel, il n'aurait renoncé à une minute de cette félicité proscrite.

Malgré mon amitié pour lui, je l'aurais condamné sévèrement, n'eût été la sincérité de son amour. Je gardais pour moi bien des raisons d'indulgence que je ne lui disais pas. Il adorait une jeune fille dont les qualités seront son excuse devant Dieu. Il en était éperdument amoureux; il s'attachait à faire son bonheur; riche et sans famille, il se promettait d'assurer largement son avenir. Bref, il l'aimait, et l'amour ardent, généreux et dévoué a toujours droit à nos sympathies. C'est un sentiment tyrannique et absolu qui ne reçoit d'impulsion ni d'ordres de personne. Mon ami avait obéi à un irrésistible entraînement. Sa liaison avec son adorable maîtresse avait duré des années et elle eût été éternelle, c'est-à-dire aussi longue que sa vie — car qui peut lire au delà? — sans la catastrophe dont je suis encore terrifié.

On ne sait par quel hasard funeste cette jeune fille qui aimait passionnément mon ami découvrit le mystère de sa condition qu'il lui avait caché. Elle cro-

yait avoir pour amant un homme du monde et quel autre aurait réuni autant de mérites que celui qui pour elle était en réalité le plus galant homme de la terre ?

Comment connut-elle son véritable caractère? Dut-elle la révélation de ce secret à la malveillance d'un envieux — il en avait beaucoup — qui avait découvert le nid de ses félicités? Est-ce par l'indiscrétion d'un maladroit camarade? car quelques-uns de ses amis fréquentaient sa maîtresse. Il lui avait composé un cercle de ses intimes afin de lui procurer toutes les distractions en son pouvoir.

On ne le sait pas encore.

Toujours est-il qu'il y a deux jours, Raoul — il s'appelait ainsi et sa maîtresse ne le connaissait que sous ce nom — arriva chez-elle, rue Montaigne — c'est rue Montaigne que cela s'est passé...

Il entrait plein de joie, le sourire aux lèvres et tout heureux des jouissances qu'il se promettait.

Elles furent courtes.

La jeune fille le reçut froidement et le regardant en face :

— Je sais tout, lui dit-elle, vous m'avez indignement trompée ; je vous hais.

Lui, interdit, dès cette première apostrophe, devint pâle comme un spectre.

Elle poursuivit :

— Si vous m'aviez dit la vérité, je vous aurais sans doute repoussé. Je ne sais pourtant ce que j'aurais fait, mais vous m'avez menti, vous êtes un lâche et je vous méprise.

Il se jeta à ses genoux.

Elle se tenait debout, frémissante et hautaine, les lèvres crispées par la colère. Je l'ai vue souvent. Je me la figure telle qu'elle devait être, magnifique et écrasante de dédain.

— C'est vrai, confessa Raoul d'une voix sourde, je vous ai caché la vérité, mais ce fut pour vous épargner un regret et un remords. Je les ai gardés pour moi et je n'ai voulu vous laisser que les douceurs de notre amour en en conservant toutes les amertumes.

Si ce fut un tort, vous me le faites expier durement.

Moins aimée, je vous aurais tout avoué, j'ai craint de vous perdre. C'est là mon seul crime.

Pardonnez-le-moi au nom de nos années de paix et de félicité!

— Jamais, s'écria-t-elle, et je ne vous reverrai plus. Il adviendra de moi ce que Dieu voudra, mais quand je devrais me prostituer dans la rue, me jeter dans la Seine ou me briser la tête sur le pavé, je préfère tout à votre amour.

Il se traîna à ses pieds, lui adressa toutes sortes de supplications. Il plaida sa cause avec toutes les ardeurs de son âme. C'est un homme! Il a le génie de la parole et sa persuasion est infinie parce qu'elle vient du cœur.

Elle demeura sans pitié.

Ses derniers mots furent ceux-ci :

— Si vous m'aviez dit la vérité, je crois que je vous aimais assez pour tout affronter, mais vous m'avez odieusement menti; je vous déteste!

Alors, il prit sa résolution :

— Puisque vous le voulez, dit-il, que tout soit fini. Vous avez prononcé mon arrêt de mort. Vous ne me reverrez plus. Votre volonté sera faite; demain j'aurai cessé d'exister.

Il essaya de lui prendre la main et de la porter à ses lèvres.

Inflexible dans sa colère, elle la retira et il sortit à reculons comme frappé de terreur et afin de la voir une dernière fois avant de mourir.

Rentré chez lui, il me fit appeler et me donna son testament.

Il léguait tout à la femme qu'il adorait et qui l'assassinait.

Je voulus le consoler, le soutenir, le rappeler à lui.

Il était trop tard.

Il s'était empoisonné et il expira dans mes bras.

Et maintenant, Valentine, je vous jure que c'était le plus loyal cœur qui pût aimer une femme et l'une des plus grandes intelligences dont une maîtresse dût être fière. Je suis sûr que vous lui auriez pardonné et que vous n'auriez pas imité la cruauté de cette femme.

Valentine répondit simplement:

— Vous vous trompez, Gabriel ; je vous affirme que j'aurais agi comme elle.

— Vous n'auriez pas puisé dans votre cœur une excuse pour ce malheureux ?

— Non.

— Vous avez dit?... demanda l'abbé Mirande en tremblant et comme frappé de stupeur.

— Non, répéta la jeune fille.

— Vous l'auriez laissé se tuer, sans venir à son aide, froidement ?

— N'était-ce pas le seul remède au mal qu'il avait fait?

— Vous n'auriez pas eu de pitié pour ce grand amour dont il mourait?

— J'aurais souffert sans doute de ma résolution, mais elle aurait été irrévocable. L'amour d'un prêtre est une infamie et le mensonge vis-à-vis d'une femme aimée, une lâcheté. Votre ami a expié son crime. Il a bien fait.

Gabriel tomba à genoux devant elle.

— Vous êtes cruelle, dit-il; le cœur d'une femme n'a-t-il pas des indulgences sans bornes?

— Il est certaines fautes qu'une nature si bonne et tendre qu'elle soit n'excuse pas. Celle de votre ami est du nombre. S'il aimait sincèrement, que Dieu lui pardonne! Pour moi je vous jure que je ne l'aurais pas fait!

Il était atterré; après un silence:

— En quoi sa faute fut-elle si détestable?

— Je ne veux pas y songer, mais dans l'âme je n'ai que de la réprobation pour lui et pourtant vous savez si je suis indulgente. Ai-je le droit de jeter la pierre aux autres, moi qui ne suis pas sans péché?

— Valentine, dit Gabriel, je l'aimais comme un frère et je tiens à faire un dernier effort auprès de toi. Réponds-moi avec ton cœur et non avec les préjugés du monde. Si c'était toi qu'il eût aimée jusqu'à la mort, si c'était par amour qu'il t'eût caché la vérité, si enfin tu l'avais vu constamment bon, soumis, prêt à donner sa vie pour t'épargner un ennui ou un déplaisir, l'aurais-tu jugé aussi durement?

— Vous êtes étrange, Gabriel. Pourquoi mettre tant d'insistance à connaître mon pauvre sentiment? En conscience, oui, j'aurais fait comme son amie. C'est une voix intérieure qui m'eût commandé d'agir ainsi et je l'aurais écoutée. Ni les prières, ni les larmes, ni les menaces de mort, ni le désespoir ne m'auraient ébranlée. Mais, je t'en prie, laissons ce sujet. Oublions-le et ne pensons qu'à nous. La vie est courte et nous ne sommes pas assez riches d'heures riantes pour en jeter par la fenêtre.

L'abbé se releva.

Ses yeux brillaient d'une flamme sombre. Il dévora Valentine du regard.

— Nous avons perdu un temps précieux à parler des

autres au lieu de songer à nous, dit-il. Au revoir, ma chère adorée, dors et fais des rêves plus heureux que les miens. Je reviendrai demain. Pense à moi et suivons ton avis. Oublions le reste du monde.

Il déposa un baiser brûlant sur ses lèvres et s'enfuit.

XXXIV

En rentrant à minuit dans sa chambre, Courcelles lut un rapport ainsi conçu :

— « Aujourd'hui, monsieur l'abbé Mirande est sorti « à sept heures et demie. Il est resté un moment au bou- « levard Saint-Michel, chez son ami Onésime Favert. « Il en est sorti à huit heures trente cinq vêtu en laïque. « Il s'est rendu à pied rue de la Paix où il s'est promené « jusqu'à neuf heures trente environ, allant de la rue « Neuve des Capucines à la place de l'Opéra.

« De là il a suivi le boulevard jusqu'à la rue Drouot « et s'est arrêté un moment près du numéro sept. Il est « revenu au boulevard pendant environ vingt minutes, « se promenant seul. Il s'est dirigé de nouveau vers la « rue Drouot où il est entré définitivement au numéro « ci-dessus indiqué à neuf heures cinquante-trois. A « onze heures précises, il s'en est allé, a pris un fiacre « et est retourné au presbytère en passant par le bou- « levard Saint-Michel.

« P. S. Je crois savoir que l'abbé allait chez une « jeune personne fort jolie, qu'il a dû attendre rue de « la Paix et qui est sortie du numéro dix-neuf. Il la sui-

« vait à distance respectueuse et l'a accompagnée de « loin jusqu'à la rue Drouot où elle est entrée.

« Il est facile de s'assurer de ce détail, si on le juge « indispensable.

« Prière d'envoyer des instructions pour le cas où on « désirerait avoir un renseignement précis demain « matin sur ce point.

« Joseph les attendra. »

Courcelles prit une plume et écrivit rapidement ce billet à son émissaire :

« Mon bon Bernard,

« Il est inutile de développer davantage tes aptitudes « de lieutenant de police. Nous savons tout ce que « nous voulions savoir. Tu peux reprendre demain ta « place dans les bureaux.

« Tu demanderas pour toi une gratification de trois « mille francs au caissier et une de mille pour Joseph.

« Il s'agissait d'un simple pari et je l'ai gagné grâce « à vous.

« Bouche close et merci.

« Pierre. »

Il se coucha et avant de s'endormir :

— C'était un prêtre, murmura-t-il ! Si elle l'avait su, je ne le lui aurais jamais pardonné ! Pauvre enfant !

XXXV

Courcelles, l'heureux par excellence, le favorisé de la naissance, l'être pour qui l'hiver n'avait pas de glaces et l'été pas d'ardeurs triomphait, mais il faut lui rendre cette justice qu'il triomphait modestement.

Il était même jusqu'à un certain point humilié de sa victoire. Il n'avait pas combattu avec des forces égales. Il avait de son côté toutes les ressources avec lesquelles on remporte de faciles succès, et son adversaire seul, sans appui, sans autres armes que celles de son intelligence obscurcie par son amour, n'était pas de taille à lutter avec avantage, surtout contre des ennemis invisibles.

Cette bataille livrée dans les ténèbres, avec des embûches mystérieuses, lui semblait indigne de lui et, pour un rien, il aurait laissé là les rapports de Bernard et les intrigues de l'abbé Mirande.

D'une autre part, la beauté de Valentine absolvait à ses yeux indulgents le vicaire. Il s'expliquait la passion irrésistible que le malheureux avait dû éprouver et, n'eussent été certaines circonstances de sa conquête, il aurait été tenté de le traiter avec une miséricorde sans limites.

Pierre en s'examinant lui-même, comme il con-

vient de faire quand on a la prétention de juger les autres, avait acquis un tel fonds d'indulgence qu'il en trouvait difficilement la fin. Si l'amour du vicaire s'était adressé à une autre qu'à sa chère Valentine, nul doute qu'il n'eût apprécié ses erreurs comme une simple peccadille. Il s'ingéniait presque à lui chercher des excuses — abondante moisson facile à recueillir ! — et passait l'éponge sur l'ardoise où le méticuleux Bernard avait gravé la preuve de sa culpabilité.

Dans sa fièvre de générosité, il allait jusqu'à s'accuser intérieurement de s'être embusqué dans la nuit, comme un brigand armé d'une escopette, pour détrousser un inconnu et lui arracher le trésor sans pair qu'il possédait.

Mais Valentine était là, Valentine qu'il ne pouvait laisser aux mains de ce mécréant, disons le mot, de ce sacrilége de l'amour, Valentine trompée, dupée, et qu'il fallait arracher au traquenard où elle était tombée.

C'était là une bonne œuvre à faire et Pierre se sentait relevé à ses propres yeux par la légitimité et la hauteur providentielle de sa mission.

Tous nous sommes disposés à prêter aux mobiles de nos actions une noblesse qui leur manque le plus souvent.

Puis il restait encore le comte de Fresnes, son ami, qui souffrait cruellement de l'interdit dans lequel il était maintenu par la comtesse à cause du vicaire de Sainte-Brigitte.

La petite de Sainte-Radegonde se montrait de plus en plus intraitable. Les visites de l'abbé Mirande se faisaient rares et l'humeur de la jeune femme en était d'autant plus irritable.

Il semblait qu'il y eût là pour elle une privation douloureuse dont elle ne pouvait assez se venger sur celui qu'elle en savait l'auteur.

La duchesse, entichée plus que jamais de l'infaillibilité de son directeur, tenait rigueur à son neveu depuis la scène de la lettre. Les deux femmes s'entendaient à merveille et se soutenaient l'une l'autre dans leurs sympathies pour le vicaire qui primaient tout le reste.

Rien n'indiquait qu'elles dussent jamais faire un pas en arrière et revenir sur leurs idées, à moins d'un coup de foudre qui les éclairât en même temps qu'il réduirait en poudre leur prodigieux entêtement.

Et encore !

René se plaignait sans cesse à son intime qui écoutait ses doléances sinon sans intérêt, au moins avec de fortes tendances à la distraction.

Courcelles jugeait non sans raison que si le comte n'était pas maître chez lui et spécialement dans la chambre de sa femme, c'est qu'il manquait des qualités requises pour cette domination intérieure.

Il jugeait encore que, dans les lamentations de son ami, il entrait une trop large dose de cet amour tout matériel qu'on a pour une demoiselle du demi-monde et pas assez de ces sentiments d'affection et de respect qu'un mari doit garder pour la mère de ses enfants réalisés ou en espérance.

Le comte en détaillant les mérites de Rosine, cause directe des regrets et des colères qu'il éprouvait à son endroit, parlait avec trop de chaleur de certains détails sur lesquels il avait le tort de s'appesantir et pas assez du côté moral de la jeune femme dont il ne s'occupait guère.

Il en résultait des comparaisons tacites du comte avec l'abbé chez le spirituel financier qui, dans son for intérieur, n'hésitait pas à envisager avec moins de rigueur les préférences de Rosine pour la conversation et les délicatesses du prêtre.

Le mari était cependant à plaindre. Il est des

femmes dont les ressentiments, pour ne pas amener de catastrophes dramatiques et sanglantes, n'en sont pas moins à redouter.

Ceux de Rosine appartenaient à cette catégorie.

Elle se rendait très-finement compte de l'état de son époux.

Sa beauté, qui gagnait de jour en jour et presque d'heure en heure, était devenue trop vive, trop piquante pour qu'un homme jeune et qui la considérait avec raison comme sa chose, pût vivre impunément à côté d'elle. Rosine prenait un malin plaisir à donner de vains espoirs de réconciliation à son mari ; elle attisait de son mieux le goût passionné qu'il avait pour elle. Ses yeux, où brillaient des éclairs rouges comme les étincelles d'un brasier, plongeaient jusqu'au fond de ceux du comte lorsqu'il arrivait qu'elle lui parlât à table ou dans un coin du salon; elle profitait des licences mondaines de la mode pour se montrer dans des toilettes aussi légères que possible; qu'elle fût seule avec sa tante ou que la resplendissante salle à manger de l'hôtel fût pleine d'invités, elle affectait une élégance extrême, qui lui était d'ailleurs parfaitement permise et qui atteignait les dernières limites de la grande coquetterie.

Devant les familiers de la maison elle était d'une grâce aimable envers René, lui parlait avec les formes les plus affectueuses et quand à des symptômes rassurants il jugeait la paix faite, le dernier invité sorti, elle se dérobait à ses prières et s'enfermait rigoureusement dans sa chambre.

Elle se mettait elle-même sous les verrous.

Quelle était l'influence du vicaire de Sainte-Brigitte sur cette bizarre créature?

Elle est difficile à préciser.

L'abbé Célestin n'avait donné lieu à aucune critique. Il se tenait à distance de la comtesse, refrénait

les accès de joie et les expansions trop vives auxquelles elle se montrait sujette dès qu'il faisait une apparition à l'hôtel. Il ne se départait jamais avec elle d'une certaine réserve affectueuse qu'il témoignait également au mari, avec quelque hauteur vis-à-vis de ce dernier, car il sentait sans vouloir le laisser paraître l'antipathie du comte à son sujet et le rangeait sûrement dans le nombre des adversaires mystérieux qui l'inquiétaient.

Ses visites devenaient de plus en plus courtes et rares. Il s'excusait de ses absences en imaginant divers prétextes plus ou moins plausibles, au grand désespoir de la tante et de la nièce.

Le comte en était d'autant plus maltraité et les duretés de Rosine augmentaient en raison de l'éloignement du vicaire.

Sans les conseils de Courcelles qui s'attachait à calmer de Fresnes en lui faisant espérer un mieux prochain dans la maladie nerveuse de sa femme — il prêtait cette cause aux méchancetés de Rosine — cette situation qui se tendait de plus en plus se fût résolue par un éclat.

Le comte n'aurait pas usé sa vie à dénouer le nœud gordien des caprices inexplicables de la comtesse, il l'aurait tranché violemment et Dieu sait ce qui en serait advenu.

Mais Pierre, toujours disposé à atténuer les torts des femmes, excusait Rosine et imaginait mille palliatifs à son étrange conduite.

— Mon cher ami, disait il à René, tu as voulu te marier. Tu n'as pas écouté nos conseils marqués au coin de la prudence. Tu t'es épris subitement d'une femme que tu jugeais adorable et qui l'est autant à l'heure actuelle que par le passé. Il faut bien croire qu'il y a chez elle, pour qu'elle se livre aux écarts dont tu te plains, un vice quelconque qui n'est peut-

être qu'un défaut de dressage. Sois patient. C'est par la douceur qu'on dompte les natures rebelles. Il circule dans le monde sur madame de Sainte-Radegonde certaines histoires qui expliquent peut-être quelques bizarreries du caractère de sa fille. Elle est d'un sang habile aux fantaisies et aux indisciplines et tu aurais dû t'en informer soigneusement avant de prendre un engagement aussi redoutable que ridicule. C'est fait. Il ne reste plus qu'à la ménager. Tu es entré dans la galère. Rame et tâche de la diriger avec prudence vers des parages où tu puisses éviter un sinistre. Imite le marquis. Plus sage qu'on ne pense, il a su vivre avec Mme de Sainte-Radegonde paisiblement, sans bruit et sans scandale.

Que reproches-tu à ta femme? Sa porte close? Elle est si tentante que c'est un gros malheur, mais vous êtes jeunes et tout peut se réparer. Cette porte s'ouvrira d'elle-même si tu ne tentes pas de l'enfoncer avant le temps.

Donne-moi encore quinze jours et je te rendrai la comtesse douce comme une colombe.

Elle n'avait qu'un ami, l'abbé Mirande, que je soupçonne définitivement de n'être pas si dangereux que tu le supposes, et tu l'as froissée dans cette innocente liaison. Elle est tellement vertueuse — elle l'est même avec son mari — qu'elle s'est révoltée contre la simple supposition d'une chute éventuelle et si détachée des concupiscences de ce monde, qu'elle s'abstient même des félicités permises, lorsque tant de ses pareilles vont en chercher d'illicites sur les territoires défendus.

S'il y a dans cette conduite un côté qui te choque, il y aussi le côté qui rassure.

Ton malheur n'est donc pas complet et tu devrais songer qu'il pourrait l'être. Je sais des maris plus infortunés que toi.

En cherchant bien, nous trouverons un remède à cette fièvre de vertu qui sévit dans ta maison et tu seras alors le plus favorisé des époux, près d'une femme adorable, ravissante et faite pour donner des tentations, même à son mari, après une longue possession entrecoupée d'un fâcheux intérim dont la fin me semble proche.

Patiente donc et tu rentreras dans ton capital de bonheur augmenté de quelques intérêts arriérés et d'une indemnité pour retards et dommages divers.

A la comtesse, Pierre disait :

— Vous boudez votre mari, vous avez tort. Il soupire nuit et jour pour vous; vous le métamorphosez en un pigeon roucoulant et il sèche sur pied. C'est une Philomèle masculine qui m'émeut, moi qui ne suis pas tendre pour mes pareils. Pourquoi lui tenir rigueur à ce point et l'obliger, malgré lui, à une scrupuleuse observation de la plus dure des abstinences? Devez-vous lui en vouloir de sa jalousie? Ne prouve-t-elle pas son excessive passion pour vos beaux yeux? Et s'il avait raison par hasard dans ses défiances? Si tout en ayant en vous la foi robuste et illimitée qui vous est due, il se montrait clairvoyant en doutant de cette vertu sans tache qu'il vous convient de prêter à notre abbé Mirande et que l'aimable vicaire expose à tant d'aventures, ne serait-ce qu'en vous regardant de si près, que diriez-vous?

En femme honnête et juste, vous reviendriez évidemment sur vos préventions et, reconnaissant combien René était en droit de se livrer à des suppositions si naturelles sur la pureté des intentions dudit abbé, vous lui rendriez votre amitié dont il est digne et après laquelle il soupire comme un cerf altéré après l'eau des fontaines. Cette comparaison doit vous être familière.

Je vous jure par ce que j'ai le plus adoré, sur la

tête de toutes les femmes jeunes, jolies et légères, que René vous aime! N'est-ce pas le principal? Tout le reste est accessoire. Rétablissez-le donc au plus vite dans l'exercice intégral des droits du seigneur que vous lui avez reconnus par devant les autels et à ma face, car j'y étais, ô Rosine, et je fus témoin du touchant spectacle de l'union de deux êtres si bien assortis.

Et la petite comtesse riait, et elle avait pour Courcelles qui l'amusait, presque autant de bienveillance que pour le vicaire de Sainte-Brigitte.

Un soir Pierre ajouta :

— Afin de trancher vos difficultés conjugales plus rapidement, je veux vous faire une concession.

Nous avons fixé trois mois de délai pour notre gageure?

— C'est vrai.

— Voulez-vous que nous les abrégions?

— Prenez garde; vous n'aurez pas trop de temps pour vos preuves!

— S'il me plaît d'être généreux, que vous importe?

— Combien me rendez-vous?

— Tout, moins trois jours.

— On n'est pas plus outrecuidant.

— Vous acceptez?

— Parbleu! Je vous avoue même que je n'en suis pas fâchée. Je ne sais pas ce que vous machinez dans l'ombre, mais cette incertitude m'énervait. Au moins je serai fixée; à quand la preuve?

— C'est aujourd'hui lundi. Jeudi à trois heures de l'après-midi vous aurez perdu.

— Ou j'aurai gagné.

— Parfaitement, je vous rendrai ma réponse solennellement.

— En quel lieu?

— Céans.

— Entre nous?

— Devant tout le monde. Que nous fait le public? Ne sommes-nous pas seuls dans le secret?

— C'est juste.

— A jeudi.

Courcelles en sortant baisa la main mignonne que la jeune femme lui offrait avec une grâce tant soit peu licencieuse.

Le financier était trop à cheval sur les principes de l'honnêteté pour outrepasser les limites d'une galanterie permise, mais il se mit à trembler intérieurement pour l'avenir de son protégé.

Le comte était évidemment prédestiné.

XXXVI

Pierre usait de plus en plus de ses grandes entrées chez Fanny. Il y était accueilli avec empressement et n'en sortait guère.

On aurait juré, à le voir, du commanditaire de la maison.

Le vieux podagre de l'avenue Joséphine en prenait ombrage, mais il n'osait se déclarer. Un sexagénaire croit ou semble croire toutes les fables qu'il plaît à une jeune maîtresse de lui débiter. Dans la crainte de la perdre, il se mettrait un foulard sur les yeux et refuserait de voir le soleil en plein midi.

Pour cette fois, sa jalousie faisait fausse route.

Ce n'était pas Fanny qui attirait Courcelles, nous le savons. Cependant il prenait plaisir aux conversations fines et libres de la dame et aux cascades de ce harem, en plein cœur de Paris, composé de Circassiennes des Batignolles, d'Albanaises de Montmartre et de Grecques de la rue Coquillère.

Si pourtant la blonde Valentine en avait été distraite, la satiété venant, le jeune millionnaire aurait vite déserté ce rendez-vous frivole où elle seule l'enchaînait.

Il y avait entre eux le lien des confidences communes. Du jour où la défiance était entrée dans l'âme de Valentine, à la suite des bouts de phrases jetés çà et là sans paraître toucher au sujet par l'amoureux médisant, la jeune fille s'était attachée à Pierre comme si elle avait compris qu'il était en possession d'un secret qui l'intriguait et qu'elle eût entrepris de le lui arracher.

Le lendemain du jour où son amant l'avait quittée si brusquement, Pierre était de bonne heure à l'atelier, lisant son journal dans le petit salon.

Exacte et régulière, elle y arriva avant toutes les autres.

En entrant elle se trouva face à face avec le rayonnant jeune homme que la certitude d'une découverte décisive rendait joyeux plus que de coutume.

— Je sais tout, dit-il brusquement, sans lui donner le temps de se reconnaître. Vous l'avez vu hier.

— Où voulez-vous en venir ?

— A vous prouver que j'ai deviné juste. Il était près de dix heures quand il est entré chez vous.

— C'est vrai, mais vous m'espionnez donc. Hou ! le vilain métier ! Pensez-vous me devenir agréable avec ces allures suspectes.

— Je veux simplement vous démontrer qu'on vous trompe. N'en ai-je pas pris l'engagement ?

— Je vous en délie.

— Je n'y consens pas. La visite a duré une heure environ.

— A peu près.

— C'est peu pour un grand amour si bien placé, Valentine.

Le jeune homme accentua ces derniers mots par un soupir à fendre un bloc de marbre.

— Vous êtes bien informé.

— J'en sais davantage encore. Quand le reverrez-vous?

— Puisque vous le connaissez si bien, demandez-le lui. C'est un de vos amis?

— Non pas; une de mes connaissances, ce qui n'est pas la même chose. Je n'ai pas l'honneur d'être admis dans son intimité.

— L'honneur? Vous dites bien. N'est-ce pas qu'il mérite qu'on l'aime?

— Puisque je tiens à vous prouver que vous avez tort, Valentine, c'est que je ne pense pas comme vous. Dès qu'il vous a plu, il a bien des qualités, la principale toutefois lui manque.

— Laquelle?

— La sincérité.

— Comment l'entendez-vous?

Courcelles se tut.

— Expliquez-vous, fit-elle avec impatience, vous me fatiguez avec ces énigmes.

— Plus tard. C'est ce soir que vous le reverrez?

— Vous êtes sorcier.

— Malheureusement non. Si je l'étais, il y a bien des choses que je tenterais et qui me sont interdites.

Elle rougit.

— On vient, dit-elle, ne parlons pas légèrement de choses sérieuses.

Elle était troublée plus qu'elle ne voulait le paraître.

Tous les détails de la conversation de la veille avec Gabriel confirmaient l'assertion de Courcelles, qu'il y avait un point ténébreux dans la vie de celui qu'elle aimait. La persistance des insinuations d'un homme qui avait ses sympathies et qui était réputé homme d'honneur jusqu'au bout des ongles — ce qui lui était d'autant plus facile, qu'il n'avait aucun motif de ne pas l'être — l'agaçait.

— Prouvez-moi donc, dit-elle avec emportement, tout ce que vous me laissez entendre. Vous vous faites un jeu de détruire ma tranquillité. Je n'ai que ce bien-là. Pourquoi ne me le laissez-vous pas ? C'est mal à vous de me tenir sur le gril et de souffler sur les charbons qui me brûlent ! Éclairez-moi une fois pour toutes. J'étais si heureuse auparavant. Finissons-en !

— Vous voulez que je vous ouvre les yeux ?

— Oui.

— Vous me donnez l'autorisation de faire ce qu'il faut pour en arriver là ?

— Je ne vous le permets pas ; je vous en prie !

— Ce soir vous serez satisfaite. Si vous en souffrez un peu, me pardonnerez-vous ?

— Oui, si vous ne m'avez pas trompée.

Pierre lui jeta un regard qui en disait plus long que toutes les déclarations et sortit.

Fanny qui entrait au salon se croisa avec lui sur la porte.

— Vous y voilà encore, dit-elle en riant. Vous avez donc juré de tourner la tête de cette petite ?

— Qu'est-ce que cela vous fait, si c'est pour le bon motif ?

— Qu'appelez-vous le bon motif ?

— Nous nous comprenons, n'est-il pas vrai ? A quoi bon les définitions ?

— Homme vertueux !

— Nous sommes d'excellents amis, n'est-ce pas, Fanny ?

— Comme vous dites cela gravement ! Voulez-vous m'emprunter cinq louis ?

— Répondez simplement.

— Dame, je le crois.

— Alors donnez m'en la preuve.

— Comment ?

— Réglez votre montre sur la mienne.

— Vous êtes mystérieux.

— Pas de paroles, des actes.

— C'est fait.

— Bien. Obligez-moi de renvoyer votre petit monde ce soir à huit heures précises.

— Pour vous plaire.

— J'y puis compter?

— Absolument, à une minute près.

— Je vous en donne cinq.

— Surtout soyez sage! Pas de folies! Plaisanterie à part, vous savez que j'aime cette enfant comme ma fille. Je désirerais en avoir une pareille, plus petite. Je vous en voudrais mortellement si vous lui causiez la moindre peine.

— Regardez-moi en face. Ai-je la figure d'un malfaiteur?

— Non.

— Supposez-vous que je l'attire dans un guet-apens pour la tailler en petits morceaux?

— Je ne le pense pas.

— Croyez-vous que je sois homme à la jeter dans un puits à Grenelle ou à Courbevoie?

— Vous n'auriez pas d'excuses.

— Ayez donc confiance en moi.

— Pourquoi toutes ces intrigues? Et que voulez-vous faire?

— La sauver.

— Elle est donc en danger?

— Oui.

— Vous me faites frémir. Et vous vous intéressez sérieusement à son salut?

— Comme au mien. Je fais plus.

— Quoi encore?

— Je l'aime.

— Copié de Marion Delorme.

— Je n'en rougis pas.

XXXVII

Le soir, sur les boulevards, un détachement de modistes, sorte d'avant-garde des bandes indisciplinées qui campent dans le jour à la rue de la Paix, s'avança en mauvais ordre dès huit heures vers l'Opéra.

C'était le bataillon de Fanny Claude.

Un instant après Valentine rentra chez elle.

La jeune fille était depuis deux minutes à peine dans sa chambre qu'un coup de sonnette se fit entendre.

Elle ouvrit sa porte sans défiance et avant qu'elle eût songé à parlementer avec le visiteur, il avait déjà fait irruption dans l'appartement.

C'était Pierre Courcelles.

Valentine poussa un léger cri de surprise.

— Vous ici, dit-elle, et que venez-vous y faire ?

— Je vais vous l'expliquer, mais d'abord laissez-moi respirer une minute.

— Soyez bref, je vous en supplie; vous savez bien que je ne suis pas libre et que je ne puis vous garder chez moi.

— Soyez tranquille, répondit Pierre. Demain vous le serez et vous recevrez qui bon vous semblera. Sapristi ! ajouta-t-il, vous allez bien quand vous êtes

dans la rue; vous marchez d'un tel pas qu'on a peine à vous suivre.

— Croyez-vous que je vais rester à flâner, pour entendre les sottises qu'il plaira aux passants de me débiter à brûle-pourpoint ?

— Vous avez toujours raison. A quelle heure doit venir votre pélerin ?

— Vous abusez de ma simplicité. J'aurais dû ne jamais vous écouter ni vous répondre.

— Dites-moi l'heure. J'ai besoin de la connaître.

Vaincue par l'ascendant de Pierre, Valentine murmura malgré elle :

— Vers neuf heures.

— Bon, nous avons du temps devant nous, observa l'envahisseur. Causons donc à loisir et avec calme. D'abord vous savez que vous n'avez rien à craindre. Il est convenu que vous m'aimerez un jour, je le sais, mais je ne vous force pas à vous presser. Je vous aime tant que j'attendrai patiemment, des années s'il le faut. J'ose espérer, ma belle Valentine, que vous ne me condamnerez pas à une si longue mélancolie et je crois...

— Vous croyez ?...

— Que nous touchons au dénouement.

— Vous avez vos idées. Elles sont bien étranges. Vous ne connaissez pas la délicatesse des sentiments de Gabriel.

— Vous le nommez ?

— Gabriel.

— C'est un joli nom, un nom d'ange. Il l'aura pris dans une chapelle.

— Quand vous m'avez dit vos injustes préventions, j'ai été fort inquiète; j'ai relu ses lettres et je suis rassurée. Tenez, lisez celle-ci. Je la sais par cœur, je tiens à vous convaincre ; mais hâtez-vous!

Elle tendait à Courcelles la lettre que nous connaissons.

Pierre la parcourut rapidement.

Les expressions mystiques qu'elle contenait lui auraient dessillé les yeux s'il avait conservé un doute. Les gens du monde seuls parlent simplement et sans phraséologie spéciale. On peut à coup sûr deviner la profession d'un homme à son style. Il n'y avait pas à s'y méprendre.

Quand Courcelles reposa la lettre sur la table :

— Etes-vous convaincu, incrédule ? lui demanda-t-elle.

— Connaissez-vous la profession de votre amant?

Il attendit avec quelque anxiété la réponse de la jeune fille.

— Oui, répondit-elle.

Pierre tressaillit. Une femme assez faible ou assez aveugle pour accepter un amour pareil à celui de l'abbé n'aurait été que méprisable à ses yeux.

Il reprit en tremblant :

— Que fait-il ?

— Il est secrétaire d'un grand personnage étranger, un ambassadeur, je pense.

— Vous n'en savez pas davantage?

— Non; je ne sais que ce qu'il m'a dit.

— Il vous a caché la vérité.

— Dans quel but?

— Parce qu'il est des aveux qu'on n'ose pas faire même à sa maîtresse quand on a le bonheur d'en posséder une distinguée, belle, charmante, haute de cœur comme vous êtes et qu'on sait qu'elle nous repousserait pour notre indignité.

— Expliquez-vous nettement, s'écria-t-elle. La vérité, je la veux. Ne me mettez pas plus longtemps à la torture.

— Vous ne la saurez pas. Il m'est impossible de

vous la dire parce que je ne veux pas empoisonner le reste de votre vie.

— Mais c'est donc un bandit, un échappé du bagne? Voilà ce que vous me forceriez à croire!

— Il ne s'agit pas de pareilles infamies, Valentine, et vous vous égarez.

— La vérité alors, par pitié!

Courcelles prit les mains de la jeune fille qui les retira violemment.

— Laissez-moi, cria-t-elle. Vous voyez bien que vous me rendez folle.

— Valentine, mon enfant, écoutez-moi, le temps presse et votre épreuve sera courte.

Si votre amant vous a menti, s'il s'est revêtu d'un habit et d'un nom qui ne sont pas les siens pour parvenir jusqu'à vous; s'il n'a ni le droit de vous aimer, ni la possibilité d'assurer votre avenir; si sa crainte d'être connu est telle qu'il n'oserait ni faire un pas avec vous dans la rue, ni affronter les regards d'un homme dans votre chambre, si inoffensif que fût cet homme et si déserte que soit la rue où il passerait à votre bras, ce qui explique la solitude où il vous laisse et la brièveté de ses visites; si en un mot il vous a induite en erreur sur son nom, sur sa condition, sur tout ce qui le concerne, lui pardonnerez-vous?

— Non, murmura Valentine.

— Et quand je vous aurai prouvé sa duplicité, consentirez-vous à le recevoir?

— Jamais.

— Il y a des choses que je puis vous faire comprendre, mais que je ne vous dirai pas. Ce Gabriel à qui vous avez prodigué le plus grand des biens dont un homme puisse jouir en ce monde, votre amour, n'existe pas. C'est un être fantastique, un Don Juan sans réalité. Vous tâcherez de l'oublier comme un de ces êtres imaginaires qu'on voit passer dans une hal-

lucination. Le vrai créateur de ce personnage bizarre se nomme Célestin. Retenez bien ce nom. Pour vous éviter jusqu'à l'ombre d'un remords et sauvegarder votre bonheur dans l'avenir et le mien, car ils seront liés un jour l'un à l'autre, je ne vous en dirai pas davantage sur un passé dont je ne vous parlerai jamais plus. Ne soupçonnez pas de mystères effrayants ni de criminelles indignités. Sachez seulement que votre amour est impossible et ne demandez rien de plus. Je ne suis pas venu ici attiré par une vaine curiosité, mais pour vous sauver de cette liaison. Plus tard, je vous sauverai de vous-même et des chagrins qui suivent une séparation.

Valentine était atterrée.

Elle croyait entrevoir une affreuse réalité et redoutait de l'envisager.

Elle s'affaissa sur son canapé et, cachant sa tête dans ses mains, elle pleura abondamment.

Courcelles contemplait en silence cette belle fille dont le sein se soulevait convulsivement et dont la chevelure d'une richesse inouïe ruisselait sur des épaules d'une forme admirable.

Au milieu de ses pleurs, elle entendit sonner la pendule.

Il était neuf heures.

— Allez-vous-en, dit-elle, vous n'avez déjà que trop tardé.

— Je ne sortirai pas d'ici sans avoir achevé mon œuvre, répliqua le jeune homme. Je veux vous prouver ce que j'ai avancé. Quand votre amant me verra, mon aspect lui produira l'effet d'une tête de Méduse. Sans explication, sans résistance il s'enfuira et vous le jugerez à son attitude. Cette démonstration vous suffit-elle ?

— Non ; que prouverait cette sortie ? Que me sur-

prenant en tête-à-tête avec vous, il se croira trompé et qu'il m'abandonnera, voilà tout.

— Pardon, un homme de cœur ne cède pas volontiers et sans explications sa maîtresse à d'autres. Du reste, vous en savez assez pour vous convaincre par vous-même de la réalité de ce que je vous ai dit. Pauvre Valentine, ayez une heure de courage et vous ne la regretterez pas. Votre amant vient, exigez de lui la vérité. Il vous la refusera.

On entendit des pas dans l'escalier et une clef s'engagea dans la serrure.

— Que faire? s'écria la jeune fille.

— Ce qu'on a fait avant nous et ce qu'on fera après. J'entre dans votre cabinet de toilette. Recevez votre Gabriel, mais pas un mot tendre, pas une liberté, ou, sur mon nom, j'enfonce la porte et je le jette par la fenêtre. Une explication froide, nette et courte.

Valentine referma la porte à clef au moment où Gabriel entrait dans la chambre.

Il était moins triste que la veille. Il avait repris ses allures calmes et son sang-froid. Quel revirement s'était fait dans ses idées? On ne saurait le dire. N'y a-t-il pas des jours où tout nous semble terne, d'autres où l'on voit les mêmes objets enrichis des couleurs de l'arc-en-ciel? Un rien suffit pour nous détourner des pensées lugubres, un rien suffit pour nous y replonger.

Mirande avait fait provision chez son ami Favert de consolations et de réconfortants. Onésime avait quitté un moment ses paperasses pour converser avec lui et lui avait souhaité la bienvenue sur un mode joyeux. Le philosophe avait développé plaisamment quelques apophthegmes sur la placidité de l'âme des vrais sages et la fermeté des têtes bien organisées. Il s'était fait leste et spirituel, ce qui lui arrivait quelquefois, pour égayer son Benjamin et il y était parvenu. Il avait

versé un baume salutaire sur les anxiétés, vaines d'ailleurs, pensait-il, de son autre lui-même.

L'abbé Mirande l'avait cru. Il s'était illusionné avec Favert. Il avait regardé ses craintes en face et les avait jugées sans fondement.

Et puis enfin, si l'orage devait jamais éclater, le coup de foudre était loin et l'amour était proche.

Aussi, radieux et sémillant, le vicaire entra dans la chambre, la tête pleines d'images heureuses et de périodes sonores et s'approchant de Valentine, il lui baisa la main avec une galanterie régence et talon rouge, — ces grandes façons ne sont pas désagréables à nos contemporaines — et tout à ses pensées riantes, il ne s'aperçut pas que cette petite main satinée frémissait sous ses lèvres et qu'il y avait presque de la colère dans les yeux de sa maîtresse.

Il s'assit auprès d'elle et la serra silencieusement dans ses bras.

Ce ne fut qu'en approchant son visage du sien qu'il vit que ses yeux étaient rougis par des larmes récemment versées.

— Tu as pleuré? lui demanda-t-il doucement.

— Oui, répondit-elle.

— Et pourquoi?

— A cause de vous.

— Comment ai-je pu être pour toi un sujet de peine?

— Je vais vous l'expliquer, dit-elle en élevant la voix. J'ai reçu une visite tout à l'heure.

— Ici?

— Ici même.

— De quelqu'une de tes amies sans doute?

— Non, d'un homme.

— Et de qui donc?

— De quelqu'un que vous connaissez, de nom au moins. Tout Paris le connaît.

— Il s'appelle?

— Pierre Courcelles.

A ce nom l'abbé éprouva une douleur aiguë pareille à celle d'un fer rouge qui lui aurait traversé le cerveau. Mais il sentit peser sur lui le regard, adouci pourtant, de Valentine et il se mordit les lèvres jusqu'au sang pour réprimer son émotion.

— Est-ce la première fois que tu le rencontres? demanda-t-il?

— Non, il vient souvent chez Mme Claude, presque tous les jours.

— Et il t'avait déjà parlé?

— Quelquefois.

Le front de l'abbé se rembrunit. Sa voix qui était jusque-là caressante, devint presque sévère et dure.

— Et que te disait-il?

— Et que voulez-vous qu'un homme dise à une femme si ce n'est qu'il l'aime?

— Et c'est pour cela que tu pleurais?

— Pour cela et pour autre chose encore. Écoutez-moi et songez, songe, lui dit-elle en se rapprochant de lui et en baissant la voix, que notre bonheur à venir dépend de tes réponses. Pierre Courcelles est puissant et riche. J'ai refusé de l'écouter parce que je t'aimais. Alors il a voulu savoir qui était son rival. Il t'a fait surveiller et suivre. Je ne sais comment il a deviné qui tu es, il semble mieux te connaître que je ne te connais moi-même. Il y a je ne sais quelle ironie dans ses propos, quelle méchanceté dans ses insinuations, mais il a détruit ma tranquillité et semé la défiance là où tout était calme et sérénité. Défends-toi. Lève le voile que tu tiens étendu sur ta vie. Dis-moi la vérité, je t'en supplie au nom de notre amour. Tu me la dois. Ne t'ai-je pas tout confié, moi? Pourquoi me dissimulerais-tu un repli de ta pensée? Tu peux être sûr de moi et compter sur mon attachement. Les offres des

autres ne me tentent pas, mais je t'en adjure, dissipe l'incertitude où tu me vois. Est-ce vivre que de douter de ce qu'on aime et d'en être réduit au mépris de ce qu'on a préféré à tout, même à l'honneur?

Elle parla longtemps en proie à une agitation violente et devant son amant qui restait interdit et comme pétrifié, elle se livra à mille supplications caressantes et passa aux menaces les plus folles pour lui arracher son secret.

Quand elle se tut enfin, lassée et toute en larmes, l'abbé qui avait réfléchi lui demanda seulement :

— Que t'a dit ce Courcelles pour te causer tant de tourment?

— Peu de chose.

— Mais encore?

— Que vous me mentez et que vous n'êtes pas ce que vous dites.

— Que te disait-il donc que je sois?

— Il a reculé devant cette révélation comme s'il y avait eu un mystère odieux à découvrir.

— Calomnie facile et d'autant moins compromettante qu'elle est plus obscure et atteint tout le monde. Et il s'est borné à cette insinuation malfaisante?

— Non. Il a ajouté que vous ne vous appelez pas Gabriel mais...

— Mais?

— Célestin.

Valentine avait espéré désarçonner son amant et lui faire perdre son indifférence apparente. Il n'en fut rien.

L'abbé sourit et ne sourcilla pas.

— Voilà, dit-il, un crime vraiment énorme. Avoir échangé un prénom ridicule pour un autre moins vulgaire et moins bizarre! Je croyais à t'entendre que tu allais me jeter à la face un de ces crimes sans nom qui font pâlir l'humanité et devant lesquels on se couvre

d'un voile comme les condamnés marchant au supplice.

Et c'est tout?

— N'est-ce pas assez ?

L'abbé pensa intérieurement que son rival avait obéi à un louable accès de générosité en n'allant pas plus loin dans la voie des révélations.

Il se raffermit dans ses espérances et, se fiant à ses talents de parole, il essaya de convaincre cette pauvre fille qui redoutait de le savoir coupable de la légèreté des accusations de Courcelles.

— Je comprends tout, lui dit-il; insensé que j'étais, j'aurais dû t'enlever à ce milieu de perdition où tu es livrée à des influences pernicieuses, toi qui es incapable d'une seule mauvàise pensée. On t'aime, ou plutôt on te désire et pour t'arracher à moi, on use des moyens les plus condamnables. Et tu veux que je me défende! Est-ce que je puis m'attaquer à un nuage et lutter avec lui ? Comment réfuterais-je ces calomnies insaisissables et vaines comme des fantômes? Si tu doutais de moi, ce serait que tu ne m'aimerais plus. Est-ce vrai ? Est-ce possible? Toi, si bonne, si affectueuse, si indulgente tu laisserais s'écrouler tout notre édifice de bonheur devant les chimères évoquées par des envieux ! Y a-t-il dans tout ce qu'on me reproche un seul point qui vaille l'honneur d'une réplique ? Laisse donc à l'écart le monde entier et ne nous occupons que de nous-mêmes et de notre amour.

Et il se jeta à ses genoux et se répandit en protestations.

— Dis-moi donc, poursuivit-il, que tu m'aimes toujours, que tu méprises ces vagues calomnies. N'es-tu pas en possession de tout mon être, et de toutes mes volontés ? Tu es mon étoile polaire, le but vers lequel tendent tous mes désirs comme le navire au port et la plante au soleil ; absent ou présent, de loin ou de

près, je n'ai qu'un besoin, te voir, un bonheur, penser à toi, une joie sans bornes, t'appartenir et te posséder. Il me semble que nos âmes se fondent en une seule et que nous sommes un seul et même tout.

Il s'échauffait en parlant et il oubliait les dangers de sa situation en se grisant de ses paroles.

Valentine écoutait ses ardentes déclarations d'une oreille distraite.

Gabriel avait souvent fait vibrer dans le cœur de sa maîtresse toutes les cordes de la passion, mais elles restaient muettes sous ses doigts impuissants. Elle se tenait froide et presqu'hostile. Comme dans un mauvais rêve, il tentait de faire résonner une harpe et elle ne rendait pas le son attendu.

Il fit des efforts désespérés.

Il déploya toutes les ressources de persuasion subtile dont la nature l'avait doué. Comme le noyé qui se rattache à la dernière épave que la grâce du hasard lui a ménagée, il dépeignit ses angoisses à la jeune fille avec une ardeur qui allait la gagner. S'il la perdait, c'était la mort dans le désert, la soif dévorante dans les sables arides, l'angoisse suprême dans le délaissement et l'abandon.

Il se tordait à ses pieds en la suppliant de lui accorder seulement un regard bienveillant, un de ces beaux sourires d'autrefois. Il lui demandait en pleurant de rage de n'être pas écouté le pardon de cette tromperie sans importance qu'un caprice lointain lui avait suggérée.

Il lui rappela les soirs d'ivresse et les serments qu'ils avaient échangés et tenus.

Il voulut la prendre dans ses bras et elle s'abandonnait mollement comme une chose inerte et sans volonté quand d'un effort brusque elle se dégagea et se dressant devant lui :

— Vous voyez bien que vous me trompez, lui dit-elle,

puisque vous ne voulez pas me faire l'aveu que je vous demande et que tout demeure encore dans la même obscurité.

Et comme il demeurait haletant et anéanti :

— Écoute-moi donc, ajouta-t-elle à voix haute, je vais tout t'avouer.

J'aurais voulu que tu puisses confondre tes adversaires. Je l'espérais. Il t'ont tendu un piége et dans le désir de connaître enfin la vérité, j'ai cédé à leurs volontés. L'un d'eux est entré ici un instant avant toi. Il y est encore et nous écoute.

— Son nom ?

— Que t'importe ? C'est un accusateur, voilà tout.

— Courcelles ?

— Peut-être. Si tu ne veux te justifier, si la vérité te pèse tellement que ce soit un fardeau trop lourd et que tu ne puisses le rejeter, fuis, nous ne nous verrons plus. Évite une suprême humiliation. Celui qui est là dit que tu n'as pas le droit d'aimer, que tu n'es pas ce que tu parais être, que tu usurpes tout, ton nom et ta condition et qu'enfin tu m'as odieusement et lâchement induite en erreur. Dis-lui qu'il a menti et j'en serai folle de joie ! Sinon, adieu pour toujours.

— Malheureuse, s'écria l'abbé, tu nous as perdus !

—Je ne vous comprends pas. Je n'ai rien à cacher, moi, pas même mon amour pour vous. Je ne me le suis jamais reproché. Je l'aurais publié à la face du ciel et des hommes. Mon sacrifice était fait et je ne le regrette pas.

L'abbé écoutait avec désespoir ces paroles graves. Il savait, en présence de cette angélique sérénité, tout le prix de la femme qui lui échappait.

— Qui est là, demanda-t-il d'une voix étouffée ? Par le ciel, dis-le moi. Il y va de la vie ou de la mort !

— Tu l'as nommé tout à l'heure.

L'abbé chancela comme un arbre attaqué par le bûcheron et devint livide.

— Ainsi donc ils avaient raison, s'écria Valentine pâle comme une mourante en s'abattant sur un siége. Et tu me mentais!

La porte du cabinet s'agita violemment

L'abbé se précipita vers sa maîtresse et voulut l'enlever dans ses bras comme pour l'emporter avec lui.

— Fuyons, murmura-t-il à son oreille, et je te confesserai tout.

Une voix se fit entendre qui répondit:

— Je vous en défie. Vous n'en auriez pas le courage. Ouvrez, Valentine, vous en savez assez.

— J'en sais trop, balbutia-t-elle.

Et jetant un regard suppliant à son amant qui restait comme frappé de la foudre :

— Par pitié pour moi, dit-elle, défends-toi donc! Dis-moi la vérité! Qui es-tu? Quel crime as-tu commis?

— Celui de t'aimer.

— En est-ce donc un pour toi?

Il hésita un moment.

L'aveu prêt à sortir montait à ses lèvres pâles. Il allait parler quand la porte s'ouvrit.

— Je ne peux pas! Je ne peux pas! s'écria-t-il. Plutôt la mort! Adieu, Valentine, souviens-toi!

Et il s'élança dans l'escalier.

Courcelles s'approcha de la jeune fille tombée sur le tapis.

Elle était évanouie.

Il la rappela à la vie en lui prodiguant les soins les plus tendres.

Lorsqu'elle reprit ses sens, elle était couchée sur son lit.

Pierre était à genoux devant elle.

— Je vous demande pardon, dit-il, du chagrin que je vous ai causé. Vous voyez bien que cet homme était indigne de vous. Un autre m'aurait arraché la vie même au prix de la sienne. Il a fui comme un lâche, non qu'il le soit peut-être, mais parce qu'il y a un secret en lui que par orgueil il n'oserait vous révéler. Pour moi, je ne demande rien. J'attendrai que vous veuilliez être consolée. Je ne veux rien obtenir que de vous-même. Soyez sûre que je vous restituerai plus que je ne vous ai pris.

— Et lui, murmura-t-elle, que deviendra-t-il ?

— N'en soyez pas en peine.

— Je ne le reverrai plus ?

— Je le pense. Vous avez pour vous la jeunesse, la beauté, vous aurez l'amour sincère et dévoué le jour qu'il vous plaira. Vous oublierez.

Elle pleurait toujours mais silencieusement. Les vraies douleurs font peu de fracas.

Pierre était profondément ému.

Il lui serra la main dans les siennes.

— Dormez, dit-il, et demain vous verrez qu'au premier rayon de soleil vous vous réveillerez à demi consolée.

Quand elle fut seule dans sa chambre vide, elle se jeta à genoux et au milieu de ses larmes elle revit la figure désolée de son amant et s'écria :

— O mon Dieu, ayez pitié de lui !

XXXVIII

L'abbé Mirande erra au hasard, sans savoir où il allait jusqu'à deux heures du matin.

Il était fou d'orgueil blessé et d'amour perdu.

Rappelé à lui par la sensation du froid qui l'envahissait, il fit un retour sur lui-même et regarda où il était.

En face de lui l'hôtel Lambert dressait sa façade morne et quelques pas plus loin la Seine bouillonnait sous les arcades des ponts de l'Ile Saint-Louis.

Il se pencha sur le parapet et en voyant le fleuve noir et profond qui grondait à ses pieds, sous les arches, il se sentit attiré par le vide et sans même essayer une prière, il allait demander à l'abîme qui tourbillonnait à trente pieds au dessous de lui l'oubli de son irrémédiable infortune, quand deux gardiens de la paix s'approchèrent et lui enjoignirent de s'éloigner.

Ils le suivirent jusqu'au quai et la crainte d'être reconnu lui fit presser le pas.

Devant les tours de Notre-Dame, il lui sembla voir le spectre de Claude Frollo, cette grande figure d'un autre coupable se brisant sur les dalles du parvis et le

difforme Quasimodo grimaçant et sauvage qui se moquait de lui et insultait à sa douleur.

Hébété et privé de sentiment pour ainsi dire, il arriva au boulevard Saint-Michel et là il se souvint de son ami Favert.

Il se fit ouvrir et monta en chancelant les degrés de l'escalier.

Il était obligé de s'arrêter à chaque étage, respirant à peine et suffoqué par le poids de la honte qui l'écrasait.

Favert sommeillait près de sa lampe éteinte.

Il s'était endormi sur ses compilations.

La tête entre ses mains et le front sur le bois de la table, le pauvre docteur rêvait qu'il était membre de l'Institut et de toutes les sociétés savantes du globe.

L'abbé trébucha dans l'obscurité et tomba sur son ami qui s'éveilla brusquement :

— Qui va là ? demanda-t-il.

— Sois tranquille, Onésime, balbutia Célestin, c'est moi.

Et il grelottait ressentant les premières atteintes d'une fièvre terrible qui ébranlait tout son être.

— Quelle heure est-il donc ?

— Trois heures.

— Comment trois heures ? Mais que fais-tu si tard ou si matin par ici, traînard ?

Le vicaire ne répondit pas.

Il passa dans sa chambre et alluma une bougie. Puis il remit sa soutane et elle le brûlait comme si elle avait été tissue avec des flammèches et des charbons ardents.

Il sortait machinalement et sans même regarder son ami — il n'osait pas — lorsque celui-ci l'arrêta au moment où il allait ouvrir la porte.

Tout distrait qu'il était, le savant avait remarqué l'extraordinaire lividité de Célestin.

Il lui prit le bras ; son pouls battait avec une rapidité foudroyante. Par intervalles, parmi les soubresauts furieux, il se produisait des temps d'arrêt comme s'il s'était livré en lui une lutte acharnée entre la vie et la mort.

— Tu ne vas pas retourner chez toi dans cet état, dit Onésime. Prends mon lit et couche-toi. Tu trembles la fièvre.

— Et toi ?

— Moi je vais finir ma nuit où je l'ai commencée ; je vais te garder, tu es malade.

— Oui, c'est possible, dit l'abbé.

— Il faut te saigner, ce sera plus prudent.

— Non, je ne le veux pas. D'ailleurs je suis plus malade de l'âme que du corps et je voudrais mourir.

— Tu déraisonnes ; qu'est-il donc arrivé ?

— Un malheur, un grand malheur.

— Ils sont réparables.

— Celui-là ne l'est pas. Tout est perdu.

— Tout ?

— Oui l'honneur et l'amour. On m'a suivi, j'ai été surpris. On connaît mon secret. C'est fini. Laisse-moi partir. Ils ont tout tué du même coup.

— De qui parles-tu ?

— D'un homme qui recherchait la femme que j'aime et qui était envieux de mon bonheur.

— Il se nomme ?

— Je ne sais plus, le fils d'une très-riche famille.

— Il est seul ?

— Oui.

— Rappelle-toi son nom.

— Courcelles, je crois, oui, Pierre Courcelles.

— Le grand banquier ?

— Son fils.

— Il demeure à l'avenue Montaigne ?

— Peut-être, je l'ignore.

— Tranquillise-toi. Il te reste encore un espoir.

— Lequel ?

— Sa générosité.

— Je n'en veux pas.

— Es-tu le maître d'agir à ta guise ? Je te mets en tutelle et tu me laisseras traiter comme je l'entendrai. D'ailleurs demain tu auras réfléchi et tu penseras autrement. Il faut avant tout éviter un scandale. Ne sont-ce pas tes paroles ? Je te l'épargnerai. Ton secret ne fait pas comme toi. A cette heure nocturne, il ne court pas les rues et demain, à l'aube, je l'arrêterai avant qu'il ne sorte.

Le vicaire se jeta dans les bras de son ami et de ses yeux enflammés un torrent de larmes jaillit.

— Je ne tiens pas à la vie, dit-il, je voudrais être mort, mais sauve-moi l'honneur, si tu peux.

— Je t'en réponds. Couche-toi ou va dormir. Je m'occuperai du reste.

L'abbé sortait en trébuchant.

Favert le prit par le bras et commença avec lui à travers les rues silencieuses un voyage qui se termina à la porte du presbytère de Sainte-Brigitte.

Il était quatre heures et demie quand ils y arrivèrent.

L'abbé voulut y entrer seul et refusa obstinément les soins du savant qui retourna à son domicile plus vite qu'il n'était venu en songeant à la capitulation qu'on exigerait de lui, plénipotentiaire d'un vaincu, à l'avenue Montaigne.

XXXIX

Dès qu'il fut seul dans sa chambre, le vicaire essaya de mettre un peu d'ordre dans la foule de sentiments qui s'agitaient en lui et n'y parvint pas.

En passant devant une glace, il se regarda ; ses cheveux ravagés par une main convulsive, son teint livide, ses traits bouleversés, ses yeux hagards le firent reculer. Il eut peur de lui.

Comme un cerf traqué par une meute implacable et acculé dans une impasse, il se mit à trembler, la sueur de l'épouvante vint à son front, ses dents claquaient violemment les unes contre les autres.

Ses artères gonflées par le flux de son sang battaient contre ses tempes et lui produisaient l'effet de coups de massue frappant sur une enclume où l'on martèle le fer rouge.

Ses bras rigides comme des barres d'acier pendaient à ses côtés.

Tout à coup, foudroyé par la violence du mal, il tomba en arrière, raide sur le tapis.

Sa tête porta contre l'angle de bronze d'un meuble et se fendit.

Le sang coula à flots de sa blessure.

Cette hémorragie le sauva pour prolonger son supplice et son expiation.

Quand il revint à lui, il était d'une faiblesse extrême et le cœur lui défaillait. Il se traîna jusqu'à son cabinet de toilette, but un verre d'eau glacée, pansa lui-même sa tête et revint nettoyer le tapis pour faire disparaître toute trace de son accident.

Ensuite, brisé et ne pouvant se tenir debout, il s'étendit sur le canapé et médita.

Le souci de son honneur, l'orgueil qui régnait en tyran absolu chez lui, la passion farouche qu'il ressentait pour sa maîtresse le déchiraient comme un parricide condamné à l'écartèlement.

Il se représenta les jalousies hypocrites et féroces qui allaient triompher de sa chute, les humiliations que ses supérieurs lui réservaient, la clameur de haro qu'il soulèverait et les visages hautains qui se détourneraient sur son passage. Les odieuses épithètes de criminel et de défroqué lui apparaissaient écrites en lettres rouges sur le mur de sa chambre comme une réprobation du ciel et des hommes.

Des larmes de rage brûlantes comme les laves d'un volcan en éruption coulaient de ses yeux rougis.

Et dans la pénombre de sa chambre, devant lui, à gauche de la cheminée, comme l'apparition de la Marguerite de *Faust*, il distinguait les formes ravissantes, le cou blanc et onduleux, les tresses d'or de Valentine, de cette belle maîtresse à laquelle il fallait renoncer, et, damnation plus terrible que les autres, voir passer aux bras d'un plus heureux que lui.

Dignité, amour, sécurité, tout avait sombré dans la même tempête.

Ses triomphes, les joies, les jouissances puisées à cette fontaine de Jouvence de la jeunesse et de l'amour que Valentine lui avait ouverte, repassèrent comme

des ombres enveloppées de suaires devant ses yeux à demi-fermés.

Comme Adam, il était jeté à la porte du paradis, un glaive flamboyant lui en défendait l'entrée et il n'avait pas la suprême consolation d'emmener sa compagne.

Et son orgueil se révoltait contre le rôle indigne qu'il avait subi en face de celle pour laquelle il se serait tué sans l'ombre d'une hésitation, si la robe de Nessus qui le dévorait n'avait été collée à ses chairs sanglantes.

Il se demanda ce qu'elle pensait de lui et si le mépris n'avait pas anéanti en elle le reste d'amour et de pitié qui survivait à ses défiances.

Ces mots qui trahissaient son désir de le trouver innocent : défends-toi! résonnaient à ses oreilles et lâchement il avait gardé le secret qu'elle exigeait et qui, s'il lui avait valu sa haine, l'aurait au moins sauvé de soupçons infamants.

Il se la représentait, jetée par le désespoir et le dégoût aux genoux de ce Courcelles qui tenait à la fois en sa possession, pour en disposer selon ses fantaisies d'oisif et de blasé, son honneur de prêtre et l'amour de sa maîtresse.

Il aurait payé de son sang et de son salut éternel la puissance de se rendre invisible un instant et de frapper cet heureux rival dans l'enivrement de son succès, pour mourir ensuite content de sa vengeance.

Le jour vint, terne et décoloré, glacé comme les mauvais jours de mars, le mois des rafales et des giboulées. L'abbé, à travers les vitraux de sa chambre, voyait les nuages qui roulaient dans le ciel, chassés par un vent impétueux.

Il frissonnait de froid et de la fièvre qui lui brûlait le sang.

S'il avait été sûr de l'obéissance de Valentine, il au-

rait suivi les conseils de Favert : fuir et aller ensevelir dans quelque coin ignoré des plaisirs dont il ne pouvait plus se passer.

Mais il était trop tard.

La rigidité inflexible de la jeune fille blessée au cœur lui apparut et l'aida à remporter sur lui-même une victoire chèrement achetée.

A sept heures, au moment d'aller à l'église, il se décida.

Il s'avança, ayant peine à se soutenir, vers son bureau et prit une feuille de papier ; puis il écrivit, en reposant vingt fois sa plume pour essuyer les larmes qui l'aveuglaient, la lettre suivante :

« Ma chère et bien aimée Valentine,

« Le hasard nous sépare pour toujours. Je n'ai pas « le courage de vous révéler le secret que je vous ai « caché. Vous pouvez pourtant être rassurée. Il n'y a « rien en lui qui touche à l'honneur humain. Je pars « pour un lointain voyage d'où je sens que je ne re- « viendrai pas. La tombe même ne nous réunira « point. Vous avez dû me croire lâche. Je ne le suis pas « et je le prouve en m'éloignant de vous, ma vie et « le seul bonheur réel que j'aie connu.

« Fou, je le deviendrai à la suite des tortures que je « subis. Vous avoir possédée, c'était le ciel; vous « perdre, c'est pis que l'enfer. Je me damne, priez « pour moi. »

Il mit sous l'enveloppe quinze billets de mille francs, tout ce qu'il possédait, et fit porter la lettre à Valentine par son domestique.

Sur les billets il avait attaché avec une épingle cette prière :

« Acceptez ce souvenir. Dès à présent, je suis mort

« au monde et dans quelques jours je n'aurai besoin « que de six pieds de terre. »

Avant de sortir pour se rendre à Sainte-Brigitte, il passa devant la glace près de laquelle il s'était déjà arrêté.

Il fit un pas en arrière en poussant un cri.

Les beaux cheveux noirs dont il était si fier étaient couverts d'une neige argentée. Ils étaient devenus gris dans cette nuit de malédiction.

XL

Onésime Favert brossa méticuleusement son paletot et son pantalon, se boutonna jusqu'au menton et, après avoir lissé son chapeau avec le revers de sa manche, il s'achemina vers les Champs-Elysées.

Il était environ huit heures.

Le temps était glacial. Les baromètres marquaient vents et tempêtes.

Cependant, quelques cavaliers allaient au bois promener leurs chevaux et respirer un air purifié par les aquilons de la nuit.

Il ne réfléchissait point à ce qu'il allait dire et se promettait de remplir d'inspiration le message qui le conduisait chez le financier à la mode.

Il ne craignait point d'ailleurs de manquer d'éloquence persuasive, étant plein de son sujet.

Il était vivement impressionné du chagrin de son ami, mais il avait peine à concevoir comment la perte d'une maîtresse pouvait occasionner une émotion si forte. Il n'en avait qu'une seule, la science et certes elle ne lui avait jamais agité les nerfs à ce point et il accueillait avec philosophie les innombrables déceptions dont elle le rendait victime.

Dès qu'on l'annonça à l'hôtel Courcelles, il fut reçu sans attendre une minute.

Pierre flairait le parlementaire et il lui tardait de traiter de la reddition de la place dont il avait fait le siége.

Le jeune mondain était dans le cabinet de travail — où l'on ne faisait rien — attenant à sa chambre à coucher.

Le savant y fut introduit.

Malgré son désintéressement, il promena un regard ébahi sur les richesses qui encombraient ce luxueux retrait et intérieurement il le compara à la nudité du sien d'où étaient sortis tant d'opuscules et de travaux qui n'y avaient pas encore amené l'opulence.

— Notre adversaire est bien logé, pensa-t-il sans amertume. Les gens heureux doivent être bons. Je puis donc espérer un traité favorable pour mon pauvre Célestin.

De son côté, Courcelles examinait la débonnaire physionomie de ce répertoire ambulant de toutes les sciences et, dès le premier moment, il se sentit pris pour lui d'une vive sympathie.

Décidément, l'abbé Mirande n'avait point un ami vulgaire.

— Monsieur Favert, dit-il, vous êtes l'intime de M. l'abbé Mirande ?

— Je m'en fais honneur, répondit modestement Onésime.

— Même encore aujourd'hui ?

— Même encore aujourd'hui, oui, monsieur. Notre pauvre nature est sujette à bien des faiblesses et elle a droit à une certaine somme d'indulgence à cause de ses imperfections.

— Vous êtes philosophe, monsieur Favert ?

— Je suis humain, monsieur, voilà tout.

— Et vous venez, je présume, me proposer un

traité de paix. Vous êtes l'ambassadeur de l'abbé Mirande?

— Le mot est ambitieux; mais j'admets, si vous voulez, le titre et les fonctions.

— Vous avez les pouvoirs de votre ami?

— Quelque cruelles que puissent être vos conditions, si je les accepte, mon ami s'y soumettra.

— Bien, vous savez ce qui s'est passé?

— J'en sais une partie et bien qu'ayant peu d'habitude du monde, je devine le reste. Une femme aimée, ignorant la condition de son amant; une rivalité — pardonnez-moi ce terme — entre vous et mon ami; une lutte inégale pour deux motifs: mon ami est astreint à un secret que son habit lui commande, et il doit, avant tout, éviter un éclat; ensuite, l'argent étant le nerf de la guerre, vous aviez de ce côté encore une supériorité marquée et qui doit vous rendre généreux envers votre adversaire.

— Aussi le serai-je ; mais vous ne savez pas tout.

— Il y a encore d'autres femmes?

— Oui.

— Mais l'abbé était donc un satrape? D'autres femmes! Mais il aurait dû naître de l'autre côté des Dardanelles.

Courcelles sourit.

— Les Turcs ne sont pas tous loin de Paris, dit-il. Il ne s'agit pas au reste de ce que vous pensez. Seulement un de mes amis, le comte de Fresnes, à tort ou à raison, a vu avec peine l'abbé prendre sur sa femme — une très-capricieuse personne — et sur son entourage une autorité qui diminue d'autant la sienne. Je désire donc que votre ami, dans l'intérêt du mien, renonce à dominer dans sa maison et pour en arriver là, il n'y a qu'un moyen.

— C'est?...

— De ne pas y retourner.

— Le monde cherchera la raison de cette rupture.

— Aussi je ne l'oblige pas à brusquer sa retraite. Il peut, de lui-même, sous divers prétextes, cesser ses visites. Je m'en remets à son honneur pour l'exécution de cette clause.

— Vous y tenez ?

— Je crois le devoir, par intérêt pour le comte, d'autant plus strictement que de Fresnes, ceci entre nous et confidentiellement, n'est point en état de lutter pour la conservation de son bien contre un concurrent de ce mérite.

Favert fixa ses yeux sur la figure de Courcelles. Il y lut, mêlée à une bienveillance et à une courtoisie parfaites, la volonté bien nette de ne pas céder sur ce point.

— Accepté, dit-il. Ensuite?

— Je désire encore l'engagement formel de votre ami de ne jamais chercher à revoir Mlle Valentine.

— Elle se nomme Valentine ?

— Vous l'ignoriez !

— Absolument.

— Votre ami n'est pas communicatif.

— Ah ! monsieur, me parler des femmes, c'eût été du temps perdu. Autant expliquer la gamme des couleurs à un aveugle de naissance.

— Vous consentez ?

— Célestin en mourra.

— Vous croyez?

— Je le crains.

— Je ne veux pas son décès, mais je suis sûr du contraire. L'abbé n'aura même pas la peine de courir après les distractions à ses chagrins et il ne manquera pas de consolatrices ; Mme de la Bretèche, par exemple ; on la dit fort bien encore !

— Je n'ai pas l'honneur de la connaître. Ne puis-je vous adoucir sur ce point ?

— Impossible ! Rupture immédiate des négocia-

tions si cette clause n'est pas admise. S'il aime réellement cette jeune fille, dites-lui que son avenir sera préservé de toute éventualité fâcheuse. Ce sera un adoucissement pour lui.

— Si l'amour n'est pas le plus égoïste des sentiments; mais il y a des autorités qui soutiennent le contraire.

— Consentez-vous?

— Puisqu'il le faut. Après ?

— C'est tout, moyennant quoi je vous promets un secret absolu.

— Envers tous?

— Envers tous, sans exception.

Favert se leva :

— Vous êtes généreux, monsieur, dit-il, et vous agissez en galant homme. Si j'étais croyant, je vous dirais : Dieu vous récompense !

— Vous êtes donc incrédule, monsieur Favert?

— A force d'étudier et de réfléchir, je sais à peine de quel côté est la justice, ce qu'on entend par la raison et ce que le mot vertu signifie. Voilà où mène l'abus de la science. C'est désolant, mais l'effet est réel.

— Et que pensez-vous du célibat?...

— Des prêtres ?

— Oui.

— Je viens de terminer un travail qui m'a été commandé par l'éditeur Palmé. C'est un résumé de l'opinion de tous les docteurs et pères de l'Eglise sur ce point. Je vous en remettrai un exemplaire, si cela vous agrée.

— Et comment concluez-vous?

— J'expose, monsieur, mais je ne conclus pas.

— Enfin confiez-moi votre sentiment personnel. C'est?...

— Que le célibat est l'état le plus agréable pour un homme du monde et le plus rigoureux pour un prêtre. Ainsi notre traité est conclu ?

— Oui, monsieur, et je vous offre la main, en signe de paix et en témoignage d'amitié.

— Vous me comblez, monsieur.

— Monsieur Favert, maintenant que vous avez appris le chemin de l'hôtel Courcelles, j'espère que vous ne l'oublierez pas.

— Je vous le promets, monsieur.

— Venez me voir quand vous aurez le temps, nous causerons de votre ami.

— Je ne demande pas mieux.

— Dites-lui, quand il me rencontrera dans le monde qu'il ne me traite pas en adversaire; assurez-le bien que je ne le hais pas et que je serais désolé qu'il eût quelque inimitié contre moi.

— Je vous remercie pour lui et je vous affirme de mon côté qu'il mérite plus de sympathie que de blâme. L'esprit est prompt et la chair est faible.

— Et la tentation devait être forte. La petite est jolie.

— Cela ne me surprend pas. Mirande est plein de goût.

— Elle est douée d'un excellent caractère.

— Il a du tact.

— D'une distinction parfaite et d'un cœur comme on en voit peu.

— Pauvre ami! Ce n'est pas moi qui lui rappellerai ce qu'il a perdu.

— Vous n'oublierez pas nos conditions?

— Je les sais sur le bout du doigt.

— Nous pourrions les écrire, si vous le désirez, avec le protocole.

— C'est inutile, j'ai une mémoire excellente.

— Faites-moi une grâce. Apprenez-moi comment vous avez fait pour être tant de fois docteur!

— Hélas! monsieur, c'est aussi simple que peu lucratif. J'ai travaillé seize heures par jour depuis l'âge

de quinze ans et employé trente minutes à mes repas, de façon qu'il me restait tout juste sept heures et demie pour me promener et dormir, ce qui est bien suffisant pour reposer l'esprit et le corps. Ce n'est pas plus difficile que cela. Le premier venu peut en faire autant. Un bœuf de labour cultive plus de terres dans sa vie qu'un cheval de course.

— Et pour le plaisir?

— Je n'en connais pas.

— Vous auriez donc été un bénédictin sans défauts?

— Sans défauts, non, sans vices peut-être.

— Que ne preniez-vous la place de l'abbé Mirande et lui la vôtre!

— Je me suis souvent fait cette réflexion, mais trop tard pour permuter utilement avec lui.

— Cela est fâcheux.

— C'est une expérience qui me manque et qui m'empêche d'avoir une opinion bien arrêtée sur la question dont vous me parliez.

— Le célibat des.. ?

— Oui, si j'en juge par moi, il me paraît admissible.

— Et par les autres ?

— Je change quelquefois d'avis.

Courcelles reconduisit Favert jusqu'aux Tuileries. Après une heure de conversation, ils étaient les meilleurs amis du monde et le jeune homme était plein d'une sincère admiration pour ce savant modeste, bienveillant, content de tout, sans envie et à qui la science tenait lieu d'honneurs, de richesses, de maîtresses et de toutes les attractions auxquelles les oisifs vont se consumer les ailes.

XLI

Quand Favert entra au presbytère, son ami était étendu tout habillé sur son lit et en proie à une fièvre furieuse.

L'abbé était à peu près abandonné de tout le monde.

Son négrillon seul dans l'antichambre attendait le coup de sonnette qui le mettait en mouvement et déjeunait nonchalamment d'une tranche de jambon et d'un verre de vin, sans se soucier autrement des plantations de cannes et de cotonniers qui l'avaient vu naître.

L'abbé avait peu d'amis parmi ses collègues — on dit aujourd'hui collaborateurs de même qu'en chaire les élégants ont remplacé le : mes chers frères, par : mes chers auditeurs, qui est bien autrement distingué ! — et il n'était pas fâché qu'ils ne vinssent prendre de ses nouvelles que de loin.

Il soupçonnait l'espionnage sous l'aménité et la curiosité maligne sous l'intérêt apparent.

Lorsque Onésime entra, le malade tourna vers lui un regard où brilla une étincelle bientôt éteinte et lui dit simplement :

— Eh bien

— Tout est arrangé. Tu peux dormir tranquille.

— Et qu'exige-t-on ?

— Peu de chose. La rupture avec la maison de Villebonne, sans précipitation, graduellement, en cessant de voir peu à peu la comtesse de Fresnes.

— Ah ! fit Mirande, mes pressentiments ne m'avaient pas trompé. C'est de là qu'est venu tout le mal. A quoi sert la vertu? ajouta-t-il amèrement.

Il y avait tout un poëme dans cette exclamation.

Favert, étonné, regarda attentivement Célestin, mais il n'obtint aucun éclaircissement. L'abbé se contenta d'interroger :

— Et le reste ?

— Ta parole que tu ne chercheras pas à revoir mademoiselle... Comment se nomme-t-elle?

— Valentine.

— C'est cela.

Le visage de l'abbé se contracta. Ses yeux s'ouvrirent démesurément en se tournant du côté de la Madeleine blonde et deux grosses larmes roulèrent dans les plis de son visage.

Favert se pencha doucement à l'oreille de son ami :

— Est-ce consenti, lui demanda-t-il?

— As-tu donné ta parole?

— Oui.

— Alors mon sacrifice est fait, murmura Célestin, mais souviens-toi de ce que je te dis, c'est la mort.

— Tu es un enfant.

— Et le reste?

— C'est tout.

— M. Courcelles n'a rien exigé de plus?

— Non ; en échange de ces deux concessions, il te promet le silence le plus absolu.

— Vis-à-vis de tous ?

— Pour tout le monde, sans exception.

— Alors l'honneur est sauf et mes ennemis ne triompheront pas de ma chute. Pour le reste que m'importe !

Favert approcha sa bonne figure de celle de son ami. Il le prit dans ses bras comme un enfant et l'embrassa à plusieurs reprises.

— Allons, dit-il, du courage, sois homme, est-ce que je ne suis pas là pour te consoler ? Fais comme moi, travaille et tu oublieras. Tu n'étais qu'un beau parleur. La douleur te donnera l'éloquence. Tu ne peux être heureux, sois grand.

L'abbé Mirande prit la main de son ami et la baisa comme on baise celle des saints et, la tenant dans la sienne, il la reporta vers la Madeleine.

— Est-ce que l'on peut se consoler de sa perte ? dit-il en fondant en larmes.

— Tu penseras à elle. Elle t'inspirera, répondit Favert.

Et il sortit en haussant les épaules de la faiblesse de son ami.

— Tâche de dormir, dit-il sur le seuil, je reviendrai ce soir.

XLII

Le lendemain était un jeudi.

L'abbé Mirande, malgré sa grande faiblesse, s'habilla avec soin et se fit conduire chez la duchesse de Villebonne qui avait envoyé à plusieurs reprises demander de ses nouvelles.

En entrant au salon, il aperçut Pierre Courcelles qui causait avec une grande animation dans un angle avec la jeune comtesse.

Il s'approcha du groupe formé par le comte, sa femme et le financier et les salua avec sa grâce habituelle.

Aucun embarras ne se manifestait dans son allure.

Sauf une pâleur excessive, rien ne distinguait l'abbé Mirande de celui qu'on connaissait de longue date.

La vieille duchesse qui entrait accabla l'abbé de prévenances. Les autres dames l'imitèrent, et en un instant il se forma autour d'eux un cercle d'auditeurs attentifs.

Courcelles s'informa de la santé du prêtre avec intérêt et, après quelques banalités, s'adressant à la comtesse :

— A propos, lui dit-il à voix haute, il est trois heures et le délai pour notre gageure expire.

— Une gageure? demanda la petite Trélan.

— Oui, riposta Courcelles, j'avais pris un sot engagement.

— Je ne vous le fais pas dire, observa la comtesse.

— Figurez-vous, monsieur l'abbé, reprit le jeune homme, que je soupçonnais un homme qu'on a dans le monde et dans le meilleur l'habitude de qualifier de juste de ne pas mieux valoir que nous autres, pauvres pécheurs. J'avais — c'est contre sa vertu qu'il faut dire, n'est-ce pas, chère comtesse? — des préventions et j'ai voulu savoir, Mme de Fresnes me contredisant, qui de nous deux avait raison.

— Et comment vous y êtes vous pris, monsieur? demanda Rosine; je suis curieuse de connaître vos procédés.

— Bien simplement, j'ai employé un moyen sûr, je l'ai fait suivre.

— Dites filer, monsieur! Fi! C'est de la police.

— Je n'en suis pas, comtesse, mais j'en ai une microscopique en cas de besoin et je m'en sers. Qui veut la fin veut les moyens.

— Et vous allez nous apprendre ce que vous avez découvert.

— Cela se résume en un mot : rien! le néant!

— Ne vous avais-je pas averti?

— C'est juste, je reconnais mes torts et je me tiens à votre merci.

— Vous êtes d'un monde où ayant peu de vertus on doute aisément de celles des autres, dit la comtesse triomphante.

— N'abusez pas de vos avantages, j'ai perdu, dit nettement Courcelles.

— Alors il faut vous exécuter.

— Je suis prêt. Quelle est votre décision?

— Je veux être généreuse. Ce que vous voudrez pour mes pauvres.

— Fixez la somme.
— Je la laisse à votre discrétion.
— Voilà ma bourse, je vous la livre sans compter.
Et il tendit à Rosine son portefeuille gonflé de billets.
— Vous êtes princièrement charitable, dit la comtesse, en lui rendant le contenant qui embaumait, après l'avoir discrètement débarrassé d'une partie de son contenu.
— Ce n'est pas tout, reprit Pierre. Une personne qui vous est inconnue m'a remis ce matin quinze mille francs, une somme ronde, afin d'en disposer comme je l'entendrais pour une bonne œuvre. J'en ai si peu l'habitude que je craindrais de donner une fausse destination à sa libéralité. Je ne puis mieux employer cette somme qu'en la remettant à monsieur l'abbé qui l'utilisera selon les intentions de la donatrice.
Et il tendit une liasse de billets à l'abbé.
Le malheureux, frappé en plein cœur, chancela et il serait tombé sur le parquet s'il ne s'était retenu au dossier d'un fauteuil.
— Qu'avez-vous ? s'écria Rosine, en s'élançant vers lui.
— Un éblouissement. Ce n'est rien, répondit-il en reprenant son empire sur lui-même par un effort surhumain.
Et s'adressant à Courcelles :
— Joignez ces billets à ceux que vous avez si généreusement donnés à Mme la comtesse. Ils seront en bonnes mains et ses pauvres vous béniront. Pour moi, je me sens très-mal et je désespère de pouvoir d'ici à quelque temps m'occuper des autres.
En tout cas, je vous remercie de votre excellente intention et de votre délicate charité.
Il était à bout de forces et prêt à défaillir.
La duchesse exigea qu'il rentrât chez lui. Elle le fit reconduire dans son meilleur coupé et envoya un

domestique de confiance chercher son médecin et s'assurer dans l'appartement du vicaire que rien ne manquait à cet excellent ami.

Elle avait prié le docteur de passer chez elle en sortant de la chambre du malade.

Dès qu'elle l'aperçut :

— Que pensez-vous de notre cher abbé, docteur ? lui cria-t-elle.

— Le cas est grave, madame la duchesse, très-grave, mais nous le tirerons de là en quelques jours.

Un médecin, soucieux de ses intérêts, doit toujours affirmer que le cas est grave.

S'il sauve le malade, il a l'honneur d'une cure difficile.

Si la maladie l'emporte, il en a prévu les complications, c'est toujours une satisfaction.

— Et d'où vient cette indisposition ?

— D'un grand ébranlement moral, une peine grave, une violente contrariété.

— Un homme si rangé, si droit, si bon.

— Une déception est vite arrivée, madame la duchesse.

— Pas plus d'ambition qu'un enfant de cinq ans.

— Un froissement d'amour-propre ?

— Il était comblé d'attentions et de compliments de tous côtés.

— Alors, madame la duchesse, il ne nous resterait qu'une peine de cœur.

— Ah ! docteur, y pensez-vous ! fit la bonne dame en rougissant !

— C'est vrai, j'ai dit une sottise. Ne m'en veuillez pas. Dans le champ des suppositions, il est facile de marcher sur quelque mauvaise herbe. C'est toujours sur celle-là qu'on tombe d'abord et je n'y ai pas manqué.

— Soignez bien notre cher malade, docteur, et répondez-m'en !

— N'ayez pas d'inquiétude, madame la duchesse, dans deux ou trois jours il sera en état de vous rendre visite.

Et il prit congé.

— C'est égal, se disait-il en remontant dans sa voiture, c'est la dernière supposition qui est la bonne, mais il est des vérités qu'il ne faut pas jeter par la fenêtre ; on ne sait jamais sur qui elles peuvent se laisser choir.

XLIII

Après le départ du parlementaire Onésime Favert, Courcelles était allé chez Fanny.

Valentine n'y était pas venue.

Il avait couru à la rue Drouot.

La jeune fille lui tendit la lettre qu'elle avait reçue de l'abbé Mirande.

Les billets étaient jetés sur un de ces petits meubles appelés bonheurs du jour. C'était un cadeau de son amant aux dernières étrennes.

Pierre parcourut la lettre.

Valentine pleurait à chaudes larmes. Elle releva ses beaux yeux tout humides vers le jeune homme.

— Que pensez-vous de ce billet? dit-elle.

— Que celui qui vous l'adresse a jugé votre séparation nécessaire et qu'elle est irrévocable. Valentine, ajouta-t-il gravement, je vous dois une réparation et je vous l'offre. C'est ma vie tout entière en échange de la vôtre. Méditez votre réponse. Je ne vous la demande pas aujourd'hui. Vous prendrez tout le temps que vous voudrez. Je n'ai qu'une prière à vous adresser dans votre intérêt pour vous aider à oublier le passé. C'est de quitter cet appartement sans en rien emporter, pas même un souvenir, pas un bijou, pas

une dentelle. Cet argent vous le donnerez aux pauvres ou je le leur donnerai pour vous avec tout ce qui est ici. Vous trouverez dans un autre appartement que je vous ai choisi ce qui vous est nécessaire. Au milieu de ce petit monde nouveau, vous ne vous souviendrez de votre aventure que comme d'un rêve bon ou mauvais, acceptez-vous?

— Je consens à quitter cette chambre qu'il m'est trop cruel de revoir. Pour le reste, accordez-moi le temps de la réflexion. Je mets pourtant une condition à mon départ.

— Laquelle?

— C'est que vous me direz la vérité sur celui que vous avez frappé en l'éloignant de moi. Malgré tout, je ne le crois ni infâme, ni lâche, ni criminel.

— Valentine, je vous supplie de ne pas exiger ce secret, mais je vous jure que si vous persistez à vouloir le connaître, je vous le révélerai.

— Faites donc comme vous voudrez. Tout ce qui est ici est à vous.

— Merci. Ce soir, je vous attendrai à la sortie de votre magasin et je vous conduirai à votre nouvelle demeure. J'espère qu'elle vous plaira.

Il n'osa lui en dire davantage.

Il plaça les quinze mille francs dans son portefeuille et s'en alla.

Quelques instants plus tard, Valentine, simplement vêtue, se rendit rue de la Paix.

En quittant sa petite chambre où elle avait joui de cette félicité rare dans la vie, deux ans de bonheur calme, elle se retourna sur le seuil et envoya un baiser à l'amant inconnu qui les lui avait donnés.

Lorsqu'elle entra dans l'atelier, un murmure de satisfaction l'accueillit.

— Enfin vous voilà, Valentine, dit la grosse Pa-

trelle. Ce n'est pas malheureux, on vous croyait enlevée.

— Il fait grand vent aujourd'hui, insinua la petite Geneviève. Il y aura des accidents sur le boulevard.

— Parle pour toi, fifille, riposta Mme Patrelle. Tu es légère comme une plume. Nous autres, nous sommes un peu plus solides et moins faciles à mettre en déroute.

La patronne intervint.

— Vous avez les yeux rouges, ma chère, dit-elle à Valentine, on a donc ses gros chagrins?

— Nous avons peut-être perdu un ancêtre, fit la malicieuse Estelle. S'il remontait aux croisades, il était temps qu'il s'en aille, et ce n'est pas la peine de s'en faire mourir.

— Ou un protecteur, ajouta d'une voix flûtée Geneviève.

Cette ingénue était comme une guêpe aux oreilles de ses voisines. Il fallait toujours qu'elle piquât l'une ou l'autre.

— Est-ce qu'on pleure pour si peu? répliqua Estelle, un de perdu, dix de retrouvés.

Mme Patrelle soupira. Elle aurait voulu se promettre cette perspective. M. Patrelle était un énorme cloporte dans son bol de lait.

— Mesdemoiselles, du silence et travaillons, commanda la générale Fanny. Cinq sous d'amende à celle qui dit un mot.

Le soir venu, lorsque Valentine arriva au boulevard, le coupé de Pierre l'attendait.

Il la conduisit rue Neuve-des-Mathurins, dans un appartement au second meublé avec un soin infini.

Il n'y a que Paris pour ces improvisations élégantes.

Dans une armoire à glace, en poirier noir, à quatre

vantaux, elle trouva un trousseau complet de femme et sur une table un billet ainsi conçu :

« Prière de laisser les autres vêtements sans excep-
« tion en un paquet demain matin et de le déposer
« chez la concierge. J'espère tout de l'avenir et ne
« veux rien du passé. »

Sur le palier, Pierre avait respectueusement baisé la main de Valentine et l'avait quittée.

Le lendemain, la pauvre fille obéit. Elle était subjuguée par cette affection qu'elle sentait vraie et profonde. Elle remit chez le concierge le paquet demandé, mais elle avait, innocente tromperie ! caché dans un tiroir un médaillon en or contenant un portrait parfaitement ressemblant. C'était celui de Gabriel, du Gabriel dont la pensée vivait en elle et pour qui elle gardait encore un fonds d'indulgence et de regrets.

Tant il est difficile de rompre avec les souvenirs d'un premier amour.

XLIV

Trois semaines se passèrent.

L'abbé Mirande était devenu un autre homme.

Brusquement et sans l'apparence d'une raison, il avait renoncé au monde, à la grande édification, mêlée de surprise, de ses supérieurs et de ses pairs. Comme saint Paul sur le chemin de Damas, il semblait avoir été touché de la grâce, mais en même temps de la sévérité de Dieu.

Son visage avait pris la teinte livide des ascètes et de nombreuses rides, fines comme le réseau d'une araignée, le sillonnaient en tous sens. On l'eût dit consumé par un feu intérieur dont les dernières étincelles s'échappaient de ses yeux comme d'un foyer qui s'éteint.

Il sortait peu, seulement pour aller à l'église, et marchait péniblement voûté comme s'il était passé subitement de la force de l'âge à une vieillesse prématurée.

Malgré son état de faiblesse, il était parti pour un voyage de quatre jours dès le surlendemain de sa rencontre avec Courcelles à l'hôtel de Villebonne.

Où s'était-il rendu ?

Était-ce dans quelque Chartreuse lointaine pour y

déposer le fardeau de sa faute et s'humilier devant un obscur confesseur ?

Avait-il voulu revoir le berceau de sa jeunesse et son père une dernière fois avant de se consacrer à une vie d'isolement et de renonciation ?

En proie à un irrémédiable désespoir, était-il allé chercher une mort devant laquelle il avait reculé au moment décisif ?

Favert seul pourrait le dire et ne parlera pas.

Toujours est-il que le vicaire était revenu tout autre qu'il n'était parti. Sa transformation était l'objet des commentaires du clergé de Paris.

Un point seul était hors de controverse : la supériorité de l'éloquence de l'abbé Mirande devenu austère sur l'éloquence de l'abbé Mirande sémillant et mondain. Sa parole s'était faite grave, sobre et pénétrante. On était frappé de la puissance étrange de l'orateur sur son auditoire.

A la Trinité, où il prêchait le carême, l'église était remplie de telle façon qu'une aiguille ne serait pas tombée sur le parquet. C'était un enthousiasme indescriptible pour cet homme qui ne chantait plus les louanges de l'assistance sur tous les tons et les modes, mais qui écrasait de ses anathèmes et dévoilait avec une amertume singulière les misères du siècle et les dégoûts qu'elles soulèvent.

Quelque sceptique que l'on fût, on était remué malgré soi en écoutant cette parole puissante qui nous rappelait la brièveté de la vie, la vanité des amours terrestres et indiquait comme une suprême consolation l'amour de Dieu et les promesses de la vie future.

L'abbé Mirande avait des élans inspirés pour consoler les âmes souffrantes et les cœurs blessés : « Venez « à moi, leur criait-il, et je vous ouvrirai pour vous « épancher le cœur d'un frère souffrant comme vous

« et prêt à verser sur vos blessures le baume dont il « se sert pour les siennes. »

On se surprenait à pleurer en écoutant ces lamentations de l'âme et ces plaintes d'une douleur dont on devinait l'étendue sans en connaître la cause.

Favert, un soir, enthousiasmé, saisit son ami par le cou au sortir de l'église et lui dit à l'oreille :

— Tu vois bien qu'il faut souffrir pour devenir un homme !

— Tu veux dire pour mourir, répliqua Célestin.

Et il tomba dans ses bras et s'évanouit.

Courcelles, qui suivait avec attention la vie de l'abbé, était touché de cette douleur effrayante dont il comptait les progrès et dont il savait l'origine.

Il en était arrivé à plaindre sincèrement celui dont il avait causé la perte.

Il remarquait aussi sans jalousie le chagrin croissant de Valentine.

Rien n'avait pu la distraire de cette croyance que son amant n'était ni méprisable, ni vil, malgré les apparences qui s'élevaient contre lui.

Un soir elle supplia Pierre de lui avouer toute la vérité.

— Je meurs de chagrin, lui dit-elle, et je tremble d'avoir été injuste envers lui. Tant que je douterai, je sens que je ne pourrai vous aimer malgré toutes vos bontés pour moi. Il y aura toujours entre nous le spectre de ce malheureux. Je veux tout savoir. Tenez la parole que vous m'avez donnée.

Il était huit heures du soir.

— Puisque vous l'exigez, dit Pierre, venez avec moi et vous saurez tout.

En un instant Valentine fut prête et le coupé de Courcelles les emporta rapidement vers la Trinité. Il s'arrêta à l'une des portes latérales.

— Ayez du courage, dit le jeune homme, et, quoi que vous voyiez, contenez-vous.

La nef resplendissait.

Les globes lumineux répandaient une lueur douce et chaude sous les voûtes à caissons dorés. Les bas côtés étaient moins éclairés et on distinguait mal les figures et les toilettes perdues dans le clair-obscur des chapelles.

Pierre fit asseoir sa compagne dans l'endroit le plus sombre, derrière la chaire.

Au milieu de la nef, en pleine lumière, la comtesse de Fresnes, vêtue d'une robe grise à nœuds noirs, attendait l'apparition de son prédicateur favori.

La montagne n'allant plus à elle, elle allait à la montagne.

Valentine avait réfléchi et un soupçon, froid comme un stylet, avait traversé son cerveau.

Elle voulait fuir et ne le pouvait pas.

Une curiosité poignante la clouait à sa place.

Toutes les défiances qui lui avaient été suggérées par Courcelles, les doutes qui s'étaient accumulés d'eux-mêmes dans son esprit, les indices qui l'avaient mise sur une voie qu'elle n'avait pas voulu suivre, lui revinrent, réunis en faisceau, à la mémoire.

Elle se rappela les questions que, dans la soirée où Gabriel s'était enfui de sa chambre, il lui avait adressées et la scène qu'il lui avait racontée.

— Oh ! non, murmura-t-elle en s'adressant à Courcelles et en répondant à sa pensée qu'elle devinait, ce sacrilége serait trop affreux, dites-moi que je m'égare.

Pour toute réponse, Pierre lui serra silencieusement la main.

Les chants de la maîtrise avaient cessé.

La hallebarde du suisse précédant le prédicateur résonna sur les dalles se dirigeant vers le lieu où se tenait la jeune fille.

Courcelles n'avait pas prévu ce passage.

Il comprit sa faute et pressant le bras de Valentine :

— Du courage, dit-il.

Quand le prédicateur passa auprès d'elle, son regard terne et fatigué tomba sur la jeune fille qui s'était agenouillée et cachait son visage dans ses mains.

Il s'arrêta et fut obligé de s'appuyer sur le suisse pour ne pas défaillir.

A ce mouvement, Valentine releva involontairement la tête, et ses yeux rencontrèrent ceux de son amant prêt à se trouver mal.

A l'aspect de ce visage décoloré, des excavations qui s'étaient creusées autour des yeux, du ravage causé par le chagrin, de cette face pâle et amaigrie, l'âme de la jeune fille se déchira.

Il y eut entre elle et Célestin l'échange d'un pardon tacite arraché à cette âme tendre par le désespoir effrayant de celui qu'elle avait aimé.

Cette pitié releva le courage de l'abbé et lui donna la force d'achever son œuvre.

Il consomma son sacrifice et franchit péniblement les marches de la chaire qui, pour lui, représentaient la sanglante montée du Golgotha.

Après avoir commencé son homélie d'une voix étranglée par l'émotion, électrisé par la présence de celle qui était pour lui l'univers entier, il s'éleva peu à peu au-dessus de son sujet et il traça avec des paroles enflammées le chemin de l'humanité à travers la vie. Toutes ses douleurs se firent jour dans des plaintes magnifiques où il dépeignit les tortures de l'homme que tout abandonne et qui ne trouve un refuge sacré que dans la mort qui conduit à Dieu.

L'impression de son discours fut énorme.

Les sanglots éclataient de toutes parts dans une

église où on ne prie d'ordinaire que du bout des lèvres.

Mais ce fut le chant du cygne.

Lorsqu'il repassa à la place où un instant auparavant il avait vu pour la dernière fois celle qui remplissait sa pensée, cette place était vide. La dernière vision de son bonheur perdu s'était évanouie. Tombé dans une mortelle défaillance, il se traîna péniblement jusqu'à la sacristie, s'enveloppa de son manteau et rentra chez lui, tremblant des premiers frissons de la fièvre qui devait l'emporter.

Quelques jours après il expirait entre les bras de Favert, les yeux tournés vers cette Madeleine qu'il avait adorée et à laquelle il avait attaché sa vie, en demandant à Dieu miséricorde pour une passion qu'il n'avait pas le courage d'arracher de son cœur.

Le lendemain Favert apporta à Valentine un billet écrit d'une main défaillante.

Il contenait ces seuls mots :

« C'est un mourant qui vous demande grâce, par-
« donnez-moi ! »

— Vous étiez son ami ? dit la jeune fille.

— Oui, mademoiselle.

— Et vous l'estimiez ?

— Oui, mademoiselle.

— Vous l'avez vu mourir ?

Favert fondit en larmes.

— Tenez, dit-elle, en prenant le médaillon qu'elle avait conservé, acceptez ceci en souvenir de lui. Pour moi je n'en dois rien garder et je voudrais arracher de mon cœur un souvenir qui en sera l'éternelle douleur.

XLV

Valentine a maintenant vingt-quatre ans. Elle est plus belle que jamais. Son visage est voilé par une teinte mélancolique qui en double l'attrait.

Elle ne va plus à la rue de la Paix que pour y acheter ses chapeaux.

Elle a inspiré à Pierre une passion qui n'est pas près de s'éteindre et qui va grandissant tous les jours. Il a su attendre que le temps ait fait croître de l'herbe sur le tombeau de son premier amant et enseveli avec lui le triste passé que nous avons raconté.

La jeune femme évite de songer à l'abbé Mirande, mais sa pensée se reporte souvent malgré elle vers son souvenir et elle trouve une excuse à la faute immense du prêtre dans l'amour passionné qu'il avait pour elle.

Favert vient quelquefois chez elle, mais elle l'a supplié de ne jamais lui parler de celui qui n'est plus, et il se conforme à ses désirs.

Quand Valentine passe aux Champs-Élysées dans sa victoria, entraînée par deux trotteurs alezans d'une rare élégance, plus d'un cavalier presse le pas pour suivre un instant cette suave apparition.

Pierre, plus radieux de sa découverte que s'il avait

inventé un nouveau monde, a juré à son père qu'il ne se marierait jamais, dût la dynastie des Courcelles s'éteindre par sa faute, mais il est assez riche pour se permettre toutes les folies.

A force de diplomatie, il est parvenu à restaurer l'union de son ami de Fresnes avec la charmante et difficile Rosine, mais il n'a obtenu ce résultat que longtemps après la mort de l'abbé Mirande et à la suite de cette conversation :

— Vous souteniez que votre mari avait tort, dit-il à la comtesse, de se montrer jaloux des assiduités de l'abbé, primo : parce que vous étiez infaillible!

— C'est vrai.

— Vous aviez raison ; secondo : parce que la vertu de l'abbé Mirande était de nature à résister à toutes les tentations ?

— C'est encore vrai.

— Vous aviez tort.

— Cependant vous avez perdu votre pari.

— Par générosité, je m'en vante! J'avais conclu avec l'abbé un petit arrangement.

— Qui consistait ?...

— En ce qu'il devait rompre peu à peu avec l'hôtel de Villebonne.

— Traître que vous êtes!

— Il l'a exécuté fidèlement. De plus vous avez distribué quinze mille francs à vos pauvres. Vous ignoriez leur provenance?

— Sans doute.

— Belle comtesse, c'était une amende que l'abbé s'était volontairement imposée.

— Pour ?...

— Certain péché bien et dûment constaté par la petite police dont j'ai eu l'honneur de vous entretenir un jour.

— Pauvre abbé!

— Enfin, belle Rosine, vous me promettez le secret sur ce que je vais vous confier?

— Oui.

— Vous avez acheté, à titre de souvenir — par surprise, car je vous l'aurais disputée — une Madeleine qu'il avait dans sa chambre?

— C'est juste.

— Ne faites pas votre prière aux pieds de cette demoiselle.

— Pourquoi?

— Parce que c'était le portrait de sa maîtresse.

— Vous me l'affirmez?

— Pour quelle raison vous tromperais je?

— Eh bien! dit la comtesse vexée, savez-vous ce que cela prouve?

— Je vous le demande.

— Que l'abbé Mirande, mon ami quand même et toujours, était un homme de goût et de cœur.

Et les yeux de Rosine brillèrent d'un éclat singulier.

— Heureusement pour le comte, pensa Courcelles, que la vertu de l'abbé était plus solide qu'on ne pensait et qu'il était occupé ailleurs.

Dès le soir même la comtesse, furieuse de s'être découvert une rivale dans la Madeleine dont elle admirait, en les jalousant, les exquises perfections, la céda à Courcelles et rendit à son mari la clef de sa chambre.

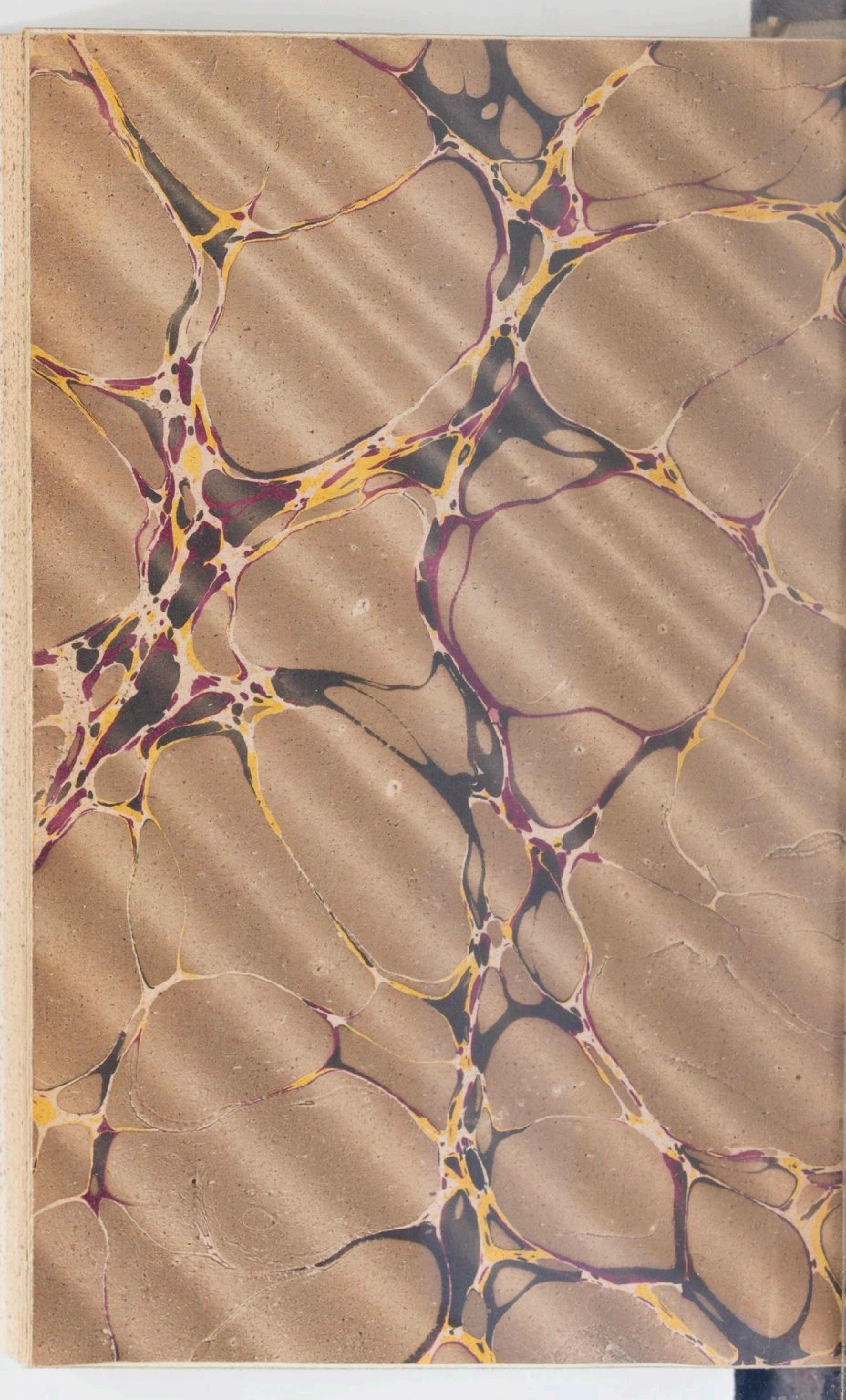
Mais combien de temps cette capricieuse conversion durera-t-elle?

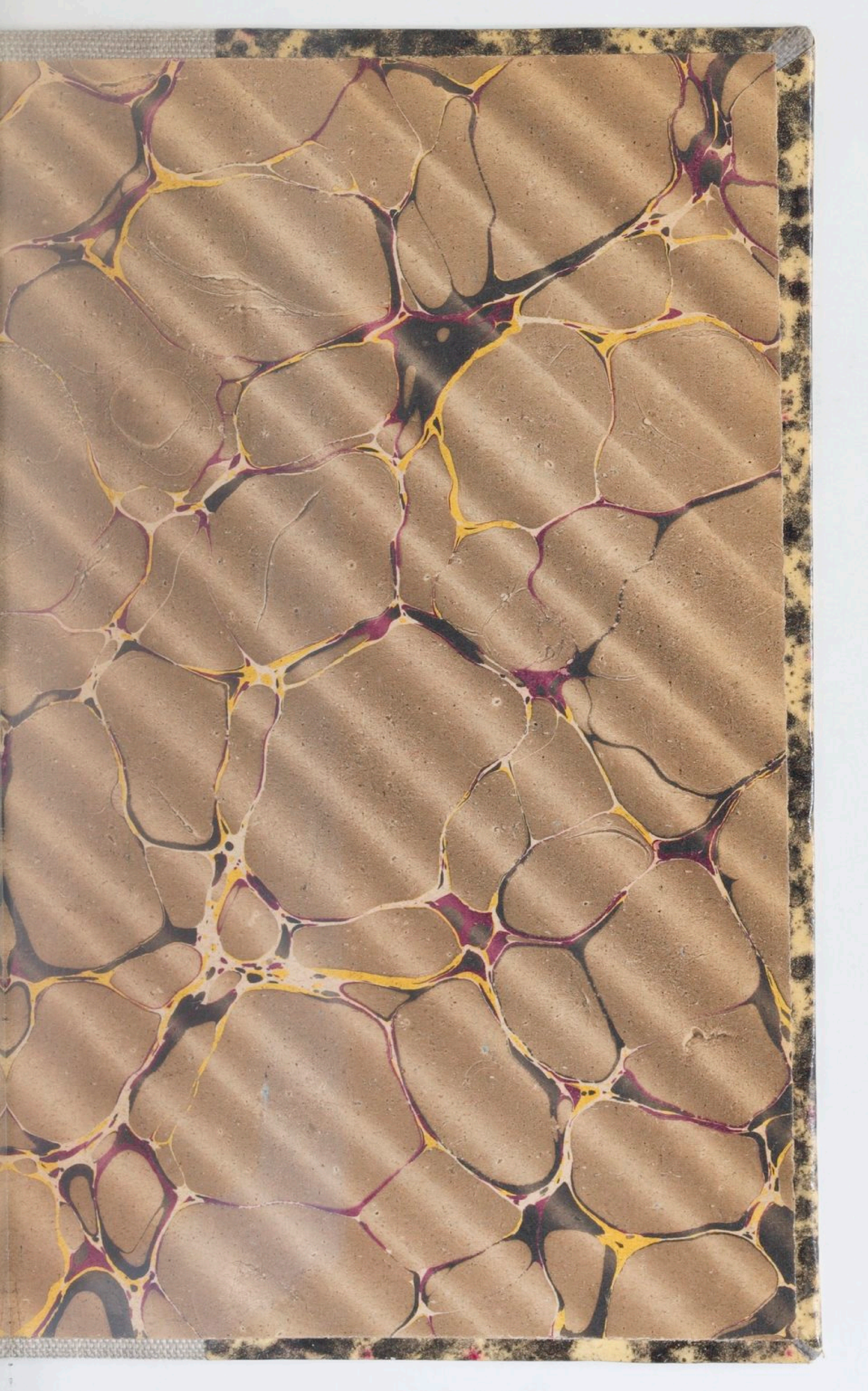
La Madeleine ne figurera jamais dans une vente de tableaux.

Courcelles l'a jetée au feu.

FIN.

Imprimerie D. BARDIN, à Saint-Germain.







BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE
3 7531 00730520 5